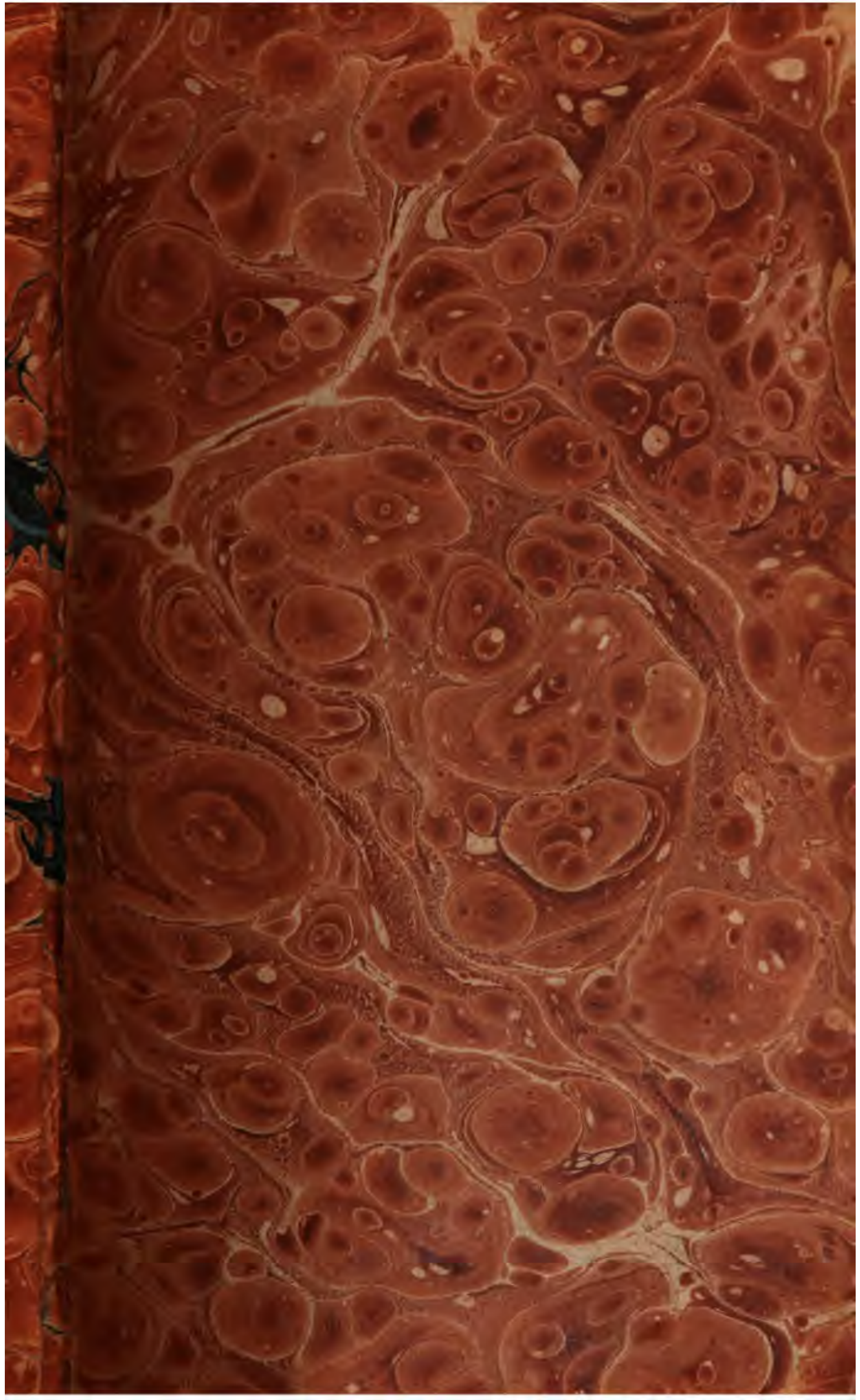

HW B9IW U


NUMINE
Richard Ashhurst Bowie.



OEUVRES COMPLÈTES

D'HAMILTON,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, précédée d'une notice historique et littéraire, disposée dans un meilleur ordre, et augmentée de plusieurs pièces en prose et en vers; avec trois portraits.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN JEUNE ET COMPAGNIE.

A PARIS,

CHEZ
COLNET, Libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire.
FAIN jeune et Compagnie, Imprimeur, rue St.-Hyacinthe, n.° 19.
MONGIE, aîné, Libraire, Cour des Fontaines, n.° 1.
DEBRAY, Libraire, rue S.-Honoré, barrière des Sergens.
DELAUNAI, Libraire, palais du Tribunat, galeries de bois.

AN XIII — 1805.

ZENEYDE,

CONTE.

A MADAME DE P***.

Vous me demandez, madame, une longue lettre, et des particularités de notre cour; vous allez être satisfaite. Je ne vous parlerai point de la situation du lieu, vous la connoissez; mais, avec toute sa magnificence, c'est le poste du royaume qui nous convient le moins; car le château a si peu de commodités qu'il n'y a que trente ou quarante, tant prêtres que jésuites, qui aient des appartemens. Une chapelle et deux oratoires dans le corps de la place, une paroisse et quelques couvens dans les dehors, voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'est pas contentement; et dans un jour d'été on a dépêché cela, avec les menus suffrages qui en dépendent, avant le coucher du soleil. Il est vrai que la vue en est enchantée, les promenades merveilleuses, et l'air si subtil qu'on y feroit quatre repas par

jour. C'est plus de la moitié qu'il ne nous en faut, et nous serions bien mieux près de quelqu'endroit marécageux, où, toujours enveloppés d'un brouillard épais, nos sens et nos appétits fussent plus assoupis. N'allez pas croire que nous soyons si éveillés ici que nous n'y puissions durer; ce n'est pas ce que je veux dire; et vous l'allez bien voir par la vie que nous menons.

Quoiqu'il y ait parmi nos dames de quoi contenter le goût le plus difficile, et que dans ce petit nombre la beauté, l'agrément, l'esprit et la sagesse brillent dans tout leur éclat, il faut convenir qu'il n'en est pas de même à l'égard de l'autre sexe. A peine a-t-il pu fournir parmi nous quelques mérites distingués pour former la maison du prince de Galles. Le reste consiste en certains esprits que l'exemple n'a pu rendre hypocrites, gens d'un caractère un peu méprisant, mais aussi fort méprisés ici, et plus connus ailleurs.

Nos occupations paroissent sérieuses et nos exercices tout chrétiens; car il n'y a point ici de quartier pour ceux qui ne sont pas la moitié du jour en prière, ou qui n'en font pas le semblant.

Le malheur commun, qui réunit d'ordinaire ceux qu'il persécute, semble avoir répandu la discorde et l'aigreur parmi nous; l'amitié dont

on fait profession est souvent feinte ; la haine et l'envie qu'on renferme, toujours sincères ; et, tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain, on le déchire tout doucement en particulier.

La tendresse du cœur, qui des fragilités est sans doute la plus excusable, passe ici pour la moins innocente.

Pour la galanterie, elle y règne à peu près comme dans les Amadis : on la voit éclater tout d'un coup par quelqu'aventure surprenante ; ou bien on commence par se marier, et ensuite on est amoureux et galant tout à loisir. Cela ne vous fait-il point souvenir de dom Kyrie-Eleyson de Montauban, ou de Palmerin d'Olive et de l'infant Archidiane, dont le fils aîné servoit la messe le jour de leurs noces ? Mais revenons chez nous, où l'amour est proscrit, et où les déclarations font dresser les cheveux à la tête.... Mais, non,

Fils de la reine de Cythère,
Vous de qui, tôt ou tard, on reconnoît les lois,
Vous ne perdez rien de vos droits
Dans une cour triste et sévère.
Il est ici des yeux dignes de tous les vœux ;
Et si pour ces beaux yeux en secret on soupire,
Le tourment d'aimer sans le dire
Ne fait que redoubler nos feux ;
Car, sans espérer d'être heureux,

Notre constance augmente avec notre martyre,
Et vous n'avez sous votre empire
Rien de plus beau qu'ici, rien de plus dangereux,
Ni rien qui tant d'ardeur inspire,
Ni rien qui soit plus amoureux.

Si vous demandiez en quel endroit de St.-Germain tout cela se trouve, je ne serois pas embarrassé à l'égard des beautés; j'aurois plus de peine à produire les amans; cependant j'en connois de ce caractère.

Quel triste usage on est réduit à faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil, pour nous aider à le supporter! Les réflexions que j'y faisois ces jours passés, me remplirent l'esprit de mille vapeurs sombres; et pour les dissiper, je voulus avoir recours au jardin. Il étoit fête ce jour-là; et, par malheur, la bourgeoisie s'étoit emparée de toutes les allées avec des chiens crottés, de vilains petits enfans et des maris plus laids que leurs femmes. Je cédai à cette foule ignoble, et je cherchai un asile sur la terrasse. Vous savez s'il y a rien dans le monde de plus superbe ou de plus spacieux que cette vaste promenade; cependant il n'y avoit pas place, ce jour-là, pour moi et mes chagrins; car j'y trouvai d'abord un père jésuite, grand convertisseur, entre un grenadier et un dragon anglois, tous deux déserteurs, mais qui me parurent plus fidè-

les à Calvin qu'au prince d'Orange; car le bon père s'échauffoit en vain dans la ferveur de ses exhortations; en vain il tâchoit de leur prouver en italien que les protestans d'Angleterre étoient damnés; je vis bien qu'il ne persuadoit pas, et qu'il falloit quelqu'argent pour achever la conversion. Je vis un peu plus loin un fort honnête homme, qui a de l'esprit; mais je ne laissai pas de l'éviter; car, outre qu'il est grand raisonneur sur la politique ancienne et moderne, il est toujours accompagné de deux grands lévriers qui, d'aussi loin qu'ils voient un homme, viennent à toutes jambes lui sauter sur les épaules par manière d'honnêteté. Dieu veuille avoir l'âme de feu monseigneur l'archevêque de Paris! Il occupoit la moitié de la terrasse avec ses huit chevaux de carrosse, occupé lui-même de....., et suivi de son grand Maure. Je fus quitte de cette rencontre pour une grande révérence que le bon prélat ne vit pas, tant il méditoit profondément le service du roi pour l'assemblée du clergé. Je commençois à louer le ciel de ce que le reste de la promenade paroissoit libre, lorsque je vis sortir inopinément de la forêt la bête la plus cruelle et la moins évitable que je connoisse: c'est une veuve dont le mari est mort d'apoplexie au service du roi, et qui d'une queue de serge noire va balayer, depuis le matin jusqu'au

soir, les galeries du château et les allées du jardin, pour demander une pension, ou trouver quelqu'un qui connoisse quelque personne qui soit connue de quelque dame qui veuille avouer qu'elle est des amies de la favorite pour lui obtenir sa protection. Je me souvins d'abord de la peine que j'avois eue à m'en débarrasser, un jour qu'elle m'avoit accroché ; et, voyant qu'elle venoit droit sur moi, je pris le seul parti qui me restoit dans ce péril extrême, et choisissant l'endroit le moins élevé, je me jetai à bas de la terrasse, et descendant toujours par un sentier assez difficile, je ne me retournai que lorsque je me vis hors d'insulte au milieu de ces belles prairies qui bordent la rivière. C'est là que m'arriva l'aventure peut-être la plus singulière dont on ait jamais ouï parler. Je vais vous l'apprendre ; mais, madame, je vous conjure de ne la point divulguer avant que j'aie l'honneur de vous en entretenir.

C'ÉTOIT la saison des beaux jours, et je respirois sans contrainte, éloigné des fâcheux ; mais ma mauvaise humeur ne m'avoit point quitté, et j'étois en train de trouver à redire à tout. Quoi ! disois-je, me promenant lentement le long des rives de la Seine, c'étoit dans ces lieux, maintenant si sauvages, que la plus belle cour du mon-

de venoit autrefois étaler sa magnificence et sa galanterie! Quelle solitude! quels objets ignobles, au lieu des chasses et des promenades que j'y ai vues! Je m'arrêtai à ces mots, et regardant avec mépris le courant de l'eau : Qui croiroit, dis-je, que cette pitoyable rivière, où il ne paroît pas un chat, vienne de passer au travers de la capitale de France, et qu'elle ne coule qu'à quatre pas des palais du plus grand roi du monde? Voilà l'endroit où tant de beautés venoient baigner leurs appas! Oui, c'est justement où ce coquin de chasse-marée vient d'abreuver ses chevaux. Je me sentis outré de cette profanation; et, m'en prenant à la pauvre rivière, je changeai de style pour la mieux gronder. L'indignation, comme vous savez, inspire les vers aussi bien que l'amour. Voici les mauvaises rimes qu'elle me fournit :

O solitaire et triste Seine!
Vos bords abandonnés m'inspirent plus d'ennui
Que la terrasse même où le chagrin promène
Tant de fâcheux, plus importuns que lui.
On ne voit sur votre rivage
Que quelques malheureux troupeaux,
Suivis de nymphes de village,
Qui, les escortant en sabots,
Mêlent un chant triste et sauvage
Au murmure de leurs pourceaux;
Et sur le courant de vos eaux

On voit en pompeux étalage
Deux ou trois grands vilains bateaux,
Où les souris tiennent ménage
Sous le bled ou le foin entassés par monceaux,
Ou bien sur le dernier étage
D'une voiture de fagots.
Rivière, en été si chétive
Qu'on en compteroit les sablons,
Et dont l'eau basse à peine en a pour les poissons,
Quand vous désertez votre rive,
N'est-ce pas vous que nous voyons
Prisonnière en hiver, quand l'âpre froid captive
Vos ondes dessous ses glaçons?
On ne voit sur vos bords que des bergers à hotte,
Et des ânes buvant votre eau.
Adieu, j'aimerois mieux parler *à un* ruisseau;
Adieu, rivière antique, adieu pauvre vieillotte.

Je m'éloignois de ces bords après mon compliment, lorsque la surface de l'eau commença tout à coup à se troubler, sans que le moindre vent parût l'agiter; et, après deux ou trois gros bouillonnemens, je vis s'élever du milieu de la rivière quelque chose qui m'effraya d'abord; mais, dès que je fus assez revenu de ma surprise pour y attacher les yeux, l'étonnement et l'admiration succédèrent à ma première frayeur.

D'une femme sous la figure,
Je vis s'élever hors de l'eau

Le corps le mieux fait, le plus beau
Qu'ait jamais formé la nature.
Sa gorge et ses bras étoient nus,
Tout l'étoit jusqu'à la ceinture.
Vous allez croire, à voir cette peinture,
Sans doute, que c'étoit la déesse Vénus?
Mais écoutez la fin de l'aventure.
Ses lèvres étoient de corail;
Ses dents, que j'entrevis, étoient couleur de perle;
Ses beaux cheveux, noirs comme un merle;
Et des plus vives fleurs son teint formoit l'émail.
L'esprit tout plein d'inquiétude:
Qui que vous soyez, dis-je, ô beauté! que je vois,
Qui méritez de voir tous les cœurs sous vos lois,
Excusez mon incertitude,
Et daignez m'informer quels honneurs je vous dois.
La belle, après avoir toussé deux ou trois fois,
Fit une espèce de prélude,
Comme pour accorder sa voix;
Et puis d'un air touchant et tendre,
Mais d'un ton qui rendroit tout l'opéra jaloux,
Si l'opéra pouvoit l'entendre,
Elle dit, en bémol: Me reconnoissez-vous?
Oui, vous êtes une sirène;
Mais, dis-je, au nom de Dieu! que faites-vous ici?
Non, dit-elle; je suis déesse de la Seine.
Vous vous moquerez de ceci;
Mais cependant ce qui m'amène,
Est pour vous dire un mot en allant à Poissi.
Moi, madame! Vraiment, vous prenez trop de peine.

Mais vous me permettrez, dis-je, de croire que

vous n'êtes rien moins que ce que vous me voulez persuader. Je me souviens, dans le prologue de quelque opéra, d'avoir vu la nymphe de la Seine qui s'entretenoit avec les Tuileries; et, sans vous offenser, elle étoit mise tout d'un autre air. Elle avoit une coiffure fort élevée, composée de plumes et de pierreries; des engageantes qui lui tomboient jusqu'aux genoux. D'une main elle tenoit un éventail, et de l'autre un mouchoir; son corps de jupe étoit fort serré, et sa queue n'entroit sur le théâtre qu'un quart-d'heure après elle, tant elle étoit magnifique. Et vous voilà nue comme la main; non que j'y trouve à redire; mais je gagerois bien que ce qu'on ne voit pas de vous, n'est pas le plus beau, et que l'eau nous cache une certaine queue de poisson qui n'est guère du goût de celui qui a l'honneur de vous entretenir. Non, madame; vous n'êtes qu'une sirène; et, pour preuve de cela, vous ne sauriez vous exprimer qu'en chantant. Je la vis sourire à ces mots; et, par un mouvement imperceptible, se coulant sur la surface de l'eau, dans cette situation de demi-bain, elle approcha du bord où j'étois, et me donna lieu de voir de fort près les beautés d'un buste, qui ne cédoit point à celui pour qui on a fait dernièrement tant de bouts-rimés. Je m'éloignois par respect, lorsque, me faisant signe

d'approcher, et se penchant un peu, elle me dit assez bas, et d'un air de mystère :

Vous qui, sans profiter, avez lu tant d'écrits,
Et qui n'en tirez d'autre gloire
Que celle de citer parfois de vieux débris
De quelqu'auteur chéri des filles de Mémoire;
Qui des plus bas rimeurs n'eussiez pas eu le prix,
Quand en plein Hélicon on vous auroit fait boire;
Vous qui craignez tant les esprits,
Et qui les craignez sans y croire;
Qui pour mon caractère avez tant de mépris,
Que vous me regardez en monstre de la foire;
Vous enfin, dont le cœur nouvellement épris....
Oui, voilà, dis-je, mon histoire,
Divinité d'un fleuve aussi beau que la Loire;
Mais qui vous en a tant appris?
Ces bords, dit-elle alors, qui servent de passage
Aux habitans de tous ces lieux,
Nous exposeroient à leurs yeux,
Et je veux à vous seul accorder l'avantage
D'un entretien secret avec les demi-dieux.
Dessous ce même endroit où j'ai paru sur l'onde,
Des voûtes d'un brillant cristal
Forment une grotte profonde,
Dont la nacre partout, et partout le corail
Ornent le liquide portail;
Où la richesse et le travail....
Mais suivez-moi, pour voir le plus beau lieu du monde.

Je veux croire, dis-je, un peu surpris de cette proposition, que vous êtes logée le plus magnifi-

quement du monde là-bas; mais, outre que je n'aime point à faire le plongeon, et que je ne durerois pas long-temps entre deux eaux, comme j'ai quelquefois pris la liberté de me rafraîchir dans votre lit humide, si votre déité avoit eu quelqu'attention pour moi dans ces occasions, elle verroit bien que je ne vaux rien du tout pour un rendez-vous, quand je suis mouillé.

Eh bien! dit-elle, assez choquée de mon refus, puisque ce n'est point pour ce qui vous regarde qu'on se manifeste à vous, il faut, malgré votre incrédulité ou votre foiblesse, avoir des égards pour l'une et l'autre, et s'accommoder à vos fantaisies. Cependant ce que j'ai à vous dire ne doit point avoir de témoins. Au milieu de cette prochaine prairie, il y a une espèce de grotte rustique, invisible aux yeux des mortels; ce n'est, à la vérité, qu'une chaumière en comparaison du lieu où je voulois vous mener. Je m'y retire assez souvent dans l'ardeur des saisons, où il vous a plu de me dire si agréablement qu'il ne me reste pas de quoi donner à boire à mes poissons; aurez-vous bien la bonté de m'y donner une audience particulière? A ces mots elle me fit jaillir une goutte ou deux d'eau sur les yeux avec le doigt du milieu; et voyant que j'en avois tressailli: Ne craignez, dit-elle, aucune métamorphose d'une petite cérémonie sans laquelle vous

ne verriez pas le lieu où nous allons. Elle sortit, à ces mots, entièrement de l'eau; elle n'avoit qu'un jupon de gaze transparente, et la moiteur l'avoit tellement collé autour d'elle, qu'elle auroit aussi-bien fait de ne rien avoir. Je vis donc fort distinctement toute la forme de son corps; mais, quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de plus gracieux, ni d'un tour plus achevé, tant de merveilles ne me causèrent que de l'admiration.

Il faut, dis-je tout bas, que telles déités
Soient des viandes assez creuses,
Permises dans le temps de nos austérités,
Comme est la chair des maquereuses;
Les âmes les plus scrupuleuses
Pourroient bien regarder de telles nudités.
La blancheur de son corps la blanche neige efface;
Mais aussi son corps est de glace;
Car tout ce que d'appas on voit
Ne m'inspirent qu'un froid extrême;
Oui, sans doute, son sang est froid,
Et c'est un ragoût de carême.

J'avois à peine achevé cette méditation téméraire, que je me crus transporté par quelqu'enchantement dans un palais, le plus magnifique et le plus agréable du monde. La nouveauté et le bon goût régnoient dans son architecture; ils étoient répandus sur les fontaines et le jardin au milieu duquel il étoit situé. Quoi! dis-je, nous avons déjà fait trois lieues, et dans un instant

nous voilà arrivés à Trianon ! Elle ne daigna pas seulement me répondre ; mais, comme si elle avoit pitié de la pauvreté d'une telle pensée, haussant ses épaules d'ivoire et souriant dédaigneusement, elle me fit entrer dans un cabinet orné de tout ce que l'antiquité et les siècles modernes ont produit de plus rare et de plus éclatant ; et se couchant sur un superbe canapé, elle me contraignit, après quelques difficultés que j'en fis, de prendre un siége auprès d'elle ; et, après m'avoir regardé quelque temps assez fixement, elle me parla en ces termes :

Ce n'est point le hasard qui fait que je m'adresse à vous ; c'est encore moins l'espérance de trouver dans votre esprit cette crédulité facile qui donne dans ce qu'on veut. Je vous soupçonnerois plutôt d'être dans l'autre extrémité ; mais, comme je sais que vous n'avez pas tout le mauvais naturel qu'on vous attribue, et que vous avez assez de mémoire pour ne rien perdre de ce qu'il y aura d'important dans ce récit, donnez-y seulement votre attention, et je vous dispense du reste ; pourvu que vous fassiez un usage tel que je le désire, d'une histoire qui n'est ni faite à plaisir, ni contée pour vous amuser. Les aventures en sont, à la vérité, de date fort ancienne, et vous paroîtront peut-être imaginaires ;

mais il n'importe que vous ne les croyiez pas, pourvu que vous les reteniez! Vous savez d'ailleurs vous taire, ou plutôt vous n'aimez pas trop à parler; voilà ce que je demande; car dans les choses que j'ai à vous communiquer, il s'en trouvera qui exciteront votre curiosité, d'autres qui choqueront la vraisemblance. Il faut, s'il vous plaît, vous précautionner contre l'une et l'autre, et vous imposer dès à présent un silence à l'épreuve de toutes les surprises; car il ne vous est plus permis de mêler désormais vos discours avec les miens; et le moindre mot dont vous les interrompriez me déroberoit à vos yeux pour jamais. Je vais donc commencer par prévenir vos désirs sur ce qui me regarde.

Je ne suis point ce que je vous parois; je n'ai pas de tout temps été ce que je suis; mais je subsisterai tant que durera le monde. Vous avez été déja témoin de quelques effets de ma puissance; cependant elle est bornée; mais infiniment plus étendue que celle des mortels. Ecoutez-moi sans vous effrayer. Ce que vous avez appris de fabuleux selon vous, touchant les cabalistes, n'est ni entièrement vrai, ni tout à fait supposé, puisqu'il est constant que dans le vague des airs, au fond de la terre, et dans le sein des eaux, il y a de certaines intelligences qui participent à la nature humaine, principalement par leur penchant

à la malignité; et ces esprits invisibles, au lieu de régler les élémens qu'ils habitent, sont souvent cause des désordres qu'on y remarque; puisque les tremblemens de terre, le débordement des rivières, les orages, les tonnerres et les tourbillons sont les effets de leurs caprices, et non pas de ces causes naturelles que vos philosophes n'ont fait qu'embrouiller, en les voulant expliquer. Ce n'est point toutefois sans l'aveu d'une puissance supérieure, illimitée, éternelle, incompréhensible, qu'ils disposent du destin des choses d'ici-bas; mais ce seroit rebuter d'abord votre attention, que de m'étendre davantage sur ce sujet; il en a fallu toucher quelque chose, avant que de commencer mon histoire.

Je suis donc depuis un certain temps du nombre de ces génies; mais, ô ciel! que l'aventure qui me donna cette espèce d'immortalité, fut fatale à ce qui pouvoit faire le bonheur de ma vie, et qu'il m'en coûte de cuisans chagrins toutes les fois qu'un cruel souvenir la renouvelle! A ces mots, levant les yeux au ciel, elle poussa quelques soupirs; et, malgré l'effort qu'elle fit pour les retenir, je vis couler le long de ses joues, et tomber sur sa belle gorge des larmes si naturelles au milieu d'un silence touchant, que je fus sur le point de lui tenir compagnie. Elle se remit bientôt, et m'ayant témoigné par un regard

plein de langueur, qu'elle n'étoit pas insensible à mon attendrissement : Gardez, dit-elle, cette compassion obligeante pour la suite de ce discours; vous y trouverez de quoi exercer tous les mouvemens de votre pitié; et cependant recevez la confidence entière que je vais vous faire de ce que je suis, comme vous le devez; méritez-la par votre discrétion. Soit que vous ajoutiez foi à ce que vous allez entendre, ou que vous me preniez moi et mon histoire pour des illusions, souvenez-vous que vous ne vous trouveriez pas bien d'abuser d'une confiance si avantageuse pour vous. A ces mots, après m'avoir encore regardé quelque temps avec beaucoup d'attention, elle s'avança vers moi; et, tirant doucement un côté de ma perruque pour me parler à l'oreille, il fallut, malgré tout mon respect, me pencher sur elle d'une manière assez familière. Son visage touchoit le mien, et il me parut animé d'une chaleur très-vive, et très-différente de cette insensibilité que je l'avois accusée de répandre sur moi, lorsqu'elle étoit sortie de l'eau.

Son haleine étoit pure et fraîche, et cette divinité, que j'avois soupçonnée un peu marécageuse, n'avoit rien qui sentît le bourbier. Que ne m'est-il permis de révéler tout ce qu'elle me dit dans une confidence que j'eusse souhaitée plus longue! Mais elle s'en lassa apparemment,

et quitta ma perruque. Il y auroit trop de contrainte, dit-elle, à continuer ainsi mon discours. Qu'on sorte, et qu'on nous laisse seuls! Je me tournoi; et, ne voyant personne dans le sallon, je crus que cet ordre s'adressoit à moi; et me levant déjà.... Non, dit-elle, ne bougez; je parle à quelques-unes de mes filles qui causoient sur la cheminée, dans le gobelet de porcelaine que vous voyez. Ce ne sont point des fées qui me servent, ajouta-t-elle, voyant que je souriois: ces trois mouches qui sont à présent sur le bord de la fenêtre, sont les trois filles dont je vous parle; vous les verrez tantôt sous une figure plus agréable. Alors les filles d'honneur s'envolèrent, et leur maîtresse continua son discours de cette manière: Il ne m'est pas permis de lire absolument dans le fond des cœurs; mais je connois presque toutes les pensées par les mouvemens subits ou violens qu'excitent la joie, la terreur, la haine ou l'amour. Un certain nombre de génies soumis à mes volontés, m'informent de tout ce qui se passe assez loin à la ronde; mais mon empire a ses limites. Je fais prendre à ces esprits subalternes telle figure qu'il me plaît; et c'est par leur ministère que je sais, par exemple, tout ce qui se passe à votre cour, et connois le caractère de tous ceux qui la composent. Quelle connoissance, dis-je en moi-même! et que....

Paix! dit-elle; écoutez-moi. C'est d'ordinaire comme des mouches que mes émissaires vont faire leurs découvertes; ils en font plus de diligence, et sont moins observés. Comptez donc que ces mouches importunes qui s'obstinent à revenir plus on les chasse, ne sont autre chose que de ces sortes d'espions; mais mon règne n'est pas de toute l'année; car, dès que les hirondelles disparoissent, il s'évanouit avec moi; et, comme si j'étois entièrement anéantie, je ne sais ce que je deviens jusqu'à leur retour; et alors, sans savoir comment, je me retrouve dans mon premier état. Voilà une légère idée de ce que je suis: il faut maintenant vous dire ce que je fus. Souvenez-vous toujours, en écoutant un récit assez long, et plein d'événemens extraordinaires, qu'il ne vous est pas permis de l'interrompre.

Il y a douze cents ans que j'arrivai à la cour de.... A ces mots, portant un doigt sur sa bouche comme j'allois l'interrompre: Prenez garde, dit-elle; c'est pour la dernière fois que je vous en avertis. J'avois, poursuivit-elle, environ vingt ans quand l'ambassadeur de Childeric me conduisit à Troyes, capitale alors de la nouvelle monarchie des François. Mais, pour l'intelligence des choses qui regardent mes aventures, il faut vous faire un abrégé de ce qui se passa

depuis la fondation de cette monarchie jusqu'au temps dont je vous parle.

Vous savez que le premier roi de France fut Pharamond, ou plutôt vous le croyez sur la foi des histoires. Celui qu'on veut dire s'appeloit Mellaubaudès; et, si vous en avez une idée conforme à ce que vous en ont dit, ou les romans, ou des écrivains même plus sérieux, vous trouverez bien à décompter à l'égard de ses aventures, son caractère et sa figure. Mellaubaudès, que j'appelerai pourtant Pharamond, pour ne vous pas choquer par ce nom barbare, étoit seigneur de la Petite-Pierre, lieu sauvage en ce temps-là, et habité par des brigands qui pilloient impunément tout ce qu'ils trouvoient de plus foible qu'eux. Pharamond, à leur tête, profitant du désordre et des révolutions qui menaçoient l'empire romain, forma des desseins bien au-dessus de ses forces, mais non pas de son ambition. L'espoir du butin et la douceur du libertinage avoient tellement grossi son parti, qu'il quitta ses montagnes, descendit dans l'Alsace comme un torrent, et l'ayant ravagée, passa le Rhin, et pénétra jusque bien avant dans la Franconie. Il y trouva un certain Ascarie, qui, faisant le même métier que lui, ne put souffrir de concurrent dans le projet de s'établir dans ces cantons. Il rechassa au-delà du Rhin, Phara-

mond qui, après avoir tenté inutilement de s'emparer des rives en-deçà de ce fleuve, vint enfin s'établir dans les pays situés entre la Lorraine, la Franche-Comté et la Champagne; il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Gondioche, le plus puissant de ceux qui lui pouvoient faire tête dans ces cantons, étoit occupé à s'affermir dans la Bourgogne, qu'il venoit d'enlever aux Romains; et, loin de s'opposer à l'établissement de Pharamond, il l'aima mieux pour voisin que des ennemis comme eux. Il se repentit bientôt de l'assistance qu'il lui avoit donnée. Stilicon, maître absolu de l'empire d'occident par la foiblesse d'Honorius, commençant à s'alarmer de soulèvemens qu'il avoit lui-même causés pour se rendre nécessaire, envoya de nouvelles légions dans les Gaules, pour faire cesser les murmures qui s'élevoient contre lui. Curion, qui les commandoit, attaqua Gondioche peu affermi dans ses nouveaux états, le poussa partout, et le contraignit de s'enfermer dans la capitale des Bourguignons, sans que Pharamond, dont il avoit vainement imploré l'assistance à son tour, se mît en peine de le secourir. Il envoya lui reprocher son ingratitude pour la dernière fois, et ne songea plus qu'à défendre jusqu'à la dernière extrémité quelque chose de plus précieux, à son égard, que son royaume ou sa vie même, que

renfermoient les remparts de Dijon. Pharamond, qui avoit donné le temps aux Romains de s'affoiblir en ruinant son voisin, craignit qu'ils ne tournassent leurs armes contre lui avec un pareil succès, s'il leur permettoit de l'opprimer entièrement. C'est pourquoi, laissant à son fils Clodion la poursuite des conquêtes qu'il avoit commencées du côté de la Champagne, il rassembla toutes ses forces, marcha contre les Romains à grandes journées, les surprit, et ayant forcé leur camp, leur défaite fut si entière et si sanglante, que le seul prisonnier que l'on fit, fut l'infortuné Curion. Le vainqueur, chargé des dépouilles des Romains, entra triomphant dans la ville qu'il venoit de délivrer, entouré d'aigles et de faisceaux, et traînant après lui le général romain chargé de fers. La promptitude d'une si grande victoire avoit prévenu Gondioche dans le dessein d'y participer; il n'eut que le temps de recevoir son libérateur à la porte de la ville. Jusque-là les louanges et les acclamations d'un peuple qu'il venoit de délivrer, avoient été les seuls objets de son attention; mais en arrivant au palais où Gondioche l'avoit conduit, il vit la belle Rosemonde, et il en fut ébloui. C'étoit l'effet ordinaire que produisoit une beauté, dont la mémoire se conserve encore parmi les hommes. Vous allez voir si sa mémoire a mérité d'ê-

treéternisée par d'autres endroits. Pharamond l'aborda, tout convert d'une gloire acquise par la défaite et la honte des Romains. Quel spectacle pour une âme prévenue d'une haine mortelle contr'eux! Rosemonde n'y fut pas insensible; il parut à ses yeux comme un héros, un dieu, ou le plus charmant des mortels. Voici comme il étoit fait ce jour-là; car il en restoit un portrait à la cour de Childeric, quand j'y arrivai. Il étoit petit, mais fort gros; ses épaules étoient hautes, sa taille courte, et ses bras longs; son visage étoit à peu près comme sa taille, hors quelque chose de féroce et de grand tout ensemble, qu'on pouvoit remarquer dans ses regards. Quant à son habillement, il portoit un turban garni de trois grandes plumes de coq; un manteau de drap vert, qui ne lui descendoit pas plus bas que la ceinture, couvroit un petit buffle de la même longueur; à ce manteau étoit attaché un capuchon de velours violet, qui lui pendoit entre les épaules; et il avoit de petites bottines de chamois qui ne lui venoient que jusqu'à mi-jambe. Voilà, dis-je en moi-même, le petit Mellaubaudès fort noblement mis, et d'un air bien auguste pour donner de l'amour! et il falloit que la belle Rosemonde ne fût pas.... La belle Rosemonde, poursuivit la nymphe (comme si j'eusse parlé), en fut charmée, malgré la

figure ridicule que vous trouvez au véritable portrait que j'en viens de faire; et l'âme de Pharamond, assez susceptible malgré sa ferocité, ne put voir ce qu'il y avoit alors de plus parfait au monde, à l'égard de la beauté, sans en être enflammé. Gondioche s'y étoit attendu; mais il n'avoit pas cru que la personne de Pharamond dût faire le même effet sur elle. Il en soupiroit de douleur et de jalousie dans le temps qu'un désir de vengeance ranima la haine et les ressentimens de Rosemonde contre le nom romain. Elle s'y abandonna; et armant ses beaux yeux de tous leurs traits: Roi des François, dit-elle en les tournant vers Pharamond, couronne ce que Rosemonde te doit aujourd'hui pour la liberté et la vie, par un don qui ne lui sera guère moins agréable que l'une ou l'autre. Je te demande le général des Romains; rends-moi l'arbitre de sa destinée. Pharamond, qui venoit de se livrer lui-même, n'avoit garde de lui refuser son prisonnier. On fit venir le malheureux Romain, que Gondioche ne put voir dans l'état indigne où il étoit, sans ordonner qu'on lui ôtât ses fers. Arrête, Gondioche, lui dit la fière Rosemonde; tu as trop peu de part au malheur de celui qui te mettoit dans l'état d'où tu le veux tirer, pour être en droit de lui rendre ce généreux office. Qu'on l'enferme, poursuivit-elle,

dans les cachots, jusqu'à ce que je sois déterminée sur le genre de son supplice. Le pauvre Curion ne se démentit point; et soutenant son arrêt avec une fermeté digne de l'ancienne Rome, il ne daigna seulement pas tourner ses regards sur celle qui donnoit ce cruel ordre.

Les tournois et les festins, que Pharamond aimoit à l'excès, furent les marques de la reconnoissance de Gondioche; mais il les donnoit avec répugnance à un homme qu'il commençoit de haïr; car Rosemonde en donnoit de plus précieuses, et ne s'en contraignoit pas. Pharamond, maître dans la cour de Gondioche, n'avoit pas plus d'égards pour sa présence; il ne le put souffrir, et se retira sous prétexte de rassembler ses troupes : cependant ces deux amans, si différens dans leur figure, et si ressemblans dans leurs inclinations, préféroient souvent des plaisirs barbares à la douceur d'une tendresse nouvelle. Le luxe des Romains, qui traînoient dans leurs armées ce qui pouvoit servir à la pompe et aux spectacles, leur avoit fourni des gladiateurs; ils en virent les combats sanglans avec avidité, et Rosemonde ne s'en fût point rassasiée, si on n'eût averti Pharamond qu'on avoit aussi trouvé des lions et des tigres dans le camp de Curion. Alors on eût dit que le nom de ces bêtes cruelles réveilloit toute la cruauté de l'in-

humaine. Elle en parut transportée; et, levant les yeux au ciel : Dieux tout justes, s'écria-t-elle, je vous rends grâces du moyen que vous m'offrez de venger la mort des miens. Je n'ai plus à délibérer; heureuse! si, avec Curion, je pouvois immoler tous les Romains aux mânes que j'espère appaiser par ce sacrifice. Je jure qu'ils périroient comme lui, et n'auroient d'autre sépulture que les entrailles des bêtes. Qu'on lui fasse savoir, dit-elle, que dans trois jours il sera exposé aux lions, et que je ne diffère sa mort que pour lui faire plus long-temps sentir l'horreur du supplice qui l'attend. Quel diable, dis-je à part, possédoit cette furie.......? Je vais vous le dire, poursuivit la belle Naïade; cependant, ajouta-t-elle en souriant, vous voyez que je devine assez juste sur ce qu'on pense devant moi; mais il faudra que je promène un peu votre attention, et que je m'écarte de mon sujet, pour vous dire celui de cette inhumanité de Rosemonde.

Elle étoit fille d'Até, qui l'avoit donnée en mariage à Radagaise. Ces deux hommes, considérables et puissans dans cette partie des Gaules qui s'étend le long de la Moselle, l'avoient soulevée contre les Romains; et, ayant des intelligences dans Trèves, ils avoient appelé Gondioche pour se joindre à eux, et surprendre

cette ville. Le fils de Stilicon gouvernoit alors ces provinces, et s'étoit établi dans Trèves; il secondoit parfaitement le dessein que son père avoit eu de susciter des troubles à l'empire de ce côté-là. Il étoit cruel et voluptueux, assemblage de qualités très-propres à dégoûter les peuples du joug romain; cependant, comme ses violences et sa cruauté le tenoient dans une juste défiance de tout, tout étoit plein de ses espions. Il fut averti de ce qui se tramoit dans la ville; et, après avoir tiré par les tourmens tout l'éclaircissement de la conjuration de ceux qu'il arrêta, il mit les choses en état de recevoir Até et Radagaise. Ceux-ci, trompés par les signaux, s'emparèrent avec empressement d'une porte qu'on leur tint ouverte, et entrant des premiers, se livrèrent imprudemment à leur ennemi. On s'en saisit, et la moitié de leurs troupes étant entrée, on les enferma, et les ayant tous passés au fil de l'épée, à la réserve des deux chefs, on sortit sur le reste, qui reçut le même traitement, hors un petit nombre échappé à la faveur des ténèbres, ou à la lassitude de ceux qui avoient égorgé leurs compagnons. Mais, par les cruautés où les prisonniers se virent exposés ensuite, ils eurent lieu d'envier le destin de ceux que la première fureur des armes n'avoit pas épargnés. On les donna pendant plusieurs jours en spectacle dans

les arênes aux soldats romains, où ils servoient de pâture aux bêtes, ou périssoient en combattant, comme des gladiateurs, les uns contre les autres. Cependant, quoique le fils de Stilicon donnât chaque jour de ces misérables victimes à sa cruauté, il épargnoit Até et Radagaise pour aller rendre à Rome un témoignage éclatant de sa victoire. Rosemonde, à la première nouvelle de leur défaite, avoit senti ce qu'ont de plus vif la douleur et le désespoir; elle en fut tellement transportée, qu'elle ne craignit point de se mettre en la puissance du plus emporté de tous les hommes, pour tâcher de le fléchir en leur faveur. Le traitement qu'on faisoit aux malheureux qu'on avoit pris, lui fit craindre quelque chose de funeste pour ceux qui étoient les auteurs de la révolte. Elle venoit d'épouser Radagaise, et l'aimoit avec violence; mais la tendresse qu'elle avoit pour son père alloit encore au-delà. D'abord qu'elle parut devant le fils de Stilicon, la voir, l'aimer et former le dessein de la posséder, ne furent qu'une même chose pour lui; il la releva de ses pieds où elle s'étoit jetée; et, n'ayant donné que les premiers momens à l'admiration de sa beauté, et à un certain respect que le sexe imprime, quand il possède ce rare avantage, il lui fit bientôt connoître à quel prix elle devoit espérer la vie de ceux pour qui

elle venoit intercéder. La fière Rosemonde sentit augmenter, à cette connoissance, toute la haine dont elle étoit prévenue pour le nom romain; et, oubliant le péril des siens pour suivre les mouvemens de son indignation, elle ne répondit au Romain que par toutes les marques du mépris le plus outrageant; cela ne fit qu'irriter sa colère, et augmenter ses désirs. Il lui donna le reste de cette journée pour se déterminer, et protesta que le moindre refus qu'elle feroit le lendemain de répondre à sa passion, seroit la sentence de son mari et de son père; que cependant il lui seroit permis de consulter l'un et l'autre sur une résolution qui ne leur devoit pas être indifférente. Il faudroit trop étendre mon récit en cet endroit, pour vous dire tout ce qui se passa et tout ce qui se dit de tendre et de passionné dans cette triste entrevue. Le temps fatal qu'on avoit donné à Rosemonde étoit presqu'expiré, sans qu'elle eût pris d'autre résolution que celle de mourir avec ce qu'elle aimoit; extrémité moins dure que celle de vivre et de s'en séparer pour jamais. Celui qui vint savoir la dernière résolution de Rosemonde, n'en reçut que des imprécations contre son maître. A cette réponse, le ministre des volontés du gouverneur commanda de dépouiller les prisonniers, de les battre de verges, et en-

suite de les traîner aux arênes pour être livrés aux bêtes. La promptitude avec laquelle on lui obéit ne donna pas le temps à la désolée Rosemonde de se reconnoître; elle se vit saisie par des soldats pour être témoin du supplice de deux personnes qu'elle aimoit plus que sa vie. Jugez ce qu'elle devint, lorsqu'elle vit son père et son mari dépouillés, près de subir toute l'horreur d'une mort ignominieuse. Elle n'en put soutenir le spectacle, et sur le point que les bourreaux levoient les bras sur eux: Arrêtez, s'écria-t-elle, qu'on me mène au tyran. A ces mots, sans écouter que l'image affreuse d'un supplice qui la faisoit frémir, elle se précipita dans les bras du fils de Stilicon, sans savoir ce qu'elle faisoit, ou plutôt, elle ne trouva rien d'infâme ou d'horrible, que l'état où elle avoit vu ce qu'elle avoit de plus cher au monde; mais, pendant qu'elle prenoit un parti si odieux pour les sauver, le Romain, livré tout entier aux transports d'une fortune si peu attendue, avoit oublié de suspendre son premier arrêt, et les ministres de ses ordres, trop empressés à les exécuter, ne surent point que la malheureuse Rosemonde avoit obtenu la grâce de son père et de son mari. L'un et l'autre fut déchiré par les bêtes, après avoir subi toute l'infamie du premier supplice. Elle n'eut pas le temps d'envisager ce qu'avoit de fu-

peste et d'horrible l'état où elle se trouvoit à cette nouvelle. La garnison romaine étoit sortie pour voir ce sanglant spectacle dans les arênes; et pendant ce temps, la ville soulevée massacra tous les Romains qui y étoient restés, et le gouverneur n'eut que le temps de prévenir leur furie par une prompte fuite. Gondioche parut au même temps, et trouvant les cohortes romaines attachées à forcer les portes de la ville, que les conjurés avoient fermées, il fondit sur elles, les tailla en pièces, entra dans la ville, la donna au pillage à ses troupes, et de tout le butin qui s'y fit, ne prenant pour lui que ce qu'il y avoit de plus mauvais, il épousa l'indigne Rosemonde, et l'emmena dans ses états.

Voilà le sujet des ressentimens auxquels elle immola l'infortuné Curion, comme elle l'avoit juré. Pharamond non-seulement consentit à cette cruauté, mais donna des applaudissemens à la piété dont elle vengeoit sur un innocent la mort d'un père et d'un mari, elle qui en avoit si bien récompensé le coupable. Cependant Gondioche, qu'ils avoient tous deux oublié parmi les douceurs qu'ils goûtoient dans l'amour et dans la cruauté, avoit rassemblé tout ce qu'il avoit de troupes, et marchoit pour punir une femme infidèle, et se venger d'un perfide qui ne l'avoit secouru que pour violer les droits de l'hospitali-

té et lui donner la loi dans ses états; mais Pharamond, heureux contre lui de toutes les manières, défit ses troupes, le tua de sa propre main, s'empara de tous ses états, fut reçu de Rosemonde, comme s'il eût triomphé du plus mortel de ses ennemis, et de la même main qu'il venoit d'ensanglanter par la mort de son mari, il reçut la sienne. Pendant que ces choses se passoient chez les Bourguignons, la réputation de Clodion s'étendoit aussi loin que ses conquêtes. Il s'étoit rendu maître de Châlons, de Reims et de Troyes, et avoit entrepris le siége de la plus forte place qu'occupoient les Romains. Tant de gloire donna de la jalousie à Pharamond, de la haine et de l'envie à Rosemonde. Elle venoit de mettre au monde un fils, douteux entre Gondioche et lui; elle vouloit qu'il regnât; et, pour perdre le successeur légitime, elle trouva Pharamond avide des mauvaises impressions et de tout l'ombrage qu'elle lui en vouloit donner. Clodion reçut ordre de suspendre les progrès de ses armes jusqu'à l'arrivée de son père; il n'y obéit pas, parce que les ennemis préparoient le secours d'une place qu'il étoit sur le point de prendre. Il la força; et ce succès ne diminua rien du crime qu'on lui fit de sa désobéissance. Son père s'avançoit à grandes journées; cette dernière victoire augmenta sa jalousie; et Rose-

monde, qui s'étoit emparée de son esprit comme de son cœur, n'eut pas de peine à lui persuader qu'un jeune insolent enflé de gloire et de prospérités, le soleil levant que les peuples et les soldats adoroient, et qui se croyoit déjà en droit de désobéir à son père et à son roi, n'en demeureroit pas là, dès qu'il seroit ennuyé d'attendre sa couronne. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer un homme qui se sentoit capable des sentimens et des desseins dont on accusoit son fils. Clodion cependant en étoit si éloigné qu'il quitta l'armée, et se rendit en diligence auprès de son père. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il se vit arrêter par son ordre, au lieu des louanges et des caresses qu'il en attendoit! Il parla, pour se justifier, avec tant de grâce et de hauteur, que Pharamond, qui ne put le convaincre, sentit augmenter sa méfiance et sa haine pour son innocence, et l'injure qu'il lui faisoit. Il n'en étoit pas de même de Rosemonde; son cœur fut changé pour lui, dès qu'il parut et qu'il lui parla. Le foible de son âme étoit la gloire; et elle la trouva tout autrement charmante dans une figure comme celle de Clodion, qu'elle n'avoit fait dans Pharamond, qui lui devenoit odieux; et, comme l'impétuosité régloit tous les mouvemens de son cœur, elle résolut de s'en défaire, sans songer si cela

la conduiroit au but de ses désirs. La fortune lui épargna ce crime, et Pharamond mourut d'apoplexie la même nuit. Rosemonde, entraînée par son nouvel entêtement, et pleine de confiance sur une beauté à laquelle rien n'avoit encore résisté, parut aux yeux de Clodion avec tous les charmes dont elle put animer les siens, et se fit un mérite de détester l'injustice et la dureté d'un mari qui venoit d'expirer, pour faire valoir un empressement qu'elle témoignoit si mal-à-propos. Le fils de Pharamond la regarda avec admiration; mais l'horreur qu'il avoit conçue pour des cruautés dont le bruit étoit parvenu jusqu'à lui, le défendit contre ses attraits; ou plutôt il n'y avoit plus de place dans son cœur pour recevoir l'impression d'une beauté qui en avoit tant soumis. Il n'osa pourtant la revoir; et, sans la punir avec la rigueur qu'on lui conseilloit, et que méritoient toutes les méchancetés dont on l'accusoit, il se contenta de l'enfermer dans le lieu le plus sauvage des forêts d'Ardenne, où, dans l'horreur des remords et les langueurs d'une longue prison, elle finit misérablement ses jours, peu plainte dans les derniers malheurs de sa vie, et moins regrettée après sa mort. Tels furent les aventures et le caractère de deux personnes fameuses sans doute dans l'histoire, mais d'une manière bien diffé-

rente de ce que je viens de vous dire. Pour Clodion, après avoir affermi ce que son père avoit usurpé ou conquis en Bourgogne, et mis ordre à ce que le fils de Rosemonde ne fût pas en état de lui disputer un jour la succession de son père, il tourna ses pas et ses pensées avec un empressement extrême vers la ville de Troyes. Il n'y fit pas un long séjour; et, ne trouvant pas de quoi l'occuper de ces côtés, il porta ses armes ailleurs, et fit de nouvelles conquêtes qu'il ne posséda pas tranquillement. Le fameux Aétius, général des Romains, commençoit à rétablir partout les affaires de l'empire; et Clodion, le plus puissant de ceux qui s'étoient nouvellement établis sur ses débris, cédoit partout où il trouvoit en tête ce grand capitaine; il voulut pourtant tenter la fortune auprès de Tongres, jusqu'où il avoit porté ses armes, contre cet ennemi redoutable; mais elle lui fut si contraire dans une bataille où il avoit ramassé toutes ses forces, qu'il abandonna non-seulement le champ au vainqueur, mais la plus grande partie des pays qu'il venoit de conquérir; et, repoussé jusque dans les limites de ses premiers états, il fut contraint d'y demeurer en repos plusieurs années. Ce fut pendant cet intervalle paisible qu'il épousa Clotilde, fille de Gondioche et de Rosemonde. Elle n'avoit rien de sa mère; beaucoup de douceur,

beaucoup de modestie, et fort peu de beauté établirent son mérite auprès de Clodion, qui sembloit en ce temps-là ne rien tant fuir, ni tant craindre que celles que la beauté distinguoit le plus. Il n'avoit pas toujours été de ce goût. Troyes, une de ses premières conquêtes en guerre, fut le seul lieu où il en fit en amour. Cette ville s'étant défendue jusqu'à l'extrémité, sans vouloir accepter les conditions les plus honorables, fut enfin forcée; et Clodion, dans l'ardeur bouillante de la jeunesse et les premiers mouvemens de sa colère, étoit résolu d'y mettre tout à feu et à sang, lorsque Gertrude, fille du gouverneur, trouva grâce devant ce vainqueur irrité. Elle étoit blonde; son teint avoit de l'éclat, sa taille une grâce extrême, et sur un visage où brilloient tous les avantages de la première jeunesse, on voyoit régner l'innocence et la pudeur; des regards timides, qu'elle n'osa de longtemps tourner sur Clodion, avoient quelque chose de si attendrissant dans leur humilité, qu'ils obtinrent ce qu'ils demandèrent, et ce qu'ils ne demandoient pas. Sa vie et sa liberté, avec celles d'un peuple prêt à éprouver toutes les désolations de la guerre, ne furent pas tout ce que le fils de Pharamond lui accorda. Il étoit aimable en sa personne; et couvert de tant de gloire à son âge! quel cœur pouvoit lui résister? Ce-

lui de Gertrude ne se rendit pourtant de longtemps; le respect, inséparable du véritable amour, étoit mêlé dans tous les témoignages que Clodion en donnoit à la modeste Gertrude; cependant la délicatesse scrupuleuse de ses sentimens ne pouvoit souffrir qu'on la recherchât par des voies qui choquoient sa modestie. La disproportion étoit grande entre leurs naissances et leurs conditions; cependant la résistance de Gertrude, fondée sur la noblesse de ses sentimens et l'austérité de sa vertu, lui tint lieu de tout. Il promit de l'épouser, dès qu'il en seroit le maître par le consentement ou la mort de son père. Il partit à regret pour de nouvelles conquêtes, n'emportant de faveurs d'une maîtresse adorée, que l'espoir de la posséder par des voies légitimes, et ce que les paroles les plus tendres, les soupirs et les pleurs lui donnèrent de consolation à son départ. Gertrude avoit paru au comble de ses vœux, lorsque son amant avoit enfin déclaré qu'il l'épouseroit; tout flattoit sa tendresse pour lui; et cette tendresse s'accordoit avec sa gloire; cependant, au milieu de tant de bonheur, elle paroissoit souvent accablée d'une profonde tristesse; et, dans ces heures charmantes où deux personnes qui s'aiment, oublient ensemble le reste de la terre, un noir chagrin l'enlevoit aux douceurs que goûtoit son

cœur. D'abord que Clodion fut parti, au lieu de l'éclat des hommages et des respects que lui attiroient sa nouvelle fortune et le rang où elle étoit destinée, elle s'imposa un exil volontaire, et ne voulut que le plaisir secret d'être digne de ce qu'elle refusoit. Il y avoit alors auprès de Troyes une femme extraordinaire, et qui passoit pour magicienne : elle s'appeloit Albofléde, quoique ce fût apparemment la même dont nos auteurs et nos traditions font tant de mention sous le nom de Mélusine ; et je ne comprends pas pourquoi la postérité affecte si souvent de changer les noms, plutôt que les lieux ou les circonstances de ce qu'elle reçoit des temps qui la précèdent.

Cette femme avoit établi sa demeure dans une île que forme la Seine, deux lieues au-dessus de Troyes. Sa maison, située sur le bord de la rivière, avançoit sur une galerie soutenue de piliers de marbre jusque bien avant sur l'eau ; il y avoit au-dessous des lieux propres et commodes pour le bain. Un jardin rempli de fleurs curieuses et orné des plus rares plantes, toujours soigneusement cultivé, s'étendoit le long du fleuve. Peu de magnificence, mais un arrangement et une propreté extraordinaires rendoient tout cela délicieux dans sa simplicité. Il n'y avoit pas chez elle un seul domestique qui fût visible ;

et cependant on y trouvoit toutes les commodités de la vie, sans savoir comment ni par qui on étoit servi. Ce fut dans cette solitude enchantée que Gertrude voulut se dérober au commerce du monde pendant l'absence de son amant; elle ne voulut qu'une seule de ses femmes; et il ne fut permis qu'à un frère, qu'elle aimoit tendrement, de la voir. Alboflède avoit de l'amitié pour le père de son hôtesse; on tenoit qu'elle lui avoit enseigné la magie; d'autres, que leurs engagemens étoient d'une autre nature, et que Gertrude étoit sa fille; ce qui ne paroissoit pas croyable, puisque ce qu'il y a de plus difforme et de plus horrible dans la vieillesse et la laideur, se voyoit dans Alboflède, sans qu'il y eût personne qui se souvînt seulement d'avoir entendu dire qu'elle eût été autrement.

Elle étoit, à ce qu'on prétendoit, fille d'un ancien druïde fort savant dans l'astrologie, qui, ayant fait son horoscope, trouva qu'elle devoit surpasser toutes les femmes en beauté et en légèreté. Il trouva ce dernier article de trop; et, ayant inutilement refeuilleté tous ses livres, dans l'espérance qu'il s'étoit mépris, il le trouva toujours, et fut tenté de noyer cette beauté future, pour s'épargner le chagrin de voir un jour une fille parvenue au suprême degré de coquetterie que son étoile lui promettoit; mais le

druïde ne savoit pas que c'étoit à l'égard du corps que son destin favorable lui accordoit tant de légèreté. Cependant cette beauté devint si parfaite, que tous ceux qui la voyoient en étoient éperdus; mais personne n'en étoit plus entêté qu'elle-même. Son père, qui le connut, jugea que cette préoccupation étoit le premier effet de son penchant fatal aux engagemens; et, voulant tirer quelqu'utilité pour elle de cette foiblesse même, il l'avertit que la conservation des charmes dont elle étoit si folle, dépendoit de sa fierté, et que le premier commerce d'amour qu'elle auroit, la rendroit aussi laide qu'elle étoit belle; que l'unique moyen d'éviter ce malheur étoit d'éviter tous les hommes; que, pour pouvoir les fuir, il ne falloit pas leur donner le temps de parler; et que, dès qu'on s'amusoit à les écouter, on ne pouvoit presque jamais s'empêcher de les croire. Il ne falloit pas tant de leçons pour une personne qui méprisoit tout ce qui n'étoit point elle-même. Le péril pourtant dont on lui dit que le commerce des hommes menaçoit ses appas, lui donna quelqu'alarme. En vain une foule d'amans se déclaroit chaque jour pour elle; en vain les échos répétoient sans cesse son beau nom; et en vain tous les arbres en étoient brodés; rien ne la touchoit que l'éclat de ses beaux yeux; et, de cette

cohue de soupirans qui l'auroient obsédée éternellement, elle sut se débarrasser, ou par les rigueurs ou par la fuite. Les amans respectueux mouroient donc doucement de langueur, selon l'ordre et la coutume, sans lui donner beaucoup de peine; mais il s'en trouvoit de téméraires, et quelquefois d'importuns, qui lui faisoient souvent exercer son talent. Elle fut ennuyée enfin de courir tant de fois sans en avoir envie, et d'être persécutée par les rivaux de sa propre beauté, lorsqu'elle étoit occupée à la contempler dans quelqu'onde tranquille. Le dépit qu'elle en eut la fit renoncer à tout le monde, pour jouir paisiblement du plaisir ingrat de s'adorer, et de se lorgner dans les lieux écartés. L'Amour s'en offensa, et résolut de venger les amans qu'elle abandonnoit, par le malheur le plus sensible qui pût lui arriver.

De mille charmes qui brilloient dans sa personne, le moindre étoit celui de ses cheveux; ils étoient pourtant de la plus belle couleur du monde, si longs et si épais qu'ils la couvroient entièrement, quand elle vouloit. Un jour qu'elle les peignoit au bord d'une rivière où elle s'étoit baignée, un cerf plus blanc que la neige, poursuivi par des chasseurs, se lança dans l'eau; et, pendant que ceux qui le poursuivoient cherchoient un gué, il passa la rivière à la nage, et

se vint doucement coucher auprès d'elle. Il paroissoit n'en pouvoir plus de lassitude, et sembloit lui demander sa protection par des regards tristes et languissans. Jamais rien ne lui avoit paru si beau ni si digne de compassion; elle mit la main dessus pour le caresser et le consoler; mais elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'elle le vit changer en homme. Sa surprise ne dura qu'un moment; car, dans le péril qui la menaçoit, elle eut recours au moyen infaillible qu'elle crut avoir pour s'en garantir. Elle étoit presque nue, et, la pudeur ajoutant une nouvelle vîtesse à sa légèreté ordinaire, elle voloit au lieu de courir; mais on eût dit que cet amant téméraire, à qui l'Amour venoit de prêter ses aîles les plus rapides, avoit encore retenu sa qualité de cerf; car tout ce que la nymphe pouvoit faire étoit de le devancer de trois ou quatre pas. Le vent agitoit ses cheveux pendant cette course précipitée; mais elle étoit trop jalouse de la moindre de ses beautés, pour les voir ainsi exposées aux yeux profanes qu'elle fuyoit; et, se jetant dans le premier bois pour se dérober à ses regards, elle donna dans le piége fatal qu'elle vouloit éviter. A peine y eut-elle fait quelques pas, que ses beaux cheveux se prirent à tous les buissons de son passage; chaque ronce en retint assez pour faire la fortune d'un amant respec-

tueux; mais celui qui la poursuivoit ne l'étoit pas assez pour se contenter de ces précieuses dépouilles. Elle fut enfin arrêtée par les branches d'un arbre où tous ses cheveux s'étoient embarrassés. Ce fut alors qu'elle eut beau prier, menacer et se défendre; par malheur, celui à qui elle parloit n'étoit pas un perdeur d'occasions; il ne l'aimoit pas assez pour la craindre, et il la trouva trop belle pour lui obéir; enfin le cruel dieu d'amour, qui la vouloit punir, la livra à toute sa destinée. Je ne vous dirai point que les mauvais plaisans du temps disoient, en contant cette histoire, qu'elle ne s'étoit point trop désespérée après son aventure, et que le malheur ne lui parut pas si grand qu'on ne s'en dût consoler, s'il ne lui en avoit pas coûté tous ses appas; mais, après cette perte, la vie lui devint odieuse: elle fuyoit les fontaines autant qu'elle les avoit cherchées avant cet horrible changement; et cependant un changement qui lui faisoit tant verser de larmes étoit purement imaginaire. Que toutes les précautions sont vaines, quand on les veut opposer à l'influence d'une étoile maligne! C'est souvent la sagesse qui nous précipite dans notre destin, lorsqu'elle croit nous en éloigner le plus par une prévoyance inutile.

Le père d'Alboflède l'avoit trompée pour la rendre sage; toutes les menaces qu'il lui avoit

faites de perdre sa beauté en perdant son innocence, étoient des malheurs supposés, et jamais elle n'avoit brillé de tant de charmes, que depuis qu'elle croyoit les avoir perdus. Elle n'avoit garde d'être détrompée; et, au lieu de s'en éclaircir, tous ces miroirs champêtres où elle avoit passé de si doux momens à s'entretenir avec ses beaux yeux, étoient devenus son aversion la plus grande. Elle pleuroit nuit et jour un malheur qui n'étoit que dans son imagination; mais en est-il de plus grand que ceux qui sont de cette nature? Les fées enfin eurent pitié d'elle; et, voulant la soulager, mirent le comble à sa disgrâce. Elle en rencontra une dans le fort de son désespoir, qui, pour la consoler, promit de lui accorder tel don qu'elle lui demanderoit; mais en même-temps elle lui dit de prendre bien garde à ce qu'elle alloit demander, parce que l'ayant obtenu, l'octroi en étoit irrévocable. Hélas! quel nouveau piége pour la malheureuse Alboflède! Pouvoit-elle songer à autre chose qu'à ce qui l'occupoit éternellement? Elle voulut qu'on la changeât dans l'instant depuis les pieds jusqu'à la tête, et qu'on rendît sa figure aussi différente de ce qu'elle étoit qu'il seroit possible. Il lui fut accordé, et à peine avoit-elle achevé de parler qu'elle devint si affreuse, que la fée en eut peur et s'enfuit. Peu

de temps après cette métamorphose, une autre fée se présenta sur son passage, comme elle cherchoit à se mirer quelque part. La fée lui offrit encore un don; elle eut quelque peine à s'arrêter pour former un souhait, tant son empressement étoit grand. La grâce qu'elle demanda enfin, fut de pouvoir vivre, dans toute la beauté où elle étoit, autant d'années qu'elle avoit de cheveux à la tête. La petite déesse haussa les épaules à cette requête insensée; mais elle ne put se dispenser de l'accorder. Elle ne fut pas plutôt confirmée, comme elle crut, dans la possession d'une beauté dont elle avoit établi la durée sur cette quantité prodigieuse de cheveux qu'elle croyoit lui être revenue avec ses appas, qu'elle courut avec ardeur à la première fontaine, pour jouir du plaisir de se revoir après une si longue absence; mais elle n'y vit qu'une vieille si ridée et si contrefaite, qu'elle en eut horreur. Cette figure, qui représentoit tout ce qu'il y a de dégoûtant dans la décrépitude, avoit pour tout ornement trois vilains cheveux gris à la tête. Elle ne se reconnut pas d'abord à cet affreux portrait; mais, lorsqu'elle lui vit tous les mêmes gestes que son étonnement lui faisoit faire, elle ne douta point de son malheur; et elle pensa se laisser tomber dans l'eau où elle se miroit, dès qu'elle se connut. Enfin, après a-

voir renouvelé les premiers regrets qu'elle avoit donnés à la perte de sa beauté, elle se consola un peu de ce qu'elle n'avoit plus que trois années à vivre dans l'horreur d'elle-même. Sa plus douce occupation étoit de compter tous les momens qui l'approchoient de son dernier terme, de se cacher pendant le jour dans les antres les plus écartés, et d'errer la nuit parmi les déserts et les forêts les plus sombres. Dans ce misérable train de vie, elle étoit enfin parvenue au douzième mois de sa dernière année, et comptoit n'avoir plus que quelques jours à traîner l'odieuse figure où son destin l'avoit condamnée, lorsqu'après avoir erré pendant une nuit fort obscure au travers des rochers et des précipices, où elle tentoit inutilement de se perdre, elle arriva enfin auprès de cette même île où elle s'est établie depuis; elle crut y voir un feu qui répandoit une si grande clarté sur les objets d'alentour, qu'on les distinguoit comme en plein jour. Sa plus grande aversion, après elle-même, étoit pour la lumière; cependant elle fut saisie d'une curiosité si violente de savoir d'où cela procédoit, qu'elle passa la rivière pour s'en éclaircir. Elle trouva un petit nègre endormi qui portoit un carcan garni de pierreries si brillantes, qu'elles éblouissoient. Elle fut long-temps sans oser seulement s'approcher de lui; car il lui parut en-

core plus laid qu'elle n'étoit elle-même. A la fin, vaincue par un désir extrême de s'emparer d'un trésor qui n'étoit attaché que par un brin de fil, elle s'en approcha, prête à s'évanouir par sa laideur, et plus encore par son haleine; elle défit le carcan; mais, comme elle voulut s'éloigner avec ce précieux butin, le petit monstre s'éveilla. Il parut cent fois plus laid après qu'il eut ouvert les yeux; elle voulut fuir; mais elle avoit perdu avec sa beauté toute sa vîtesse. Le Maure, sans empressement pour le vol qu'elle lui venoit de faire, lui dit que le bijou étoit encore plus précieux qu'elle ne croyoit; il lui permit de se l'attacher autour du cou, à condition qu'elle repasseroit la rivière à l'instant. Cette loi ne lui parut pas dure: elle n'avoit plus que quelques jours à vivre, et cependant elle fut ravie d'être en possession de ce merveilleux carcan. Elle entra dans l'eau, entourée de mille rayons de lumière; mais quel fut son étonnement, lorsque tout cet éclat fut effacé par celui de sa première beauté, qu'elle vit briller dans l'eau! Sa joie ne dura guère; elle étoit trop immodérée pour cela. Quel fut son désespoir, lorsque le petit vilain lui proposa, ou de rendre le carcan, ou de se donner à lui......! Elle lui jeta d'abord à la tête, pleine d'indignation et de mépris, ce trésor, tout précieux qu'il étoit; mais s'étant voulu re-

voir dans l'eau ensuite, elle frémit, et tourna les yeux sur le Maure. Il étoit détestable depuis la tête jusqu'aux pieds; cependant, après avoir bien marchandé, elle racheta sa beauté. Son nouveau petit mari étoit grand magicien; mais il n'en savoit pas assez pour casser entièrement l'arrêt des fées; car, dès que le jour fut venu, Alboflède parut avec toute sa laideur. Pour adoucir ce dernier chagrin, le petit sorcier, après avoir trempé l'unique cheveu de sa maîtresse dans le jus d'une herbe qui le rendit si fort que rien ne le pouvoit rompre ni arracher, lui enseigna son art; elle connoissoit l'avenir, commandoit aux élémens, et, quand il lui plaisoit, elle exerçoit le pouvoir de la magie dans toute son étendue. Occupée de tant de connoissances relevées, elle revint insensiblement de cette foiblesse extrême qu'elle avoit eue pour sa beauté; et le petit nègre, qui n'avoit eu de curiosité pour elle que pendant le moment que cette beauté lui étoit revenue, lui laissa son île et ses enchantemens, et disparut.

Cette fable vous aura peut-être semblé d'une digression trop longue au milieu de l'histoire véritable que vous écoutiez : reprenons-en le fil.

Clodion avoit succédé à son père, comme j'ai déjà dit. Il y avoit six mois qu'il étoit éloigné de sa chère Gertrude, six siècles pour une passion

comme la sienne; elle n'étoit point sortie un seul moment de son souvenir pendant tout ce temps; et l'absence, qui affoiblit souvent la tendresse la plus fidèle, sur-tout au milieu des grandes occupations, n'avoit fait qu'augmenter la sienne. Il se mit en chemin, plein du désir de revoir et de rendre heureux ce qu'il adoroit; charme sans doute le plus doux qu'on puisse goûter en aimant! Il se la figuroit, à chaque pas qu'il approchoit d'elle, abîmée de douleur pour son absence, et mourant de langueur et d'impatience pour son retour. Quel plaisir de faire cesser tant d'inquiétudes en devenant heureux! Un homme possédé de ces flatteuses idées va d'ordinaire bien vite; aussi prévint-il par son arrivée le bruit même de son départ pour Troyes. Sa surprise de n'y point trouver Gertrude fut égale à celle qu'il avoit cru lui causer par sa présence inopinée. Il n'y avoit que son frère qui sût le parti qu'elle avoit pris. Clodion, alarmé de ce que personne ne lui en pouvoit dire des nouvelles, fit chercher ce frère, qu'on eut bien de la peine à déterrer, tant il sembloit que tout conspirât à le désespérer dans son impatience; mais, lorsqu'avec tout l'empressement et le désordre que l'amour mêlé de crainte inspire, il lui eut fait cent questions sur sa sœur, et qu'il le vit interdit et confus, il ne douta point qu'elle

ne fût morte, et s'abandonna au désespoir et à la fureur tout ensemble. Le frère de sa maîtresse en craignit les effets, et s'étant excusé sur la défense qu'elle lui avoit faite de révéler le lieu de sa retraite, il s'offrit de l'y conduire. Jamais tant de joie n'avoit succédé à un état aussi cruel que celui où les frayeurs de Clodion l'avoient réduit: on lui redonnoit la vie, en l'assurant de celle de sa chère maîtresse; c'étoit assez pour tout pardonner. On prépara un bateau avec les rameurs les plus forts et les plus experts qu'on put trouver; il s'y embarqua avec son seul conducteur; et, toujours rempli de la gentillesse qu'il y auroit à surprendre agréablement sa maîtresse, il retint tous ceux que son frère vouloit envoyer pour l'avertir de leur arrivée. Cependant ceux qui conduisoient le bateau le faisoient aller d'une vitesse extrême, tandis qu'il n'avançoit presque point au gré du plus impatient des hommes. Il étoit si transporté de l'espérance de voir en peu de momens sa charmante Gertrude, qu'il ne se pouvoit contenir, et sollicitoit les rameurs, déjà excédés par les efforts qu'ils faisoient, de les redoubler encore. Tantôt il embrassoit le frère de sa maîtresse, et tantôt il lui reprochoit sa cruauté de l'avoir laissé un moment dans une incertitude qui lui avoit presque coûté la vie; mais, au lieu de répondre à ses caresses, et à cent ques-

tions tendres et confuses qu'il lui faisoit sur sa sœur, il garda toujours un silence obstiné, et sembla tenté, à chaque fois que Clodion l'embrassa, de se jeter dans la rivière avec lui. Enfin, tandis que le prince admiroit la froideur morne et chagrine dont on recevoit ses caresses, son petit bateau aborda sous cette galerie qui s'avançoit sur le fleuve. Dans le temps qu'il sautoit à terre, il crut entendre quelques gémissemens dans la maison. Tout alarmoit son amour; il appela le frère de Gertrude pour le conduire, qui, sortant du bateau avec beaucoup de lenteur et de répugnance, le jeta de nouveau dans la surprise. A mesure qu'ils avançoient, cette voix plaintive sembloit se hausser; à la fin, ce furent des cris si aigus et si perçans, qu'il ne douta plus qu'on ne fît quelque violence à la personne qui les poussoit. Il enfonça la porte du lieu d'où ils partoient, et vit à terre sa fidèle Gertrude entre les bras d'une vieille, et auprès d'elle une petite créature qu'elle venoit de mettre au monde. Il demeura immobile à l'aspect de la vieille et de l'enfant, dans le temps que la mère, revenue de l'évanouissement où l'avoit jetée la dernière douleur, ouvroit foiblement les yeux. Ciel! quel objet les frappa, et que la vue de celui qu'elle aimoit plus que sa vie, lui parut affreuse, dans l'état où elle étoit! Un second éva-

nouissement la déroba à l'horreur des réflexions, pendant que l'étonnement, la jalousie et la fureur rendoient de beaux combats dans l'âme de Clodion. Ils ne durèrent pas long-temps; sa maîtresse revint par de nouvelles douleurs; ses cris pitoyables, et l'agitation violente qu'elles lui causèrent, firent céder l'indignation de son amant à un reste de tendresse; et déjà il se mettoit en devoir d'assister Alboflède fort occupée à la secourir dans ses convulsions, lorsqu'après de nouveaux efforts, elle donna un compagnon au petit enfant dont elle venoit d'accoucher. Ce témoignage redoublé d'une infidélité outrée, le changement que souffrit son visage dans ces tourmens, et le spectacle désagréable d'une disgrâce arrivée en sa présence, effacèrent en un instant de l'âme de Clodion tout ce qui l'avoit intéressé pour elle. Il regagna son petit bateau, aussi occupé de la bizarrerie de son aventure pendant le retour, qu'il l'avoit été de son impatience en l'allant chercher. Il se contenta d'avoir été la dupe du premier engagement de son cœur, sans en vouloir publier la honte par un éclat inutile.

Comme il faisoit préparer toutes choses pour s'éloigner des lieux qui lui auroient sans cesse renouvelé l'idée d'une aventure qu'il vouloit oublier, il vit un jour Alboflède au milieu d'un

cabinet où il s'étoit enfermé pour écrire. La surprise que lui causèrent sa figure et sa présence inopinée, cédoit à une espèce de respect dont il ne put se défendre pour elle, lorsqu'elle lui parla en ces termes : La malheureuse Gertrude n'est plus; elle fut innocente de l'infidélité dont tu crois avoir vu les témoignages; mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage pour la justifier; c'est au temps seul qu'il est réservé de rétablir sa réputation; cependant sois persuadé que nul d'entre les hommes n'a séduit son innocence, ni triomphé de sa vertu; et Clodion, seul de tous les mortels..... Clodion, s'écria le prince en l'interrompant brusquement, n'est peut-être pas, sans le savoir, père des enfans qu'il a vu naître! Cependant j'en aurai soin, sans examiner qui l'est; et je dirai de plus que je ne suis pas insensible au malheur de leur mère, malgré tout ce qui devroit l'effacer pour jamais de mon souvenir. Oublie-la, dit-elle, puisque tu ne t'en souviendrois que pour outrager sa mémoire; mais apprends que ce qu'elle laisse sera peut-être un jour arbitre de la destinée des tiens. A ces mots, il vit briller quelque chose de si merveilleux dans les regards de celle qui lui parloit, qu'il fut contraint d'en détourner les siens, et ne la vit plus lorsqu'ils la recherchèrent. Mais achevons succinctement ses aven-

tures et son règne. Il tourna dès-lors toutes ses pensées vers la guerre, rebuté de toutes celles de l'amour; et ce ne fut que quinze ou vingt ans après qu'il fit le mariage dont je vous ai parlé, et dans lequel les tendresses du cœur n'avoient assurément point de part; mais il vouloit des successeurs; cependant il n'en eut point, quoique la vertueuse Clotilde lui eût donné un fils et une fille dès les premières années. Il en passa quelques-unes tranquillement, goûtant la douceur du repos dans un ménage heureux. L'ambition et la guerre allumée de toutes parts l'en tirèrent pour le porter partout où il crut profiter du désordre où étoient pour lors les affaires de l'empire. Le succès ne fut pas toujours heureux pour lui dans cette entreprise; le grand Aétius avoit arrêté sur le penchant de sa ruine cette vaste puissance que son propre poids sembloit entraîner; et partout où Clodion l'eut en tête, ce fut à son désavantage. Cependant ce qu'il y avoit d'aventuriers qui cherchoient la gloire ou la fortune, venoient servir sous lui, sûrs que le mérite n'y demeureroit point sans récompense. Parmi ceux qui s'y étoient signalés avec le plus de distinction, il avoit honoré de son estime et comblé de bienfaits un jeune inconnu qui n'avoit pas manqué une occasion de se faire remarquer. Sa personne étoit agréable;

et, profitant du penchant que le roi avoit pour lui, son assiduité le rendit l'objet de ses libéralités et de l'envie des courtisans; car la faveur n'a non plus de bornes dans son accroissement, que la disgrâce n'en a lorsqu'elle commence à persécuter. Le nom seul du nouveau favori étoit toute la connoissance qu'on avoit de lui: il se faisoit appeler Méroué. Le roi, pour combler sa fortune, lui fit épouser une sœur aînée de sa femme, dont il n'avoit pas voulu, parce qu'elle étoit belle.

C'étoit l'usage, dès ce temps-là, de mener la cour à la guerre lorsque le roi y alloit; et, comme les événemens en sont incertains, les dames, au lieu d'assister aux victoires et aux triomphes, voyoient quelquefois le contraire.

Ces noces, célébrées auprès de Laon, pensèrent être fatales aux François. Clodion s'étoit avancé pour couvrir cette place que les Romains sembloient menacer. Le vigilant Aétius ne douta point que l'éloignement de son camp, et les réjouissances où les ennemis s'abandonneroient, ne lui donnassent lieu de les surprendre. Il ne fut point trompé; et, tombant sur eux à la pointe du jour, il les trouva accablés de vin et de sommeil, sans gardes et sans défense. Méroué fut le premier en état de les recevoir; et, courant au quartier du roi à la première alarme, rallia

ce qu'il put, à la hâte, le dégagea d'une foule d'ennemis qui l'avoient déjà environné; et, après l'avoir sauvé, fut assez heureux pour tirer encore sa nouvelle épouse du dernier des malheurs; la reine tomba, heureusement pour elle, entre les mains du général ennemi. Elle fut traitée avec tout le respect dû à son caractère, et renvoyée trois jours après avec une escorte honorable. Ce fut le dernier échec que reçut Clodion; Aétius, attiré ailleurs pour la défense de l'empire, lui donna le temps de se remettre.

Les conseils de Méroué, aussi sage qu'il étoit vaillant, n'aidèrent pas peu Clodion à établir une puissante monarchie en peu d'années. Il avoit une opinion si avantageuse de tout ce qui regardoit son favori, qu'il ne le pouvoit croire, lorsqu'il avouoit franchement qu'il croyoit sa naissance obscure, toutes les fois qu'il lui en parloit. Je n'en rougirai point, seigneur, lui disoit-il; nous ne sommes pas maîtres de cet endroit de notre fortune. Content de mériter que ma naissance réponde à celle où vous m'avez élevé, je vous dirai que tout ce que j'en sais, est qu'une vieille femme, horriblement laide, m'a fait élever dans un endroit délicieux. Elle m'en a chassé, dès qu'elle a cru que j'étois en état de me produire par mon mérite, ou de trouver une mort glorieuse dans les armes. Les premières

que j'ai portées ont été à votre service; un papier fermé que cette vieille m'a donné pour vous rendre, et que j'ai cru de trop peu de conséquence pour vous l'oser présenter, vous en dira peut-être davantage. Clodion, le regardant avec une attention merveilleuse pendant ce discours, ouvrit avec émotion le papier qu'il lui présenta, et y lut ces mots :

« Méroué, fils de Gertrude, tient le jour » d'un père immortel; le témoignage d'Albo» flède doit suffire pour confirmer cette vé» rité. »

Clodion, ayant rêvé quelques momens après cette lecture, embrassa tendrement Méroué, et lui dit, en souriant, qu'il n'étoit point question de son père; que, mortel ou immortel, il n'en avoit pas trop bien usé pour la pauvre Gertrude; mais qu'il lui pardonnoit sa part de l'injure pour l'amour d'un fils si accompli. Son estime et sa confiance pour lui allèrent toujours en augmentant, et Méroué régnoit effectivement pendant les dernières années du règne de son maître; mais il les rendoit glorieuses par les avantages signalés qui étendirent ses états pendant la guerre, et il les rendit heureuses par une paix qui donna le repos et l'abondance aux sujets de sa nouvelle domination.

Clodion mourut à Reims, où il avoit établi le

siége de sa royauté, ayant confié l'état et son fils même à Méroué, pendant la foiblesse de son âge. Il reçut l'un et l'autre de ces grands dépôts, avec intention de s'acquitter par ses soins et sa fidélité de tout ce qu'il devoit à la mémoire de Clodion; mais bientôt la fortune en disposa autrement. Il fut obligé de se mettre à la tête d'une puissante armée, pour s'opposer aux barbares, qui, après avoir désolé les terres de l'empire, sous la conduite d'Attila, s'étoient répandus dans toutes les provinces voisines; le danger étoit pressant; la confiance que les troupes avoient en la valeur et la conduite de Méroué leur fit mépriser ce péril; mais ils ne voulurent marcher contre un ennemi si redoutable, que sous un roi. Ils méprisoient la stupidité du fils de Clodion, déjà en âge de porter les armes, et cependant indignement arrêté sous la conduite de sa mère; il fallut céder. Méroué fut élevé sur un bouclier au milieu de l'armée, et proclamé roi des François avec toutes les cérémonies d'une pompe militaire. Le ciel sembla, par toutes sortes d'heureux succès, approuver cette injustice. Il joignit ses troupes à celles du grand Aétius; et ces deux fameux capitaines, ayant défait une partie de l'armée barbare auprès d'Orléans, qu'ils avoient assiégé; après l'avoir encore affoibli par plusieurs combats, joignirent enfin

le roi des Huns dans les plaines de Châlons, où il avoit rassemblé et déployé cette multitude innombrable de combattans, et l'attaquèrent avec tant de valeur et de succès, que la terre fut couverte d'un million de morts.

Cependant la veuve de Clodion, alarmée au premier bruit de l'ingratitude et de la perfidie dont elle accusoit l'ambition de Méroué, n'eut point d'égard aux protestations qu'il faisoit de n'avoir accepté le titre de roi que pour le conserver à son fils. Elle se sauva avec ce fils et une fille, sans s'amuser aux pleurs de sa sœur, ni aux assurances qu'elle lui donna de la fidélité de son mari; rien ne put la rassurer. Elle avoit donc été trouver Attila avant sa dernière défaite, lui avoit confié la personne et la fortune du prince; et, après avoir reçu des assurances de châtier l'usurpateur et de rétablir son fils, elle méditoit de se retirer chez les Bourguignons, où la mémoire de Gondioche avoit encore des partisans. Mais ayant appris la défaite d'Attila, dans laquelle le bruit couroit que son fils avoit péri, elle se détermina enfin à chercher un asile auprès d'Aétius, de qui elle avoit déjà éprouvé la générosité. Elle se rendit à la ville d'Aquilée, comme ce grand homme venoit d'y ramener l'armée romaine, tandis que Méroué, ayant rétabli la tranquillité dans ses états, étoit aussi de

retour dans la capitale des François. Il fut touché du parti que l'injuste défiance de Clotilde lui avoit fait prendre; mais la nouvelle de la mort du fils de Clodion étant alors confirmée de toutes parts, il se consola enfin dans la possession d'une couronne qui sembloit désormais lui appartenir par la loi même de son premier fondateur, aussi bien que par le choix des François.

Depuis ce temps-là il n'eut plus rien à souhaiter de la fortune: les prospérités prévenoient ses vœux, et tous ses projets étoient accompagnés de succès heureux. Son épouse lui donna un successeur, lorsqu'il fut assez affermi dans ses états pour n'avoir que ce bonheur à désirer; il en visita toutes les provinces, comblé partout de bénédictions et de louanges. Il sembloit chercher à établir le siége de sa domination, au milieu d'une paix heureuse, dans quelque lieu digne de la magnificence dont il méditoit de l'embellir. Troyes enfin le détermina; il regardoit cette ville comme le lieu de sa naissance. La situation n'en étoit pas heureuse; mais la foiblesse des grands hommes est de vouloir combattre la nature, et de vaincre toutes les difficultés par l'art et la profusion, plutôt que de soumettre leur orgueil aux conseils ou aux propositions des autres, quelque raisonnables qu'ils les connoissent.

Méroué donna beaucoup de temps à la recherche inutile de la fameuse Alboflède; rien ne put lui en donner des nouvelles. Il visita souvent ce séjour extraordinaire où elle avoit rendu tant d'oracles; et ce fut là que, pour en éterniser la mémoire, il déploya sa magnificence, en épuisant tout ce que pouvoient l'art et l'invention pour rendre cette petite île la merveille la plus rare qui fût alors dans le monde.

On prétend que de certaines tablettes écrites de la main d'Alboflède, s'étoient trouvées dans le temps qu'on travailloit à l'embellir; qu'entre plusieurs prédictions, elles contenoient l'aventure de Gertrude, qui, se baignant aux bords de cette île, fut surprise par le Dieu du fleuve; qu'elle en eut les jumeaux dont Méroué étoit l'aîné, et que, tandis qu'elle donnoit ses soins à sa première enfance, l'autre fut rendu à son père. Le peuple reçut comme une vérité tout ce qui se répandit d'avantageux sur la naissance de son roi.

Mais pendant que Méroué établissoit à Troyes le séjour enchanté de sa demeure, et la foi d'une origine que les esprits-forts de ce temps-là traitoient de fabuleuse, voyons ce que devinrent chez les Romains les restes infortunés de la famille de Clodion.

Le jeune Valentinien étoit alors empereur, prince si abandonné à tous les excès où son mau-

vais naturel et ses plaisirs l'entraînoient, que le vertueux Aétius, avec toute l'autorité que ses services lui donnoient sur son esprit, pouvoit à peine s'opposer à ses violences.

L'accueil que Clotilde et sa fille trouvèrent dans l'asile que leur donna ce grand homme, surpassa leur espérance. Aquilée étoit alors le siége de l'empire; car depuis que Rome, abandonnée par le foible Honorius, avoit été livrée à la fureur des barbares, ses successeurs sembloient avoir entièrement déserté une ville si long-temps maîtresse de l'univers. Aétius n'oublia rien de ce que la magnificence et la politesse d'une nation qui traitoit les autres de barbares, pouvoient offrir pour adoucir les malheurs d'une grande reine; mais pour lui assurer sa protection, il falloit, avant toutes choses, lui trouver un asile contre une puissance supérieure. La fille de Clodion étoit d'une beauté peu commune; ainsi le premier soin d'Aétius fut de la cacher aux yeux de son maître. Une maison agréable et magnifique qu'il avoit à quelques milles d'Aquilée, fut la retraite des princesses; elles y étoient servies avec tout le respect et tous les égards qui étoient dus à leur caractère; et, si les malheurs de Clotilde eussent été d'une autre nature, c'étoit sans doute dans cette douce et tranquille retraite qu'elle eût pu les oublier; mais elle

venoit de perdre un fils, objet de sa tendresse et de ses plus cheres espérances. Elle se voyoit fugitive dans une cour où sa fille, reste unique de la race de Clodion, n'osoit seulement paroître, condamnée à passer ses beaux jours dans une solitude éternelle, ou à commettre ses charmes et son innocence à la discrétion du plus emporté de tous les hommes. Cette situation parut si cruelle à la malheureuse reine, que son courage fier et orgueilleux ne le put supporter; et, rongée d'un chagrin perpétuel, elle y succomba enfin, et mourut entre les bras d'une fille désolée, que, dans un âge si tendre et une fortune si déplorable, elle laissoit sans aucun appui, que la générosité d'un homme qui avoit autrefois été l'ennemi de sa maison.

La mort de Clotilde toucha sensiblement Aétius; mais le triste état où elle laissoit la princesse redoubla sa tendresse pour elle, et l'intéressa tellement dans sa fortune, qu'il l'adopta. Ce n'étoit point la faire descendre du rang où elle étoit née; et vous savez ce que c'étoit qu'un citoyen romain dans le temps de la république: Aétius étoit patrice; et dans celui du bas-empire, cette dignité, d'où l'on montoit souvent au trône, n'étoit pas tenue pour inférieure à celle des rois. Il ne se repentit point de cet excès de générosité; tant de noblesse et de vertus bril-

loient dans les sentimens de la princesse, que la seule inquiétude du Romain étoit de voir son mérite enseveli dans l'indigne obscurité où les fureurs de Valentinien l'obligeoient de la cacher; mais il résolut enfin de l'en tirer. Maxime, jeune sénateur, étoit ce qu'il y avoit alors de plus digne d'elle à la cour; il étoit de tous les plaisirs de l'empereur, sans participer aux désordres où ses débauches le plongeoient. Aétius le voyant avec plaisir se distinguer au milieu d'une jeunesse corrompue, autant qu'il s'étoit distingué dans les périls de la guerre, jeta les yeux sur lui pour hériter de ses richesses immenses, et posséder un trésor encore plus précieux dans la chère fille qu'il lui destinoit. Maxime connut tout son bonheur dès qu'il la vit, et la fille de Clodion ne vit rien à dédaigner dans l'offre d'un cœur comme le sien; le temps ne fit qu'augmenter la passion de l'un, et la tendresse et l'estime de l'autre.

Valentinien consentit au mariage de son favori avec une étrangère; et, aux instantes prières d'Aétius, il promit même qu'il n'assisteroit pas à leurs noces. Cet honneur avoit quelquefois été fatal aux Romains qui épousoient de belles femmes.

Jamais hymen ne s'étoit célébré sous des auspices plus heureux en apparence; et c'est de ce mariage que l'infortunée Zeneyde est née, der-

nière d'un sang malheureux, que le courroux du ciel n'a point cessé de persécuter. A ces mots, de nouvelles larmes coulèrent des yeux de la belle Zeneyde; car je me doutai bien alors que c'étoit elle; et tandis qu'une douleur si vive, après tant de siècles, m'intéressoit pour elle, je trouvois quelque chose de si singulier à me voir tête à tête avec la petite fille du bon roi Clodion, que je fus sur le point d'en faire un éclat de rire, qui n'auroit pas été de saison. Je regardois de tous mes yeux une personne qui, par son âge, pouvoit avoir été grand'mère d'un patriarche, et qui, par sa beauté et sa fraîcheur, pouvoit passer pour la déesse du printemps. Elle connut d'abord ma pensée, et continuant son discours : La fin de cette histoire, dit-elle, vous éclaircira un mystère qui vous embarrasse; mais, avant que d'y venir, je serai obligée d'allonger mon récit par des particularités d'aventures qui vous en paroîtront détachées en quelque manière; mais je tâcherai, en vous les contant, de les rendre le moins ennuyeuses que je pourrai.

Aétius espéra que la faveur de Maxime garantiroit sa femme des insultes que sa beauté avoit à craindre des emportemens de Valentinien. Ma mère parut à sa cour comme un nouvel astre; elle effaça même l'impératrice Eudoxie, qui jusque-là n'y avoit rien vu qu'elle n'eût effacé;

mais, au milieu des louanges dont cette nouvelle beauté faisoit retentir le palais, Valentinien demeura muet; et le plus susceptible de tous les hommes fut le seul qui ne marqua point d'attention pour elle. Maxime en loua les dieux; mais Aétius, qui connoissoit le cœur perfide de son maître, en tira un mauvais augure, et jugea dès-lors qu'il ne falloit exposer que rarement à ses yeux une beauté si dangereuse. Ma mère reçut avec joie une proposition qui convenoit à son humeur, et mettoit en repos l'esprit d'un homme qu'elle aimoit tendrement. Elle prit congé de la cour dès le jour qu'elle y fut présentée, et il ne tint pas à elle que ses charmes n'en fussent exilés d'une distance capable de la sauver de ce qu'ils en avoient à craindre. L'empereur cependant, qui les avoit tous sentis jusqu'au fond du cœur dès le premier moment de sa vue, sentit par son absence augmenter ses désirs et son impatience; car, chez lui, les premiers mouvemens d'une passion étoient toujours le dessein de la satisfaire. Les égards qu'il avoit encore pour les services d'Aétius, l'avoient obligé à dissimuler pour un temps tout ce que cette fatale vue avoit allumé d'injustes feux dans son âme; mais, après avoir tenté toutes sortes de moyens pour la faire revenir à la cour, que l'impératrice même l'en eut sollicitée, et que la guerre piquante qu'il

faisoit chaque jour à Maxime sur sa jalousie, fut aussi inutile que le reste, il se lassa de la contrainte où le tenoit une si longue dissimulation, et se préparoit aux dernières extrémités, lorsque, sur le point qu'il l'alloit enlever, un affranchi de Maxime, dépositaire des secrets de son maître, vint révéler un mystère à Valentinien qui le fit changer de dessein. Il lui apprit que ma mère avoit donné une bague à son mari, qu'il tenoit si chère qu'il ne la quittoit jamais; qu'ils étoient convenus que, quelqu'ordre qu'il lui pût envoyer de paroître à la cour, elle n'y obéiroit pas à moins que de voir ce gage de leur tendresse. Ce fut sur cet avis que l'artificieux et cruel empereur forma le projet d'un stratagême, qui ne lui réussit que trop. La passion dominante de Maxime étoit le jeu; Valentinien le savoit; et ayant ordonné en secret à ce qu'il y avoit de plus adroit à ce pernicieux métier dans sa cour, d'entreprendre son favori, et de tâcher de le réduire à prendre de l'argent sur sa bague, ils y réussirent. La chose étoit difficile; il s'étonna qu'on ne voulût plus jouer sur sa parole, et qu'on refusât des pierreries de plus grand prix qu'une bague dont il s'obstinoit à ne se point défaire; mais il étoit piqué de sa perte; et l'empereur n'étant point de la partie, il ne soupçonna d'aucune supercherie ceux contre lesquels il jouoit.

Il ne s'en fut pas plutôt défait, à condition de la racheter après le jeu, qu'il reçut ordre de l'empereur, lorsqu'il y étoit le plus échauffé, de se rendre incessamment avec Aétius à quelques légions campées à une journée d'Aquilée, qu'on disoit s'être mutinées. Maxime donna dans le piége avec tant d'ardeur et d'empressement, qu'il partit sans aller seulement chez lui. A peine étoit-il hors de la ville, que sa femme reçut la malheureuse bague des mains du scélérat affranchi; cependant, malgré ce témoignage convaincant des volontés de son mari, elle balança longtemps, avant que de pouvoir se résoudre à l'aller trouver dans un lieu aussi suspect que le palais de Valentinien; mais tout conspiroit à son malheur. L'affranchi de son mari, qu'elle savoit être le confident de ses plus secrètes pensées, se chargeoit de la conduire; et c'étoit chez Eudoxie qu'il l'assura que Maxime l'attendoit. Elle ne connoissoit point le palais : jugez de son étonnement lorsqu'elle se vit dans l'appartement de l'empereur, au lieu de celui d'Eudoxie, et qu'elle ne trouva que Valentinien dans un lieu où elle cherchoit son mari. Elle tourna de toutes parts ses yeux effrayés; mais, au lieu de cette foule qui accompagnoit d'ordinaire le maître de ces lieux, elle ne vit qu'une solitude qui la fit trembler. Elle connut qu'elle étoit

trahie; et voulant se retirer avec précipitation, elle trouva tous les passages fermés. Valentinien tâcha de la rassurer; et s'approchant d'elle avec une profonde soumission, il ne lui fit voir d'abord dans ses yeux et dans ses discours que des marques d'une passion très-respectueuse : elle n'en fut point rassurée. Le perfide employa ensuite tout ce qu'ont de flatteur et d'insinuant, pour la foiblesse du sexe, l'amour, l'ambition, le désespoir et les pleurs; mais elle n'en conçut qu'une plus grande indignation pour lui. Bientôt le tyran rentra dans son naturel; et ce fut alors que les prières, les pleurs et le désespoir auxquels l'infortunée s'abandonna à son tour, furent aussi inutiles que ses cris, et tous les efforts qu'elle employa contre sa violence.

Cependant Maxime, ayant eu des nouvelles en chemin que tout étoit paisible où il alloit, revint sur ses pas; et, voulant en rendre compte à l'empereur avant toutes choses, il fut surpris de trouver les portes de son appartement désertes, au lieu d'y rencontrer cette presse servile dont elles étoient d'ordinaire obsédées. Elles s'ouvrirent dans le temps qu'il s'en approchoit, et il en vit sortir son épouse. Jamais l'affreuse Gorgone ne parut avec tant d'horreur et de surprise aux yeux de ceux qu'elle changeoit en rochers, que ma mère s'offroit alors aux siens; et

on eût dit que cette vue, jadis si chère, venoit de faire le même effet en lui. Il demeura éperdu, immobile et sans sentiment, tandis que ma mère, frappée comme d'un coup de foudre de voir que le premier témoin de son désordre étoit celui de qui elle vouloit se cacher pour jamais, baissa les yeux; et, détournant un visage où le désespoir étoit peint, elle s'éloigna de lui avec tant de précipitation, qu'elle étoit dans son appartement, avant qu'il fût revenu de son étonnement. L'innocente et malheureuse princesse ne voulut point se donner le temps d'envisager toute l'horreur de sa destinée. Elle envoya prier Aétius de se rendre auprès d'elle en diligence; et ayant fait préparer un bain, elle s'y mit et se coupa les veines. Il arriva comme elle commençoit à sentir les premières défaillances; elle eut encore assez de force pour lui conter son aventure; et, lui ayant remis la fatale bague qui l'avoit séduite, elle parut consolée d'expirer entre les bras de son père, et de pouvoir réparer par sa mort l'outrage innocent qu'elle avoit fait à son mari. Aétius, pénétré lui-même de la douleur la plus vive, ne put de long-temps consoler Maxime. Il appréhendoit tout de son impétuosité et de ses ressentimens; il craignit qu'il ne se portât à une vengeance qu'il ne crut pas permise contre la personne du prince; il craignit,

d'un autre côté, que l'empereur n'en demeurât pas là, et que, pour sa propre sûreté, il ne portât l'injustice et la tyrannie jusqu'à l'extrémité contre un homme qu'il avoit trop offensé pour le laisser vivre. Mon père dissimula son désespoir autant qu'il le put; il feignit même d'entrer dans tout ce que son ami lui dit pour l'appaiser; et peu de temps après il porta sa douleur et ses ressentimens à la guerre qui venoit de recommencer entre le successeur d'Attila et les Romains.

En partant, Aétius fit à son maître, sur la noirceur de ce dernier crime, des reproches qui ne furent pas trop bien reçus. Il conjura l'impératrice de me prendre sous sa protection jusqu'à son retour, et partit avec Maxime. La victoire, à son ordinaire, l'accompagna partout. Mais, tandis qu'il triomphoit des ennemis de l'empire, Valentinien le désoloit. Il ne mit plus de bornes à ses cruautés et à ses violences pendant l'absence de celui qu'il commençoit à regarder comme un censeur importun de ses actions. Maxime sentoit une joie secrète dans le fond de son cœur à chaque nouvelle qui en arrivoit, pendant qu'il en coûtoit des larmes au généreux Aétius; car, bien loin que le temps eût étouffé dans l'âme du fier Romain le ressentiment d'une si cruelle injure, la violence qu'il se faisoit en la dissimu-

lant, augmentoit sa haine implacable contre le tyran. Dieux! de quels moyens se servit-il pour l'assouvir, et que ne peut point la fureur de se venger dans les âmes qu'elle possède! Maxime savoit trop qu'il n'y falloit pas songer tant que le fidèle Aétius veilleroit à la sûreté de son indigne maître; mais décidé à se perdre lui-même ou à se venger, il ne balança point dans la résolution d'immoler son ami au désir furieux de laver dans le sang de son maître l'affront qu'il en avoit reçu. Aétius redoubloit ses reproches à chaque lettre qu'il lui envoyoit; mais celles que Maxime écrivoit à l'empereur étoient d'un autre style; la flatterie, appât aussi dangereux pour les scélérats et les tyrans, qu'il l'est quelquefois pour les héros, étoit une insinuation infaillible pour persuader que le général des Romains ne prenoit la liberté de censurer les défauts imaginaires de son empereur, que parce qu'il portoit envie à ses vertus; qu'il étoit à craindre que le désir d'être en sa place ne le poussât à rendre son nom odieux aux légions, plutôt que cette tendresse qu'il affectoit pour la liberté des Romains et le repos de l'état; et qu'enfin un sujet que les soldats adoroient, étoit toujours en possession de ne l'être plus, dès que son ambition prendroit le dessus sur la fidélité. Cet artifice, tout grossier qu'il étoit, réussit auprès d'un es-

prit ingrat et timide. Aétius fut rappelé sous prétexte d'un danger pressant qui menaçoit son maître ; et le commandement de l'armée fut remis à Maxime. Le fameux Romain ne fut pas plutôt arrivé à la cour, qu'il fut assassiné aux pieds de l'empereur, où il s'étoit jeté pour le saluer. La nouvelle en vint bientôt à l'armée ; aussitôt une partie des légions courut à sa vengeance, tandis que dans Aquilée tout se souleva contre Valentinien ; et ce furent ses propres gardes qui l'immolèrent à la mémoire du grand Aétius et à la sûreté publique. Mon père fut aussitôt proclamé empereur par le sénat et l'armée. A peine cette fortune put-elle le consoler de n'avoir pas porté lui-même le coup mortel dans le cœur du perfide qu'il n'avoit pu sacrifier à sa vengeance, sans envelopper dans sa perte le plus grand et le plus vertueux de tous les hommes. Lorsqu'il prit possession de l'empire, j'étois encore trop jeune pour être sensible aux malheurs de ma famille ; je l'étois encore moins aux révolutions qui changèrent en ce temps-là ma fortune. Je ne me souviens que d'avoir toujours été élevée comme fille de l'empereur ; et je regardois Eudoxie comme ma mère. Maxime l'avoit épousée peu de temps après son élévation à l'empire : on ne sait si ce fut par politique ou par amour ; il y avoit des raisons pour l'un et pour

l'autre. Enfin la mémoire odieuse de son prédécesseur et une forte inclination qu'il avoit pour la vertu, rendirent bientôt son règne si agréable aux Romains, qu'il jouissoit d'une tranquillité heureuse, lorsque Childeric, fils de Méroué, vint à sa cour. J'étois alors instruite des aventures de ma mère; j'y avois souvent donné des larmes, et j'avois conçu pour Méroué et toute sa race une aversion égale au tort que je crus qu'elle avoit fait à la nôtre : cependant le prince Childeric venoit me demander lui-même en mariage. Méroué, le plus prudent des hommes, voulut, par l'alliance des Romains, assurer à son successeur la possession d'un état qu'il n'avoit cessé d'augmenter depuis qu'il le gouvernoit. Il commençoit à sentir les infirmités de l'âge, et il prévit que son fils, plus porté au penchant qui l'entraînoit vers les plaisirs, qu'il ne paroissoit appliqué aux choses sérieuses, auroit besoin d'un protecteur tel que l'empereur des Romains, pour se maintenir sur un trône moins affermi que puissant.

Avant l'arrivée du jeune prince, j'étois pour lui dans les dispositions de haine que je viens de dire; et, lorsque le sujet de son voyage fut connu, je ne pouvois supporter la pensée de me voir unie avec un sang si fatal à ma famille, sans en frémir; mais sa présence changea un

peu ces sentimens. Tout étoit aimable dans sa personne ; grand et noble dans son air, ses manières étoient insinuantes et polies, son esprit plein de vivacité et d'agrément ; mais toutes ces qualités aimables ne firent qu'effacer de mon âme l'aversion dont j'étois prévenue, sans y produire aucun mouvement plus favorable pour lui.

Comme je n'avois pas encore douze ans, ma grande jeunesse fut peut-être cause qu'il n'eut pas d'attention pour une beauté dont on vouloit déjà me flatter ; peut-être aussi me négligeoit-il, par la seule raison que je lui étois destinée. Cependant son père ne fut pas fâché du séjour qu'il fut obligé de faire à la cour romaine, en attendant que mon âge permît la célébration d'un hymen qu'il avoit fort à cœur. Il espéra que ce caractère de grandeur et de vertu, dont le nom romain étoit encore en possession, laisseroit dans l'esprit du prince des impressions opposées à celles qu'il y voyoit à regret. Childeric, pour ne point perdre de temps jusqu'à notre mariage, porta ses vœux partout où il trouva des objets dignes de ses soins et de ses inconstances ; il faisoit chaque jour des conquêtes, des infidélités et des jaloux ; l'empereur même ne fut point exempt des alarmes que ce dangereux étranger donnoit aux maris des plus belles Romaines. Son étoile, fatale au lien con-

jugal, commença à troubler, par sa maligne influence, l'heureuse paix qui avoit régné dans la famille de Maxime depuis son mariage avec Eudoxie. Elle n'avoit plus cet éclat dont brille la première jeunesse; mais elle avoit encore beaucoup de beauté. Les assiduités, et enfin les regards d'un homme dont toutes les beautés se disputoient la conquête, furent des hommages qui flattèrent sa vanité, peut-être plus qu'ils ne touchèrent son cœur. Maxime, qui l'aimoit passionnément, s'en aperçut; la raillerie aigre étoit son fort, et il disoit publiquement à l'impératrice toutes les duretés que sa nouvelle jalousie lui fournissoit sur un engagement si disproportionné à son âge. Il n'y a point d'endroit si sensible pour les femmes qui n'ont pas encore renoncé à la jeunesse. Elle en fut piquée jusqu'au vif, et sentit déjà un repentir de l'avoir fait succéder dans son cœur au cruel Valentinien, qui, dans toutes ses fureurs, ne l'avoit jamais si maltraitée à son gré. Mais lorsque dans les picoteries qu'ils eurent en secret, ils eut l'imprudence de lui reprocher qu'elle se livroit à Childerie avec la même facilité qu'elle l'avoit épousé, lui qui avoit fait assassiner son premier mari, sa rage parvint au dernier excès; mais elle la renferma dans le fond de son cœur, résolue que ce reproche offensant coûteroit la vie à celui qui se

vantoit de l'avoir fait perdre à son époux. Elle se raccommoda avec Maxime, pour pouvoir mieux le perdre; il n'étoit plus question de ce qui les avoit brouillés; tout ce qui regardoit Childeric s'évanouit dans son âme, pour y laisser régner le désir de la vengeance dans toute son ardeur. Au contraire, elle le pressa de hâter son mariage, et de renvoyer incessamment un jeune étourdi qui n'avoit pas mérité l'alarme qu'il en avoit prise. Mais dans ce temps-là on reçut les nouvelles de la mort de Méroué; et son successeur, plus pressé de posséder une couronne qu'une maîtresse qui n'étoit pas de son choix, partit avec précipitation, remettant la conclusion de son hymen avec moi jusqu'après son couronnement.

Ce fut peu de temps après que l'empire romain, sujet à des révolutions fréquentes dans sa décadence, éprouva enfin celle qui causa sa ruine entière.

Eudoxie, livrée sans cesse à sa haine et au désir de se venger, sous prétexte de venger la mort d'un époux, communiqua son dessein à un foible parti qui subsistoit à peine dans l'obscurité, reste indigne des compagnons de débauche ou des ministres des cruautés de Valentinien. En ce temps-là Genséric, successeur d'Attila, si souvent vaincu par le grand Aétius,

et enfin chassé des terres de l'empire peu avant la mort du fameux général, ayant rassemblé une armée de Goths et de Vandales, pratiquoit des intelligences dans Rome, et s'y avançoit. Maxime en eut avis, et dans le temps qu'il rassembloit ses légions pour s'opposer à ses desseins, il apprit que, s'en étant déjà rendu maître, il tournoit ses armes vers Aquilée, et qu'il s'y avançoit à grandes journées. A cette nouvelle, l'arrêt prononcé par le destin contre les restes du plus vaste empire qui fut jamais, mit tout en confusion pour faire succomber les Romains sous un ennemi si méprisable pour eux. La consternation se répandit dans les troupes, l'effroi dans le sénat, et le désordre dans la ville; alors les complices du dessein de l'impératrice prirent leur temps; plusieurs ayant mis le feu en divers endroits de la ville, avertirent par ce signal les conjurés. Ils soulevèrent aussitôt la populace contre Maxime, qu'ils accusoient d'avoir livré Rome à la fureur des barbares, par sa lâcheté et sa nonchalance; ce ne fut plus qu'un cri contre lui. Il vint cependant, avec plus d'audace et de fermeté que de prudence, se mêler parmi ces furieux. Il tua de sa main les plus échauffés et les plus téméraires; mais loin de réprimer leur fureur, ils lui lancèrent mille traits. Il se retira dans le palais pour n'être pas enveloppé; mais

il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté et d'ardeur, qu'il tomba percé de plusieurs coups aux pieds de l'inhumaine Eudoxie, qui s'étoit avancée plutôt pour assouvir sa haine et satisfaire sa vengeance, que pour sauver un mari qui lui tendoit inutilement les bras, victime sans doute immolée par la justice céleste aux mânes du grand Aétius, et non pas à l'expiation du parricide d'un maître ingrat et d'un cruel empereur.

Mais Eudoxie ne goûta pas long-temps le plaisir d'une vengeance barbare. Genséric parut auprès d'Aquilée, encore tout émue de son propre désordre. Elle lui ouvrit ses portes; mais détestant l'horrible attentat dont il apprit qu'une femme étoit coupable envers son mari, et frémissant de l'exemple dangereux qu'un peuple soulevé contre son maître donnoit à l'univers, il entra dans la capitale des Romains comme dans une place forcée, la livra à la fureur, à la brutalité et à l'avarice des soldats; rien n'y fut épargné, excepté le dedans du palais, où le roi des Vandales s'étoit d'abord rendu. Il ne daigna pas voir la cruelle Eudoxie, et peu de jours après on m'emmena avec elle à la suite de Genséric; triste jouet d'une fortune acharnée, s'il le faut dire, contre une famille aussi auguste que peu digne de ses caprices et de ses persécutions.

Dieux! dans quel état pouvoit être une créature de mon âge au milieu de l'horreur, de la confusion et des cris qui retentissoient de tous côtés! L'aspect affreux des soldats qui s'approchoient de moi pour me conduire au char où l'on avoit déjà mis Eudoxie, acheva de m'ôter toute connoissance. Heureuse si je n'étois jamais revenue de cet évanouissement!

La belle nymphe parut si saisie à ces mots, que je craignis de la voir dans l'état dont elle venoit de parler. Ce fut inutilement qu'elle voulut continuer son discours; elle ne fut plus maîtresse d'une foule de soupirs qui l'interrompoient; et, cédant à sa douleur, après m'avoir fait connoître le trouble où elle étoit par un regard tout languissant, elle porta la main à un cordon d'or et de soie qui étoit auprès d'elle. J'entendis, dès qu'elle l'eut tiré, un son plus harmonieux que si on eût touché avec la dernière délicatesse des tuorbes et des clavecins, pendant qu'une vapeur parfumée, s'élevant tout à coup dans le lieu où nous étions, m'en déroba les objets. Elle se dissipa enfin peu à peu, et ne laissa qu'une odeur inconnue qui me parut plus agréable que tout ce que j'avois jamais senti; mais pendant cette espèce de brouillard, la déesse avoit disparu; le canapé même où elle s'étoit couchée ne paroissoit plus. Ah! c'en est

fait, dis-je alors; et, puisqu'on commence à démeubler, bientôt ce palais, avec tous ses ornemens enchantés, s'évanouira, et je me trouverai seul au milieu de la prairie, ou sous quelque buisson, incertain si j'aurai rêvé ou véritablement vu tout ceci.

Mais je n'eus pas le temps de m'arrêter sur ces réflexions; une figure toute charmante parut à mes yeux au bruit d'un concert de hautbois et de violons, qui jouoient quelque chose d'aussi ravissant que les plus belles chaconnes de Lulli. Celle qui venoit d'entrer, et qui par ses airs sembloit se préparer à danser, étoit masquée; son habillement étoit peu différent de ceux de l'opéra, hors que sa jupe étoit plus courte par devant, et que toutes les pierreries en étoient plus belles et plus brillantes. Dès qu'elle leva les bras, et qu'elle s'ébranla pour faire le premier pas, un certain frissonnement d'admiration me saisit, tant je trouvai de grâces dans ce seul mouvement: Dieux! dis-je, si le visage qu'elle nous cache étoit digne de cette taille, qu'il y auroit de danger pour ceux qui le verroient! Tout le temps qu'elle dansa, je fus si transporté, qu'elle auroit été contente de l'approbation que je lui donnois, si elle eût remarqué tous les changemens de mon visage, et toutes les fois que je levois les yeux au ciel. Ses pieds tournés à char-

mer, la justesse de leurs pas et de son oreille, sa grâce et sa légèreté, tout cela me parut si extraordinaire, que la crainte de le voir finir troubla le plaisir du plus charmant spectacle qui fut jamais. O Hérode! m'écriai-je, quand elle eut fait sa révérence, si la fille de ta maîtresse eût dansé de cet air devant toi, toutes les têtes de ta cour étoient à son service, et, honteux de la borner à la moitié de ton royaume dans le don que tu lui promis, elle eût été souveraine de ton cœur et de tes états. La danseuse n'entendit pas mon compliment, et je ne sais comment elle disparut pour faire place à une nouvelle décoration.

Trois dames entrèrent avec ce qu'il faut pour prendre le thé ou du café. Celles qui portoient la table la placèrent devant moi, et se rangèrent de chaque côté; et la troisième ayant posé l'équipage dessus, me fit une profonde révérence à sa manière; car, au lieu de plier les genoux et de s'abaisser, elle pencha la tête en arrière, et, tenant les bras étendus, elle s'inclina un peu à la renverse. Cette cérémonie me parut assez sauvage, et je crus d'abord qu'elle tomboit en défaillance; mais, s'étant redressée dans le moment, elle se tint devant moi, les mains croisées l'une sur l'autre. Elle avoit les cheveux fort noirs; ses yeux étoient brillans, son teint vif et rem-

bruni, et de tout cela il se formoit un certain air spirituel et animé, qui fait souvent autant de chemin que les beautés les plus achevées. Celle qui étoit à ma droite, avoit les cheveux de la plus belle couleur de feu du monde; ses yeux étoient noirs, ses sourcils bruns, et jamais rousse n'eut les couleurs si éblouissantes; sa gorge et ses bras étoient de la même blancheur; et ses regards étoient si éveillés, que je les trouvai pleins d'enjouement et de vivacité quand je tournai les yeux sur elle, et je la vis sourire comme si elle m'eût connu toute sa vie. L'autre étoit blonde, bien prise dans sa taille, quoiqu'elle eût assez d'embonpoint; son geste étoit naturel et gracieux; de grands yeux bleus chargés d'une douce langueur, un air tendre, mais un peu sérieux, et sa tête qu'elle penchoit nonchalamment, me firent juger que l'insensibilité n'étoit pas son défaut. Leurs parures et leurs habits étoient à peu près comme ceux qu'on porte aujourd'hui, si ce n'est que leurs coiffures me parurent encore plus élevées, et qu'au lieu de rubans, elles avoient de grandes aigrettes placées en différens endroits, qui, à chaque mouvement de tête, faisoient le plus agréable effet du monde; leurs corps étoient échancrés en pointe par devant, et découvroient un peu plus la gorge et les épaules. Après avoir donné quelqu'at-

tention à ces trois beautés, je tournai les yeux sur ce qu'on avoit mis devant moi. C'est-là qu'il y auroit eu un champ fertile pour les faiseurs de descriptions; mais vous dédaignez, s'il m'en souvient, ces ornemens ennuyeux et frivoles dont on allonge les narrations; c'est pourquoi je ne vous dirai rien de la magnificence d'un équipage, où ce qu'il y avoit de moins précieux étoient des cuillers d'or, enrichies de gros diamans par les bouts. J'examinai pourtant avec admiration la table, le cabaret, la jatte et les gobelets; mais ce fut plutôt par politesse que par curiosité; je n'en avois alors que pour les princesses qui me tenoient compagnie. Je les regardai donc encore une fois avec plus d'attention que la première, et je remarquai qu'elles avoient chacune une serviette au bras. Je trouvai dans les regards de la nymphe aux cheveux roux un accueil aussi gracieux et aussi agaçant que celui dont elle m'avoit honoré d'abord; l'autre étoit toujours dans sa tendre langueur; et celle qui étoit devant moi, me demanda si j'avois agréable qu'on servît du thé. Ce fut alors que je m'aperçus de mon incivilité; et, me levant avec précipitation, je fis signe, après une profonde révérence, que je la remercioıs. Parlez, monsieur, dit-elle, parlez sans vous contraindre; vous pouvez, en l'absence de la divinité qui

préside ici, rompre un silence qu'elle ne vous imposoit qu'à regret, et nous n'avons pas comme elle le don de lire dans les pensées; il faut, s'il vous plaît, expliquer les vôtres. J'avoue que je fus ravi de cette permission; car, quoique je ne sois pas grand parleur, jamais rien ne m'avoit tant coûté que de me taire, depuis qu'on me l'avoit ordonné. M'adressant donc à la petite brune qui venoit de parler :

Non, mademoiselle, lui dis-je, je n'abuserai point des honneurs que vous voulez me faire, en les recevant; mais je vous conjure de me dire, premièrement si je suis bien éveillé; en second lieu, si, me prenant pour un nouveau don Quichotte, on croit que je sois d'humeur à me laisser servir par des demoiselles de votre air; et enfin, ce qu'est devenue la divine personne qui m'a conduit en ces lieux, et celle qui m'a fait l'honneur de danser devant moi. Il y auroit, répondit-elle, un moyen assuré de vous prouver que tout ceci n'est pas un songe; il ne faudroit que vous couper le petit doigt, ou vous ôter un œil, qu'on vous remettroit dans deux ou trois jours; mais je ne crois pas, continua-t-elle en souriant, que vous vous obstiniez à douter de ce que vous voyez, jusqu'à exiger de ces preuves. Pour la nymphe, elle est à présent à Poissi; et, connoissant que les choses qu'elle avoit à vous

dire, renouvelleroient encore plus sensiblement sa douleur, que celles qu'elle vous a déjà apprises, elle m'a ordonné d'achever un discours que ses pleurs avoient si souvent interrompu; ainsi, si vous aimez mieux m'écouter dès à présent, que de prendre le rafraîchissement qu'elle vous envoie, mes compagnes me laisseront avec vous pour obéir à ses ordres. A ces mots, les deux dames qui avoient apporté la table, l'enlevèrent et ce qui étoit dessus, et sortirent, tandis que la belle brune prit un siége auprès de moi; et, sans rêver un seul moment aux choses qu'elle avoit à dire, elle continua ainsi l'histoire de Zeneyde.

FIN DE ZENEYDE.

LA VOLUPTÉ,

DIALOGUE.

PAUSANIAS, A SON AMI.

Les jeunes gens firent hier le sacrifice ordinaire à Mercure; et, en vérité, il est difficile de rien voir de plus aimable que la jeunesse d'Athènes. Après que la cérémonie fut achevée, comme il faisoit beau, la plupart sortirent de la ville pour aller se divertir à la campagne et jouir du loisir que la fête leur donne. Ils avoient encore sur la tête leurs couronnes de fleurs qu'ils gardèrent tout le jour; et ils s'amusoient à différens exercices le long des bords de l'Ilissus. Les plus grands s'étoient fait amener des chevaux, pour les monter dans la plaine, et signaler leur adresse devant les plus jeunes; les autres les regardoient faire, ou s'occupoient de jeux convenables à leur âge. Les amans, car vous savez ce que nos lois permettent, ne manquèrent pas de s'y trouver; et moi, sans être amant, je m'y rouvai aussi, je ne sais pourquoi. Agathon ar-

riva, plus beau que le jour, et fait d'une sorte à donner de l'amour aux plus insensibles. Il étoit suivi d'un grand nombre de gens, qui tous me parurent touchés de sa beauté; ce qu'il étoit aisé de juger à leurs manières. Les uns ne parloient point et demeuroient comme immobiles, mais avec des regards si passionnés, que l'on voyoit bien qu'ils ressentoient quelque chose de plus encore que les autres qui étoient outrés dans leurs gestes et dans toutes leurs actions. J'ai bien vu des corybantes; j'ai vu des prêtres de Bacchus; mais quelle différence de cette sorte de fureur à celle que l'amour inspire! Ceux-là ont l'œil farouche, la voix terrible, les cheveux hérissés; mais le dieu qui fait aimer, ne rend que plus aimable; il donne aux yeux, comme aux cœurs, de la vivacité et de la tendresse; le son de la voix, quand il le règle, devient touchant, et les sentimens de l'âme répandent sur toutes les actions une grâce et une douceur que toute autre divinité ne sauroit inspirer. Tous les yeux étoient fixés sur ce jeune homme, et je ne sais si je ne puis point le comparer à l'Hélène d'Homère, dont les charmes se firent sentir à Priam même. Je le suivis comme les autres, parmi lesquels il y en avoit de beaucoup plus vieux que moi. Quand je fus assez près de lui pour écouter ce qu'il disoit, j'entendis que quelques jeunes

gens qui sembloient plus sérieux que les autres, le prièrent de leur redire un entretien qu'il avoit eu avec Aspasie sur la volupté, et dont il leur avoit souvent parlé. Il les refusa quelque temps, les remettant à une autre fois; et il ajouta, en souriant, qu'il ne les croyoit pas occupés de choses si importantes. Il céda enfin; et, toute cette troupe s'étant mise autour de lui, il leur dit avec cet agrément qui lui est si naturel :

Je voudrois bien, mes amis, satisfaire votre curiosité; mais je sens que je ne le puis faire qu'imparfaitement. Il me faudroit du temps pour me rappeler l'entretien d'Aspasie; et vous me prenez au dépourvu. Mais vous le voulez, et souvenez-vous que je vous obéis. Vous savez la part qu'Aspasie a dans notre gouvernement, par l'amour qu'elle a su inspirer à Périclès; vous savez aussi que la réputation de son mérite et de son esprit a attiré chez elle les plus grands philosophes, et entr'autres Anaxagore; et Socrate, qui ne dit rien sérieusement, assure néanmoins qu'elle lui a enseigné la rhétorique. Ne vous étonnez point après cela si ses discours répondent à ses connoissances, et s'ils sont au-dessus des discours que tiennent ordinairement les femmes. Un jour donc que j'étois demeuré seul avec elle et que je lui parlois de la volupté, parce qu'elle ne peut qu'en réveiller les idées, et parce que

j'ai appris de Socrate qu'il faut parler à chacun des choses où il excelle : La plupart des hommes, me dit-elle, sont débauchés, sans être voluptueux. Et comment, lui dis-je ? la volupté est donc différente de la débauche ? Comme le blanc l'est du noir, me dit-elle ; et je vous crois fort voluptueux, sans vous croire débauché. Je vous prie, lui dis-je, apprenez moi à me connoître, et ce que c'est que la volupté par opposition à la débauche, afin que quand Socrate viendra, avec ses questions, me prouver que je ne me connois pas moi-même, j'aie des armes pour me défendre, et que je puisse lui faire voir que vous avez eu plus d'un disciple. Aspasie ne put s'empêcher de sourire ; et, reprenant la conversation, me dit : La nature a mis dans toutes les choses qui ont vie un certain désir d'être heureux ; et c'est cette inclination qui porte chaque animal à chercher le plaisir qui lui convient. L'homme qui participe de l'essence divine, et pour qui, dit-on, Prométhée a dérobé le feu du ciel, sait seul goûter le plaisir par l'esprit et avec réflexion ; et c'est ce goût de l'esprit, c'est cette réflexion qui distinguent la volupté d'avec la débauche. L'homme parfait est voluptueux ; mais celui qui, livré à son tempérament, ne diffère des bêtes que par la figure, n'a de plaisirs que ceux de la débauche, et la débauche n'est

autre chose qu'un emportement qui vient tout entier de l'impression des sens; la raison, qui nous est donnée pour nous distinguer des autres animaux, n'y a aucune part; car la raison a sa mollesse, et sait se plier aux choses qui conviennent à la nature d'une âme bien née, et qui ne tient au corps que par des liens foibles et délicats. A parler juste, il n'y a d'aimable que ces caractères; les autres sont durs et sans nulle inclination pour la vertu ni pour la politesse; aussi n'ont-ils jamais de vrais plaisirs. Mais oserois-je, Agathon, parler de choses encore plus relevées, et oserois-je les dire devant vous? Je crains bien de m'oublier; mais on me pardonnera de m'oublier avec Agathon. Vous connoissez Anaxagore. Il étoit ici comme nous voilà; la plupart des jeunes gens étoient à l'armée, et ma chambre n'étoit remplie que de philosophes. La conversation se tourna sur les choses sérieuses; et Anaxagore, prenant la parole, se mit à dogmatiser ainsi, peut-être contre son sentiment: Avant le commencement du monde (il prenoit la chose de loin) les élémens étoient mêlés, et la matière formoit ce que les anciens poëtes ont appelé *chaos*; alors la volupté ou l'amour y mit une chaleur qui n'est jamais sans mouvement; et du mouvement, disoit-il, vinrent l'ordre et l'arrangement de l'univers, chaque

partie de la matière s'unissant à celle qui lui convenoit, et demeurant dans l'équilibre avec les corps voisins, selon la grandeur de son volume (car j'en ai retenu les termes). L'homme, comme le plus accompli des êtres, eut plus de part à ce feu universel, qui, dans chaque corps en particulier, comme dans toute la masse de la matière, est le principe de la vie et du mouvement. Celui qui en eut davantage fut aussi plus parfait, et reçut, avec le feu, plus d'inclination à la volupté. Je me mêlai de la conversation en personne capable : Et vraiment, lui dis-je, je vous sais bon gré d'admettre le feu pour principe de toutes choses; aussi bien je n'ai jamais rien compris à ceux qui tiennent pour l'eau, et je n'ai jamais aimé le commencement d'une des odes de Pindare. En effet, ajoutai-je, sans parler des arts, les agrémens, les manières, la vivacité, tout cela seroit bien loin, s'il n'y avoit que de l'eau au monde; et, je suis sûre, me dit-elle, que l'eau ne vous eût jamais inspiré cette belle tragédie que vous lûtes dernièrement ici, et qui fait que depuis ce temps-là on ne parle que de la Fleur d'Agathon.

J'étois si charmé, si occupé de son discours, que, sans trop répondre à ses flatteries : Mais, Aspasie, lui dis-je en l'interrompant, n'ai-je pas ouï dire à Socrate que la volupté étoit l'amorce

de tous les maux, parce que les hommes s'y laissent prendre comme les poissons à l'appât de l'hameçon? Il est vrai, me répondit-elle, que cette inclination qui nous porte tous au plaisir, a besoin de la philosophie pour être réglée; et c'est à quoi l'on connoît les honnêtes gens, qui, par une attention exacte, règlent toutes les actions de leur vie, et savent toujours ce qu'ils font. Au contraire, les autres, errant à l'aventure et sans nul autre guide que l'impression de leur tempérament, se laissent toujours tyranniser par quelque passion brutale. C'est la manière d'user des plaisirs qui fait la volupté ou la débauche. La volupté, repris-je, sera donc l'art d'user des plaisirs avec délicatesse, et de les goûter avec sentiment? Mais donnez-moi quelqu'exemple de cela, afin que, ne doutant plus du principe, je sache en tirer les conséquences. Je le veux bien, répondit Aspasie; et où le prendrons-nous, que dans l'amour, celui de tous les plaisirs le plus capable de délicatesse et de grossièreté? Quiconque se livre à l'amour par une inclination qui ne porte pas sur un goût fin et sur des sentimens exquis, n'est point un homme voluptueux, c'est un débauché. Mais celui qui aime les qualités de l'âme, plus que celles du corps, qui tâche à s'y unir, autant qu'il est possible, par un commerce vertueux de sen-

timens et d'esprit, qui, suivant une fine galanterie, ne cherche qu'à partager un beau corps avec une âme si parfaite, celui-là peut passer pour avoir le vrai goût de la volupté. Ce goût adoucit la raison plutôt qu'il ne l'affoiblit, et conserve la dignité de la nature de l'homme. Je vois bien présentement, lui dis-je, qu'ilne faut pas écouter nos sages qui condamnent indifféremment toute volupté. J'ose dire, me répondit-elle, qu'ils n'en ont pas une idée assez distincte, et qu'ils la confondent avec la débauche; car la vérité n'est-elle pas, en quelque sorte, la volupté de l'entendement? La poésie, la musique, la peinture, l'éloquence, la sculpture, ne font-elles pas tous les plaisirs de l'imagination? Il en est de même des vins exquis, des mets délicieux, et de tout ce qui peut flatter le goût, sans altérer le tempérament. Pourvu que la raison conserve son empire, tout est permis; et l'homme ne cessant point d'être homme, l'action est juste et louable, puisque le vice n'est que dans le déréglement. Mais voilà bien de la philosophie, et je ne comprends pas pourquoi je sais tout cela. Il est vrai que ce sont les galanteries dont Socrate m'entretient; mais finissons. Il n'y a donc plus de fondement dans cette guerre naturelle qu'ils ont imaginée entre la raison et les passions; elle doit plutôt les régler que

les combattre, et moins travailler au dessein chimérique de les déraciner de nous-mêmes, qu'à les assaisonner par le goût de l'esprit et par le sentiment du cœur. On peut être philosophe et sacrifier aux Grâces; et ces déesses, sans qui l'amour même ne sauroit plaire, ne peuvent-elles pas s'accorder avec la sagesse? J'ai toujours trouvé que cette inclination pour les choses aimables, adoucit les mœurs, donne de la politesse et de l'honnêteté, et prépare à la vertu, laquelle, ainsi que l'amour, ne sauroit être que dans un naturel sensible et tendre. Voilà, mes amis, quel fut le discours d'Aspasie : elle me persuada. Depuis ce jour, je ne suis plus de l'avis de ces philosophes qui soutiennent que la débauche et la volupté ne diffèrent que de nom; mais ils nous aiment trop, et quittent trop souvent leur retraite pour nous; et, quelques choses qu'ils disent, leurs actions me font croire que, dans le fond, ils ne sont pas éloignés du sentiment d'Aspasie.

FIN DU DIALOGUE SUR LA VOLUPTÉ.

RELATIONS
VÉRITABLES
DE DIFFÉRENS ENDROITS D'EUROPE.

De St.-Germain-en-Laye, novembre.

LE dix de ce mois, madame la maréchale de Berwick partit de cette cour, accompagnée d'un nombreux cortége de seigneurs et de dames, et d'une pluie abondante qui lui tint compagnie jusqu'au Bourget, où M. le maréchal, son époux, joignit la compagnie comme on étoit à table; ce qui ne contribua pas peu au plaisir du magnifique repas, aussi bien qu'à calmer les inquiétudes de madame la maréchale après une si longue absence.

Le repas fini, leurs excellences firent prendre la poste à une des dames d'honneur de madame la maréchale, pour aller à Louvres préparer les logemens, et donner ordre à leur réception. Cependant, comme M. le maréchal avoit défendu de tirer le canon, et que madame voulut

épargner à la ville les frais des illuminations, ils y arrivèrent à petit bruit.

Il est inutile de parler de la bonne chère qu'on y fit : il suffira de dire que le repas du soir ne cédoit ni en délicatesse, ni en variété, à celui du dîner. On peut dire même qu'il eut plus de dignité à l'égard de M. le maréchal, qui se mit au milieu de la table dans un fauteuil, que le Bourget n'avoit pu lui fournir. Ensuite, ayant jugé à propos de se coucher de bonne heure, contre sa coutume, il se retira avec madame son épouse, et ses deux dames d'honneur, qui couchèrent dans la même chambre, au grand contentement des habitans du lieu, qui furent très-édifiés de voir tant de familiarité parmi des personnes d'un rang si distingué.

De Louvres, le 11 dudit mois.

CE jour, fête de saint Martin, la grand'messe fut célébrée avec beaucoup de solennité, pendant laquelle madame la maréchale et ses dames reconnurent dans la foule du peuple un petit saint, à plusieurs marques extérieures de sainteté, entr'autres, parce qu'il prioit Dieu pendant la messe; et ces illustres personnes, qui sont des

modèles de piété, lui donnèrent des sommes considérables, pour prier Dieu pour les âmes de leurs maris, lorsqu'il plairoit à Dieu de les retirer de ce monde.

Sitôt que la musique eut achevé de chanter le *Domine salvum fac regem*, son excellence M. le maréchal prit les devants en poste pour assembler ses équipages de chasse, en vue du divertissement du lendemain ; sur-tout voyant que le temps se mettoit au beau, car effectivement on trouva dans la suite qu'il faisoit fort beau ce jour-là.

De Gonesse, ledit jour.

HIER, dix de ce mois, un détachement de cette garnison, envoyé pour escorter un convoi de boulangers, a rapporté qu'il avoit rencontré leurs excellences, avec une nombreuse suite, entre le Bourget et Louvres, qui alloient à leur belle maison de Fitz-James profiter de la belle saison, et prendre le divertissement de la chasse. Le commandant du parti ajoute cette particularité, que s'étant approché du premier carrosse, pour faire la révérence à M. le maréchal, et à son épouse, ladite dame s'étoit fait apporter un luth accordé, et avoit chanté l'air des *Côteaux*

différens, avec tant de grâce et de mélodie, que son excellence en avoit été transportée; mais que, n'ayant pu se mettre à genoux pour l'en remercier, il avoit pris une de ses belles mains, laquelle il avoit arrosée de larmes de joie, en la serrant tendrement entre les siennes.

De Chantilli.

AUJOURD'HUI, onze de novembre, ayant découvert le cortége de monsieur et de madame de Berwick, à la hauteur de la Versine, entre dix et onze heures du matin, un courrier fut dépêché de cette place, pour les complimenter et leur offrir des rafraîchissemens; mais, M. le maréchal ne s'y étant pas trouvé, madame son épouse prit la parole, et, pour répondre au compliment, dit au courrier qu'il faisoit le plus beau temps du monde ce jour-là; ce qui fut confirmé par les illustres personnes qui étoient dans le carrosse.

De Creil, ledit jour.

SUR les deux heures et un quart après midi, madame la maréchale de Berwick, et sa suite, après un léger repas, partirent de ce lieu; un des

magistrats de la ville eut ordre de l'accompagner jusqu'à son château de Fitz-James; et voici ce qu'à son retour il nous a rapporté de ce voyage :

Il assure qu'à un quart de lieue de Creil, dans un chemin creux, les dames d'honneur de madame firent un cri de joie très-considérable au beau milieu de la boue; d'autant qu'elles crurent voir dans le palanquin de Clermont deux de leurs filles d'honneur qu'elles avoient crues perdues; il ajoute que, vers le milieu de la montagne des Fées, une des volées s'étant cassée, on attribua cet accident aux effets de quelqu'enchantement dont ladite montagne est d'ordinaire toute farcie; sur quoi les dames d'honneur se contentèrent de dire qu'on n'avoit jamais vu de plus beau jour. Mais madame la Maréchale, qui ne flatte personne, ayant examiné la chose de plus près, fit venir le chevalier de Saint-Jean, son premier écuyer, et le menaça de le faire pendre, parce qu'il n'avoit point de corde sur lui.

La relation dudit magistrat porte, qu'après avoir heureusement passé cette montagne, on découvrit sur la droite, à une demi-lieue plus loin, une maison de plaisance, située dans un fond, et agréablement environnée de bois et de canaux, ce qui causa beaucoup de joie à la compagnie, et principalement à madame la maréchale, qui déclara qu'elle avoit fait vœu, au bas

de la montagne, que, s'il plaisoit à Dieu de la délivrer des dangers de ce passage, celle de ses dames d'honneur qui étoit mariée, acheteroit une maison de campagne aux environs; sur quoi, ayant par bonheur rencontré une femme qui étoit du village appartenant audit château, on lui demanda comment ce château s'appeloit; elle répondit bien humblement qu'il s'appeloit Mouchi; ce qui fit rire la compagnie, car on savoit que cela étoit impossible. Mais madame la maréchale lui ayant fait tourner la tête, et lui montrant la maison du doigt, elle soutint toujours que cela s'appeloit Mouchi, quoique madame la maréchale lui eût prouvé le contraire par démonstration. Cela irrita si fort l'autre dame, c'est-à-dire celle qui écrit si joliment en vers, qu'elle lui dit avec indignation :

Malheureuse Didon! tes mariages sont nuls!....

Le reste de la compagnie se contenta de pleurer l'ignorance et l'aveuglement des gens du commun, qui croient savoir le nom des lieux qu'ils habitent aussi parfaitement que ceux qui ont appris la géographie universelle. En tout cas, disoit-on, si, par une impossibilité difficile à comprendre, ce lieu s'appeloit effectivement Mouchi, il ne tardera guère à être débaptisé pour prendre un nouveau nom.

La relation de Creil dit encore que, pour ne laisser aucun vide dans les amusemens du voyage, madame la maréchale et l'illustre compagnie de son carrosse, jouèrent à un jeu qui, à ce que rapporte ledit magistrat de Creil, paroît absolument impénétrable à l'esprit humain ; d'autant qu'il ne suffisoit pas de mêler, de couper et de donner, comme à tous les jeux de cartes mortels, mais qu'il falloit encore des ciseaux ; que tantôt ces illustres personnes mettoient une des cartes à côté d'elles, tantôt sous leurs manteaux ou leurs écharpes ; et qu'ayant demandé le nom de ce jeu à un de messieurs les valets de pied, il n'avoit jamais pu le prononcer après lui ; mais que l'ayant supplié de l'écrire dans ses tablettes, les savans de Creil ont jugé que c'étoit un jeu originaire d'Arabie, parce qu'il s'appelle *Whist and swobbers*. Le jeu fut interrompu par un agréable spectacle ; ce fut une course de lièvre que le fils aîné de M. le maréchal voulut faire voir aux dames ; mais, comme le levrier étoit espagnol et le lièvre picard, ils se séparèrent, faute de s'entendre.

En passant par Clermont, la bourgeoisie, qui n'étoit pas sous les armes, ne laissa pas de paroître, au moins la plupart, en linge blanc ce jour-là ; mais, entr'autres, une nymphe des faubourgs s'y fit remarquer par sa coiffure, dont les fon-

tanges étoient infinies. Quoiqu'elle ne fût pas des plus belles, on jugeà qu'elle avoit beaucoup d'esprit, tant à voir son jupon, qui étoit fort court, que parce qu'elle répondit d'un air vif et tendre à un garde-du-corps qui l'entretenoit, et qu'elle lui dit d'une grâce infinie, en badinant avec son éventail : Mon Dieu, le beau jour!

SUPPLÉMENT

AUX RELATIONS VÉRITABLES.

De Fitz-James.

ON mande de cette cour, que le comte de Nugent, brigadier, et résidant à St.-Omer pour sa majesté très-chrétienne, s'étoit trouvé à la descente du carrosse de madame la maréchale, avec le baron de Rivier et force noblesse des environs.

Le lendemain, 12 de ce mois, ledit comte de Nugent eut plusieurs conférences avec son excellence M. le maréchal duc de Berwick, sur les opérations de la campagne dernière en Flandre, où ce ministre, à son ordinaire, loua fort la conduite et la capacité des généraux.

L'après-dînée dudit jour, il accompagna les dames à la superbe cavalcade qu'elles firent au travers de la vaste forêt qui règne à quelque distance du palais de Fitz-James. Ce seigneur étant monté sur un des plus puissans chevaux des écuries de son excellence, cela ne contribua pas peu à l'admiration que les gens du pays témoignoient pour sa taille avantageuse.

Le samedi, 14 dudit mois de novembre, entre huit et neuf du soir, arriva à Fitz-James un personnage que l'on prit, jusqu'à son départ, pour le comte de Châteauneuf, ci-devant vicomte de Galmoi.

Ce fut par son arrivée que l'on sut les nouvelles promotions faites à la cour de St.-Germain, au sujet des dames de son altesse royale madame la princesse d'Angleterre. On raisonna fort sur cet événement. Les prétentions de celles qui avoient été exclues furent balancées. Il y eut du pour et du contre dans les raisonnemens; mais on tomba d'accord à la fin, que, comme il falloit des sujets robustes pour suppléer à la délicatesse du tempérament de celles qui étoient déjà en place, on ne pouvoit guère mieux choisir.

Le lendemain dimanche, 15 dudit mois, leurs excellences tinrent chapelle à l'église de Saint-Pierre, métropolitaine de Fitz-James.

Le pasteur de ladite église, qui les attendoit

à la porte avec son suffragant, leur ayant présenté l'eau bénite avec les cérémonies accoutumées, leur fit un excellent discours, dans lequel, après avoir dignement parlé de la gloire que M. le maréchal avoit si justement acquise par ses grandes actions, il fit voir que madame la maréchale avoit non-seulement partagé ses lauriers sans bouger de St.-Germain, mais qu'elle en avoit, pour ainsi dire, cueilli de nouveaux à part par l'ouvrage de ses mains et de celles de ses vertueuses dames d'honneur, là présentes, qui avoient été jour et nuit employées à travailler pour la subsistance des pauvres.

Après le service, leurs excellences régalèrent magnifiquement à dîner une visite distinguée du voisinage. Le seigneur, qui est fort connu dans le monde, brilla beaucoup par son esprit et par ses manières; mais madame son épouse, qui avoit apparemment fait vœu de silence ce jour-là, ne le rompit qu'une seule fois. Au reste, on peut dire que c'est une des personnes du plus haut étage qui soient dans toute la province; et tout le monde trouva qu'elle avoit un fort beau visage d'homme.

L'après-dînée du lendemain, 16 du mois, les dames, avec l'illustre compagnie de leur suite, se promenèrent à pied dans plusieurs des belles routes de la forêt.

Ce même jour, comme on se retiroit après souper, après que ledit personnage eût pris congé, sous prétexte de retourner le lendemain à la cour d'Angleterre, on s'aperçut qu'il s'étoit donné pour un autre; car il demanda avec beaucoup d'instance un certificat signé de toute l'assemblée, pour faire foi à St.-Germain, et partout où il appartiendroit, qu'il avoit été trois jours à Fitz-James; ce que M. le maréchal n'eut garde de lui accorder, étant ennemi déclaré de toute fraude et supercherie.

Le raisonnement qu'on fait sur cette aventure, est que le véritable Châteauneuf étoit allé *incognito* à une certaine ville sur la frontière de Flandre, pour s'aboucher avec une personne de distinction avec laquelle on prétend qu'il a d'étroites liaisons. Cependant les relations qui nous viennent de pays si éloignés, sont d'ordinaire assez incertaines; ainsi cette nouvelle, quoique fondée sur des conjectures assez apparentes, ne laisse pas d'avoir besoin de quelque confirmation. Ce même jour les membres de l'élection de Clermont, au nombre de sept, vinrent, en habits noirs et en perruques traînantes, saluer M. le maréchal, qui les reçut sur le pont de son fossé. Monsieur le premier élu, qui portoit la parole, après un exorde très-éloquent, le supplia très-humblement de prendre

la ville sous sa protection, contre les vexations continuelles d'une puissance supérieure et voisine, qu'on n'osoit nommer; à quoi son excellence leur répondit avec beaucoup de gravité; et lesdits députés s'en retournèrent très-contens d'un si gracieux accueil.

Ce même soir, on fit rapport à madame qu'on avoit détourné un cerf dans la forêt de la Garenne; sur quoi une des dames ayant demandé s'il étoit gros, le courrier assura qu'on n'avoit de long-temps vu de si belle bête; ce qui leur donna une grande joie à toutes.

Le lendemain, M. le maréchal s'étant privé de ce divertissement, en faveur d'un seigneur étranger à qui il donna sa place, les dames se mirent en habit de chasse, d'un air galant et magnifique, et prirent leur route vers le rendez-vous où le déjeûner les attendoit.

Ce seroit ici le lieu de faire la description de cette partie de plaisir; mais, comme un des membres de l'académie des beaux esprits de Clermont en a fait une relation particulière, on a cru qu'il ne seroit pas hors de propos de l'insérer dans ce supplément.

RELATION D'UNE PARTIE DE CHASSE.

Près du marquisat de Nointel,
Vers un bois nommé la Garenne,
S'étend une riante plaine,
Où jadis le preux Béchamel
Coucha maints cerfs dessus l'arène.
Là, quelques gazons verdoyans
Servirent de table et de nappe
A mille ragoûts différens,
Que don Rivier, en vrai satrape,
Avoit fait préparer pour ces objets charmans.
Mais leurs divinités, à la chasse fidelles,
Sans s'amuser à ce festin,
Que l'on avoit servi pour elles,
Mangèrent deux croûtes de pain,
Et burent trois verres de vin,
Comme auroient fait simples mortelles.

Le déjeûner fini, les chasseurs, pour lancer le cerf, s'enfoncèrent dans le bois avec tout leur attirail, tandis que les dames firent poster leurs carrosses à quelque distance de là, ne jugeant pas à propos de monter sur leurs superbes chevaux, avant qu'on eût donné le cerf aux chiens, outre que l'Aurore sembloit s'être mise en coiffe et en écharpe dès le matin, tant l'air étoit encore sombre! Oui,

Le soleil étoit en chemin,
Sans que l'amante de Céphale

Eût fait briller son air serein
Devers la rive orientale ;
Et Flore sa jeune rivale,
Sans lys, sans roses, sans jasmin,
Parut un peu défaite et pâle ;
Car tout leur éclat, ce matin,
Étoit dans le carrosse avec la maréchale
Et les deux nymphes de son train.
Mais, écoutez : Si, pour la rime,
J'ai mis dans son train les attraits
De ces deux illustres objets,
Qu'on ne m'en fasse pas un crime :
A Clermont, on en use ainsi,
Pour peu que la rime nous gêne ;
Car du reste on sait, Dieu merci,
Que l'une et l'autre, en souveraine,
Peut régner partout, comme ici.

On avoit fort parlé d'un gentilhomme âgé de cent ans, qui se plaisoit encore à la chasse.

Les dames tournèrent les yeux de toutes parts, dans l'espérance qu'il se seroit mis dans quelque litière, pour en avoir encore le plaisir ce jour-là, lorsque le cri des chiens leur en ôta la curiosité, pour donner leur attention à plusieurs chasseurs qui parurent dans ce moment, et entre les premiers,

Certain piqueur, qui de Nestor
Égaloit presque les années,
Retroussant un vaste castor,
Rendit les dames étonnées ;

Mais on le fut bien plus encor
Par ses façons déterminées.
De la meute tout le plus près,
Ce patriarche infatigable,
Cet antique perce-forêts,
Par les plaines et les marais
Poussoit sa rosse redoutable.

Ce spectacle nouveau donna de l'admiration aux dames, aussi bien qu'un grand benêt de piqueur qui portoit un cor de chasse dont il ne savoit pas sonner; ce qui scandalisa tellement une des dames d'honneur, qu'elle lui dit qu'il étoit bien impertinent de galopper tout le jour avec une machine dont il ne savoit que faire.

Dans ce moment, le soleil, écartant insensiblement les nuages qui l'enveloppoient, voulut faire sa cour à nos divinités; et voici comment:

Quoiqu'il se fût mis de son mieux,
Et qu'au milieu de sa carrière,
Il fût brillant et radieux,
Il savoit que de leurs beaux yeux
Sortiroit bien plus de lumière
Qu'il n'en répandoit dans les cieux.
C'est ainsi que souvent, d'une façon galante,
On voit à Saint-Germain le lumineux Phébus
Comparer, au matin, sa lumière naissante
Avec la figure brillante
De la déesse *In-nubibus*,
Pour la rendre encor plus charmante.

Quoi qu'il en soit, il parut devant nos dames

entre une et deux heures; mais le cerf, pour des raisons qu'on ne sait pas, n'osa paroître sitôt devant elles. Il fallut donc qu'elles se portassent dans une autre plaine entre deux bois qui la séparoient, de l'un desquels il s'avisa de sortir après quelque temps, ne pouvant plus résister à la curiosité de voir tant d'appas, au hasard de ce qui pourroit en arriver; mais mal lui en prit, aussi bien qu'à plusieurs autres qui valoient mieux que lui, et qui s'étoient abandonnés au plaisir fatal de les regarder. Dès ce moment, la tête lui tourna tellement, que le pauvre animal ne savoit plus où il en étoit :

Jadis le seigneur Actéon,
Dans une pareille aventure,
Eprouva qu'il ne fait pas bon
Lorgner de ces objets d'immortelle nature;
Car, si l'on n'y perd pas, comme lui, la figure,
On y perd du moins la raison.

Les dames qui lui virent traverser la plaine, à toutes jambes, le trouvèrent très-bien pris dans sa taille, et furent touchées de la peine qu'on lui donnoit. Cependant elles ne laissèrent pas de s'impatienter de ce que les chiens tardoient tant à le suivre; et, dès qu'ils parurent, elles s'empressèrent, toutes à la fois, à montrer aux chasseurs les endroits par où il avoit passé.

On ne sait pas bien ce qu'il fit dans le bois;

car il ne savoit plus ce qu'il faisoit lui-même; mais il en ressortit au bout d'une demi-heure, et vint passer toutes ses misères en revue devant elles. Il étoit tout essoufflé; il tiroit la langue, que c'étoit une pitié; les chiens étoient à ses trousses, et, pour comble de disgrâce, le manteau du cocher le poursuivit à toutes jambes; nous disons le manteau du cocher; car celui qui le portoit alors, n'a pas coutume d'aller si vite.

Ce fut alors qu'un nouvel attendrissement intéressa les dames pour lui. Le pauvre cerf! disoit chacune à part; que ne donnerois-je pas pour qu'il pût échapper? Cependant, ajoutoient-elles, le coquin va encore bien vite, et il est à craindre qu'on ne le prenne pas. Tandis qu'on parloit ainsi de lui, le malheureux s'étoit réfugié dans l'autre bois, où, s'étant fait battre quelque temps, il eut enfin recours à sa dernière ressource, qui étoit de chercher à se lancer dans quelque rivière :

Mais, hélas! par un sort fatal,
Dans ce pays cruel où les chiens sont barbares,
Les rivières sont assez rares,
Et bien loin étoit tout canal.

Il sortit pourtant pour la dernière fois des lieux qui l'avoient vu naître, et où il avoit si doucement passé ses premières années; mais, comme il en sortit par un endroit opposé à ce-

lui où nos dames l'attendoient, la chasse s'éloigna sans qu'elles s'en fussent aperçues ; et, n'entendant plus le cri des chiens, elles firent plusieurs raisonnemens sur la destinée du pauvre cerf. Les unes espéroient qu'il s'étoit sauvé ; les autres jugeant qu'il avoit fini ses jours dans le bois, plaignirent tendrement ses malheurs, ravies de n'avoir pas été témoins de sa misérable destinée ; mais elles ne laissèrent pas de trouver mauvais que les chasseurs ne les y eussent pas appelées.

Sur ces entrefaites, un courrier, dépêché par ces mêmes chasseurs, vint leur annoncer qu'il étoit aux abois auprès d'un petit ruisseau, à l'entrée du prochain village. A cette nouvelle, leur parti fut bientôt pris ; la pitié fit place à l'ardeur de la chasse ; le cocher eut ordre de les mener à toute bride ; et, dès que le terrain ne permit plus d'avancer en carrosse, les voilà à sauter à terre sans l'aide de leurs écuyers, et à faire les plus merveilleuses enjambées qu'on vit jamais ; et cela par un terrain marécageux, où jamais divinités n'avoient mis le pied avant elles, et où celles-ci étoient souvent dans la boue jusqu'à mi-jambe :

Nouvelles fleurs, selon l'usage,
Alloient naître dessous leurs pas ;
Mais elles ne voulurent pas

S'arrêter un moment pour ce nouvel hommage,
Dont elles firent peu de cas,
Et coururent vers le village,
Pour goûter le plaisir sauvage
De voir le cerf à son trépas.

Ce fut là qu'elles trouvèrent ce noble animal, la tête haute, quoique blessé de deux grands coups d'épée dans les flancs, d'où le sang couloit à gros bouillons. Il étoit au milieu d'une infinité de chiens acharnés à sa perte, qui crioient comme des possédés; mais dont le plus hardi n'osoit pourtant mettre la main sur lui. Ce fut là, dis-je, que tournant noblement la tête de tous côtés, sans voir un seul ami dans cette multitude de spectateurs, il envisagea la mort d'un œil ferme, aussi bien qu'une multitude d'hommes, de femmes et de petits enfans à qui jamais il n'avoit fait aucun déplaisir, et qui sembloient pourtant aussi animés à sa perte que s'il eût été le plus grand scélérat de l'univers. Le spectacle étoit touchant; aussi eussiez-vous vu nos dames accablées de douleur et d'attendrissement : aux unes le cœur battoit de pitié; aux autres les genoux trembloient de saisissement; enfin elles fondoient toutes en larmes; mais pas une ne voulut détourner les yeux d'un spectacle si touchant et si digne de toute leur compassion.

Mais, quoique le cas soit étrange,
Ce n'est pas une nouveauté;
Car de tout temps chaque beauté,
Et qu'il soit dit à sa louange,
Eût dans le fond du cœur un bizarre mélange
De tendresse et de cruauté.

Elles en avoient donc la plus grande pitié du monde; mais elles avoient encore une plus grande envie de le voir expirer au milieu des tourmens qu'on lui fit souffrir; et elles eurent bientôt contentement. Cependant c'est un récit qu'il est bon d'épargner au lecteur, qui ne pourroit s'empêcher de donner quelques larmes aux circonstances dont les prodiges de valeur et les derniers soupirs du pauvre cerf furent accompagnés; mais nous ne saurions nous dispenser d'ajouter à ce récit quelques réflexions qu'un des assistans fit dans cette occasion.

Un personnage à face blême,
Que les destins ont rendu serf
D'une indifférente qu'il aime,
En soupirant dit en lui-même:
Hélas! ce misérable cerf
De mes souffrances est l'emblème.
Tous les maux que lui font les chiens,
Éternellement sur sa voie,
Et dont il doit être la proie,
Si vous les comparez aux miens,
Ne sont que des sujets de joie.

Car jusqu'à ce funeste jour,
Où la fortune par caprice,
Et les chiens courans par malice,
L'ont persécuté tour-à-tour,
Sultan des forêts d'alentour,
Jamais biche, pour son supplice,
Ne s'arma des rigueurs dont la fière Clarice
Répond à mon fidèle amour.
Oui, quelle que soit votre peine,
Pauvre cerf! dans ce sort fâcheux,
Jadis au récit de vos feux,
Votre maîtresse fut humaine :
J'en connois de plus malheureux.

Dans ces momens impitoyables,
Vous n'avez repos ni demi;
Destins pour vous sont implacables;
Beautés, hommes et chiens, tout vous est ennemi;
Mais vous avez joui de cent jours agréables,
Et les nuits vous avez dormi :
J'en connois de plus misérables.

C'est ici que finit la relation de l'académicien de Clermont. Il seroit à souhaiter que la même plume eût été employée à faire le récit des fêtes et des divertissemens qui, se succédant chaque jour, durèrent jusqu'au retour de ces illustres personnes à St.-Germain. On auroit vu M. le maréchal, le 19 du mois, chassant autour de ses canaux, tuer deux carpes d'une prodigieuse grandeur d'un seul coup de fusil, au grand étonne-

ment de la noblesse qui l'accompagnoit, et principalement d'un seigneur de bel air, qui s'étoit depuis peu fait habiller à Clermont. Cet historien, fidèle jusque dans les moindres circonstances de ses récits, auroit particularisé dans ses relations l'incroyable pêche qui se fit le lendemain dans les étangs, canaux et viviers de Fitz-James, où madame la maréchale, dans un char à la romaine, tiré par certains animaux habillés en laquais, parut avec plus d'éclat qu'Amphitrite ou Thétis au milieu de leurs Néréides. Mais l'éloquence dudit académicien auroit triomphé dans le détail de la fête du jour suivant, 22 de ce mois. C'étoit une chasse au loup, où les dames, montées sur de nobles et légers coursiers, à cause de ces bêtes féroces, charmèrent ou plutôt éblouirent par leur bonne mine sept ou huit cents chasseurs armés de fusils, qui poursuivoient les hôtes furieux des bois d'alentour. On se contenta de faire mourir deux loups seulement, pour servir d'exemple aux autres, ayant ordonné d'en attacher les têtes au gibet, tant de la place publique de Fitz-James, que sur ceux des grands chemins entre Amiens et Clermont.

FIN DES RELATIONS VÉRITABLES DE DIFFÉRENS ENDROITS D'EUROPE, ET DE LEUR SUPPLÉMENT.

RELATION
D'UN VOYAGE
EN MAURITANIE.

Vous qui partagez dans mon cœur,
Avec un autre objet, une tendresse égale,
Et préférez aussi votre aimable rivale
A votre tendre serviteur,
Marquise, quand l'hôtel d'Irlande
Vous vit dans le premier couplet
Dont vous reçûtes l'humble offrande,
On vous y connut trait pour trait;
Et, quoique la foule fût grande
Où chaque belle avoit son fait,
On approuva votre portrait;
Et le voyant dans cette bande,
On fut de vous plus satisfait
Que quand, pour aller en Hollande,
Vous partîtes d'Aix en secret;
Mais laissons ce voyage, et souffrez qu'on vous mande
Celui d'un pays si parfait,
Qu'on diroit que la sage Urgande
Par ses enchantemens l'a fait.

Le troisième jour de mars de l'année dite de la *grande Omelette*, quatre princes, curieux de voir les merveilles qui ne se trouvent que dans

les climats éloignés, s'embarquèrent dans un superbe vaisseau, nommé *le Visionnaire*; et, quittant le triste voisinage du port Bastillan, cinglèrent en haute mer par un vent favorable, et dressèrent leur course vers les côtes de Mauritanie. Ces princes étoient le prudent Renardius, Victorin le Chevelu, Griffonio de la Forêt, et le triste Marc-Antonin.

Ayant doublé le promontoire du Trône, ils côtoyèrent certains rivages, le long desquels s'étend la vaste enceinte du palais Vinceniade. A cette vue, le sage Renardius ne put s'empêcher de pousser quelques soupirs; et, quoiqu'on fût trop poli pour lui en demander la cause, on sut de lui qu'un certain enchanteur avoit autrefois transformé ce palais en prison, et qu'il y avoit long-temps tenu l'invincible aïeul du prince de Mauritanie.

Tandis qu'on rendoit grâces à Dieu de ce que la race de ces maudits enchanteurs étoit exterminée, plusieurs dauphins et quelques merluches, que le prince Griffonio prit pour des cerfs et des biches, se mirent à badiner autour du navire.

Cela fit naître une dissertation curieuse sur la nature des poissons; et, comme ces princes étoient fort savans, ils dirent de très-belles choses sur le doute que l'un d'eux proposa; savoir:

si la mer étoit faite pour les poissons, ou les poissons pour la mer? Pendant qu'on agitoit cette question avec chaleur, le navire s'arrêta tout d'un coup, et surprit les disputans par la nouveauté du prodige; car, quoique le vaisseau fût immobile, le vent souffloit, et toutes les voiles étoient tendues.

On crut d'abord que quelque rémora, pour se divertir de l'étonnement des nautonniers, leur jouoit ce tour; mais, comme on mettoit un plongeur en mer pour s'en éclaircir, le pilote se mit à deux genoux, et confessa que le nain du prince Chevelu ayant perdu les bottes de son maître, l'avoit conjuré de jeter l'ancre, tandis qu'il les iroit chercher.

En attendant son retour, les quatre princes firent de belles réflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines, au sujet de cet événement, avec des remarques tout à fait recherchées sur l'utilité des bottes en pleine mer.

Marc-Antonin assura que le mélodieux Arion étoit botté, quand le dauphin le porta vers la terre, quoique les dictionnaires de Bayle et de Moréry ne fissent aucune mention de bottes dans cette aventure. Sur ces entrefaites, celles de Victorin étant retrouvées, on leva l'ancre; et, malgré ce petit retardement, on gagna le rivage fertile de la Mauritanie, sur le point que le dieu

du jour alloit passer la nuit dans l'humide palais de la déesse Thétis.

Dès qu'on fut débarqué, l'on fut dans un grand étonnement de ce qu'une si courte navigation n'avoit pas été plus longue; mais le pilote assura que tous ceux qui s'embarquoient dans *le Visionnaire* étoient sujets à ces sortes d'étonnemens.

Tandis que les trois autres princes se rendoient au palais du prince de ces lieux, Griffonio fut rendre la première visite à messieurs ses chiens, avec lesquels il avoit conservé de grandes liaisons.

Dès qu'on fut un peu remis des fatigues du jour, on commença les divertissemens de la nuit. On servit, et le repas fut digne de la magnificence du prince, et de l'appétit immodéré de ses illustres hôtes.

Ils commençoient à le déployer, quand on vit entrer le satrape Verre-de-Vin; une tartane, dont la vitesse égaloit celle des oiseaux, l'avoit passé de l'île Bouillonnante. On connut à son air qu'il étoit chargé de quelque chose d'important, et chacun se mit à le questionner de toute sa force; car, quoique les princes fussent grands mangeurs, ils étoient encore plus grands politiques. Ainsi, voyant bien qu'il ne s'agissoit pas d'une bagatelle, ils lui demandèrent

comment se portoit le danseur de corde, qu'on avoit tué d'un coup de pistolet.

Le satrape avoit l'esprit pénétrant; et, comme il étoit de la dernière conséquence de répondre juste à des princes si clairvoyans, il leur dit que le pontife Abeille soutenoit toujours que la mort et le trépas ne signifioient pas la même chose.

Cette réponse mit une merveilleuse consternation dans l'assemblée; d'un côté, l'on voyoit la conséquence du fait, et de l'autre, son embarras.

Chacun y rêvoit profondément, sans imaginer aucun expédient capable d'en lever les difficultés, ou d'en éclaircir le mystère, lorsqu'un des princes se mit à chanter les paroles suivantes, sur l'air fameux de *Réveillez-vous, belle endormie* :

Gens doctes en philosophie
Dans leurs écrits assurent fort
Que la mort nous ôtant la vie,
Le trépas nous donne la mort.

Or écoutez une merveille
Que ces docteurs ne savoient pas,
C'est que la mort du grand Abeille
Ne sauroit être son trépas.

Ces couplets furent regardés de toute la compagnie comme une espèce d'oracle qui dévelop-

poit la proposition, et n'y laissoit plus rien de problématique.

On les écrivit sur des tablettes de cèdre, et les ayant envoyés par un brigantin à l'île Bouillonnante, on se sépara d'assez bonne heure cette première nuit.

Le lendemain, chacun fit ce qu'il voulut; les chasseurs montèrent à cheval; les cœurs tendres restèrent au palais, pour s'abandonner différemment à la douce habitude de leurs rêveries. Sur le soir, la compagnie s'étant rassemblée, toutes sortes de jeux précédèrent le festin. On le servit, on se mit à table, et chacun voulant rendre compte des diverses occupations de la journée, Griffonio dit qu'on avoit couru le dauphin sur un bras de mer appelé la forêt de Livry, peut-être pour se moquer de la mauvaise plaisanterie d'Horace dans son Art poétique; car il ajouta que les chiens avoient pris un cerf dix-cors, dont il prétendit montrer le pied gauche. Un valet de limiers lui soutint que c'étoit le pied droit; sur quoi son altesse de la Griffonnerie se mit dans une colère tellement altérée, qu'elle fut obligée de boire quinze ou seize grands coups de suite pour se remettre.

On donna le troisième jour à la poésie. Le prince de Mauritanie et son ministre pour les

affaires du Parnasse travaillèrent à dresser un manifeste en vers, qu'on dépêcha le même jour par une frégate légère à la princesse Mainalide.

Le quatrième jour, on en eut une réponse, que le prince Griffonio critiqua sur certaine expression qu'il n'entendoit pas. On ne laissa pas de faire une réplique à cet ouvrage, qu'il ne put désapprouver, parce qu'il ne la vit pas.

On pressoit cependant le désolé Marc-Antonin de faire quelqu'effort, malgré son rhume; car, voyant qu'il passoit les journées à charbonner les murailles, tantôt d'une M, qu'il environnoit de lacs d'amour; tantôt d'un C, qu'il embellissoit de cœurs navrés, on s'imagina qu'il étoit un peu poëte; mais il n'étoit qu'amoureux; il se promenoit tristement, parloit tout seul, demandoit à boire quand il avoit faim, et de la moutarde quand il avoit soif; enfin, c'étoit la plus grande pitié du monde de voir les pauvretés où l'amour l'avoit réduit.

Quand on lui demandoit l'explication des beaux ouvrages dont il ornoit les murailles et les cheminées, sa réponse étoit, que l'M vouloit dire marquise, et le C comtesse, deux fées de Germanie, qui s'étoient donné la peine de l'enchanter; que l'une s'appeloit Arthuriane, et l'autre Ploydonie.

Ce sont, disoit-il, deux sorcières,
Dont rien n'égale le pouvoir,
Et qui, du matin jusqu'au soir,
Enchantent de mille manières;
Gardez-vous, princes, de les voir,
Vos libertés n'y tiendroient guères.

A ces mots, il se mettoit à pleurer comme un enfant; il étoit aisé de juger, à tout cela, qu'il avoit la cervelle démontée. Mais, comme la folie d'amour fait d'ordinaire naître celle des vers, on crut qu'il pourroit être assez fou pour en faire, d'autant plus qu'il avoit des momens de vivacité, dont on espéroit quelques saillies.

Mais, hélas! si Marc-Antonin
Paroissoit quelquefois en vie,
Il le paroissoit bien en vain.
Grâce aux nymphes de Germanie,
Son âme étoit à St.-Germain,
Et son corps en Mauritanie.
Sitôt qu'on voyoit le soleil,
Les deux objets de sa tendresse
Se présentoient à lui sans cesse;
Et, brûlant d'un amour pareil
Pour l'une et pour l'autre déesse,
Pendant les heures du sommeil
Il entretenoit la comtesse,
Et la marquise à son réveil.
Il disoit : Belle Ploydonie,
Mon cœur vous aime à la folie,
Il veut mourir sous votre loi;

Et, dans la même rêverie,
S'écrioit : Reine de ma vie,
Arthur, ayez pitié de moi!

Dans un état si ridicule, le plus court eût été de le laisser en repos; mais on ne le voulut jamais; et, voyant qu'on ne cessoit de le persécuter, il écrivit un journal du voyage pour la marquise, et fit pour la comtesse une description en vers du palais de Mauritanie, avec un abrégé des mœurs, coutumes, et différentes religions des habitans du pays. On en tira quelques copies, qui se vendirent à juste prix chez les libraires du Pont-Neuf.

Le cinquième jour, on vit aborder trois gros bâtimens chargés de princes tributaires, qui venoient rendre leurs hommages au souverain de Mauritanie.

Le sixième, ils s'en retournèrent.

Le septième, grande chasse et long souper.

Le huitième, on ne fit que baguenauder, c'est-à-dire, on fit quelques couplets et quelques impromptus.

Le neuvième, on reçut un courrier de la princesse Mainalide, avec un nouveau détachement de vers. La question fut d'y répondre; car Victorin le Chevelu, faute d'autre monture, s'étoit mis sur le Pégase de la grande écurie, et le pauvre cheval avoit été si rudement mené pen-

dant la dernière chasse, qu'il pouvoit à peine mettre un pied devant l'autre ; si bien que le secrétaire du département poétique fut contraint de faire sa dépêche à terre, et d'expliquer quelques rimes à pied, pour répondre à celles du dernier envoyé.

Le lendemain, on s'embarqua, quoiqu'avec un regret extrême ; et, après quelques heures de navigation, on découvrit les premières terres de l'Europe.

Ainsi finit ce beau voyage ;
Et, quoique les événemens
N'y soient pas mis dans l'étalage
Où les mettent certains romans,
Peut-être que leur badinage
Pourra vous amuser pendant quelques momens,
Et je n'en veux pas davantage.

FIN DU VOYAGE EN MAURITANIE.

LETTRES

ET ÉPITRES.

LETTRE

DE M. DE LA CHAPELLE A HAMILTON (*).

O toi qui sur l'Hélicon voles,
Et qui, dans tes essors divers,
Près des muses que tu cajoles,
Sûr de toi, jamais ne te perds;
Toi qui, dans des aimables vers,
Maître du sens et des paroles,
Ne connois point les tristes fers
Sous qui, dans des écrits frivoles
Que tracent mille auteurs pervers,
De notre siècle les idoles,
Gémit et marche de travers
La raison sur des rimes folles,
Apprends-moi l'art de badiner,
Sans ramper et sans me gêner.

(*) Le succès de l'*Epitre au comte de Grammont* ayant attiré à l'auteur les complimens de plusieurs personnes, nous croyons devoir les réunir tous ici avec les réponses d'Hamilton.

De tes cadences accouplées
Apprends-moi l'art miraculeux ;
Comment en rimes redoublées,
Vingt fois avec un tour heureux
A nos oreilles rappelées,
Un vers court et pourtant nombreux
Enferme un sens noble et nerveux.
Loin des expressions enflées,
On voit dans tes plus simples jeux
Toutes les grâces assemblées.
De ce style vif et serré
Qu'on crut par la parque cruelle
Avecque Chapelle enterré,
L'honneur par toi se renouvelle.
Pour moi, qu'une muse rebelle
A d'un autre vin enivré,
Si, dans une route si belle,
Sur les pas d'un guide fidèle,
Je suivois le chemin montré,
Bien loin d'aller jusqu'à Chapelle
Dont la voix au sommet t'appelle,
Je ne joindrois pas Bachaumont
Dans les routes du sacré mont.

Les rimes redoublées sont de véritables routes pour moi ; souffrez, monsieur, que j'en sorte, et que je me mette dans le chemin uni de la prose.

Vous savez que les deux auteurs des rives de la Garonne ne sont pas les seuls à qui le hardi dessein d'écrire l'histoire du comte de Gram-

mont soit venu dans l'esprit. Libre des occupations sérieuses auxquelles un devoir plus pressant m'attache, si j'avois eu

La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée, et l'esprit de Cinna,

j'eusse voulu l'employer à peindre l'inimitable comte de Grammont.

Je doute encor que cette main,
Dans le caractère romain
En traits excellens si fertile,
Pour cet autre nouveau dessein
Se fût trouvée assez habile.

Les grâces naïves, les actions sublimes, les merveilles du courage, les vivacités de l'esprit, les souplesses du courtisan, les hardiesses de l'amant, les entreprises du guerrier, les vues du politique, le jeu, l'intrigue de la cour, la galanterie, la guerre, occupations d'une très-longue vie, les fautes et les traverses souvent plus heureuses que les prospérités même et que la bonne conduite, les défauts aussi admirables que les vertus, un mélange de qualités opposées et d'aventures extraordinaires, forment dans le comte de Grammont un caractère rare et singulier, que je ne crois pas qu'il soit possible de bien représenter.

Vos auteurs gascons ont délibéré sur le choix

Enfin, soit qu'il doive mourir un jour, soit que, comme il l'a résolu, il doive être éternel sur la terre, la postérité n'aura de lui, non plus que de Pétrone, que des fragmens.

Parmi ces fragmens, on lira avec bien du plaisir la lettre des deux écrivains de la Garonne; je ne doute pas qu'on ne démêle aisément celui qui leur a servi de secrétaire, et qu'on ne pense, comme moi, que la Tamise fait une restitution à la Seine, et lui donne en vous un autre Saint-Évremont. Je suis, monsieur, votre très-humble, etc.

LA CHAPELLE.

RÉPONSE

A M. DE LA CHAPELLE.

QUE maudits soient les deux Gascons
Qui se sont avisés d'écrire
Les fatigans brimborions
Que chacun est si las de lire;
Tandis que, malgré les raisons
D'un protecteur que l'on admire,
On ne peut s'empêcher de rire
De leur ouvrage et de leurs noms!
Quoi! tant que la journée est longue,
On croira, sans être importun,

Pouvoir présenter l'Espalongue,
Et relire cent fois Peyrun !
C'est ainsi que leur secrétaire,
Car vous voulez que je le sois,
S'est récrié, toutes les fois
Que quelque lecteur en colère,
Ou que le copiste aux abois
L'avoient touché de leur misère.

Mais, monsieur, il n'est plus question de tout cela, et nous respirons depuis l'arrivée de votre lettre; elle est venue délivrer le public d'une oppression manifeste. On ne présente plus l'autre comme une estocade à tous venans; car on vient arracher la vôtre des mains du comte de Grammont, pour la lire et pour la copier.

Elle est si charmante d'elle-même, et si flatteuse pour moi, que j'y ai d'abord été pris; et j'ai cru de bonne-foi que vous pensiez une partie des choses que vous disiez à mon avantage, sans faire réflexion que c'étoit pour vous-même que vous aviez eu la bonté d'étaler ce qu'il y a de plus gracieux dans le tour et l'harmonie des vers, et ce qu'il y a de plus élégant, de plus pur et de plus noble dans l'autre genre.

Le comte de Grammont en est si transporté, que messieurs de la Garonne ne lui sont plus de rien; mais permettez-moi de vous dire que je me suis révolté contre le penchant qui nous en-

traîne toujours, lorsque des louanges, tout outrées qu'elles puissent être, nous viennent d'une bonne main.

Vous parlez dignement du comte de Grammont,
De son mérite et de sa race ;
Mais à moi, de me dire en face
Que j'habite le sacré mont,
Et que je suis de la côte d'Horace !...
Épargnez vos amis, de grâce ;
Ils savent trop bien ce qu'ils sont,
Pour avoir seulement l'audace
De regarder Saint-Évremont.

J'ai fait la première lecture de votre lettre au comte, selon votre intention ; cela n'a point fait de tort à l'éclaircissement des faits ; car, quoiqu'il n'ignore rien, comme vous savez, le peu de commerce qu'il a depuis quelque temps avec les Romains, dont vous faites mention, les avoit un peu déguisés dans son esprit ; et il a été bon de lui donner une idée un peu plus particulière que vous ne faites des gens à qui vous le comparez. Au reste, il vous sait si bon gré de ce que vous venez de faire pour lui, qu'il est bien résolu de ne vous donner ni paix ni trève que vous n'ayez tenu la première parole que vous lui avez donnée. Il est ravi de voir, par cet échantillon, qu'il n'y a que vous qui soyez capable de le mettre dans un beau jour. Il trouve, par vo-

tre lettre, que Mécène et lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, principalement par la confiance et la faveur du maître. Il n'a pas si bien compris par quel endroit ils étoient tous deux d'extraction royale; et j'ai été obligé, pour l'en éclaircir, de lui dire en propres termes :

Mœcenas, atavis edite regibus,

après quoi, il l'a compris sans difficulté. Il s'en tient donc à cette ressemblance, et fait un cas infini du premier ministre d'Auguste, parce qu'il aime et qu'il honore tous les ministres.

Mais, quant à votre ami Pétrone,
Il dit que c'étoit un vaurien,
Et que dans ce siècle chrétien,
Où veuves ne bougent du prône,
Et se montrent femmes de bien,
On auroit brûlé sa matrone.

Il estime infiniment l'agréable et brillante peinture du dernier adieu que ce Romain fit au monde; mais il trouve qu'un homme qui vouloit se donner du bon temps à l'article de la mort, n'avoit pas rassemblé tout ce qu'il faut pour cela dans les plaisirs que vous marquez :

Car vainement vous prétendez
Que sa fermeté fut si grande
Pour les fausses tranquillités
Qu'il affecta dans ces extrémités
Que chaque mortel appréhende.

On jouoit, dites-vous, chaconne et sarabande;
Rébecs et violons tendrement accordés
Faisoient aux doux plaisirs pour lui dernière offrande;
Il invoquoit Phébus, à qui vous commandez;
Et, recueillant des fleurs qu'ici vous répandez,
Il s'en faisoit une guirlande;
Mais ses destins en vain se virent retardés
Par cette harmonieuse bande;
Il n'avoit ni cartes ni dés.

Ainsi le comte de Grammont tient qu'un payen, qui est mort si pauvrement, n'avoit jamais su vivre. Il tient aussi qu'il est à propos de faire à présent un mystère des véritables auteurs de nos deux lettres; et je crois que voici pourquoi :

Comme, dans ces écrits, on a quelque raison
De ne pas exposer son nom
A la critique, ou bien à l'injustice
Des confrères en Apollon;
Le comte, heureux en artifice,
Dit, pour éloigner tout soupçon,
Que la première est d'un Gascon,
Et que la seconde est d'un Suisse,
Mais Suisse du premier canton.

Je ne vous fais point d'excuse de n'avoir pas répondu plutôt à votre lettre; car, quoiqu'il y ait plusieurs jours que vous me l'avez adressée, je ne l'ai que d'avant-hier. Je suis, monsieur, très-sincèrement, votre très-hu mble, etc

LETTRE

DE M. DESPRÉAUX A HAMILTON.

Je ne devois dans les règles, monsieur, répondre à votre obligeante lettre, qu'en vous renvoyant l'agréable manuscrit (*) que vous m'avez fait remettre entre les mains; mais ne me sentant pas disposé à m'en dessaisir, j'ai cru que je ne pouvois pas différer davantage à vous en faire mes remercîmens, et à vous dire que je l'ai lu avec un plaisir extrême; tout m'y ayant paru également fin, spirituel, agréable et ingénieux. Enfin, je n'y ai rien trouvé à redire que de n'être pas assez long; cela ne me paroît pas un défaut dans un ouvrage de cette nature, où il faut montrer un air libre, et affecter même quelquefois, à mon avis, un peu de négligence. Cependant, monsieur, comme dans l'endroit de ce manuscrit où vous parlez de moi magnifiquement, vous prétendez que, si j'entreprenois de louer M. le comte de Grammont, je courrois risque, en le flattant, de le dévisager, trouvez bon que je transcrive ici huit vers qui me sont échappés ce matin, en faisant réflexion sur la

(*) L'*Épitre au comte de Grammont*.

vigueur d'esprit que cet illustre comte conserve toujours, et que j'admire d'autant plus qu'étant encore fort loin de son âge, je sens le peu de génie que j'ai pu avoir autrefois, entièrement diminué et tirant à sa fin. C'est sur cela que je me suis récrié :

Fait d'un plus pur limon, Grammont à son printemps
N'a point vu succéder l'hiver de la vieillesse ;
La cour le voit encor brillant, plein de noblesse,
Dire les plus fins mots du temps,
Effacer ses rivaux auprès d'une maîtresse ;
Sa course n'est, au fond, qu'une longue jeunesse,
Qu'il a déjà poussée à deux fois quarante ans.

Je vous supplie, monsieur, de me mander s'il est égratigné dans ces vers, et de croire que je suis avec toute la sincérité et le respect que je dois, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

DESPRÉAUX.

A Paris, ce 8 février 1705.

LETTRE

DE L'ABBÉ DE CHAULIEU A HAMILTON.

Nous vous devons un compliment,
Pour nous avoir sur le Parnasse
Accordé si bénignement
Une très-honorable place ;

Mais très-bien nous serions passés
Des brocards qu'avec la fleurette,
Votre muse, en fine coquette,
Tout doucement nous a glissés (*).
Bien loin d'en être courroucés,
C'est peu pour une muse angloise
Qu'un léger petit coup de dent;
Elle qui, ne vous en déplaise,
Aime le carnage et le sang.
Sur la Tamise, Melpomène
Ne veut qu'horreur et que combats,
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'ensanglanter la scène.
Pour vous, dont le cœur amolli
Par les doux accords de Thalie,
Nous fait voir un esprit poli
Dans les vallons de Thessalie,
Sous ces beaux arbres toujours verts,
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie et la cadence,
Du dieu qui nous dicte des vers;
Mais c'est peu d'une politesse
Qui pourroit empêcher la Grèce
De regretter Anacréon;
Vous savez, sur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et plus sagement que Platon
Établir une république.
Je sais quelles seroient ses lois;
Mais laissons la chose publique
A traiter pour une autre fois,

(*) Voyez l'*Epitre au comte de Grammont*.

gens établis depuis long-temps dans l'indolence d'une retraite paisible, ont de la peine à prendre leur parti, lorsqu'il est question d'en sortir, ils n'ont jamais pu se mettre en chemin avant les fêtes de Pâques; et, comme ils viennent par le coche, ils m'ont adressé cet écrit, avec une copie de la lettre qu'ils écrivent au duc de Berwick (*). En attendant l'honneur de vous rendre leurs devoirs, trouvez bon que je m'acquitte de cette commission par madame la maréchale de Berwick, et que je prenne cette occasion pour vous assurer que personne n'est plus véritablement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

HAMILTON.

RÉPONSE

DE M. DE DANGEAU,

IL n'est rien de plus joli que votre lettre au milord, et j'en serois jaloux, si j'avois les talens que me donnent vos Gascons. Mais, en vérité, monsieur, je ne mérite point leurs louanges, et je vois votre gloire sans envie; car je ne suis

(*) Cette lettre fait partie de la correspondance d'Hamilton avec le duc d Berwick.

point à portée d'entrer en concurrence avec les maîtres de l'art, en vers et en prose.

A nos meilleurs auteurs vous donnez tablature,
Et vous ressuscitez Sarrazin et Voiture,
Quand ils chantoient les faits du prince de Condé;
De ce fameux héros Berwick a l'encolure,
    La démarche, et le procédé;
    Le Portugal intimidé,
    Qui connoît déjà son allure,
    Sera bientôt persuadé
    Que l'on va punir son parjure.
Ce pronostic, je crois, n'est pas trop hasardé:
    Almança m'est un sûr augure
    Qu'ainsi le ciel l'a décidé.

Le comble du bonheur de M. le maréchal, c'est d'avoir un ami comme vous, qui sait, en badinant et en le grondant, lui donner des louanges si fines et si exquises. Elles ont été du goût de tous les honnêtes gens qui sont à Marli. Je vous suis sensiblement obligé de m'avoir envoyé cette charmante lettre, et par la digne épouse du vainqueur. Tout commerce avec vous, monsieur, et avec vos Gascons, me fera toujours beaucoup d'honneur et de plaisir.

LETTRE

A M. DE COULANGES.

Pontalie, le 8 juillet 1704.

On trouve assez mauvais ici que vous n'ayez pas donné le moindre signe de vie sur la dernière grâce que le comte de Grammont reçoit du roi; la comtesse vous en faisoit des reproches dans une longue lettre qu'elle avoit commencée; mais trouvant la prose trop dure pour gronder un aussi petit homme et aussi bon que vous êtes d'ailleurs, voici tout ce qu'elle a le courage de vous faire dire :

Est-ce au pays des Amadis,
De Cléopâtre ou de Cassandre,
Où vous alliez rôder jadis,
Qu'il faudra maintenant vous prendre?
Ne sortirez-vous d'Ormesson
Qu'après la prochaine moisson,
Tranquille et paresseux Coulange?
Prétendez-vous faire vendange
Chez le bonhomme Polémon
Plus guoguenard qu'Anacréon?
Qu'on chante, qu'on boive, ou qu'on mange,
Votre esprit toujours de saison,
Rimant le maître et la maison,
Unit, par un rare mélange,

Le seul mérite à la louange,
Et les plaisirs à la raison.
Serez-vous donc le seul en France,
Ou du moins le dernier de tous,
Qui vous rendiez auprès de nous,
Dans cette aimable résidence,
Où l'agrément et l'indolence
Sont rassemblés exprès pour vous?
D'une solitude riante
Le jardin, les eaux et les bois
N'ont pas un endroit qui n'enchante,
Pas un seul oiseau qui ne chante
Comme chante un cygne aux abois;
Et de la nature innocente
L'art est partout soumis aux lois;
De ce lieu j'eusse fait le choix,
Quand on m'en eût offert cinquante
Plus magnifiques mille fois.
Coulange, élevez votre voix,
Dites combien j'en suis contente;
C'est un présent du plus charmant des rois.

On n'a garde de vous parler, après cela, de la manière obligeante et gracieuse dont il plut à sa majesté de nous faire ce présent. On vous connoît l'âme si touchée de ce qui fait plaisir à vos amis, que vous pourriez pleurer de tendresse, et ce n'est pas ce qu'on veut de vous dans cette occasion; au contraire, il faut que votre esprit s'anime d'une vivacité nouvelle. Nous préparons une belle carrière aux talens ly-

riques de votre génie; car, excepté la maison qu'il a fallu rétablir dans la dignité de son ancien titre, les beautés du dehors restent encore dans l'obscurité de leurs noms vulgaires. Venez-y donc remédier.

Venez ici dans vos chansons
Mettre en honneur nos palissades;
Venez célébrer nos cascades,
Nos prés, nos ruisseaux, nos gazons;
Notre canal, nos promenades;
Venez donner de nouveaux noms,
Dans les refrains de vos ballades,
Aux villages des environs;
Que la basse-cour ennoblie
Se transforme en ménagerie
Pleine de mille oiseaux divers.
Mais, Coulanges, je vous supplie,
N'allez pas changer dans vos vers
L'antique nom de Pontalie,
Pour lui donner de ces grands airs.
C'est là que le comte, à son aise
Goûtant les douceurs du repos,
Cite son maître à tout propos,
Voit ce nouveau don, de sa chaise;
Et, se remettant de ses maux,
Fait des récits et dit des mots,
Entre le fromage et la fraise,
Inconnus au vieux Moulineaux.

LETTRE

A M. DE MIMURE.

A Sceaux, le 1.er juillet 1705.

Mimure, qui, dans la carrière
Où vous ont engagé l'honneur et le devoir,
D'une constance singulière
Bravez du matin jusqu'au soir
La mort, la crotte ou la poussière;
Vous qu'il fait souvent si beau voir,
Dans l'oubli de toute glacière,
Appaiser votre soif guerrière
Sur le bord de quelqu'abreuvoir,
De quelque bourbeuse rivière,
Ou bien de quelque réservoir;
Qui passez mainte nuit entière
Sans vous coucher, sans vous asseoir,
Sans avoir fermé la paupière;
Et le matin sur la bruyère,
Animé du flatteur espoir
D'une rencontre meurtrière,
Sans buffet, sans nappe ou salière,
Mangez bénignement un morceau de pain noir;
Oh! combien nous portons d'envie
A tous ces travaux glorieux,
Nous, qu'une fainéante vie,
Nous, qu'un repos délicieux,
Près d'Iris, Aminte ou Sylvie,
Tiennent enchantés dans ces lieux!

Car enfin l'équitable histoire,
Quand vous serez expédiés,
Vous autres qui vers l'onde noire
N'allez jamais qu'estropiés,
De vos noms partout publiés
Saura conserver la mémoire
En volumes bien reliés,
Tandis qu'au temple de la gloire
Les nôtres seront oubliés.

Il est trop vrai, grâce à l'envie,
Que chez les injustes humains
Le nom des nouveaux écrivains
Ne dure pas plus que leur vie;
B. . . ., à peine enseveli,
Parut aux bords de l'onde noire;
Et de ses vers enorgueilli,
Tenant encor son écritoire
Et ses idylles de Marli,
Voulut passer l'eau sans en boire;
Mais Caron, ayant recueilli
Tous les fragmens de cette histoire,
Jeta dans les flots de l'oubli
Ce frivole appui de sa gloire;
Et de cet ouvrage aboli
Il n'est plus ici de mémoire.

Dieu garde de tout mal dans cette vie ceux qui sont menacés d'un pareil destin dans l'autre; mais cela ne nous regarde pas. Nous qui rimons pour rire, et pour faire rire les autres, ne trouvons point mauvais qu'on nous prenne

pour ce que nous sommes. Au reste, je vous écris d'un lieu où l'air est si épuré, que, si je valois quelque chose, il ne me seroit pas possible de vous dire des pauvretés; on les a toutes bannies du commerce des lettres;

Car le sonnet à bouts rimés,
Avec ses agrémens postiches;
L'anagramme et les acrostiches,
Du bourgeois toujours estimés,
Chez le bourgeois sont renfermés
Parmi ses effets les plus riches;
Et, dans cette cour supprimés,
Vont, sous campagnardes corniches,
Sécher dans les poudreuses niches
De quelques recueils enfumés.
Après cette réforme heureuse,
Ne croiroit-on pas que dans Sceaux
Le bon sens dût être en repos,
Loin de l'habitude ennuyeuse
Du rébus et des jeux de mots?

Cependant il nous reste un certain volontaire,
Qui me fait mourir de chagrin,
Enfant de la table et du vin,
Difficile et peu nécessaire,
Vif, entreprenant, téméraire,
Étourdi, négligé, badin,
Jamais rêveur, peu solitaire,
Quelquefois délicat et fin,
Mais tenant toujours de son père.

Ce n'est point une énigme du Mercure que

je vous propose, quoique ce portrait en ait assez l'air ; je parle d'un monstre, qui vulgairement s'appelle *Impromptu ;* nous avons ici des gens qui ont le secret de l'apprivoiser, et de lui faire dire les plus jolies choses du monde. Mais, pour moi,

Au seul aspect de l'*impromptu*,
Je me sens troubler la cervelle ;
La rime indomptée et rebelle
Me fuit, et Bacchus plus bourru
Qu'il n'est dans sa saison nouvelle,
Au lieu de m'échauffer, me gèle ;
Interdit, morne, confondu,
En vain je m'excite et l'appelle ;
Jamais il ne m'a répondu ;
Et dans cette route nouvelle
Mon esprit rétif, abattu,
N'a pour rimer, ni force ni vertu.
Non que, d'une vulgaire audace,
Je ne pusse, le verre en main,
Par un effort plat et soudain,
Sans rien emprunter du Parnasse,
Chanter Iris et le bon vin,
Et mettre leurs feux à la glace
Dans quelque languissant refrain.
Tels couplets feroit le poëte
Qui rime aux Petites-Maisons,
Ou bien ces gentils compagnons
Qui, les fêtes à la guinguette,
Régalant facile grisette,
Avec trois maudits violons,

Pour Toinon, Nicole ou Perrette,
A bon marché font des chansons.
Mais je regarde, avec surprise,
Que sur mille sujets divers
On fasse sur-le-champ des vers
Que le dieu des vers autorise,
Et qui soient dignes des concerts
Qu'il inspire ou qu'il favorise;
Facilité qui n'est permise
Qu'à Malézieu, Genest, Mayercron ou Nevers.

Je garde donc un respectueux silence dans ces occasions, et je ne brille guère plus dans les autres; attentif à recueillir ce que la vivacité d'esprit répand ici de tous côtés, il n'est question de moi que lorsque je puis me parer de ce que j'entends dire.

De tant d'heureux originaux,
Froid et misérable copiste,
Mon esprit près d'eux ne subsiste
Qu'à mettre à profit leurs bons mots.

Ainsi, confus d'ennuyer ici tout le monde, sans jamais pouvoir m'y ennuyer, je vais m'égarer dans les plus belles promenades qui soient dans l'univers;

Dans ces beaux lieux où la nature,
Au milieu des secours de l'art,
Paroît simple, innocente et pure,
Etale sans pompe et sans fard

L'éclat naissant de sa verdure,
Et semble devoir au hasard
Les agrémens de sa parure;
Là, dans ses paisibles canaux,
Coule à peine l'onde tardive,
Que nourrissent mille ruisseaux;
Et là, sur leur féconde rive,
On voit les Amours, en repos,
Essayer leur puissance oisive
Sur les poissons ou les oiseaux;
Car, quoique cette cour abonde
En nymphes brillantes d'attraits,
Leurs cœurs dans une paix profonde
Sont tous à l'épreuve des traits
De ces petits tyrans du monde.

Ce fut dans une de ces promenades, que trois figures fort extraordinaires interrompirent la rêverie où je m'étois abandonné; c'étoient une femme et deux hommes, que je pris d'abord pour quelques-uns des masques du dernier carnaval, qui n'avoient pu se résoudre à quitter de si beaux lieux. La dame sur-tout me parut mise d'une façon toute nouvelle :

Son habit d'une étoffe antique,
Sur des falbalas en portique,
Offroit d'équivoques couleurs;
On avoit tracé les neufs sœurs,
Et les instrumens de musique
Qui servent à remplir leurs chœurs,
Sur une jupe magnifique,

De la façon de ses brodeurs;
Et son visage allégorique
Étoit enjolivé de fleurs,
De fines fleurs de rhétorique;
Quatre riches expressions,
Trois hyperboles en losange,
Une métaphore en fontange,
Au lieu de cornette et rayons,
Composoient sa coiffure étrange;
Et l'antithèse, mise en frange,
Bordoit un voile des plus longs.

Je la considérois avec une merveilleuse attention, comme vous pouvez croire, lorsque se jetant à terre, et m'embrassant les genoux :

Généreux étranger, me dit-elle du ton
Dont l'élégie en pleurs se plaint de quelque absence,
Vous voyez à vos pieds la superbe Éloquence,
La moderne Érudition,
Et la gracieuse Élégance,
Qui vient vous demander un don;
Et si vous n'êtes pas le fils d'une tigresse,
D'un léopard ou d'un lion,
Ou si vous respectez mon nom,
Touché du malheur qui me presse,
Vous prendrez ma protection,
Et j'en demande la promesse.
Quoi! lui dis-je en la relevant,
Me trouvez-vous donc la figure,
Le geste, le port ou l'allure,
L'œil égaré, l'habillement
De quelque chevalier errant,

Pour donner dans cette aventure,
Et pour m'en prendre à tout venant ?

Non, monsieur, me dit un de ses deux écuyers; ce n'est pas ce que madame vous demande; je vais vous en instruire, si vous n'aimez mieux l'apprendre de l'illustre, sur qui elle s'appuie. Celui qui me parloit étoit en petit collet et en manteau noir; et voyant que je regardois l'autre, et que j'étois en peine de savoir ce qu'ils étoient :

Nous sommes, dit-il, beaux-esprits,
Maîtres passés en éloquence,
Qui, pour certains doctes écrits,
Dont vous n'avez pas connoissance,
Dans le beau milieu de Paris,
Chez cette dame avons séance.
Je suis indigne successeur
D'un rare et fameux orateur.
Pour ce cavalier qui la mène,
Excellent versificateur,
Tout le connoît; c'est cet auteur
Qui, pour me louer, prit la peine
De crier à perte d'haleine,
Lorsqu'on m'initia docteur.

Pendant que je l'écoutois, cet illustre dont il venoit de parler, et qui paroissoit docteur d'épée, prit la parole, et me dit : Oui, monsieur, je présidois à sa réception; mais il n'est pas question de cela maintenant; ce qu'on souhaite

de vous, est que vous ayez la bonté de vous déguiser en nain, pour présenter ce petit mot d'écrit à son altesse de notre part.

Tout s'étoit assez bien passé jusque-là; mais, à l'air dont je reçus cette proposition, celui qui me l'avoit faite ne put se contenir. Un grand éclat de rire interrompit la comédie au plus bel endroit, et j'en reconnus les acteurs; c'étoient le petit G....., le chevalier de....., et notre ami l'abbé....

Ils me contèrent qu'ils avoient imaginé cette espèce de mascarade, pour divertir madame la duchesse du Maine, et me demandèrent ce que j'en pensois. Je leur dis assez franchement que le sujet ne m'en paroissoit pas nouveau, et que je ne croyois pas que cela divertît extrêmement la compagnie; que cependant la manière dont ils avoient voulu représenter leur premier personnage, avoit au moins la grâce de la nouveauté; car voici comme ils s'y étoient pris pour exprimer les différentes figures de rhétorique dont ils avoient fagoté son déguisement: les riches expressions, par exemple, étoient signifiées par un morceau de papier, où ils avoient écrit ces quatre vers de l'épitre de Despréaux sur le passage du Rhin :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,

Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante.

Ils en avoient pris deux autres de la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, pour représenter l'antithèse; et les voici :

Comme elle eut pour un mort une flamme vivante,
Et fut changée enfin, pour être trop constante.

Pour la métaphore en fontange, ils l'avoient renfermée dans ce seul vers de Brebeuf :

De morts et de mourans cent montagnes plaintives.

Les hyperboles étoient imitées, tant bien que mal, de cet endroit de l'Énéide, où Virgile parle de la rapidité dont l'amazone Camille alloit de pied, soit par mer, soit par terre; et voici comme ils avoient rendu ce passage :

Plus légère que n'est l'haleine
Des tendres zéphirs au printemps,
Elle auroit volé par la plaine,
Sans courber le sommet des épis jaunissans;
De sa vitesse soutenue,
Au milieu des flots suspendue,
On auroit vu ses pieds légers,
Ouvrant une route inconnue,
Fouler la surface des mers,
Sans que l'onde en parût émue.

Tous ces fragmens écrits sur des rouleaux de papier coupé en forme de rubans, vouloient di-

re, à ce qu'ils m'assurèrent, que la dame Éloquence étoit coiffée de figures; mais je leur dis qu'une personne farcie de tous ces écriteaux, paroissoit plutôt l'emblême de quelque collége que la représentation d'une illustre société qui ne se reconnoît point à ces frivoles enseignes. Je me chargeai pourtant de leur placet, qui est une pièce rare, et par laquelle je compris pourquoi ils vouloient absolument que je fusse déguisé en nain pour cette expédition. Ils me quittèrent, peu satisfaits de mes applaudissemens, et reportèrent apparemment à la friperie l'habit qu'ils m'avoient préparé. Au premier ordinaire je vous ferai part de la lettre qu'ils m'ont laissée; car je crois que vous n'en demandez pas davantage pour le présent.

RÉPONSE

DE M. DE MIMURE.

Au camp sous Louvain, le 22 juillet 1705.

JE suis charmé, monsieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et je ne puis assez vous dire combien je me tiens glorieux d'un souvenir comme le vôtre. Quoique

votre lettre soit datée du 1.er de ce mois, on ne me l'a rendue que le 16 au matin; je me tourmentai comme un beau diable ce jour-là et le lendemain, pour essayer de faire une réponse, telle quelle. J'avois presque fini ce misérable ouvrage; et tout pitoyable qu'il eût été, je vous l'aurois envoyé diligemment, n'étoit l'aventure du 18, qui a changé la face de nos affaires. Ce que je vous aurois mandé pour lors, ne cadre plus à notre situation présente, et il seroit même ridicule à moi de paroître m'amuser de jeux d'esprit dans un temps où nous avons des occupations si sérieuses, et où le badinage est hors de saison; il viendra peut-être un temps plus tranquille où je paierai mieux mes dettes. Je vous supplie seulement, monsieur, s'il arrive faute de moi, que mon âme n'en soit point en peine; ce que je puis vous dire pour le présent, est qu'il n'y a rien de plus gracieux et de plus ingénieux que cette lettre aimable; je l'ai lue cent fois, et je la saurai par cœur; elle est meilleure à retenir que tous les dictons du conseiller Mathieu, *ouvrage de valeur*. Permettez-moi de vous charger de mille respects pour madame de Stafford (*), et soyez bien persuadé, monsieur, qu'il n'y a personne en France qui ait un désir si naturel de mériter quelque part à l'honneur de vos bon-

(*) Fille du comte de Grammont.

nes grâces et de votre estime; qui soit plus touché d'une sensible reconnoissance pour les bontés dont il me paroît que vous m'honorez, et qui soit enfin avec plus de goût pour vous et vos enfans tout nouveaux nés, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MIMURE.

LETTRE

A MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE (*).

J'ALLOIS, madame, vous écrire;
Pourquoi voudrois-je le nier?
Vos ordres doivent me suffire,
Sans vouloir m'en justifier;
J'avois donc pris plume et papier,
Encre bien noire, et belle cire,
Dans l'espoir de vous faire rire,
Au hasard de vous ennuyer;
Lorsque Phébus, avec sa lyre,
Dit en me tirant à quartier:
Quelle témérité t'inspire?
Les vers ne sont pas ton métier;
Contente-toi de copier
Ce que, pour la princesse, Apollon va te dire
Et garde-toi de l'oublier.

(*) Fille de Jacques II, roi d'Angleterre.

Ce n'est donc plus moi, madame, qui prends la liberté d'écrire à votre altesse royale; c'est le père du jour, le dieu des vers et de l'harmonie, dont je ne suis à présent que le secrétaire indigne; et voici ce qu'il m'a d'abord dicté :

Par quel bizarre enchantement
La maison de feu Bassompierre,
Cet homme jadis si galant,
Est-elle aujourd'hui le couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne et de plus grand:
La mère (*) de ce roi charmant (**),
Que, dans les dangers de la guerre
J'ai vu tranquille, indifférent,
Et sa sœur, cet astre naissant,
Qui de la rebelle Angleterre
Sera quelque jour l'ornement ?

A cette exclamation, je répondis que je ne savois pas au juste comment la maison de ce maréchal de Bassompierre étoit devenue couvent; et que je ne savois pas même si le couvent de Chaillot tenoit quelque chose de cette prétendue maison; mais qu'à l'égard de la résidence que la reine y fait actuellement, je pouvois lui dire que sa majesté se plaisoit à honorer ce lieu de sa présence, principalement en l'absence du roi notre maître; et, qu'à votre égard, madame,

(*) Veuve de Jacques II.

(**) Jacques III, fils de Jacques II.

toutes les fêtes, tous les spectacles, et tous les divertissemens de l'univers ne vous étoient de rien, en comparaison du plaisir et de la satisfaction que vous trouviez à être auprès d'elle; je l'assurai de plus que tout cela se faisoit sans le moindre enchantement.

A ces mots, l'inventeur de la poésie, le directeur de la musique, le président de la médecine, et le fabricateur des oracles; car vous savez, madame, qu'il est de tous ces métiers; à ces mots, dis-je, le blond Phébus m'ordonna de le suivre, voulant me faire l'honneur d'assister à certain concert qu'il avoit préparé à votre louange. J'obéis, et je ne doutai point qu'il n'eût dessein de me mettre sur le strapontin de son chariot, pour me transporter au sommet du Parnasse; mais je fis réflexion qu'il étoit nuit, et qu'il avoit laissé son équipage au palais de Thétis, où messieurs les poëtes assurent qu'il loge tous les soirs; je ne fus donc pas surpris de le voir sortir tout bonnement par la porte du château, comme auroit pu faire un simple mortel; et, l'ayant suivi jusqu'à cet espace qui sépare les deux châteaux, j'y trouvai la ville et les faubourgs, c'est-à-dire, tous les habitans de St.-Germain et du Pec; comme c'étoit la fête du patron d'ici, tout étoit en campagne, et tout étoit rassemblé dans ce lieu.

D'un côté nombre de grisettes,
Qui paroient gros bouquets de fleurs,
Sous vieux rubans de cent couleurs
Étalant de sales cornettes,
Étoient parmi les spectateurs;
D'un autre, quittant leur ménage,
Spectateurs d'un plus bas étage
Vinrent se mettre sur les rangs;
La troupe étoit un peu sauvage,
Soit pour l'air, soit pour le visage,
Soit pour de certains agrémens
De pieds, fréquemment en usage
Pour le travail ou le message;
Car c'étoient de nos artisans
Les femmes, les chiens, les enfans,
C'est-à-dire tout l'équipage.

Ce ne fut pas tant la curiosité que le hasard qui rassembla cette populace entre les deux châteaux; elle sortoit d'un autre spectacle, et fut bien aise de se donner celui du seigneur Phébus, en chemin faisant.

Or, blanchisseuses et soubrettes,
Du dimanche dans leurs habits,
Avec nos laquais, leurs amis,
Car blanchisseuses sont coquettes,
Venoient de voir à juste prix
La troupe des marionnettes;
Pour trois sous et quelques deniers,
On leur fit voir, non sans machine,
L'enlèvement de Proserpine,
Que l'on représente au *grenier*.

Là, le fameux Polichinelle,
Qui du spectacle est le héros,
Quoiqu'un peu libre en ses propos,
Ne fait point rougir la donzelle,
Qu'il divertit par ses bons mots.

Quand je vis cette foule ignoble, rassemblée pour donner audience au dieu des concerts, je fus sur le point de me récrier sur la misère du temps; mais, ayant tourné les yeux par hasard du côté du château, je vis sur ses balcons tout ce que ces lieux peuvent nous montrer de plus aimable et de plus brillant en votre absence :

Sans les nommer à votre altesse,
Vous jugez bien que de Warty
C'étoit la nouvelle duchesse,
En qui le ciel a si bien assorti
Et l'esprit avec la justesse,
Et les appas sans leur foiblesse;
Dont l'éclat est moins amorti
Par une incommode grossesse,
Que par l'inquiète tendresse
Qu'elle a, depuis qu'il est parti,
Pour un certain poisson, en époux travesti.
Près d'elle la divine Claire
Sembloit avoir tous les appas
De la déesse de Cythère,
Quand les Grâces suivent ses pas;
Gracieuse à son ordinaire,
D'hommages faisant peu de cas,
Elle charmoit sans vouloir plaire;

Mais, à son ordinaire, hélas!
L'inhumaine, à mes vœux contraire,
Me regardoit de haut en bas.
D'attraits enfin tous les miracles
Qui règnent dans cette maison,
Régnoient alors sur le balcon;
Et Phébus, le dieu des oracles,
Les nomma toutes par leur nom.
Voilà, dit-il, *Mademoiselle*;
Je la connois à l'air charmant,
A cette grâce naturelle
Dont ta muse, dans certain chant,
A fait la peinture fidèle.
Cependant, à voir ce modèle,
Je te dirai tout franchement
Que tes chants sont au-dessous d'elle.
Voilà la belle Middleton;
On ne peut guère s'y méprendre,
Encor qu'elle ait changé de nom.
Et cette autre? c'est donc Ploydon,
Dit-il, qui, bien loin de se rendre
Aux hommages de Cupidon,
N'eut jamais de sentiment tendre
Que pour le comte et Louison.
Ces deux nymphes, dont la jeunesse,
L'éclat naissant et la fraîcheur
Méritent bien de tout un cœur
Les respects avec la tendresse;
Car d'Hébé, la jeune déesse,
L'une et l'autre paroît la sœur:
Je les connois; cet air de Flore,
Dont tu l'as dépeinte en chanson,

N'est fait que pour l'aimable Laure.
Et qui prendrois-je pour l'Aurore,
Si ce n'est la jeune Skelton ?
Nugent, crainte d'être enrhumée,
Dans ses cornettes renfermée,
N'osoit les ouvrir un moment;
Phébus me dit en souriant:
Je la connois; la Renommée
M'a parlé de son agrément;
Qu'elle cesse d'être alarmée :
Dans son nouvel appartement
Je veux prendre soin de Nugent,
Et de son époux à l'armée.
Voyant sur le même balcon,
Quoique négligemment parées,
Dillon, Maréchal et Sheldon;
Après les avoir admirées,
Le dieu des vers me dit tout bas:
Ce n'est point là leur domicile;
Ces trois nymphes sont de la ville;
Mais leurs figures n'en sont pas;
Elles viennent de cette terre
Si fameuse pour les beautés,
Et je leur vois de tous côtés
Cet éclat, ce sang d'Angleterre.
Dillon a cet air qu'au matin
A la déesse que je quitte;
Et lorsque des flots dans le sein
Mon char la nuit se précipite,
De Dillon je crois qu'Amphitrite,
Pour me plaire, emprunte le teint;
Mais, je le dirai sans finesse :

Sa sœur n'est pas celle des trois
Pour qui le moins je m'intéresse;
Et, si d'Armagh, votre comtesse,
A ma lyre joignoit sa voix,
Je l'aimerois mieux mille fois
Que tous les concerts du Permesse.

Vous ne sauriez croire, madame, combien je fus surpris de voir qu'il la connoissoit déjà sous le nom d'Armagh. Il est vrai que c'est un dieu qui se fourre partout, en vertu de sa lumière, et à qui l'on ne peut presque rien cacher le jour; ainsi, je donnai mon attention à ce qu'il auroit à dire de madame Maréchal; car il la regardoit très-attentivement; et voici ce qu'il en dit:

Quand l'amour, par un trait fatal,
Me fit jadis courir le monde
Pour suivre Daphné vagabonde,
A Daphné rien n'étoit égal,
Ni sur la terre, ni sur l'onde;
Mais je la vois dans Maréchal.

LETTRE

AU DUC DE BERWICK (en Flandre).

St.-Germain, le 30 mai.

J'ARRIVAI hier matin; je reçus votre lettre l'après-dînée, et j'y fais réponse aujourd'hui;

ce n'est point perdre de temps; cependant je ne doute pas que vous ne m'accusiez de paresse; car il y a trois ou quatre jours que votre lettre m'attend ici. Je vais, mon cher duc, satisfaire à toutes vos questions. En premier lieu, je conviens que vous avez gagné la pistole; mais vous conviendrez qu'elle est destinée par notre traité à régaler les dames; ainsi vous n'en tâterez qu'à votre retour. Nous avons quelques morts, mais point de mariages depuis votre départ; votre belle-sœur, soi-disant, n'a pas encore ri que l'on sache; mais elle est fort engraissée. A l'égard de Riva, comme il s'est lassé de faire le malade sans faire pitié, il a fait semblant de vouloir se pendre devant les dames pour les faire pleurer; mais cela n'a pas eu de suite. Il faut à présent vous satisfaire sur les alarmes de nos beautés, et vous jugerez, par ce que j'en vais dire, si les Allemandes ou les Flamandes s'intéressent le plus vivement aux batailles.

Vous êtes fort incommodes, vous autres gens de guerre, qui vous rendez si terribles à vos ennemis, et si chers à vos femmes; vous ne sauriez croire la peine qu'elles nous donnent en votre absence. A chaque mouvement que font les armées, nous les voyons tout éperdues; elles s'imaginent qu'on ne marche que pour se bat-

tre, et qu'on n'en veut qu'à leurs maris; notre rhétorique ne fait que blanchir auprès de leur frayeur; et le seul expédient que nous ayons trouvé pour étourdir leurs tendres inquiétudes, est de faire diversion par de petites parties de plaisir, purement à vos intentions. Le sieur Cuzac, pour cet effet, leur donna la première collation dans le jardin du château neuf.

Ce fut justement ce jardin,
Où jadis la troupe adorable
De nos nymphes de Saint-Germain
Nous trouva l'air si misérable,
Si morfondu, si pitoyable,
Lorsque nous revenions du bain.

Mais cette fois, tout y étoit galamment ordonné; une table de douze couverts, la vaisselle que vous savez, une profusion de tartes, *chéese cakes* (*), sellibots, et de toutes sortes de liqueurs se présentoit à la vue, et bientôt au goût. Madame la grande duchesse et la belle Clarice, à cause de leurs cruels déplaisirs, ne buvoient d'abord que de l'hydromel; madame Nugent et *Mamzelle*, après avoir dépêché deux ou trois tartes, et s'en être jetées deux ou trois autres à la tête, se levèrent de table pour jouer au colin-maillard avec Laborn; un jambon parut, et les ramena; les beautés affligées

(*) Talmouses.

en mangèrent sans savoir ce qu'elles faisoient; mais elles burent trois ou quatre coups, parce qu'elles en avoient mangé; vous savez comme le vin est amusant; elles se mirent de bonne humeur; et, tandis que la santé des époux absens suspendoit les alarmes qu'on avoit pour eux, un traître de *sack-posset* (*) parut qui les fit entièrement oublier; mais en récompense il fit bien souvenir de l'aventure du bonnet de nuit et des cornettes, qui avoit tant diverti la compagnie la veille de votre départ. On mouroit d'envie de voir répéter la même scène; la belle Nanette tourna les yeux de côté; j'étois résolu de m'offrir pour votre rôle, si elle eût trouvé ce qu'elle sembloit chercher; car cela m'avoit paru tout à fait plaisant; mais on avoit oublié la toilette, ne croyant pas qu'elle dût être d'aucun usage dans un jardin; il ne manquoit pourtant que cela.

Car un lit de gazon tout frais,
Ombragé d'un naissant feuillage,
Sembloit se présenter exprès;
Mais, comme il falloit l'équipage
Des cornettes et des bonnets,
Le Cuzac gronda ses valets,
Et l'on ne fit rien davantage.

(*) Breuvage fortifiant, composé de vin sec, de crême, de muscade, d'œufs et de sucre, battus ensemble.

A quelques jours de là, le chevalier de la Salle se mit sur les rangs; mais sa magnificence ordinaire n'eut pas les applaudissemens qu'il attendoit; un orage imprévu fit porter l'appareil du *junket* dans son appartement du château; le couvert avoit été mis dès le grand matin, au jeu de boule; la symétrie fut dérangée par la précipitation dont on déménagea; quelques pièces de l'ambigu se perdirent en chemin; on servit tout de travers, et le vin manqua; les dames firent tout de leur mieux pour le consoler de tant de disgrâces; mais Cuzac, pour troubler la fête, se mit à parler des siéges et des batailles qu'il y auroit cette année du côté de l'Allemagne; il n'en fallut pas davantage pour faire venir les larmes aux yeux de madame Clare; vous savez comme elle est susceptible d'alarmes, et qu'il n'y a qu'à faire attention à sa coiffure, pour savoir ce qui se passe au-delà du Rhin; par exemple,

Quand le Bade mal à propos
Eut fait, par un pénible ouvrage,
Retrancher partout ce passage
Que devoient forcer nos héros,
Et qu'on manda que leurs chevaux,
Ennuyés d'être sans fourrage,
Revenoient en gras pâturage
Se remettre de leurs travaux,
La belle Clarice, en repos

Sur les alarmes du veuvage,
Orna l'éclat de son visage
De mille et mille attraits nouveaux;
Mais quand, par avis de gazette
Dont Lindzei lui tient un recueil,
On sut que, la jonction faite,
Villars alloit tout d'une traite
Dompter l'impérial orgueil
Par quelque nouvelle défaite,
La belle à corps perdu se jette
Entre les bras de son fauteuil;
Sa beauté se met en grand deuil;
Adieu les rayons, la cornette;
Ses divins appas en retraite
Ne sortent plus du battant-l'œil;
Quoique la belle et tendre.......
De crainte ait le cœur pénétré,
Et que son âme désolée
Tremble pour le fidèle A......,
L'image affreuse des combats
Ne change rien à ses appas.

Madame la grande duchesse se contentoit au commencement de regarder en pitié leurs inquiétudes, et, comme le mal paroissoit éloigné pour elle, ne faisoit que convenir des inconvéniens de la guerre en général, sans s'arrêter au détail des douleurs particulières; car vous ne faisiez encore que ravauder en Flandre; outre que nous l'assurions fort que le commencement de votre campagne se passeroit à cueillir des

fraises, et la fin à manger des campines (*); cela même leur paroissoit rude pour vous; mais, quand on eut le vent de votre expédition de Tongres, je crus qu'elles n'en reviendroient jamais; ce fut l'officieux Linzey qui leur en porta la nouvelle, avec un compliment par avance sur la gloire dont vous alliez vous couvrir; la belle Nanette, et la prudente *Mamzelle* ne songeoient à rien moins qu'à cette alarme, quoiqu'elles songeassent à vous justement dans ce moment; car

L'une et l'autre, en tapisserie,
Achevoient certain marmouzet,
Travaillé par telle industrie
Qu'on l'eût pris pour votre portrait,
Avec l'amoureuse effigie
Que vous aviez étant brochet.
De cette figure attendrie
On devoit faire un tabouret,
Pour être mis en symétrie
Dans quelque coin du cabinet.

Il seroit difficile de représenter les funestes effets que causa cette nouvelle. Le travail fut interrompu d'une manière à donner de la compassion aux tigres, et aux beautés de notre cour qui sont encore plus sauvages. La grande duchesse fit un cri qu'on entendit à Nanterre;

(*) Espèce de petite poularde fine.

Coridon se mit à hurler, et le chat grimpa jusqu'au plancher :

De *Mad'moiselle* les appas
Prirent une pâleur soudaine;
De pleurs elle arrosa sa laine,
Et trempa tout son canevas;
Nous laissâmes couler ses larmes;
Mais craignant des transports nouveaux,
On crut qu'il étoit à propos
De laisser sa douleur sans armes,
Et nous lui prîmes ses ciseaux.

Je m'approchai de madame sa sœur pour tâcher de la remettre par le bon sens, après l'avoir quelque temps abandonnée aux mouvemens de sa douleur; je lui dis que vous en seriez peut-être quitte pour un bras, une jambe, ou peut-être même pour un œil; qu'au pis-aller, si vous succombiez devant la ville, M. le maréchal de Villeroi, qui est de vos amis, vengeroit hautement votre mort, c'est-à-dire, comme Sarrazin dit que Mars célèbre celle des héros :

Par de sanglantes funérailles,
Par cent combats fameux, par cent fières batailles,
Par la chute de cent murailles.

J'ajoutois ce que la princesse Iphigénie dit en pareille occasion à son Achille, et je disois de votre ami :

Il ira dans ces murs vides de leurs bourgeois
Faire pleurer sa mort aux veuves des Tongrois (*).

Je lui disois encore, mais d'un style plus naturel, que, si c'étoit la volonté du ciel qu'elle fût veuve, il y avoit encore des maris au monde; mais que, se laissant mourir de douleur, il n'y avoit plus de Nanette pour elle ni pour nous. Comme elle a des sentimens et beaucoup de goût pour la raison, ces réflexions commencèrent à calmer son désespoir; et l'éloquent chevalier de la Salle la voyant ébranlée, offrit de parier trois pistoles que vous sériez encore en vie à la fin du mois prochain. Riva ne voulut pas parier par respect pour vous; mais, pour faire voir que les dangers de la guerre font plus de peur que de mal, il se mit à nous conter que dans les vieilles guerres d'Italie, cinquante mille Guelphes s'étoient battus tout un jour contre cinquante-trois mille Gibelins, et qu'il n'y avoit eu qu'un mort et deux blessés de part et d'autre. Tout cela fit son effet pour cette fois; mais c'est toujours à recommencer; la lettre qu'elle reçut hier au soir l'a fait pleurer pendant deux heures; vous avez eu beau l'assurer qu'il n'y auroit rien; il suffit que vous ayez

(*) Parodie de ces vers de Racine dans *Iphigénie* :

Allez, et dans ses murs vides de citoyens
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.

mandé qu'on voyoit le camp des ennemis du vôtre, et que vous aviez mis votre gauche où étoit votre droite; c'est assez pour que nous ne sachions plus ici ce que nous faisons. Que ne vous tenez-vous en repos, pour nous y laisser? Pour moi, je n'en puis plus, et les alarmes que vous nous donnez, sont si fréquentes, que mes consolations sont épuisées. Ayez donc pitié de nous, mon cher duc; ne nous écrivez qu'après coup, afin qu'en apprenant les circonstances du péril, nous apprenions en même temps que vous en êtes glorieusement sorti. Je vous demande bien pardon de la longueur de cette lettre; les questions que vous me faites dans la vôtre, en sont cause; et je ne sais par quel hasard l'envie de rimer me prend toutes les fois que vous me demandez des nouvelles de St.-Germain.

LETTRE

AU MÊME (en Flandre).

St.-Germain, le 18 juin.

ENFIN, notre ami le Brochet,
Vos poissons se sont mis en nage,
Et, las de n'aller qu'au fourrage,
Vous alliez prendre au trébuchet,

Le Gincle et tout son équipage,
S'il n'eût derrière un parapet
Fourré ses marchands de fromage.
Votre général n'a pas fait,
Dans cette occasion, un tour d'apprentissage;
Quand on ébauche par ce trait,
On en sait bientôt davantage.
Trop grand pour nous est ce sujet;
C'est pourquoi changeons de langage.
On commençoit à Saint-Germain
A critiquer votre conduite,
Et l'on trouvoit assez vilain,
Qu'avec le formidable train
Que vous aviez à votre suite,
Vous eussiez doucement borné votre destin
A faire bouillir la marmite,
Et manger en paix votre pain.
On disoit même qu'à vos femmes
Vos tendres cœurs avoient promis
De faire grâce aux ennemis,
Pour ne point alarmer leurs flammes.
N'ayez point égard aux discours,
Dont la malice, ou bien l'envie,
Remplissent nos oisives cours;
Poussez votre pointe toujours;
Mais, discrets dans votre furie,
Ne laissant pas un Hollandois en vie,
Ayez un peu soin de vos jours.

Voilà l'avis de votre très-humble serviteur; vous en userez pourtant comme il vous plaira; et, si vous trouvez la gloire plus belle que Na-

nette, ne vous contraignez pas pour ce que je vous en dis. Au reste, je vous avertis que la manière dont j'ai commencé cette lettre ne vous engage à rien; je sais que les vers ne vous coûtoient rien autrefois; mais quelque fourrage fatigant, ou quelque marche de nuit, pourroient rendre Apollon de mauvaise humeur;

Car c'est dans un lâche repos
Et dans l'indolence tranquille
Que la rime, à nos vœux docile,
Vient se présenter à propos;
Mais vous qui, sur les pas d'Achille
Ne respirez que les travaux,
Vous dédaignez le talent inutile
De placer en vers quelques mots;
Et l'art de faire un vaudeville,
N'est pas l'amusement de vous autres héros.

Faites-nous réponse de la manière qu'il vous plaira; mais, si c'est en vers, ne vous adressez pas aux neuf sœurs pour vous aider, de peur de prendre l'une pour l'autre; car si la muse tragique, qui se plaît dans les armes, venoit à votre secours, vous nous viendriez ici bombarder d'une grêle d'expressions, qui, ne respirant que le sang et le carnage, mettroient l'effroi parmi nos dames; et, pour lors, adieu le noble et paisible exercice de la boule où elles s'amusent ici, en attendant votre retour. Pour nouvelles, je vous dirai que nous avons quatre mariages tout

prêts à mettre en lumière; celui de madame Catherine et du chevalier Gifford, de milord Talbot et de madame Charlotte, de George et mademoiselle Arthur, et enfin de milord Carill et *Mamzelle*. Il est vrai que ces deux derniers n'ont pas encore été criés, comme on l'appelle ici; mais, de la manière qu'on les a vus jouer ensemble hier à la boule, on juge que cela ne peut pas aller loin. Il est bon de vous dire que ce George est le laquais de Richard; ainsi vous jugez bien que cette mademoiselle Arthur n'est pas la marquise. Milord Middleton s'est chargé de vous mander la nouvelle de la femme du valet de pied de la reine, qui, ayant emporté tout ce qu'il y avoit dans la maison, jusqu'aux habits des pauvres petits enfans, s'est sauvée par un beau matin; on dit que tous les maris de la maison sont fort alertes depuis cet accident. Mais c'est un mauvais bruit, et je n'en crois rien. Adieu, mon cher duc; donnez-nous de vos nouvelles, quand vous en aurez le loisir; vous ne sauriez faire ce plaisir à personne qui vous en sache meilleur gré, ni qui s'intéresse plus véritablement à ce qui vous regarde. Toute votre famille se porte bien, Dieu merci; madame la duchesse est belle comme un ange; Hen est considérablement engraissée, quoiqu'elle soit un peu rêveuse depuis cette nouvelle conquête.

Il y a trois jours que je n'ai vu la petite Nanette ; mais Coridon est gai et gaillard. Hall se désespère de la préférence que Laborn remporte chaque jour sur lui, auprès des dames ; mais il est fort choqué sur-tout des libertés que son rival prend, et il se croit obligé de vous avertir que Laborn se met en bonnet de nuit pour jouer à la boule avec madame la duchesse, très-persuadé que madame Shitel W...... ne l'auroit jamais souffert à sa cour. Adieu, signor duca ; Riva se fit hier ventouser pour faire sa cour à milord Middleton.

J'oubliois de vous dire que l'amour a fait un grand désordre dans l'écurie ; toutes les filles et femmes qui en dépendoient, s'étant trouvées un peu trop tendres, se sont trouvées grosses ; votre ami Io en est pour une demi-douzaine d'enfans dans cette expédition. Madame la duchesse vous l'auroit envoyé avec vos chevaux, si elle n'avoit eu peur que mesdames les mères ne l'eussent suivi. La comtesse, qui m'apprend ces nouvelles, vous en mandera toutes les particularités dans une lettre à part ; pour moi, j'en trouve le récit un peu trop éveillé pour vous le faire.

LETTRE

AU MÊME (en Flandre).

St.-Germain, le 7 juillet.

JE savois bien qu'il n'y avoit qu'à vous mettre une fois en train; vous venez de m'écrire la lettre la plus galante du monde: bien entendu que ce qu'il y a de galant, ne s'adresse pas à moi. Cependant, pour vous faire voir combien il est difficile de contenter tout le monde, je vous dirai que j'ai eu beau me récrier sur ce que je trouvois de bien tourné dans votre lettre, c'étoient justement ces endroits qui ne plaisoient pas. La divine Nanette trouve mauvais que ces vers soient plus jolis que ceux que le Brochet faisoit pour elle dans le temps qu'il alloit chantant par les rues:

Pour le repos du genre humain,
Il vous faudroit être, Nanette,
Sans yeux, sans nez, sans tête enfin,
Pour le repos du genre humain.

Ou bien quand l'amour et le vin de Champagne vous inspirèrent ce noble *impromptu*:

Donnez-nous du vin,
Buvons à Nanette;
Elle a l'air divin,
Hors quand elle......
O guéridon.

Elle dit donc que vous avez beau vous épuiser en tendres expressions dans ces derniers vers; s'ils sont beaux, on les trouve indiscrets et téméraires; on vous demande comment vous osez parler d'un temps heureux où vous prétendez que vous avez su lui plaire, puisque tout ce que vous avez pu faire au monde a été de trouver grâce devant ses yeux :

Dans le temps que chétif poisson,
Vous n'osiez sortir un jour maigre,
De peur que quelque marmiton,
Vous saisissant comme un goujon,
Ne vous eût mis dans son chaudron,
Avec du sel et du vinaigre;
Dans ce temps-là, chétif poisson,
Vous n'osiez sortir un jour maigre.

Mamzelle ne vous sait guère meilleur gré au sujet de votre léger souvenir; elle dit que, puisque les vers vous coûtent si peu, vous pouviez bien lui en faire quelques-uns, au lieu de remplir la lettre que vous lui avez écrite, de termes barbares, de noms de généraux, de places fortes, de camps, de rivières, et de tout cet attirail de guerre qui ne sert qu'à faire voir la confusion

militaire que vous avez dans l'esprit. Pour la comtesse, il est vrai qu'elle attend votre retour avec impatience; mais il me paroît que c'est pour vous arracher les deux yeux dès qu'elle aura l'honneur de vous voir; elle ne vous pardonnera pas d'ajouter le mépris à l'indiscrétion; et dit que vous n'avez qu'à vous vanter tant qu'il vous ploira des faveurs de votre Nanette; mais que pour elle, vous deviez vous contenter de ne point faire réponse à ses deux dernières lettres, sans publier qu'elle vous écrit. Voilà, seigneur Brochet, l'état où sont vos affaires dans cette cour. Je ne sais quel parti vous inspirera cette disgrâce générale; comme vous avez des sentimens, il doit être violent; mais ne faites pas un choix indigne dans le genre de mort que vous élirez. Il y a quinze jours qu'un garçon pâtissier, à peu près de votre taille, se pendit à Versailles, pour une cause beaucoup plus légère que celle que vous avez de vous vouloir du mal. On le trouva si efflanqué après cette exécution, que je ne vous conseille pas de suivre son exemple, outre que vous avez déjà le cou assez long, Dieu merci. Mon avis donc seroit, que, vous mettant dans un fauteuil, en bonnet de nuit, la tabatière d'un côté, une plume et de l'encre de l'autre, et, vous appuyant sur la table dans la posture d'un homme qui rêve, vous mourussiez d'a-

poplexie; car cela est fait dans un moment:

Ou bien que, montant à cheval,
La nuit, au milieu des ténèbres,
Vous gagniez ces rives célèbres
Où le Rhin se perd dans le Whal;
Que là, sans aucune remise,
Vous défassiez votre ruban,
Que vous ôtiez votre chemise,
Pour la laisser au bon Létang;
Et que, la tête la première,
Vers ses gouffres les plus profonds,
Vous vous jetiez dans la rivière,
Et que vous restiez tout au fonds,
Une bonne heure toute entière.

Mais je crains bien que ces deux avis ne soient inutiles; vous serez assez lâche pour vouloir vivre, sous prétexte de voir ces belles que vous avez offensées, et pour leur dire adieu avant que de vous sacrifier; outre que vous auriez trop de regret de quitter une vie que vous passez dans l'abondance et les délices dont vous nous faites la description.

Bœufs et moutons gras par troupeaux,
Vin de Bourgogne et de Champagne,
Marcassins, dindons, lapereaux,
Le bon Moselle à pleins tonneaux,
Force liqueurs, grand vin d'Espagne,
Manger et dormir en repos,
Dans un vrai pays de Cocagne;
Voilà, messieurs, tous vos travaux!

Que n'avons-nous ici les maux
Que vous souffrez cette campagne?
Guerriers heureux cent et cent fois,
Dont les camps, farcis de campines,
Ont plus de gibier sous leurs lois,
Que ces magnifiques cuisines
Qu'on meuble de chez la Gerbois.
N'oubliez pas dans vos exploits,
Le soin d'y mettre des farines.

J'avois dessein de vous mander toutes les nouvelles d'ici; mais le temps me presse un peu trop pour cela; je n'aurai que celui de vous dire que nos dames firent, ces jours passés, deux fourrages fort hardis, l'un sous le canon du château neuf, l'autre sur la contrescarpe de la terrasse. Elles en rapportèrent beaucoup de gloire, et tant de fourrage dans leurs falbalas, leurs corsets, les poches de leurs jupons, leurs bas et leurs souliers, que St.-Germain en a pour long-temps.

Mamzelle et la comtesse s'y sont signalées à la vue de toutes les troupes qui se sont arrêtées pour les voir combattre.

Trois fois ces nymphes intrépides,
Qui font l'ornement de ces lieux,
Grimpèrent sur des pyramides
Que le foin élevoit aux cieux;
Nous les vîmes, têtes baissées,
Livrer en l'air mille combats;

D'où l'une et l'autre renversées,
Vinrent à nous la tête en bas.

Tout ce démêlé s'est pourtant terminé sans autre mal que quelques contusions assez légères, et quelque petit dérangement qui n'étoit point à leur désavantage.

Le général Laborn n'a pas si bien réussi dans un certain fourrage qu'il s'avisa de faire aux yeux de son maître! car il en revint dangereusement blessé. On ne sait si c'est son cheval qui l'a fait tomber, ou si c'est lui qui a fait tomber son cheval; mais on l'a vu les quatre fers en l'air, le dos rudement appuyé contre une pierre qui n'étoit pas tout à fait si tendre que les cœurs de nos dames le sont pour lui. Hall commençoit déja à triompher, se croyant tout à fait délivré du seul concurrent qui l'inquiète; mais sa joie n'a pas duré, et l'on croit que dans peu de jours le général Laborn sera en état de jouer au colin-maillard. A propos de nos dames, il ne faut pas oublier de vous dire que MM. les Carill, oncle et neveu, font un merveilleux progrès depuis quelque temps auprès d'elles.

Votre confrère le ministre s'est emparé des affections de *Mamzelle* en deux tours de boule; et son neveu, surnommé Cupidon, a vaincu la comtesse à la faveur d'un panier de cerises. Je crois que l'affaire ira bon train dans la colère où

elle est contre vous; car Cupidon a l'air sage, et sera plus d'un mois avant que de parler des lettres qu'elle lui écrit. Je n'ai pas eu le courage de voir la pauvre marquise pour lui faire vos complimens; elle part au premier jour pour l'Angleterre: et le moyen de soutenir la vue de ce qui part, quand on aime! Adieu, mon très-cher duc. Avez-vous bien mangé des fraises cette saison? Mais à propos, depuis l'affaire de Nimègue, je m'imagine que vous êtes comme le brave Cavoye, et que vous ne vivez que de contrescarpes.

LETTRE

AU MÊME (en Flandre).

St.-Germain, le 15 juillet.

C'EST avec plaisir que je reçois votre lettre; mais c'est avec étonnement; car nous ne vous croyions pas en vie après les deux plans de mort subite que je m'étois donné l'honneur de vous envoyer. Ils étoient si faciles pour l'exécution, qu'il ne faut guère avoir de sentimens, dans le malheureux état de vos affaires, pour y avoir pu résister. Nos dames étoient tellement persua-

dées que vous aviez fini vos jours par l'un ou l'autre de ces projets, qu'après vous avoir pleuré pendant un gros demi quart-d'heure, elles voulurent vous honorer chacune d'une épitaphe :

D'abord les beaux yeux de Nanette,
Abîmés dans le désespoir,
Mouillèrent trois fois son mouchoir;
Leur éclat se mit en retraite;
Son cœur fut tapissé de noir,
Et pensa partir en cachette,
Pour aller là-bas vous revoir;
Mais la Wilky, sage et discrette,
La releva, la fit asseoir,
Lui donna de la fenouillette.
Alors cette beauté parfaite,
Du ciel respectant le pouvoir,
Dit: Que sa volonté soit faite!
Et s'endormit jusques au soir.

Vous jugez bien que la voyant dans des sentimens si raisonnables, on n'eut garde de la réveiller; le fidèle Saint-Jean, dont la physionomie lugubre semble faite pour ces occasions, auroit donné la moitié de ses gages pour vous pleurer; mais il n'en eut pas le temps; car la comtesse et *Mumzelle* l'avoient chargé de leur acheter un *hay-cock* (*) pour gambader à votre intention; elles se souvenoient que, dans l'Ilia-

(*) Meule de foin.

de d'Homère, on faisoit de belles cérémonies à l'enterrement des héros.

Elles se souvenoient des jeux
Que le vaillant fils de Pélée
Fit pour cet ami malheureux
Qu'Hector tua dans la mêlée.
Ainsi ces nymphes eurent soin
D'éterniser votre mémoire;
Et Saint-Jean, dont la face noire
Iroit encor beaucoup plus loin,
Quand il s'agit de votre gloire,
Courut partout chercher du foin.

En attendant son retour, elles se mirent à travailler à votre épitaphe; mais, comme il y avoit quelque temps qu'elles n'avoient fait des vers, elles se grattèrent mutuellement la tête pendant une petite demi-heure pour se mettre en train; et la comtesse, après s'être quelque peu rongé les ongles de la main gauche, fit cette épitaphe :

Ci gît le brochet le plus tendre
Qui brûla jamais dans les eaux,
Et qui, pour abréger ses maux,
Prit la liberté de se pendre;
Passant, priez pour son repos;
Et lorsque vous serez en Flandre,
En visitant tous les tombeaux,
Vous ne sauriez vous y méprendre;
Mais n'allez pas chercher sa cendre,
Il n'a jamais eu que des os.

Vous voyez que la comtesse en parle bien à son aise, et qu'il ne la faudroit pas chercher à ces marques. Voici l'autre épitaphe. *Mamzelle* a été quelque temps à la mettre au net, à cause d'une larme ou deux qu'elle a répandues en s'attendrissant elle-même :

Pleurez, rochers, pleurez, forêts ;
Pleurez, fontaines et rivières ;
Pleurez, ô beautés printanières,
Et remplissez de vos regrets
Tout le château jusqu'aux gouttières,
Pour le plus charmant des brochets ;
Regrettez, poissons de la Seine,
Votre fidèle compagnon ;
Regrettez, pauvre Caridon,
Celui qui prit jadis la peine
De vous amener de Bourbon ;
Et vous, lumineux Apollon,
Qui, sur les rives d'Hippocrène,
Lui sûtes enseigner le ton
Dont il alloit contant sa peine
Sur l'air fameux de *Guéridon* (*),
Ordonnez qu'au sacré vallon,
On pleure deux fois la semaine
De vos muses le nourrisson.

Quelques mauvais critiques se sont mêlés de soutenir que cette pièce étoit plutôt un fragment d'élégie qu'une épitaphe ; mais *Mamzelle* s'est moquée de leur délicatesse, bien résolue

(*) Refrain d'un vieux vaudeville.

de la faire graver sur votre monument, mort ou vif. Il s'en faut bien, après tout, que ces vers soient dignes de votre réputation ; tout le monde convient avec moi que votre dernière lettre est la plus jolie du monde ; mais il faudroit tâcher de ne point gâter les vers les mieux tournés qu'on puisse voir par certaines tendresses conjugales que l'air de Flandre inspire, et qui passent ici pour des misères. Vous avez un beau-frère à la mode de Bretagne dans l'armée d'Allemagne, qui a bien autant de raison d'être amoureux de sa femme que mari de France ; et cependant je parie qu'il n'en a jamais fait mention dans ses vers. A propos de femmes, vous me parlez d'un oncle malin que vous avez dans votre voisinage ; ne savez-vous point si le Gifford n'a point aussi par hasard quelqu'oncle dans ces quartiers-là? On dit qu'il ne seroit pas fâché de l'aller voir pour un jour ou quinze, c'est-à-dire jusqu'à ce que son tour revînt de servir auprès du roi. Vous ne connoissez pas ces sortes de fantaisies, vous autres brochets, et je crois que vous aimeriez mieux être ici que si près de monsieur votre oncle. Au reste, vous avez beau nous menacer de votre retour pour nous empêcher de profiter de votre absence, quand votre général et vous, auriez les moustaches retroussées jusqu'aux yeux, nous irions toujours notre petit

train auprès des dames, puisqu'elles veulent bien de nous; et je crois que je ne ferai pas mal de les laisser dans l'erreur de votre mort encore un jour ou deux, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elles vous aient entièrement oublié. En attendant, je parlerai de vous comme des morts, à qui l'on rend toujours beaucoup plus de justice que pendant leur vie. Adieu, mon cher duc.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

Paris, ce 17 février.

Vous avez donc par vos journées,
A force d'aller en avant,
Franchi le pas des Pyrénées;
Et vous allez vous promenant
Dans ce beau climat d'occident,
Où des plus fraîches matinées
L'air nous paroîtroit étouffant;
Où parasol est très-fréquent
Et très-rares les cheminées?
Je vous en fais mon compliment,
Et je souhaite que le vent
Respecte encor les destinées
D'un roi justement triomphant;
Que par les vagues mutinées
L'archiduc et son armement,

Jouet du liquide élément,
Avec ses escadres bernées,
Ne puisse de quelques années
Aborder votre continent;
Que ce formidable équipage
Qui coûte tant à nos Anglois,
Remis pour la troisième fois,
Cherche en vain les rives du Tage;
Et que par un troisième orage
Leur idole soit aux abois;
Ou que, du moins pour quelques mois,
D'un Allemand le blond visage,
Ni celui d'aucun Hollandois
Ne débarque sur ce rivage.
Mais peut-être qu'un tel souhait
Ne plaît pas à votre excellence,
Et que brûlant d'impatience
De les voir après leur trajet,
Vous avez formé le projet
D'exercer sur eux la vaillance,
Qui vous va, de simple brochet (*),
Établir maréchal de France.
Un tel dessein est noble et grand;
Mais, pour moi, je serois content
Dans un poste comme le vôtre,
Que de leurs troupes sans pitié
La mer noyât une moitié,
Pour avoir bon marché de l'autre;

Mais, comme j'ai dit, je crois que votre gloire ne s'accommoderoit pas de si peu de chose.

(*) Nom de société donné au duc de Berwick.

Je n'ai point de conseil à vous donner sur ce qui la regarde ; cependant notre amitié m'oblige à vous avertir de quelques inconvéniens où vous pourriez tomber dans des lieux nouveaux pour vous, si, vous livrant tout entier à l'ardeur de vous signaler pour le service du roi, vous négligiez certains petits défauts que vos amis vous reprochoient ici. Souvenez-vous donc de ne jamais quitter la tête de votre armée, pour aller cueillir des fraises, quand vous en verriez la campagne toute farcie ; gardez-vous bien, à présent qu'on mange des pois verts en Espagne, de mettre devant vous le plat unique qu'on en servira sur votre table, pour les avaler jusqu'à la dernière cuillerée ; songez aux reproches que nos dames vous faisoient de cette foiblesse ; n'allez pas vous jeter les morceaux dans la bouche devant les grands d'Espagne ; car, au lieu de manger, ils s'arrêteroient, pour vous admirer comme un joueur de gobelets ; enfin, ne vous laissez pas aller aux penchans coquets et aux visions galantes qui vous remplissoient l'imagination en Flandre ; le jardin de la princesse de Clèves, qui vous fournissoit de si belles idées, n'est rien en comparaison des objets qui s'offrent où vous êtes, et tout y respire le roman, la chevalerie et le désir de rimer.

Oui, vous voilà dans le pays
Des vers et de la Vilanelle,
Où don Quichot, les Amadis,
Et toute l'errante sequelle
Ont formé les esprits sur leur tendre modèle;
Ce pays, où, de père en fils,
Chez les grands et chez les petits,
Galanterie est immortelle;
Où d'une guitare éternelle,
Gens amoureux, en noirs habits,
Munis de brette et de rondelle,
Par coutume, toutes les nuits
Vont sérénadant quelque belle,
Comme vous eussiez fait jadis,
Si Nanette, un peu plus cruelle,
Eût à ces nocturnes récits
Condamné votre amour fidèle.

Adieu, mon cher duc; n'oubliez pas les heureux temps dont je parle, ni les avis que je prends la liberté de vous donner; mais sur-tout souvenez-vous que personne n'est plus véritablement à vous.

Mais, à propos; par apostille,
Il faut, avant que de finir,
En deux mots vous entretenir
De notre royale famille.
Le roi, notre jeune seigneur,
(Dieu bénisse son gouverneur!)
En esprit chaque jour augmente;
Et, pour la princesse sa sœur,

Elle est de plus en plus charmante:
Le ciel la garde de voleur;
Et madame sa gouvernante
D'en avoir seulement la peur!
Toujours chez leur auguste mère
Triomphent les devoirs pieux;
Et dans ces dépots précieux,
Enrichis des vertus du père,
Elle inspire le caractère
De ce protecteur glorieux,
Qui dans une terre étrangère,
Par mille soins officieux,
Adoucit de leur sort contraire
L'acharnement injurieux.

Parlons maintenant de nos belles,
De ces astres de Saint-Germain;
Toujours farouches et cruelles,
De l'hiver attendant la fin,
Dans un profond repos chez elles,
Elles repassent leurs dentelles,
Vont mettre dans votre jardin
Leurs cornettes sur des ficelles,
Réparent quelques falbalas,
Ou, d'une douce rêverie,
S'endorment sur le canevas
D'un dessin de tapisserie.
Pour chez vous, tout s'y porte bien;
On dit pourtant que la belle Nanette
Met tous ses charmes en retraite;
De plus que Tayaut, votre chien,
Vous pleure encore et vous regrette;
Mais, entre nous, il n'en est rien.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

SUR LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.

Salut à vous que Mars emploie,
Tantôt par haut, tantôt par bas,
Tantôt dans les monts de Savoie,
Tantôt dans ces brûlans climats
Où l'archiduc son bras déploie
Comme un petit dieu des combats;
Où vous fites plus de fracas
Que ne faisoit Hector à Troie,
Quand Apollon guidoit son bras!
Que le ciel vous comble de joie,
Et que sur-tout force monnoie
Et santé ne vous manquent pas;
Qu'enfin bientôt on vous renvoie
De Nanette auprès des appas!
Brochet qui des hautes montagnes
Sait grimper tout au fin sommet,
Comme à présent le nôtre fait,
Ce Brochet qui dans les Espagnes
A si bien poussé son bidet
Pendant trois ou quatre campagnes,
Me paroît un maître Brochet.
Ne seriez-vous point de la race
De ces téméraires poissons,

Qui du temps des Deucalions,
A ce que nous apprend Horace,
Alloient nageant au haut des monts?
Facilement nous le croirions;
Car jadis sur le mont Parnasse
Vous avez pris quelques leçons,
Et vous avez fait des chansons
Pour nymphes dont l'éclat efface
Les nymphes des sacrés vallons,
Et qui ne cèdent point en grâce
A la mère des Cupidons;

Après ce poétique début, nous aurons l'honneur de vous dire, notre cher maréchal, notre cher duc, notre cher grand d'Espagne, et notre cher président de Montpellier, que les rimeurs de St.-Germain vous auroient laissé en repos, si on les y laissoit eux-mêmes; mais, comme on les tourmente depuis le beau temps, trouvez bon, s'il vous plaît, qu'on vous tourmente à votre tour, en vous envoyant de la prose et des vers, où vous ne trouverez peut-être ni rime ni raison; au reste, n'allez pas croire que

Ces nymphes, pour qui tout soupire,
Nous mettent la plume à la main,
Et nous pressent de vous écrire!
Non, ce n'est point *In-nubibus* (*),
Ces nymphes qui dans Saint-Germain
Soumettent tout à leur empire;

(*) Nom de société donné à une femme de la connoissance du duc de Berwick.

Cet astre de race immortelle ;
Ce n'est point Clarice la belle,
Ni votre Nanette non plus ;
C'est Phébus, le brillant Phébus,
Qui réchauffe la gent mortelle,
Et qui, malgré mille refus,
Nous force à cette bagatelle.

Voici comme cela s'est fait. Vous savez que l'été que nous venons de passer, a été tout des plus déplorables, et que cette saison n'auroit pu être plus triste et plus sombre dans cette province sous terre dont vous nous avez tant parlé, où le jour n'entre jamais, où il y a de si belles promenades, de si belles chasses, et de si beaux jardins, le tout sous terre, et où l'on court la poste apparemment en lanterne. Mais, pour revenir à notre été, vous saurez :

Que pendant la saison entière
Qui devoit former les beaux jours,
Le soleil, pour notre secours,
Sembloit ne finir sa carrière,
Et ne recommencer son cours,
Que pour nous cacher sa lumière.
La troupe des tendres Amours,
Se croyant dans une glacière,
De nos beautés sous la paupière,
De peur du froid, resta toujours ;
L'astre du jour brilloit à peine ;
Ses feux n'échauffoient qu'au hasard ;
Rarement séchoient-ils la plaine ;

Lune nouvelle ou lune pleine
A nos maux prenoient peu de part;
L'urne de monsieur saint Médard,
Au-delà de sa quarantaine
Portant la pluie et le brouillard,
En guise de Samaritaine,
Alloit noyant la gent humaine;
Tout mortel devenoit canard,
Et chaque jour de la semaine
Étoit sombre, triste et blafard;
Pour la brûlante canicule,
Redoutable par les poisons
De ses chaudes exhalaisons,
Son influence ridicule
Ne nous causoit que des frissons.

Cependant l'automne approchoit, sans que les fruits, les bleds ou les raisins donnassent le moindre signe de vie; il n'y avoit pas moyen de laisser les affaires du monde dans un tel dépérissement; c'est pourquoi Bacchus, Cérès et Pomone, qui étoient les parties les plus intéressées à la conservation des biens de la terre, ayant assemblé leur conseil, on fut d'avis d'en dire deux mots à ce grand flandrin de Phébus, comme ils l'appeloient, qui ne faisoit que lanterner tout le long du jour dans son chariot, au lieu de songer à ses affaires; et Bacchus s'étant chargé de la commission :

Ce dieu vainqueur de l'Orient,
Pressé des soins de son empire,

Voyant que Phébus indolent
Ne luisoit que pour ainsi dire,
Tourna ses pas vers l'Occident.

Il l'attendit sur ce rivage
Où l'on tient qu'il descend les nuits
Pour se rafraîchir chez Thétis,
Et délasser son équipage;
Il ne l'attendit pas long-temps;
A peine l'éclat du phosphore,
Avec ses rayons pâlissans,
Annonçoit ses chevaux ardens,
Comme il annonce de l'Aurore,
Dès le matin, les feux naissans;
A peine, dis-je, fut venue
L'étoile de Vénus, connue
Par les bergers de chaque *hameau*,
Que Phébus, couvert d'une nue
Qui, plus épaisse qu'un manteau,
Le déroboit presque à la vue,
Mit pied à terre au bord de l'eau;
Après certaine saluade,
Et certaine feinte accolade
Qu'on fait en telle occasion,
Le père Bacchus, sans façon,
Lui fit ainsi son ambassade:

Écoutez-moi, seigneur Phébus;
A quoi songez-vous, je vous prie?
Est-ce gageure ou raillerie
Qui semble vous rendre perclus?
Tous les mortels sont morfondus,
Et les vents du Nord en furie,

Sur l'hémisphère répandus,
Vont soufflant comme des perdus;
Et d'Eole la confrérie
Chasse les zéphirs éperdus
Des jardins et de la prairie,
Depuis que, dans la rêverie
Sur vos sonnets, sur vos rébus,
Ou quelque autre ravauderie,
Il vous plaît de n'échauffer plus.
Quand la vigne sera périe,
Et tous les raisins confondus,
Que deviendra la seigneurie
De votre confrère Bacchus?
Qu'allez-vous faire sur le Gange,
Sur l'Euphrate et le Simoïs,
Sur la demeure des Sophis,
Lieux où, d'une constance étrange,
Vous rissolez jusqu'aux brebis?
Pourquoi griller, à votre avis,
D'Abyssins la noire phalange,
Qui ne portent jamais d'habits?
Qu'allez-vous faire dans Memphis
Quand le Nil déborde sa fange,
Et dans cinquante autres pays,
Où l'on ne fait jamais vendange,
Tandis qu'au royaume des lys,
Où l'on me comble de louange,
Où Vénus règne avec son fils,
Où l'on fait des vers *pro nobis*,
Que chante le petit Coulange,
Les choses vont de pis en pis,
Sans obtenir que le temps change?

Quoi ! vous irez dès le matin
Dans la terre mahométane,
Plus lumineux qu'un chérubin,
Dans tout l'éclat de votre train,
Éclairer un peuple profane,
A qui l'on interdit le vin ;
Ou peut-être vers Ecbatane
Mûrir les melons d'un jardin ;
Ou bien, par un rayon malin,
Hâler quelque pauvre sultane
Au travers de son palanquin ;
Et dans les climats du raisin,
Dans les climats de la Toscane,
Où l'on fait revivre Ariane,
Vous laisserez pleuvoir sans fin !
Sortez, sortez, fils de Latone,
Des brouillards où nous vous voyons ;
Chassez un froid qui nous étonne ;
Otez-nous la peur des glaçons
Qui nous menacent dès l'automne !
Du plus brûlant de vos rayons
Que votre tête s'environne !
Quittez votre verte couronne,
Et tous ces vains brimborions,
Où chez vos doctes nourrissons
Un esprit oisif s'abandonne ;
Ce ne sont pas ici chansons ;
Il y va du jus de la tonne
Et de l'espoir de nos moissons.

Il dit ; et sa chaise, attelée
De tigres ou de léopards,
Enfilant une longue allée

De pampre et de myrte mêlée,
Le fit disparoître aux regards
Du dieu de la voûte étoilée.

Savez-vous, monsieur le gouverneur des Limousins, ce qui arriva de tout cela? nous allons vous en informer; le dieu du jour, après quelques réflexions, se piqua d'honneur; et, dans le dessein de remédier aux désordres qu'on lui avoit reprochés, il passa chez Thétis une nuit inquiète et plus courte qu'à l'ordinaire; le lendemain, les Heures eurent ordre de doubler la dose du salpêtre qu'elles mêlent à l'ambroisie de ses chevaux; le Point-du-Jour fut chargé de supprimer les vapeurs de la terre et l'exhalaison des rivières; l'Aurore prit soin de faire main-basse sur les brouillards et sur la gelée blanche, et les chevaux fougueux reçurent un commandement positif de passer sur le ventre à tout autant de nuées qui s'opposeroient à leur passage; après ces dispositions, s'étant mis dans son char vers l'horizon de la Chine,

Il fit taire les Aquilons,
Il dispersa tous ces nuages
Qui forment les soudains orages
Dans les plus belles des saisons,
Qui désolent par leurs ravages
Les fleurs, les arbres, les maisons,
Et couvrent de tristes naufrages
Le vaste séjour des Tritons.

Alors, dans sa gloire nouvelle,
Plus rayonnant et plus serein
Que d'*In-nubibus* la prunelle,
Que Claire ou Nanette, au matin,
Que n'est de Maréchal le teint,
Quand elle dispute ou querelle;
Que l'agrément de *Mad'moiselle*,
Avec ce sourire divin
Qui semble fait exprès pour elle;
Tel dans sa carrière immortelle,
Don Phébus se mit en chemin.

Imaginez-vous un peu le soleil paré de tout l'éclat de ces charmantes ressemblances, et dites-nous si vous ne croyez pas qu'il faisoit beau le voir dans cette nouvelle décoration; il ne s'en contenta pourtant pas, et, pour que tout se sentît de son influence,

Il répandit sur la Champagne
Ces rayons ardens et ces feux
Qu'il avoit rappelés d'Espagne
Pour rendre ce climat heureux;
De ses chevaux la chaude haleine
Souffla trois fois sur Épernay;
Elle échauffa la rive hautaine
D'où Thierri rapporte à la Seine
Ses vins avec ceux de Volnay;
Il approcha son équipage
Du clos des moines d'Auvilé,
Lieux chers au fils de Sémelé;
Il n'en fallut pas davantage;
Car, si son char n'eût reculé

Pour précipiter son voyage,
Tout le village étoit brûlé.
Dans la Bourgogne languissante,
Dans la Bourgogne au désespoir
L'ardeur soudaine qu'il fit voir,
Ranimant la vigne mourante,
Combla les cœurs d'un doux espoir,
Et d'une moisson abondante,
Et des richesses du pressoir.
Mais cette influence publique,
Que le blond Phébus répandit,
Cette influence qui mûrit
Les bleds et le raisin étique,
Par malheur étoit poétique;
Et s'emparant de chaque esprit,
Comme auroit fait liqueur bacchique,
D'un certain transport frénétique
Vint agiter grand et petit.

Voilà au juste ce qui nous oblige à vous écrire en vers; nous avions fait les plus belles résolutions du monde de vous laisser en paix; mais le moyen de résister au dieu des vers quand il donne à-plomb sur la tête! Il est vrai que nous aurions pu vous épargner, en tournant notre frénésie sur quelques pauvretés à la louange de nos dames; mais, comme elles sont plus à portée que vous de s'en ressentir, prenez, s'il vous plaît, en patience la nécessité qui nous oblige à vous tourmenter. Souvenez-vous en même temps que nous ne sommes pas les

seuls atteints et convaincus de cette maladie; tout fait des vers, non-seulement où nous sommes, mais à dix lieues à la ronde; et peut-être votre seigneurie en fait-elle à l'heure que nous lui écrivons.

Nous ne sommes pas, Dieu merci,
Par la puissance de ces charmes,
Les uniques rimeurs d'ici;
Car tout mortel a pris les armes;
Rimes par-là, Rimes par-ci;
Rimes à Chaillot, à Poissi;
Jamais on ne vit tels vacarmes:
Car il n'est pas jusques aux carmes
Qui ne fassent des vers aussi;
Les capucins et les minimes,
Et quelques petits-pères noirs
Ne s'occupent dans leurs dortoirs
Qu'à mettre tout l'office en rimes;
On dit qu'à la communauté
Où l'on n'apprend pas cette gamme,
Certaine jeune fille, ou femme,
Certaine indigente beauté,
En tricotant des bas d'estame,
Fit l'autre jour une épigramme,
Dont Geohagan fut enchanté.
Que voulez-vous? tout versifie;
Pégase partout va bon train;
C'est une espèce de venin
Dont chacun a l'âme saisie;
Et, si le ciel n'y met la main,
On ne verra dans Saint-Germain

Que des essais de poésie.
A cela vous ne croyez pas
Qu'à nous autres gens du Parnasse,
Gens du Parnasse le plus bas,
Sur les rimes on ait fait grâce?
Mais ce qui plus nous embarrasse,
C'est qu'ennuyé de nos fatras,
Tout, jusques à la populace,
De nous entendre paroît las.

Mais, et la populace, et vous-même, monseigneur, qui tenez un rang si distingué par la naissance et par le mérite, vous aurez la bonté de vous accoutumer à ce que nous vous écrivons, jusqu'à nouvel ordre, ou que vous nous imposiez silence :

Peut-être sera-ce à Warty?...
Mais, malheureux! quel nom de ma bouche est sorti (*)!

Vous avez vraiment mis bon ordre à ce que les rimailleurs ne pussent attaquer ce vieux château sous son nouveau nom :

Fitz-Jame est exclus de tout vers
Où la cadence et l'harmonie
Étalent leurs charmes divers;
Et je crois que pour les concerts,
Quand sur rimes on fait des airs,
Le plus expert en symphonie
Le trouveroit assez pervers;

(*) Parodie de ce vers de Racine dans *Phédre* :
Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!

Il seroit même de travers
Dans le chant d'une litanie,
Plus sauvage que les déserts
De Palestine ou d'Hircanie,
Et plus glacé pour le génie
Que ne sont les affreuses mers
Qui font trembler en Laponie;
Encor pour le défunt Warty
Eût-on trouvé quelques ressources,
Tantôt en invoquant Conti,
Tantôt en peignant quelques sources
Près desquelles il est bâti.

Ceci vous fâche; et la longueur de notre lettre vous ennuie sans doute; si faut-il, avant que de la finir, vous dire un mot des divinités de notre cour; et, pour commencer, je vous dirai que madame la princesse se porte à merveille; ce n'est pas que j'aie pris la liberté de lui demander des nouvelles de sa santé, ou que j'aie questionné monsieur son médecin sur ce sujet; mais c'est

Qu'elle a ces couleurs qu'au printemps
Étale la naissante Flore,
Qu'elle a l'embonpoint qu'on adore
Chez divinités de seize ans;
Que ses yeux sont vifs et brillans;
Qu'elle a la fraîcheur de l'Aurore
Ou davantage encore;
Et que ses bras sont beaux et blancs.

Or, je me suis laissé dire que jeune nymphe

qui possédoit tout cela, se portoit d'ordinaire fort bien. Mais, à propos! il me semble que vous aviez un petit air favori et distingué dans ces manières gracieuses dont elle charme tout le monde. Je ne sais si cela continue; mais je vous dirai bien que, depuis votre départ, elle n'a jamais parlé de vous, que je sache. Il se pourroit même qu'un certain petit-fils de madame Strickland, la veuve doyenne, vous eût coupé l'herbe sous le pied; car, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, si grand que vous, et qu'il ne soit pas encore si renommé pour les exploits militaires, il est fort à la mode dans cette cour. Quoi qu'il en soit, j'ai deux avis à vous donner pour vous remettre en faveur auprès de son altesse; l'un est de vous défaire de votre nom de brochet, car elle n'a aucun goût pour le poisson; l'autre est d'apprendre à votre retour une danse qu'elle a composée, qui s'appelle les *Quatre faces*. C'est une danse qui semble faite pour vous; car il faut s'y tenir droit comme un piquet, faire neuf pirouettes à droite et huit à gauche, tout d'une haleine, et dans l'endroit de la danse qui ressemble au cotillon, vous n'aurez qu'à sauter quinze fois de suite en vous élevant cinq pieds seulement au-dessus de la terre; voilà au moins comme je l'ai vu danser à son altesse royale; et ce fut

Un jour que sans être attifées,
Car tous les jours on ne l'est pas,
De sa cour les jeunes appas,
Qui de nos cœurs font des trophées,
Furent chez la reine des fées,
Du ballet répéter les pas.
Ce fut là que la jeune Laure,
Qui tient de ses charmantes sœurs
Le secret d'enchanter les cœurs,
Mit deux ou trois amans encore
Au rang de ses adorateurs.
Drummond, ayant appris des Grâces
La justesse et la *légerté*,
Vit le dieu d'amour enchanté
Suivre de tous ses pas les traces,
De ce spectacle transporté;
Cette Camille à tresse blonde,
Qui, sans se mouiller le talon,
Fouloit la surface de l'onde,
Et sur épis dans la moisson
Portoit sa course vagabonde,
Pour la danse en façon du monde
N'étoit comparable à Skelton;
D'autres en appas, en jeunesse
Firent des merveilles ce soir:
Mais, à tout prendre, la princesse
Étoit encor plus belle à voir.

De vous donner une idée de cette danse par rapport à son autre nom, la chose seroit difficile, à moins que vous n'ayez appris d'ailleurs que madame la maréchale, votre épouse, don-

na un repas superbe dans la forêt, justement avant-hier.

Les Grâces étoient du repas;
Mais, partout avec la duchesse,
Comment n'en seroient-elles pas?
Or, voici bien un autre cas;
C'est que le dieu de la tendresse,
Je ne sais par quelle finesse,
Sans être vu, suivit ses pas;
Dire qu'il la prit pour sa mère
(Car votre épouse auroit bien l'air
De la déesse de Cythère,
Sortant comme elle de la mer),
Cela me paroît trop vulgaire,
Et sans tous ces contes en l'air,
En deux mots, voici le mystère:

Il y a, vers le milieu de la forêt, une petite chapelle dédiée à saint Thibaut, et ce saint Thibaut guérit de la fièvre. Il y a un honnête homme à St.-Germain, qui s'appelle Dikesson, qui en avoit eu quelques accès; vous savez comme nos dames sont charitables envers le prochain; les voilà toutes en campagne pour recommander le malade à M. saint Thibaut; et la belle Nanette, quoiqu'elle ne le connût guère, voulut bien faire les frais du pélerinage:

Voici les noms des pélerines
Qui, pour le seigneur Dikesson
Dirigeant leur intention,

Plus humbles que des Feuillantines,
Allèrent en procession,
Chantant pour lui, depuis matines
Tout l'office en dévotion;
C'étoit la charmante Ploydon,
Jadis l'honneur des *Picciolines*,
Dont on n'ignore pas le nom
Aux bords des ondes cristallines
Du Permesse ou de l'Hélicon;
Dont la sagesse et la raison
N'usurpent point de fausses mines,
Dont les dents, sans comparaison,
Sont au-dessus des perles fines;
Qui se moque de V......,
Et n'a rendu que des épines
Aux fleurettes de Cupidon;
C'étoient les deux beautés divines
De Maréchal et de Dillon;
C'étoit l'aimable Dikesson,
La plus charmante des voisines
Que Nanette ait dans la maison;
Pour l'agréable *Mad'moiselle*,
Qui plaît en tous lieux, en tout temps,
Toujours égale et naturelle,
Elle avoit lors plus d'agrémens,
Et chacun la trouva plus belle
Que la lampe et les ornemens
Qu'on avoit vus dans la chapelle.

Tout se mit à table, excepté le chevalier La Salle, à qui *Mamzelle*, lui reprochant à l'ordinaire son peu de dévotion, ordonna d'aller se

mettre à genoux à la porte de l'église, et de prier Dieu pour le malade pendant qu'on dîneroit; mais, s'en étant excusé sur ce qu'il avoit oublié ses heures, et qu'il ne savoit rien par cœur, on lui donna quelque chose au pied d'un arbre, à condition qu'il rinceroit les verres; car, malgré les disputes fréquentes, vos dames ont beaucoup de considération pour lui. Sur ces entrefaites, le malade, à qui l'on ne songeoit plus, parut à l'improviste; la belle Nanette en rougit, et toutes les autres crièrent: Miracle! car, en examinant l'heure et les circonstances, on trouva que la fièvre l'avoit quitté justement à la dernière oraison qu'on avoit adressée à saint Thibaut pour lui; le repas n'en fut pas plus triste, et le retour en fut beaucoup plus agréable et plus gai; les bergers, les bergères, les nymphes et les nayades des environs, qui les avoient à peine regardées en arrivant, tant elles avoient paru défaites et négligées, ne se lassoient point de les admirer pendant leur retour:

Les habitans de nos forêts,
Faune, hamadryade et satyre,
Les voyant, ne cessoient de dire
Qu'on voyoit cent fois moins d'attraits
Chez la maîtresse de Zéphire,
Et dans ces lieux où tout soupire,
C'est-à-dire dans ce palais

Où, dans son éternel empire,
La beauté triomphe à jamais.
Quoi! voilà donc cette Nanette,
S'écria le dieu des Sylvains!
Mais elle est mille fois mieux faite,
Plus engageante et plus parfaite
Que ne la font vos écrivains,
Que ne la chante ce poëte
Qui, sur sa frivole musette,
L'a mise dans tous les refrains
De sa plus belle chansonnette.

Je vis bien que cela s'adressoit à vous et à moi; je conviens même que, quoique nous eussions fait de notre mieux sur ce sujet, il avoit raison de n'en être pas content; mais, avec sa permission, le seigneur Pan, qui se laissoit transporter à l'admiration, n'avoit jamais vu une certaine sœur de cette Nanette, faite à peindre, et très-propre à se faire aimer, si elle se soucioit d'être aimée :

En parlant de son caractère,
Tous éloges sont superflus,
La louange est peu nécessaire :
Elle a les charmes de Vénus;
Elle a, comme elle, l'art de plaire;
Mais, du reste, elle n'en tient guère :
Soupirs près d'elle sont perdus;
Tendres Amours y sont exclus;
Toujours accueillante et sévère

Dans les soins qui lui sont rendus,
Sa politesse désespère :
C'est Claire, enfin c'est toujours Claire :
Que peut-on ajouter de plus ?

Pour moi, monseigneur le président, il me seroit impossible d'en dire davantage à présent; car, songeant à ces vérités, aussi bien qu'au triste état où elle me réduit, j'en ai la larme à l'œil; et je sens bien que, si je continuois, ce ne seroient plus que des lamentations de Jérémie :

Oui, si des cruautés d'un rigoureux destin,
Si de mes feux constans pour un cœur inhumain
J'allois vous faire ici la généalogie,
Je pleurerois jusqu'à demain;
Et retraçant à Saint-Germain,
Dans quelque plaintive élégie,
Les désespoirs et le chagrin
Que La Suze rima pour la triste effigie
Du déplorable Flamarin;
J'irois à tous les dieux de la mythologie
Me lamenter soir et matin;
Mais, quand j'en aurois le dessein,
Où trouver des rimes en *gie* ?
Il en tombe peu sous la main;
Car d'avoir recours à magie,
Ou de tomber en léthargie,
L'un et l'autre cas est vilain;
Et si j'employois liturgie,
Pour rimer à théologie,

Quoique ce soit le grand chemin,
Il faudroit quelqu'apologie,
Dont je ne suis pas dans le train.
Adieu, seigneur ; votre écrivain,
En dépit d'étymologie
Qui vient se présenter en vain,
Aussi bien que chronologie,
Se trouve au bout de sa bougie,
Et de son épître à la fin.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

Le 4 mai.

VOTRE lettre de Placentia m'a donné une fausse joie; j'ai d'abord reconnu votre écriture et votre cachet, et j'ai cru, par la grosseur du volume et la pesanteur du paquet, que j'allois avoir de quoi m'occuper agréablement pendant une demi-heure; mais je n'y ai trouvé que pour deux minutes d'entretien, et n'ai guère été plus long-temps à lire le dedans que le dessus; vous devenez merveilleusement laconiques, vous autres généraux; mais, Dieu merci, tous les Espagnols ne se ressemblent pas; la comtesse de Grammont me fit voir l'autre jour, à Versail-

les, une lettre de dom Thadeo Thadei de Burgo, qui, dans six pages d'écriture fort serrée, ne contenoit pas une période qui ne fût politique. Faites-nous l'honneur de nous dire quand vous serez de loisir, puisque le temps vous manque lorsque vous ne faites rien; car nous autres gens du commun qui raisonnons de loin, nous sommes fort scandalisés que vous ne soyez pas déjà dans Lisbonne; et on commence à croire ici que vous traînez la guerre en longueur, pour nous donner du bon temps.

Faut-il, sans monter à cheval,
Ensevelir votre vaillance
Dans un repos jadis fatal
Aux lauriers du grand Annibal,
Et, dans le séjour de Plaisance,
Jouer gros jeu, donner le bal,
Et vivre enfin dans l'abondance,
Comme on feroit au carnaval?
Marchez, marchez en Portugal,
Et que don Pedro de Bragance
Apprenne de vous qu'il fait mal
De maltraiter le Cadaval,
Et de s'armer contre la France.

Mais c'est peine perdue que de prêcher la fatigue ou l'activité à gens qui portent des glacières à l'arçon de la selle, qui dorment à l'ombre des oliviers, et qui ne vivent que de *tonsins*; cependant, ne vous y fiez pas; il y a des exem-

ples récens qui pourroient vous faire voir que l'oisiveté n'est pas toujours impunie. Le duc de Gêvres a été à l'extrémité ces jours passés; s'il venoit faute de lui, que sait-on si on ne vous ôteroit pas le commandement doux et facile qu'on vous a donné, pour vous faire passer le reste de vos jours dans le poste obscur et laborieux du gouvernement de Paris? Voyez un peu quelle mortification, outre le mal que votre oncle, le comte de Grammont, vous en voudroit! Je lui ai fait voir vos complimens; il paroît assez content de votre conduite, vous justifie à tour de bras, et soutient que, pourvu que vous ayez de quoi donner un *tonsin* à chacun des déserteurs irlandois qui vous sont venus trouver, vous aurez bientôt toute l'armée ennemie.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

A St.-Germain, le 9 mai 1707.

VOUS venez de gagner une bataille complète et glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous avez rendu quelque service, par cette victoire, à la couronne d'Espagne; vous n'avez pas mal

fait votre cour au roi, votre maître, à Versailles; et le roi, votre souverain, en paroît presqu'aussi content ici, que si vous l'aviez gagnée aux portes de Londres pour son rétablissement. Je ne sais comment vous vous trouvez de tout cela; mais, pour moi, je vous en fais de bon cœur mon compliment. Il est vrai que vous vous portez bien, et que dans une mêlée où vous avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant, vous n'avez pu vous faire donner quelque balafre au milieu du visage, ou quelqu'incision cruciale au haut de la tête; et ce n'est pas contentement pour un homme avide de gloire. Je vous conseille pourtant de ne vous en point chagriner, et de prendre le tout en patience. J'avois cru, lorsque vous vous fîtes naturaliser en France, que c'étoit pour mettre à couvert les biens immenses que vous possédez en ce pays-ci, en cas d'accident; mais je vois bien que ce n'étoit que pour pouvoir exterminer sans scrupule tout autant d'Anglois de la princesse Anne, qui se trouvoient en votre chemin; et c'est fort bien fait à vous. Cependant, si je n'avois pas peur de vous mortifier, je vous dirois que, quoiqu'on parle beaucoup de vous ici, on ne laisse pas de parler assez diversement de votre conduite; les uns disent que vous êtes trop insolent, et que vous faites trop l'entendu à l'égard des enne-

mis; et les autres assurent que vous ne vous faites pas assez valoir auprès de ceux qui vous veulent du bien, et qui vous en peuvent faire. Quoiqu'il n'y ait pas grand mal à tout cela, examinons un peu vos actions depuis que vous êtes dans le service, pour voir si on vous accuse avec raison :

Lorsqu'à Nerwinde on combattit,
Et que l'Angleterre alarmée
Eut appris par la renommée
La disgrâce qu'elle y souffrit,
Tout son parlement en pâlit;
Mais votre excellence, animée
Par les dangers et par le bruit,
Par les canons et leur fumée,
Mais plus que tout cela, charmée
De voir leur Orange interdit,
Se mit en tête, à ce qu'on dit,
De prendre toute son armée;
Mais ce fut elle qui vous prit.

Voilà le premier chef d'accusation qu'on avance contre vous. Il est vrai que, si vous aviez été suivi dans cette action téméraire, peut-être que cette grande journée eût été beaucoup plus sanglante pour les ennemis, et beaucoup moins pour nous. Que ne dit-on point de ce que vous aviez mené les Portugais si gaillardement dans votre première campagne en Espagne, et de ce que vous aviez poussé messieurs leurs alliés si

loin, qu'on fut contraint de vous rappeler, de peur qu'il ne restât plus rien à faire en ce pays-là pour les autres? J'ai eu beau leur dire qu'au moins, depuis votre retour, vous n'avez point fait de faute, et qu'il me paroissoit que vous aviez rendu bon compte, depuis votre arrivée en Languedoc, de tous les fanatiques des Cévennes, sans compter la harangue que vous avez faite, en manteau noir et en collet uni, pour le service du roi, à votre réception en qualité de président au parlement de Montpellier; ils n'ont pu disconvenir de cela; mais ils ont traité d'extravagance la confiance avec laquelle, pour obéir aux ordres du roi, vous avez attaqué et pris une place qu'on jugeoit imprenable, et ils ont fort désapprouvé la dureté avec laquelle vous avez fait tuer à vos côtés deux ingénieurs qui se seroient bien passés du soin que vous aviez de les animer par votre exemple. Ils disent bien autre chose de la campagne que vous avez faite en Espagne avant celle-ci; car, outre qu'elle a été de près d'un an, au lieu qu'on n'y restoit autrefois que six semaines de suite, ils disent que vous avez absolument contrevenu aux lois de la guerre, d'autant que s'il est permis de faire pendre le commandant d'un château, qui, avec cent ou cinquante hommes, aura arrêté une grande armée, et fait tirer le canon avant que

de se rendre, à plus forte raison mériteriez-vous d'être roué pour n'avoir jamais quitté de vue une armée de trente-cinq mille hommes, d'en avoir retardé la marche, et de l'avoir pensé désoler avec trois ou quatre mille chevaux ou dragons que vous aviez. Pour moi, je trouve qu'ils ont raison, quand ce ne seroit que par l'alarme que vous avez donnée à tous vos amis pour vous; car on assuroit si positivement, non-seulement que vous étiez en danger, mais que vous étiez perdu, que moi, qui vous connois, et qui sais le peu d'empressement que vous avez de mettre votre personne en sûreté, j'ai fait dire je ne sais combien de messes pour le repos de votre âme, dont vous me rendrez l'argent quand il vous plaira.

Enfin, après toutes ces erreurs, on vous soupçonne d'avoir eu beaucoup de part au retour du roi et de la reine d'Espagne dans leur ville capitale, et d'avoir contribué de quelque chose au rétablissement de leurs affaires, sans vous en hausser ni vous en baisser. Je ne sais si c'est le désintéressement ou l'humilité qu'on vous reproche dans tout ce procédé; mais je sais bien que, si c'étoit à recommencer, vous n'en auriez point d'autre.

Je voudrois bien pouvoir vous mander ce qu'on dit de vous sur cette victoire mémorable

que les armes du roi viennent de remporter; mais cela est trop grand et trop élevé pour la prose.

Il faudroit prendre la trompette
Dont on célèbre les travaux
Des demi-dieux et des héros :
Une victoire si complète
Est digne des tons les plus hauts.
Pour nous, qui, dans cette retraite,
Soit sur le bord de nos ruisseaux,
Soit dans nos bois ou sur l'herbette,
N'avons pour répondre aux oiseaux
Que les fredons de la musette,
Et qui sur d'humbleschalumeaux,
Chantons pour Iris ou Nanette,
En menant paître nos troupeaux,
Nous remettons à la gazette
Le détail éclatant de vos exploits nouveaux.
Notre muse frivole et quelque peu coquette,
Dans l'indolence et le repos,
N'aspire qu'à la chansonnette ;
Et notre veine n'est pas faite
Pour le sublime et les grands mots.

LETTRE

AU MÊME (en Espagne).

A Paris, le 6 février.

S'IL est vrai, mon cher duc, que vous m'ayez écrit deux lettres de suite, il faut que le secré-

taire de vos dépêches ait mis la première dans son porte-feuille, au lieu de la mettre à la poste; car il n'y a que celle du 18 du mois dernier qui soit parvenue jusqu'à moi. Je ne laisserai pas de vous remercier de toutes les deux; car elles me font voir que l'air de Valence est aussi tendre que celui du jardin de la princesse de Clèves; il vous fait dire les plus jolies choses du monde sur un climat qui, sans être peuplé d'autant de petits Amours que vous y trouvez de coulans ruisseaux, de cassines, d'orangers, de melons et de pois verts, ne laisse pas d'avoir en hiver, comme en été,

D'un favorable ciel les regards amoureux.

Je comprends fort bien qu'un homme qui fait bassiner son lit ici pendant la canicule, n'a tout au plus besoin que d'une alèze dans ce pays-là. Au reste, j'ai fait ce que j'ai pu pour m'informer de la route que le seigneur Cupidon avoit prise depuis qu'on l'a proscrit où vous êtes,

Et que des terres de Murcie
Inquisiteurs ou grands Prévôts,
Persécuteurs des Huguenots,
L'ont banni, pour fait d'hérésie.

Mais, quoiqu'il se réfugie en France, comme vous l'aviez prévu, je n'en ai pu rien apprendre

à notre cour. Il est bien vrai que le chevalier La Salle croyoit l'avoir trouvé chez une certaine veuve qu'il poursuit depuis quelque temps, et qu'un proche parent de la comtesse vouloit le trouver auprès d'une certaine *piccioline* de nouvelle édition; cependant il est certain qu'il n'a jamais mis le pied chez l'une ni chez l'autre. Mais pourquoi fatiguer si long-temps votre curiosité? voulez-vous savoir où il loge à présent?

Lorsqu'il s'est vû si maltraité
Dans vos climats à fleurs d'orange,
Il s'est doucement dérobé
A cette nation étrange,
Pour se mettre ici chez un ange,
Qu'on connoît sous le nom d'Hébé :
Pouvoit-il être mieux tombé,
Puisque sur mille cœurs chaque jour il se venge
De votre insensibilité?

Ne me demandez point qui est cette Hébé; si vous avez jamais l'honneur de la voir, vous m'en direz des nouvelles, et vous ne trouverez pas qu'il soit aussi facile de s'en défendre, qu'il vous l'a été de traiter de haut en bas notre donneuse de toison, et toutes les autres chimères de Madrid. Mais parlons d'autre chose. J'ai été charmé d'apprendre que vous vous promeniez sur vos terres, et de voir que vous ayez daté votre lettre de votre château de Xerica; je m'é-

tonne que la gazette ne nous en ait rien dit, elle qui s'exerce depuis quelque temps à publier ici tout ce que vous faites là-bas; car

La vagabonde Renommée,
Qui tous les courriers devança,
A haute voix nous annonça
Qu'un héros qui ressemble à Charles Borromée,
Avoit, aux plaines d'Almanza,
Pris et battu toute l'armée
Des Anglois et du Bracança.
Elle nous dit encor que, devant Lérida,
Elle vous avoit vu tout couvert de fumée,
Sur un assez vilain dada,
Quand la garnison alarmée,
De ses remparts vous regarda,
Non pas comme ce saint qui la douceur prêcha,
Mais comme une furie à sa perte animée,
Criant partout : *mata, mata!*
Mais la déesse se garda,
Quoiqu'à tout dire accoutumée,
De nous parler de Xerica.

Elle nous a pourtant dit un mot du beau gouvernement que sa majesté vous a donné de si bonne grâce; elle n'a pas même oublié les lettres félicitatoires des magistrats de votre bonne ville de Limoges, non plus que les beaux vers que le procureur fiscal a faits sur ce sujet. Adieu, notre cher brochet. La belle Nanette ne savoit plus sur quel pied danser au bal de Marli, ni à

la mascarade de St.-Germain, tant elle se désespère de ce que vous n'avez pas eu le courage de pousser jusqu'ici, sous prétexte des ordres du roi! Si votre absence dure encore quelque temps, je ne sais ce que cette pauvre dame deviendra, tant elle engraisse.

LETTRE

AU MÊME.

Monseigneur,

Le sieur de La Salle, secrétaire de vos commandemens pour les dépêches étrangères, s'est assez bien acquitté de la commission que vous lui aviez donnée, de m'assurer de l'honneur de votre souvenir; mais en termes moins recherchés que ceux dont il s'est servi pour me donner une idée de votre réception. A la vérité, l'ébauche de cette peinture n'est, à proprement parler, que croquée. Les connoisseurs y découvriront sans doute des traits hardis; mais, pour moi, je n'y connois rien, sinon qu'on a volontiers soif à Bordeaux, que le vin y est bon, et qu'il en boit beaucoup; car il a jugé à propos de quitter le style figuré, pour m'informer tout

familièrement de ces particularités. C'est aussi fort uniment qu'il me mande l'illumination de certaine forêt, que je croirois faite à votre intention, comme les précédentes, n'étoit qu'il ajoute que cette dernière coûte beaucoup à quelqu'un qu'il ne nommoit point. Au reste, je n'attendois que la nouvelle de votre heureuse arrivée, pour vous en féliciter; mais comment m'y prendre? c'est l'usage pour ces sortes de complimens, d'emprunter le langage des vers, et je n'en sais plus faire; il faut être de bonne humeur pour cela; et trouve-t-on ici de quoi s'y mettre depuis votre départ; ici où l'on ne respire que par habitude, et non pour jouir de la vie; où l'on aime sans succès, où l'on rime sans raison, et où l'on se marie sans savoir pourquoi?

Le solitaire Saint-Germain,
Jadis passablement fertile
A produire un couplet badin
Et quelquefois un peu malin,
N'est plus à présent que l'asile
D'un ennui qui n'a point de fin,
Et de ce loisir inutile
Qui pèse plus que le chagrin;
Ce n'est plus qu'un désert stérile
Où Phébus perdroit son latin,
A vouloir seulement d'un chétif vaudeville
Nous inspirer quelque refrain;

Mais dans vos climats de Guyenne,
Tout est esprit, agrément ou beauté ;
Et chez cette race *ancienne*
Et sa vive postérité,
Ce n'est pas une nouveauté
De voir que l'esprit y soutienne
L'immortelle vivacité,
Dont d'âge en âge, à part la sienne,
Les deux sexes ont hérité.

C'est donc aux beaux esprits de cette province, où ils abondent, qu'il faut remettre le soin de vous entretenir galamment sur votre arrivée. Comme je ne doute point que la chose ne soit déjà faite, j'espère que vous nous ferez part de quelques-uns de ces nouveaux ouvrages; je voudrois voir aussi, s'il vous plaît, votre compliment à messieurs du parlement, que je crois court et bien tourné; et en même temps la harangue de M. le premier président, qu'on tient élégante et fleurie, quoique le sieur de La Salle ne m'ait parlé que de son maître-d'hôtel et de son cuisinier. Mais, à propos de vos poëtes de Guyenne :

Vous souvient-ils des deux Gascons
Qui des rives de la Gironde,
Qui coule devers vos cantons,
Avoient ici jadis amusé tant de monde
Par leur épître et leurs faux noms?
Que s'ils n'ont pas suivi les ombres

Du fameux comte de Grammont
Et du rare Saint-Évremont
Dans la nuit des royaumes sombres,
Je ne doute point qu'à Bordeaux
Vous n'ayez reçu leur hommage
En stances, sonnets, madrigaux;
Ou bien que, dans quelque autre ouvrage,
Ils ne vous en aient dit deux mots;
Sur-tout tandis que le rivage,
La terre, l'onde et les vaisseaux
Brilloient de mille feux nouveaux,
Dont le surprenant étalage
Eût fait honte aux jours les plus beaux;
Que tous les dieux du voisinage,
Dieux des forêts, dieux des roseaux,
Dieux de tout sexe et de tout âge,
Jusqu'aux nayades des ruisseaux,
Escortèrent votre équipage,
Lorsqu'on vous reçut aux flambeaux.

Je crois, monseigneur, qu'il faisoit bon vous voir tenant votre gravité, au milieu de ce cortége de demi-dieux champêtres et de nymphes aquatiques, principalement si ces dernières étoient aussi négligées, qu'on les peint d'ordinaire.

On tient pour chose très-certaine
Que l'une d'elles, se haussant,
Car on n'approchoit pas sans peine,
Reconnut Nanette en passant,
Pour avoir un jour dans la Seine

Vu cet éclat éblouissant
Qu'elle répandoit sur la plaine,
Tel qu'y répand le jour naissant.
S'il est vrai, ladite Nayade
N'auroit pas fait peu de chemin,
Fût-ce sur un cheval marin,
Car lointaine est la promenade
Depuis les eaux de Saint-Germain
Jusqu'à celles de cette rade
Où, pour vous recevoir, tout Bordeaux à dessein
Étoit en nocturne parade;
Où les Jeux et les Ris, par ordre en embuscade,
Ici sous ombre d'un festin,
Et là de quelque sérénade,
Veillèrent jusqu'au lendemain.

Adieu, monseigneur; je ne vous dis rien en fait de nouvelles, persuadé que *Mamzelle* vous mande toutes celles d'ici, et que votre correspondant de Dangeau fait régulièrement copier quelques articles de son journal, pour ne vous pas laisser ignorer ce qui se passe à la cour et à la ville.

LETTRE

A MESDAMES LES COMTESSES DE DRUMMOND ET DE PLOYDON (à Forges.

NYMPHES, qui n'aimez pas le vin,
Et qui ne laissez pas de boire
A longs traits, dès le grand matin,
Avec le reste de l'histoire
Du plus ennuyant des séjours
Qui soient au reste de la terre,
J'entends depuis que les Amours
Se sont retirés vers le Cours,
Près de notre astre d'Angleterre,
Nous vous adressons cet écrit,
A vous que Cupidon adore,
Belle comtesse, à ce qu'on dit,
Et certain personnage encore,
Qui chez vous n'a pas grand crédit.

A vous aussi, charmante Flore,
Pour qui Lysandre perd l'esprit,
Vous que l'on prendroit pour l'Aurore,
Quand vous sortez de votre lit;

Quand je dis que nous vous écrivons, remarquez, s'il vous plaît, mesdames, que je ne fais que tenir la plume, et que le reste de cette lettre est de l'aimable nymphe qui fit ce bel

acrostiche et cette sauglante satire contre le brochet de Fitz-James :

Pour moi, dont depuis quelque temps
La cour de Saint-Germain se lasse,
Et des rogatons du Parnasse
Que j'entremêle avec mes chants,
J'aurois ici mauvaise grâce
De joindre à tous les agrémens
Que la belle Henriette place
Dans ces sortes d'amusemens,
Des rimes qui lassent les gens,
Et des vers qu'on trouve de glace.

Écoutez donc ce qu'elle va vous dire ; ne croyez pas que l'on vous écrive de gaîté de cœur, et n'allez pas vous mettre dans l'esprit qu'il est inutile de répondre à des gens qui n'écrivent que pour n'avoir rien de mieux à faire. Il nous faut une réponse, et de plus, une réponse dans le style de cette lettre. Ne vous en excusez pas sur votre insuffisance ; mille gens font des vers où vous êtes, et mon aide-de-camp m'assure que si vous aviez besoin de secours, vous n'auriez qu'à vous adresser à la dame qui fit autrefois de si beaux vers pour le cordelier de Pontalie ; cela me donne une grande envie de la connoître ; car ce même aide-de-camp,

Qui se connoît en caractères,
M'assure qu'elle a l'agrément,

L'esprit, la grâce et les manières
D'une comtesse de Feuquières,
Dont il me parle à tout moment.
Je vous en fais mon compliment;
Car, à vous autres étrangères
Qui vivez là tout doucement,
Ces qualités sont nécessaires;
Mais, mes compagnes, gardez-vous
Des honnêtetés de l'époux;
Il est tout plein de politesse
Pour des nymphes de votre espèce,
Affable, officieux et doux;
Mais qui ne sait que là-dessous
L'amour se cache avec adresse,
Pour être souffert près de nous?

A cet endroit de la lettre, *Mamzelle*, qui prend les eaux aussi bien que vous, s'étant retirée pour un moment, me laisse le soin de vous mander les nouvelles d'ici. Vous n'y trouverez pas votre compte; cependant il faut bien lui obéir. Je vous dirai donc, en premier lieu, que

L'Amour ne bat plus que d'une aile
Dans ce solitaire séjour,
Où jadis il tenoit sa cour;
Cependant certain cœur fidèle,
Qu'il déchire comme un vautour,
Y soupire encor nuit et jour,
Et pour une beauté cruelle
Brûle sans espoir de retour;
Mais ce n'est pas une nouvelle.

Au moins n'en est-ce pas une pour vous; et, quand vous saurez que je suis ce cœur fidèle, vous n'aurez pas de peine à reconnoître celle qui cause mon tourment. Mais quittons un sujet qui sans doute vous attendrit vous-mêmes, pour vous dire quelque nouvelle moins funeste. Vous saurez donc que madame J..... est allée s'établir à Paris, à la très-humble prière de son mari, curieux de la revoir, et plus curieux encore de la voir éloignée du berger P.... A l'égard de votre ami M. le M... sa santé, Dieu merci, n'est pas mauvaise, à la réserve de certaines langueurs dont madame sa femme n'est pas trop contente. Mais voici bien une autre nouvelle :

L'historien Sheridan, Ronquy le pulmonique, et le chevalier Ellis, avoient eu dessein de vous suivre aux eaux; mais j'ai rompu la partie, de peur que voyant arriver à Forges tant de figures décharnées, on ne s'imaginât que la famine est à St.-Germain. J'aurois à la vérité donné les mains à leur départ, si madame Dillon, par exemple, madame Talbot, son époux, et le vôtre, belle comtesse, avec M. le prieur, eussent été du voyage; car ce sont des figures à faire honneur aux lieux où ils ont été nourris. Au reste, le nombre de nos buveuses d'eau augmente depuis votre départ; toutes nos jeunes nymphes paroissent en avoir besoin, sans compter le sei-

gneur de Riane, à qui les médecins les avoient ordonnées pour les pâles couleurs :

Aux beautés que ce mal possède,
Aux teints qu'il dépouille de fleurs,
Enfin pour les pâles couleurs,
Les eaux sont l'unique remède
Dans cette cour, non pas ailleurs.
Mais d'un autre que l'on propose
Quand l'effet seroit tout certain,
Il le seroit chez nous en vain;
Il n'en seroit pas autre chose;
Car où trouver à Saint-Germain
Apothicaire ou médecin,
Digne d'en préparer la dose.
A Forge, il n'en va pas ainsi;
Là, pour ranimer un teint blême,
Et pour d'autres besoins aussi,
Chaque malade, Dieu merci,
De tous les secours est à même,
Tandis qu'on n'en a point ici.
Ainsi, trop aimable comtesse,
Vous reprendrez cet embonpoint
Que nous vous souhaitons sans cesse;
Et du printemps pour la déesse,
A Forges je ne doute point
Que de bon cœur on ne s'empresse
A l'assister dans son besoin.

Dans ce moment, la nouvelle arrive du mariage de la cousine Taubin. Vous souvient-il, comme l'autre jour, quand son premier mari (Dieu veuille avoir son âme!) mourut ici d'apoplexie,

elle vouloit à toute force qu'on l'enterrât avec lui? Cependant, voyez un peu ce que c'est que ces pauvres veuves! celle-ci étoit si tourmentée d'affliction, qu'elle a été obligée de prendre ce mari pour ne plus songer à l'autre. Voilà quant aux nouvelles. Vous trouverez bon à présent que je vous donne quelques petits avis sur ce qui vous regarde. Je sais premièrement que vous êtes toutes deux faites à peindre, et

Qu'il suffit de ces seuls attraits
Que vous tenez de la nature,
Sans ornemens et sans parure,
Pour que tout Forges coure après;
Que l'une et l'autre, en étamine,
Par cette taille noble et fine
Que vous ont *accordé* les cieux,
Feriez des exploits merveilleux,
Et sur les cœurs, je m'imagine
Que vous régneriez en tous lieux,
Depuis Forges jusqu'à la Chine,
Sans autre secours que vos yeux.

Cependant ne vous fiez pas absolument au simple appareil. Il est vrai que le matin vous pourrez être comme il plaira au Seigneur, en prenant les eaux; mais, lorsque vous serez priées à dîner, et je souhaite que cela vous arrive souvent, pour cause, faites, s'il vous plaît, la revue de vos hardes, et parez-vous de celles que vous ne mettez ici que dans les grandes occasions;

ensuite, lorsqu'on vous menera voir le beau monde, ceci s'adresse à vous, comtesse, tenez-vous bien droite, le menton pas tant en avant, et les coudes pas tant en arrière qu'à votre ordinaire; cachez vos mains, et montrez vos pieds, c'est-à-dire, faites voir comme on les porte à notre cour; mais sur-tout n'oubliez pas cette pointe artificielle et fatale aux officiers des gardes-du-corps. Pour vous, belle Flore, prenez-moi cet air enchanté qu'on vous voit lors qu'il vous arrive de ne pas trembler en dansant;

Munissez-vous de cet air tendre,
De cet éclat vif et serein
Qui se répand sur votre teint,
Qui pour le printemps vous fait prendre,
Et pour lequel c'est le destin
De l'infortuné don Lysandre,
Qui fait des vers à Saint-Germain,
De se noyer ou de se pendre.

Au milieu de ces instructions, *Mamzelle* arrive de son expédition avec certains couplets que nous avions faits ensemble pour la princesse. Quoique vous les ayez déjà vus, elle veut que je vous les envoie, pour les chanter dans les compagnies où vous ne saurez que dire; car encore faut-il bien vous aider de quelque chose pour ces occasions. Au reste, elle me gronde fort de ce que j'ai gâté sa lettre par cette gazette

de nouvelles frivoles que j'y ai fourrées en son absence. Voilà, mesdames, comme je suis traité dans cette cour; vous savez depuis long-temps que je n'y ai pas plus de vogue en fait de rimes, qu'un prophète n'a de crédit dans son pays.

Jadis, avoué de Phébus,
Pour badiner, je sus en mètre
Rimer couplets et tels rébus
Qui furent assez bien reçus;
Mais je n'ose plus me promettre
A Saint-Germain que des rebuts;
Car tout ce qu'on veut m'y permettre,
C'est d'envelopper cette lettre,
D'écrire ensuite le dessus,
Au messager de la remettre,
De la cacheter, et rien plus.

LETTRE

AUX MÊMES.

A St.-Germain, le 10.

Au nom de Dieu, mesdames les comtesses, où avez-vous trouvé le commis qui a fait votre réponse? Il nous paroît bien un des plus gentils officiers que vous eussiez su employer. C'est grand dommage que vous ne lui ayez pas per-

mis d'écrire lui-même ce qu'il a fait pour vous; car, sans vous offenser, en copiant ses vers, vous les avez, par-ci, par-là, tout doucement estropiés. Il est vrai que ceux qui sont échappés à votre colère, dans leur entier, nous font voir que vous avez mieux choisi que *Mamzelle* en fait de secrétaire :

Il n'est pas natif de la Haie,
Celui de qui l'esprit coquet,
Et dont la muse vive et gaie
Pour Madelon fit un bouquet;
Et je jurerois bien, comme de chose vraie,
Que l'écrivain qui vous défraie
L'une et l'autre dans ce paquet,
Connoît le prix des vers qu'il fait.
Pour nous autres, rimeurs de Saint-Germain en Laye,
Qui n'allons fredonnant qu'au coin de quelque haie,
Il a bien rabaissé notre petit caquet;
Nous en avons l'oreille basse,
Et nous avons fait un serment,
Moi, de renoncer au Parnasse,
Et Lysandre, au titre d'amant,
Sans aller ridiculement
Faire rire la populace,
En vers, ou bien en soupirant
Sur les rebords de la terrasse,
Comme nous faisions ci-devant.

Voyez un peu de quel plaisir vous priviez St.-Germain, en nous envoyant les vers de votre auteur de Forges! La description qu'il nous

fait du séjour que vous habitez, fait dresser les cheveux à la tête, et vous ne sauriez croire

Combien pour vous ici l'on souffre
De vous voir, en si mauvais air,
Avaler le nitre et le soufre,
Et rendre apparemment le salpêtre et le fer;
Au mois d'*Août* y voir l'hiver,
Et n'appeler ce lieu qu'un gouffre;
Pour moi, je crois que c'est l'enfer.

Nos nymphes, charmées de voir, dans une lettre de Forges, des vers tout autrement tournés que ceux dont on leur rompt la tête ici, ont eu tant de curiosité pour le nom de l'auteur, qu'elles ont fait donner la question à votre courrier pour le savoir. Le pauvre garçon vous a été fidèle autant qu'il a pu; mais enfin la force des tourmens a vaincu sa constance, et lui a fait déclarer que c'étoit un certain gazetier de Londres, nommé M. Triste, et qui loge chez vous *incognito*. Comme je m'imagine que vous n'avez pas appris aux habitans de Forges, de quelle manière vous autres tyrans de notre cour donnez la question, il est bon d'en dire ici quelque chose.

Vincent le Blanc dit que dans les pays chauds on met un homme tout nu, et que l'ayant frotté de miel, on l'expose au soleil. A la vérité, vous ne déshabillez pas le criminel dans ces occa-

sions, mais du reste c'est presque la même chose.

D'abord vous montrez au coupable
De ces airs attrayans, dont les feintes douceurs
Portent jusques au fond des cœurs
Certain poison inévitable,
Qui ne fait sentir ses ardeurs
Que pour rendre plus misérable
L'amant soumis à vos rigueurs ;
Ensuite, un regard homicide,
Si j'osois, je dirois perfide,
Vient lancer sur le malheureux
Ces traits enflammés et ces feux
Qu'on sent sous la zône torride.

Ainsi, la force des appas,
Dont vos yeux et votre figure
Présentent le brillant amas,
Pour donner aux gens la torture,
Fait dire ce qu'on sait, c'est une chose sûre,
Et souvent ce qu'on ne sait pas.

Adieu, mesdames. *Mamzelle* m'ordonne de vous dire que vous auriez pu faire votre réponse plus longue, puisque les vers ne vous coûtent que la peine de les écrire; et moi, je vous prie bien humblement de remercier votre secrétaire des louanges qu'il trouve bon de me donner; je sais qu'elles ne m'appartiennent pas; mais des gens en nécessité prennent tout ce qu'on leur donne :

Adieu, comtesses de renom;
Revenez de votre voyage,
Avec l'embonpoint du bel âge;
Mais pour grosses et grasses, non;
Il ne feroit pas encor bon
Vous montrer dans cet équipage.
En attendant, dans le canton
Où vous tenez votre ménage,
Faites jour et nuit bon visage
A ce favori d'Apollon
Dont vous empruntez le langage;
Et dans cette humide saison,
Où tous les buveurs du village
Gardent par force la maison,
Pour rire, écoutez le ramage
Du ménétrier Grizillon.

LETTRE

A MADEMOISELLE B***.

A St.-Germain, le 12 août.

Que puis-je faire, mademoiselle, pour ne vous être plus insupportable? J'ai honte d'être encore en vie, après avoir mérité votre indignation, et après les assurances que je vous avois données dans ma dernière lettre, de ne vivre plus que quelques jours; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire à mon aventure, c'est que la

violence du désespoir, qui fait chercher aux autres des solitudes pour gémir, des arbres pour se pendre, et des rochers pour se précipiter, m'a conduit au beau milieu de Sceaux, le même jour que la danse, la comédie, la musique, les feux d'artifice, et toutes les beautés de l'univers, excepté celles de votre famille, s'y étoient rassemblées pour la fête de Châtenay. Je fus d'abord tenté d'en troubler la célébration par un événement tragique; car, croyant bien que je ne trouverois jamais une plus belle occasion de me punir, et de signaler mon repentir, j'étois sur le point d'assembler la compagnie autour de moi, de leur dire que vous étiez la plus charmante personne du monde, et moi le plus grand coquin; et, après vous avoir nommée trois fois, avec trois horribles soupirs, de me donner trois coups d'épée tout au milieu du cœur; mais faisant réflexion que je suis à vous absolument, j'ai cru que je ne devois pas me tuer sans votre permission; et qu'en attendant que vous eussiez la bonté de me l'accorder, je ne ferois pas mal de donner toute mon attention aux magnificences de cette fête, pour vous en faire une espèce de relation; mais comme ces récits demandent un peu d'ornement, et que je suis dans une situation trop déplorable pour la poésie françoise, trouvez bon, mademoiselle, que dans les en-

droits où il sera question de vers, j'appelle quelque muse d'Angleterre à mon secours; car, avant que de vous parler des préparatifs et du spectacle, il est bon de vous nommer les principaux de ceux qui s'étoient rendus à Sceaux pour y assister; c'étoient M. le duc, mademoiselle d'Enguien, M. le comte d'Harcourt, autrefois abbé de ce nom, madame sa femme, madame la duchesse d'Albemarle, recommandable par son érudition, monsieur le duc et madame la duchesse de Nevers avec mademoiselle leur fille, madame la duchesse de la Ferté et madame de Mirepoix, madame la duchesse de la Feuillade, madame la duchesse de Quintin; madame la comtesse de Dreux, madame de la Vieuville, madame la comtesse de Lussan, madame la marquise de Moras, madame la comtesse d'Artagnan, M. le duc de Coaslin, M. le président de Mesmes, M. le marquis de Lassay, M. le baron de Ricousse, M. Carill, gentilhomme anglois, et M. de Fimarcon. Remarquez, s'il vous plaît, mademoiselle, que cette liste n'est qu'un très-petit dénombrement de ceux qui étoient priés, et que la cour ordinaire de madame du Maine, avec l'ordre entier de la Mouche, dont je ne parle point, étoit de la fête. Toute cette compagnie partit dimanche, neuvième du mois, à une heure après midi,

pour se rendre à Châtenay, distant de Sceaux environ de quinze stades; il se trouva des voitures toutes prêtes pour la compagnie que je viens de nommer; madame la duchesse de la Ferté, qui par hasard m'aimoit ce jour-là, me fit l'honneur de me mettre avec elle et madame de Mirepoix, dans une calèche ouverte, où deux personnes des plus minces, dans la saison la plus froide, seroient en danger d'etouffer.

Il faut avouer que les faveurs du beau sexe seroient bien précieuses, si elles étoient plus durables; les dames, qui m'avoient distingué par cette préférence, s'en repentirent apparemment; car elles dirent que j'avois été de très-mauvaise compagnie pendant le voyage. Si je voulois vous mander en détail ce qu'il y avoit de rare et de magnifique dans la célébration de cette fête, je n'aurois jamais fait; imaginez-vous que le premier spectacle qui se présenta, lorsque tout le monde fut arrivé, fut une galerie de plain-pied au jardin, dans laquelle il y avoit une table de vingt-cinq couverts, où vingt-cinq dames, plus belles les unes que les autres, se placèrent; dans la même galerie, une autre table de dix-huit ou vingt couverts fut servie en même temps pour M. le duc, M. le duc du Maine, et pour une partie des hommes; mais il faut voir de quelle magnificence, de quelle

profusion, et de quelle délicatesse tout cela fut servi.

C'est la vérité, mademoiselle; car il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que vous autres Angloises qui ayez des yeux brillans et des teints fleuris. Toutes ces dames paroissoient autant de déesses qui s'étoient mises à la table pour prendre une tasse de nectar et quatre doigts d'ambroisie; à la droite de son altesse, étoit madame de Nevers; à sa gauche, madame de la Feuillade.

Si je louois chacune de ces divinités autant qu'elle le mérite, je ferois un poëme au lieu d'une lettre; disons pourtant quelque chose de mademoiselle de Nevers, digne héritière de l'esprit de monsieur son père, et des charmes de madame sa mère....

(*On a omis ici quelques vers anglois, à la louange de cette demoiselle*).

Les autres beautés me pardonneront si je n'en dis rien de particulier; ce n'est pas qu'elles ne le méritent; mais il faut du tour et de la délicatesse pour rendre les louanges agréables; et c'est ce que je n'ai pas.

Au sortir de la table, on se mit à jouer pendant que tout se préparoit pour la comédie. La salle où elle fut représentée étoit au milieu du

jardin; c'étoit un grand espace couvert, et environné de toiles, où l'on avoit élevé un théâtre, dont les décorations étoient entrelacées de feuillages verts, fraîchement coupés, et illuminées d'une prodigieuse quantité de bougies. La pièce en trois actes, est de M. de Malézieu; elle étoit mêlée de danses, de récits et de symphonies; et, afin que vous ne puissiez douter qu'elle ne fût représentée dans toute sa perfection, vous saurez que madame la duchesse du Maine y jouoit; mademoiselle de Moras, M. de Malézieu, M. Crom, M. Landais, M. Dampierre, M. Caramon, et un officier de l'artillerie, dont j'oublie le nom, en étoient les acteurs; pour les intermèdes, c'étoient Balon, Dumoulin et les Allards qui formoient lès entrées; les paroles du prologue et des récits étoient de M. de Nevers pour l'italien, et de M. de Malézieu pour le françois, excellemment mises en musique par Matair, et le tout exécuté par les voix et les instrumens de la musique du roi. Le spectacle dura trois heures et demie, sans ennuyer un moment; il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu de la représentation, par un laquais de madame d'Albemarle, qui, pendant qu'on étoit le plus attentif, et qu'on suoit à grosses gouttes, fit lever tout le monde pour porter une coiffe et une écharpe à sa maîtresse, de peur du serein;

Dieu sait les bénédictions qu'on donnoit à son laquais et à la délicatesse de son tempérament. Le souper fut encore plus magnifique que le premier repas; les dames s'y présentèrent avec les mêmes charmes, et quelque chose de plus; les applaudissemens fournirent les premiers entretiens; on se mit de bonne humeur; les faiseurs d'*impromptus* ajoutèrent quelques plats de leur façon à ceux de l'entremets; M. de Nevers commença; un homme qu'on prit pour moi, poursuivit, et ne fit rien qui vaille. Je ne vous envoie pas ces ouvrages, parce que vous avez assez mal reçu ceux que je vous ai déjà envoyés. Après le souper, on tira force fusées, et à une heure après minuit le bal commença; je ne vous dirai point à quelle heure il finit, car je me retirai à la petite pointe du jour, qu'on ne faisoit que commencer les contre-danses; je regagnai Sceaux, j'y dormis deux heures, et quand j'en suis parti, je ne doute pas qu'on ne dansât encore à Châtenay. Voilà, mademoiselle, le récit abrégé d'une fête que vous trouverez beaucoup plus circonstanciée dans le premier Mercure.

LETTRE

A LA MÊME.

A Paris, le 1.er septembre.

Charmé déjà de tout ce qui vous rend aimable, je viens de l'être de votre miséricorde et de votre bonté; elles sont si marquées dans la lettre que je reçus hier, que je ne vous offenserai jamais, si ce n'est par une trop grande assiduité à vous marquer mes respects et mon attention pour vous. Nous avons hier eu la noce et toutes les cérémonies, je veux dire la noce de mademoiselle Butler, autrefois dite le petit Violon. Quand je dis *et toutes les cérémonies*, je n'entends pas parler de nos noces de St.-Germain, où les nymphes et les déesses, plus belles que l'astre du jour, se marient pendant les ténèbres de la nuit, comme des hibous et des chats-huants, et vont promptement se retirer avec leurs époux ſortunés, comme s'ils venoient de faire une mauvaise action. Nous nous sommes mariés en plein midi, au milieu de Paris; nous avons eu sept ou huit mille personnes qui nous attendoient sur le passage, en allant et en revenant, et un festin à dîner et à souper, où

nous étions dix-huit ou vingt à table; ajoutez à cela trois ou quatre des conviés, beaux-esprits de profession, qui se tuoient de dire des gentillesses sur le sujet présent, pour faire rire le marié, et pour faire pleurer la mariée. Je n'ai pas manqué de songer à vous, mademoiselle; car j'y songe toujours, et de souhaiter que vous soyez mariée avec cet appareil, sachant que cela est infiniment de votre goût. Comme je vous ai depuis peu excédée de descriptions, je ne vous dirai rien de plus de cette fête; je vous envoie seulement une liste des présens que l'époux a envoyés la veille des noces, et des habits que la comtesse de Grammont a donnés au Violon, pour cette expédition. Je n'oserois vous dire, mademoiselle, que vous avez le goût le plus juste du monde, après les louanges que vous me donnez; il est vrai que, selon moi, il n'y a pas tant à se récrier sur le.......; mais quand je l'ai loué, je savois bien que c'étoit louer l'esprit, l'âme et le directeur de la cour de....... Je vous sais le meilleur gré du monde de vous souvenir des mouches de Zénéyde, quoique je les aie presqu'oubliées : j'avoue qu'elles ont plus de mérite dans leur petit doigt, que toutes ces autres dont vous parlez. Au reste, je vous prie de croire que j'aurois plutôt jeté le Bélier dans la rivière, que de le lâcher parmi ces précieuses et

ces espèces inconcevables; je vous demande pardon de l'avoir laissé voir à madame C.... et à la famille de Pontalie, avant que de vous l'envoyer. Je vous ai déjà dit qu'il étoit à vous, et fait exprès pour vous; je l'avois fait empaqueter et cacheter bien soigneusement de tous les côtés, à la première nouvelle de l'arrivée de l'Étang à St.-Germain; cependant je viens d'apprendre que ledit l'Étang est venu ici pendant que j'étois à la messe à quatre pas d'ici; qu'il a vu le comte et la comtesse de Grammont, et qu'il n'a pas voulu attendre mon retour, quoiqu'on lui eût dit que je ne serois pas un demi-quart-d'heure à revenir; j'ai été outré de cette brutalité, et s'il ne revient pas, comme on m'assure qu'il n'a garde de faire, je vous en fais mes plaintes. Adieu, belle B....

LETTRE

A LA MÊME.

A Paris, le 17 novembre.

JE n'espérois plus de vos nouvelles, lorsque je reçus hier votre lettre; je ne vous dirai point les réflexions que votre silence m'a fait faire; car, à quoi cela sert-il? Je n'ai murmuré qu'une fois

contre vous, et j'ai trouvé que j'avois tort; mais cela me fait connoître que je suis très-sensible aux moindres marques de votre indifférence. J'ai été fort étonné du froid dont vous faites mention dans le beau climat où vous êtes, parce que votre lettre est datée du 8 octobre; et je ne me suis aperçu que par ce que vous me mandez du voyage du duc de...., que vous vous êtes trompée de six semaines ou environ. Je n'ai bougé d'ici depuis le retour de mon frère, de Fontainebleau; il en étoit revenu dans un état si dangereux, que je l'ai cru à l'extrémité; il s'évanouissoit à tout moment de foiblesse; on ne pouvoit le porter dans sa chaise, de la cheminée au lit, qu'il ne perdît connoissance; et vous, mademoiselle, qui vous plaisez à rendre visite aux agonisans et aux gens nouvellement trépassés, vous l'auriez compté parmi les derniers, à sa maigreur extrême, et à la couleur de son visage; mais il est dans un état tout différent à l'heure qu'il est; il n'a plus de fièvre, et il marche tout seul; ainsi, je ne doute pas qu'il ne soit entièrement rétabli avant que je parte pour Montpellier. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'y être, quoique je sois très-persuadé, comme je vous l'ai toujours mandé, que je n'y trouverai pas mon compte; ma destinée a toujours été d'être beaucoup plus agréable de loin que de

près, sur-tout aux personnes à qui j'avois le plus d'envie de plaire. Mon frère vous fait ses complimens aussi bien qu'à madame votre sœur; il m'a paru que la bonté que vous avez eue, l'une et l'autre, de vous intéresser à sa santé, lui a donné une vivacité, lorsque je le lui ait dit, qu'il n'avoit point encore témoignée depuis sa maladie; et je ne doute pas qu'il ne vous en témoigne sa reconnoissance, après une petite opération qu'on lui doit faire assez loin du visage, et qui, sans être dangereuse, est très-nécessaire, et passablement douloureuse. Je vous sais si bon gré, mademoiselle, d'avoir songé à moi, de m'avoir écrit, et de souhaiter de me voir, immédiatement après avoir vu le berger P...., que, si j'avois auprès de moi le portrait que le Bel fit de vous pendant que vous fricassiez de la fleur d'orange, je me mettrois à genoux devant, et je lui baiserois la main. Cependant, au milieu des choses obligeantes que vous avez la bonté de me dire dans votre lettre, vous ne me faites pas un mot de réponse sur les plaintes que je vous avois faites, de me voir faire des présens de Montpellier, sans y avoir ajouté la moindre chose de votre part; peut-être faites-vous faire une épée garnie de rubis et de diamans, ou quelque belle écharpe brodée de vos chiffres par vos belles mains, telles que la reine Thomy-

ris ou la princesse Placidie envoyèrent au vaillant Spitridate, ou à l'amoureux Constance. Je les recevrai avec le même respect et les mêmes transports; mais je ne vous réponds pas de tuer autant de gens à votre service après. Je pars aujourd'hui pour notre cour, d'où je me donnerai l'honneur d'écrire à madame la grande duchesse, etc.

LETTRE

A LA MÊME.

A Paris, ce 10 mars.

RIEN ne marque si bien votre retour, belle Henriette, que ce que vous avez eu la bonté de m'écrire au bas de la lettre de madame votre sœur; c'est une querelle d'Allemand que vous me faites dès Agde, pour avoir un prétexte de ne me plus regarder à St.-Germain. Dieu veuille bien vous pardonner toutes vos injustices; ce n'étoit pas la peine de vous faire tant importuner, et de vous faire exorciser, comme M. le comte d'Agde me mande qu'on a fait, pour m'écrire des cruautés; je n'ai pas laissé de baiser ces inhumanités, et de vous en remercier, comme je fais bien humblement; car c'est tou-

jours m'écrire, que de m'écrire en colère; et c'est ce que vous ne ferez plus, dès que vos appas ne logeront qu'à trois pas de moi. Je suis si éloigné de me réjouir de ce que votre retour me dégage du vœu de vous aller voir à Montpellier, que j'ai été sur le point de partir pour l'accomplir, dès que j'ai su que vous n'y resteriez plus guère; et j'avois pris ma résolution pour vous suivre jusqu'aux frontières de Portugal, si le.... vous y avoit menée. Il m'a écrit avant son départ de Montpellier, et m'a fait part de votre voyage de Béziers; le chevalier Hall m'a annoncé celui d'Agde; vous avez beaucoup d'honneur, mademoiselle, à lui avoir enseigné l'orthographe. Je vous garde cette dernière lettre, qu'il date de Montpellier, et où il me mande qu'il vous accompagnera jusqu'à Béziers. Au reste, je vous avertis qu'il faudra soutenir votre retour à St.-Germain, avec hauteur et noblesse; car la comtesse et madame N.... sont bien résolues de vous témoigner quelque peu de surprise, de ce qu'après avoir fait la pluie et le beau temps dans les pays étrangers, vous ayez la bonté de revenir parmi nous; mais que cela ne vous embarrasse pas; je me range de votre parti, mademoiselle, envers et contre tous; et moi, qui depuis votre départ n'ai pas été à St.-Germain la valeur de trois semaines de suite, je

vous promets de n'en bouger tant que vous y serez; outre que madame D.... promet de vous mener à Sceaux, à présent que les voyages ont augmenté votre mérite. Je ne vous parle point des aventures modernes de sa bonne amie, madame de....; vous les savez ou vous les saurez, à votre arrivée, mieux que je ne pourrois vous les conter. Jamais carême ne me paroîtra si long que le reste de celui-ci, puisque vous ne devez partir de Montpellier qu'après Pâques. Jurez-moi deux choses, belle Lisette, pour me consoler de ce que vous m'avez trouvé si sot dans une de mes lettres au maréchal; l'une de ces grâces est que vous me ferez savoir positivement le jour que vous arriverez à Essone; et l'autre, que vous viendrez à Pontalie toutes les fois qu'on vous en priera, et que vous n'importunerez point madame votre sœur pour la quitter; je ne doute point que M. le comte ne vous ait fait la plus galante réception du monde, et que cette lettre ne vous trouve encore dans son palais épiscopal; je ne veux point songer au regret que vous aurez de vous quitter l'un et l'autre, pour revenir nous voir; cette idée me feroit de la peine; mais, afin que vous ne soyez pas trop attendrie dans vos adieux, je vous avertis qu'il étudie déjà son compliment pour madame de R...., et que vous n'aurez pas plutôt le dos tourné, qu'il

préparera toutes ses attentions à la bien recevoir. J'espère que vous établirez le sieur de La Salle concierge de la maison de campagne de M. de B.... jusqu'à nouvel ordre; car il ne feroit qu'une misérable figure à St.-Germain, lui qui n'entend pas raillerie.

LETTRE

A LA MÊME.

Toute ma tendresse s'étoit réveillée, et j'allois, belle Lisette, vous en dire deux mots de la seule manière qui m'est permise; c'est-à-dire que j'étois sur le point d'employer la prose et les vers dans une description des mascarades de St.-Germain, lorsque j'ai reçu une lettre du..... dans laquelle il m'apprend que vous m'aviez fait l'honneur de lui dire, que celle que je lui avois écrite sur la prise de Nice étoit la plus sotte lettre du monde; je m'en rapporte infiniment à votre goût, et c'est le jugement que vous venez de me rendre, qui me fait rentrer en moi-même; car je m'étois moqué de la critique des dames du bel air, et des beaux-esprits de Paris, qui se sont soulevés contre quelques couplets faits à

Versailles; mais vous prenez leur parti; c'est plus qu'il n'en faut pour me faire renoncer au désir de rimer, et même à celui de vivre.

Je ne vivois que pour vous plaire;
Je n'espère rien de l'Amour;
A mes vœux Phébus est contraire;
Et je suis plus mal à la cour
De la déesse de Cythère :
Que me reste-t-il en ce jour
Que de m'en plaindre à votre mère?
Mais, comme ce seroit vous faire un mauvais tour,
J'aime mieux mourir et me taire.

Je devrois finir à cet endroit, et vous laisser croire que je suis mort; mais, outre que je ne saurois vous tromper, je suis très-persuadé que vous n'en feriez que rire, et que votre grand plaisir seroit de regarder entre deux yeux un amant à l'article de la mort, pour lui faire manquer son coup, comme vous avez voulu faire manquer la harangue de ce pauvre évêque d'Agde; je vais donc remettre mon trépas jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir, pour vous laisser le plaisir de m'interrompre. En attendant, faisons un petit récit d'une des fêtes de notre cour; ce fut la mascarade du Jeudi-Gras, où d'abord,

Le fils aîné de M......,
Accompagné du preux S.....,
Ayant fait ouvrir la barrière,

D'une contenance guerrière
Montoient deux chevaux de carton;
Leur déguisement et leur danse
Attirèrent tous les regards;
Leurs chevaux dansoient en cadence,
Faisoient tous deux la révérence:
Leurs maîtres paroissoient deux Mars;
Et jamais de cet air en France
On n'a vu danser des housards.
Au beau milieu de cette presse
Dansoit avec vivacité,
Avec grandeur, avec noblesse
Du jeune roi la majesté;
Tandis que, d'un autre côté,
Les Grâces menant la jeunesse,
Les agrémens et la beauté,
D'une extrême légèreté
Suivoient les pas de la princesse;
Et sur leurs pas marchoient les cœurs
Et les respects des spectateurs.
Mais de ces beautés chaque mère
Parut surprise que l'amour,
Ou qu'un peu de tendre mystère,
Qui vont chercher à pareil jour
Quelque petit exploit à faire,
Ne fussent point de cette cour;
L'aventure étoit assez neuve,
Sur-tout en cette occasion;
Mais en ce temps-là Cupidon
De tous ses traits faisoit l'épreuve
Contre la douleur d'une veuve
Qu'il vouloit mettre à la raison.

Mais je ne songe pas au vœu que je viens de faire, et je m'amuse à vous faire des récits quand je devrois me taire. Je finis donc, mademoiselle, en vous demandant humblement pardon de vous avoir ennuyée. On me dit dans ce moment que vous allez, avec madame votre sœur, vous camper à Bayonne, en attendant que M. le duc de.... ait mis l'Espagne en état de vous recevoir; mais je ne veux point croire une nouvelle qui me mettroit au désespoir.

LETTRE

Écrite à M. de Sillery, évêque de Soissons, par Hamilton, qui ne la signa point.

Prélat, qui des prélats savans,
Comme des prélats résidans,
Pouvez passer pour le modèle
(Et cela n'est pas bagatelle,
Tant il en est de notre temps),
Grand merci de tous vos présens,
Et du dernier qui renouvelle
Ceux que vous faites tous les ans.
Le comte, qui pourroit chez la troupe immortelle
Passer pour un des vétérans,
Dit que le vin dont les dieux vont buvans;
Auprès du vôtre en parallèle,

Paroîtroit du vin d'Orléans;
Et, si je me connois en gens,
Le Soissons des prélats est, dit-il, le modèle.
Jadis pasteurs, ou soi-disans,
Pour le monde brûlant de zèle,
De la cour rarement absens,
Alloient de ruelle en ruelle,
L'amour au beau sexe prêchans,
Et la charité fraternelle;
Tandis que leur troupeau fidèle,
En liberté couroit les champs,
Et se paissoit d'herbe nouvelle,
Sans crainte des loups ravissans.

Vous donc, monseigneur, qui savez tout ce qu'on peut savoir dans les belles-lettres, et qui n'avez d'autre soin que celui de vous en cacher, on ne se lasse point d'admirer ici la même modestie dans tous les devoirs d'un véritable pasteur, que vous remplissez si dignement. Le comte de Grammont remarque que, sans crier si haut que font quelques-uns de vos confrères, contre des périls imaginaires ou contre des erreurs déjà proscrites, votre troupeau ne s'égare point, parce qu'il connoît votre voix et qu'il suit votre exemple.

Au reste, on m'a fort grondé de ce que je n'étois pas ici pour répondre à cet endroit de votre lettre où vous attribuez à Pontalie les agrémens de la maison d'Horace. Ne croyez pas

que ce soit trop dire; Pontalie les auroit tous, si vous y étiez avec le vin que vous nous y faites boire; car vous pouvez vous souvenir d'un endroit de ce jardin qui vaut bien celui dont Horace fait une description si agréable :

Quà pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Car rien n'y manque : le pin, le peuplier et le murmure du ruisseau, nous en font souvenir. N'avez-vous point remarqué, monseigneur, dans la même ode, de quelle manière les gens de goût se donnoient du bon temps dans un siècle si poli, sur-tout les fêtes et les dimanches?

Seu te in remoto gramine, per dies
Festos, reclinatum bearis
Interiore notâ Falerni.

Je crois que ce vin de Falerne,
Dont il fait partout tant de cas,
Étoit un vrai vin de taverne,
Dont vous et moi ne boirions pas.

Mais c'est trop abuser de votre loisir; je finis donc, monseigneur, en vous assurant que tous les habitans de Pontalie auroient bien autant de goût pour vos lettres que pour vos présens, si vous vouliez bien les faire un peu plus longues.

RÉPONSE

DE M. L'ÉVÊQUE DE SOISSONS A MADEMOISELLE B***.

A Paris, ce 10 mars.

Il m'est tombé entre les mains, madame, depuis quelques jours, un écrit daté de Pontalie, mais qui n'est signé de personne. C'est un ouvrage plein d'esprit; sur-tout ce beau simple auquel on arrive si difficilement, et qui fait dire néanmoins à quiconque lit tout ouvrage composé dans ce goût exquis, qu'il en auroit sans peine fait autant, y brille de tous côtés. Seroit-il possible que mon vin eût inspiré à l'auteur tout ce que je viens de lire de choses spirituelles et agréables? J'ai peine, je vous l'avoue, à me le persuader. En effet, le meilleur vin ne peut tout au plus donner que des saillies; mais ici tout est réglé; les pensées sont sages, les sentimens sont délicats, les expressions sont justes, les tours sont fins, nobles, polis. Je vous assure, madame, que, si ce n'est pas vous qui avez fait l'ouvrage, c'est au moins quelqu'un dont le caractère d'esprit approche beaucoup du vôtre.

J'ai regret seulement que, dans une compo-

sition si parfaite, on ait négligé une chose capable, plus que toute autre, de rendre un ouvrage immortel; je parle du soin exact de ne dire que la vérité; et certainement la vérité ne se trouve pas dans tout ce qu'il y a, dans l'écrit, d'obligeant et de gracieux pour moi; mais c'est que l'auteur, en ce point très-habile, a su que les louanges, quand celui à qui on les adresse ne les mérite pas, ne sont précisément que des conseils qu'on lui donne. Ainsi, lorsque l'auteur me loue ici sur certains chefs, ce n'est pas que j'en aie rempli les devoirs; c'est que proprement il m'avertit que je les dois remplir.

A l'égard de ce qu'ajoute M. le comte de Grammont, que, sans crier bien haut, j'empêche mon troupeau de s'égarer, je ne dirai qu'un mot. Je mets en effet toute mon application à procurer qu'on ne lui distribue que des nourritures saines; mais après que là-dessus nous avons fait notre devoir, convient-il que nous allions publier nos prouesses, s'il faut user de ce terme? Tâchons, autant que nous pouvons, de faire le bien pour le bien même; et malheur à nous, si à une œuvre si sainte, nous mêlons des vues humaines! Après tout, personne ne mérite moins que moi la louange que me donne à ce sujet M. le comte de Grammont.

Au reste, madame, l'auteur met dans tout

son jour, avec un agrément infini, la ressemblance de Pontalie à la maison d'Horace. Que j'aime le pin, le peuplier et le murmure du ruisseau, dont il me rappelle le souvenir! Certainement la nature a des beautés auxquelles l'art ne sauroit atteindre. Aussi voyez-vous que l'auteur, qui a le goût pur et vrai, autant qu'homme que je vis jamais, se garde bien de célébrer vos allées, les compartimens de vos parterres, quelque beau que tout cela soit; tandis qu'il se hâte en quelque sorte de parler du ruisseau, des prairies que son onde baigne, des arbres épars confusément sur ses bords.

Il fait une espèce de comparaison des fêtes des anciens avec nos fêtes; c'est un jeu d'esprit permis à un homme du monde. Aussi ne croirai-je pas lui apprendre rien de nouveau, quand je lui dirai que les fêtes des anciens n'étoient proprement que ce qu'on appelle des réjouissances; au lieu que les nôtres ne sont établies que pour aider à notre sanctification.

Enfin, madame, tout plaît dans cet ouvrage; et j'ose assurer que l'Athénien le plus poli du siècle de Périclès ou d'Alcibiade n'auroit point désavoué de l'avoir fait, tant il est plein de délicatesse, de grâces naïves et naturelles. Je doute néanmoins que son auteur soit né dans les environs du Pyrée ou de l'Aréopage. Mais voilà

une lettre bien longue pour un homme qui a coutume de n'en faire que de courtes. Je finis en vous assurant que je suis avec la dernière passion, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ÉVÊQUE DE SOISSONS.

LETTRE

DE MADAME TIBERGEAU À HAMILTON.

Les muses et l'Amour veulent de la jeunesse;
Je rimois autrefois, et rimois assez bien;
Aujourd'hui le Parnasse et la douce tendresse
Sont étrangers pour moi; je n'y connois plus rien.

Ces quatre vers en prose rimée ne font que trop foi de cette vérité; cependant une muse que j'avois flattée de voir arriver ici le célèbre Antoine Hamilton, s'étoit engagée à ne me point abandonner, tant qu'il seroit avec moi, et à me fournir encore assez de feu et de nobles pensées, pour chanter le preux chevalier qui doit mettre à chef l'entreprise de l'île d'Albion; mais comme cet Antoine, favori du Parnasse, n'a point paru, la muse, sur qui je comptois, m'a impitoyablement refusé son secours, et a pris son vol vers la Lorraine, où, dit-elle, on

trouve en la personne de plusieurs belles chanoinesses de véritables muses. Le brave Richard plaint ma peine; je l'aime, je le goûte, je l'estime; mais il ne m'inspire rien de la part d'Apollon. Ainsi, réduite à la prose et à la simple amitié, mes écrits ne peuvent plus être que fades ou sérieux, et je prise trop notre illustre Hamilton et les charmantes dames de Poussey, pour ajouter ici rien de plus.

RÉPONSE

D'HAMILTON A MADAME TIBERGEAU.

Il ne falloit pas, madame, nous envoyer les vers du monde les mieux tournés, pour nous prouver que vous n'en savez plus faire. Oh! que ces quatre vers renfermeroient de belles leçons pour moi, si par malheur je n'étois incorrigible!

S'il faut, par un arrêt fatal,
Que les charmes de la jeunesse,
Et les doux soins de la tendresse
Marchent chez nous d'un pas égal,
Pour nous guinder sur le cheval
Qui voltige autour du Permesse;
Malheur à qui, dans la viellesse,
Des fâcheux triste original,

A l'insolence, ou la foiblesse
De piquer le docte animal,
Et qui va, sans que rien l'en presse,
Toujours rimant quelque maîtresse,
Pour divertir quelque rival.
Dans le cas suis, je le confesse,
Plus importun que B.......
Je chante quelque Iris sans cesse;
Mais aussi je la chante mal.

Et afin que vous n'en puissiez douter, je vous envoie quatre couplets assez nouveaux, que j'ai faits pour mon Iris d'à présent, qui, par son nom de guerre ou de confirmation, s'appelle Pincette.

Au reste, madame, les aimables muses de Poussey ne sauroient consentir au dégoût qui semble vous être venu pour leur ordre; j'entends en qualité de muses; et voici ce qu'elles me dictent pour vous sur ce sujet:

O vous! ornement d'une race
Où le bon goût régna toujours,
Pourquoi renoncer au Parnasse?
Dans le plus charmant des séjours
Quel autre soin vous embarrasse?
Qu'avez-vous besoin du secours
De la tendresse ou des beaux jours?
On en trouve partout la trace
De vos vers dans les heureux tours;
Sur eux la mère des Amours

Semble avoir répandu sa grâce,
Et la rime, sans vains détours,
Sous votre main court et se place.

LETTRE

A M. L'ABBÉ ABEILLE.

Monsieur, il y a quelques jours qu'on me fit voir une épigramme habillée en madrigal, où l'on prétend critiquer certains endroits de votre ode; il y avoit un de mes amis avec moi qui, trouvant votre ode fort belle, et la critique fort mauvaise, y fit la réponse que je vous envoie.

Jadis le Grec Archilochus
Mit par un vaudeville iambe,
Pour certains griefs prétendus,
Néobulé la belle, et son père Lycambe
Au catalogue des pendus:
Mais aujourd'hui, pour se défendre
Contre les attentats divers
D'épigrammes sans sel, de madrigaux pervers,
On se contente de les rendre;
Car c'est au censeur à se pendre,
Lorsque son esprit à l'envers
Veut enseigner, au lieu d'apprendre,
Fait des fautes pour les reprendre,
Et qu'il médit en méchans vers.

LETTRE

A M. DE LA CHAPELLE.

VOUS voilà donc devenu Suisse,
Et vous habitez ces Cantons
Que l'on habite avec délice,
Où le plus riant des vallons,
Au lieu de fournir des melons,
Est un honnête précipice
Fertile en ronces et chardons,
Où l'on respire entre des monts
Au sommet desquels la génisse,
Le bœuf, la chèvre, et les moutons,
Ne grimpent que par exercice,
Si fatigués, qu'ils ne sont bons,
Ni pour l'usage des maisons,
Ni pour offrir en sacrifice.
Que le Seigneur vous y bénisse;
Car de bonne part nous savons
Que vous nous y rendez service,
Et cet ambassadeur, que tant nous honorons,
Et qui paroît si peu novice
Dans les politiques leçons
Dont il honore son office!
Mais revenons à nos Cantons;
Là, comme l'époux d'Eurydice,
Par votre lyre ou vos sermons,
Enchantant magistrats barbons,
Leurs diètes et leur milice,

Et leurs femmes en chaperons ;
Le peuple entier devient propice
Au besoin que nous en avons,
Et se moque de l'artifice
Que l'on oppose à vos raisons.
Mais quant à moi, ne vous déplaise,
Puisque dans ces climats l'usage en est reçu,
Franchement je serois plus aise
De vous voir en chapeau pointu,
En manteau noir, en large fraise,
Après avoir longuement bu,
Près d'un Magnifique rendu,
Vous endormir dans votre chaise,
Sur quelque article débattu.

Après tout, monsieur, dans quelqu'état que vous vous mettiez pour travailler aux affaires du roi, soit que vous empruntiez la figure d'Orphée, peu connue dans les Cantons ; soit que vous preniez celle de Bacchus, pour traiter avec des gens qui ne font rien sans lui, je devrois vous y laisser ; mais il y a long-temps qu'on fait céder l'utilité publique aux intérêts particuliers ; ainsi je ne puis m'empêcher de vous détourner pendant quelques momens de l'attention que vous donnez aux affaires sérieuses, pour la lecture du monde la plus frivole, flatté par l'espérance que vous y pourrez faire un mot de réponse.

Je ne doute pas que vous ne soyez exactement

informé de ce qu'il y a de plus important à la cour et chez les ministres; mais quand il s'en faudroit quelque chose, comme il ne seroit pas en mon pouvoir d'y mettre ordre, tâchons de vous amuser sur quelqu'autre sujet.

Vous savez la mort du pauvre comte de Grammont; et je suis persuadé que vous en avez été touché, autant qu'il est permis à un homme qui fréquente les philosophes du monde les moins tendres, qui sont messieurs les Suisses; mais, en apprenant cette mort, vous n'avez peut-être pas appris que les muses d'ici sont restées dans un silence si honteux, qu'il n'y a que le sacristain de St.-Thomas du Louvre qui se soit mis sur les rangs, par une épitaphe de deux cents vers. Il est vrai qu'elle conviendroit beaucoup plus à la mémoire du maréchal d'Ancre qu'à celle du comte de Grammont; mais le bon ecclésiastique a fait tout de son mieux. Laissons-là cette matière, elle nous attristeroit l'un et l'autre; et, comme mon dessein n'est pas de vous ennuyer,

Prenons quelque sujet fertile,
Et, sous l'aveu de ce patron
Dont Phébus au sacré vallon
De tous les traits orna la bile,
Traçons d'un fidèle crayon
Les amusemens de la ville.

Du siècle on murmure, on se plaint;
Le vice y règne à l'ordinaire;
Le désordre, partout dépeint,
S'applaudit de son caractère.

La sagesse est une chimère
Dont le nom même semble éteint,
Vain fantôme à visage austère,
Plus décrié qu'il n'étoit craint;
L'amour ne paroît qu'en emblême;
On y trompe toujours de même;
Mais la grande variété,
Soit pour l'hiver, soit pour l'été,
Est d'éviter d'un soin extrême
Le travail et l'oisiveté.

Nos auteurs font nouveaux ouvrages
Où le bon sens a peu de part;
Et nos beautés ont des visages
Qui doivent quelque chose à l'art,
Et ne tiennent rien de leurs âges;
On voit toujours briller ici
Le luxe et la magnificence,
Quoiqu'il en coûte à l'innocence;
Et, chez le sexe radouci,
Les rigueurs ni l'indifférence
N'accablent point l'amant transi,
Et l'on s'y moque de l'absence.

Un certain nombre de Cloris,
Constantes dans leur train de vies,
Poursuivant les Jeux et les Ris,
Dont elles ne sont plus suivies,
Sont célèbres dans les écrits

De ces faiseurs de rapsodies,
Qui vont rimaillant dans Paris;
Ces héroïnes de spectacles,
De l'art galant nouveaux oracles,
Sans entamer nos libertés,
Étalent de tous les côtés
De leurs maximes les miracles,
Et leurs accueillantes bontés.

Par une habitude applaudie,
Le public toujours les verra,
Sans amour pour la symphonie,
Pour les chants, pour la poésie,
Et sans goût pour ce qu'offrira
La plus touchante tragédie,
Chercher fortune à l'opéra,
Et l'offrir à la comédie.
Loin d'ici, discrettes ardeurs,
Empressemens vifs et fidèles,
Respects, hommages, qui des belles
Attaquiez autrefois les cœurs!
De ces égards, de ces mystères,
De ces vœux et de ces sermens,
Qui marquoient jadis les amans,
Les soins ne sont plus nécessaires,
Et ces belles ont trop d'affaires
Pour ces inutiles momens,
Et pour les vains préliminaires
De ces commerces de romans.

La bienséance méprisée
Leur paroît une mode usée
Dont on ne doit faire aucun cas;

Leur bonté fait les premiers pas,
Et leur pudeur apprivoisée,
Dès le début, humaine, aisée,
Loin de résister, tend les bras.

Si je parlois à des gens qui ne connussent pas, comme vous faites, les mœurs et les coutumes des lieux d'où je vous écris, ils ne manqueroient pas de croire qu'il y a de l'exagération dans mes peintures, et que la licence est plus grande dans les vers qu'elle ne l'est dans la conduite des personnes merveilleuses qu'ils ont fidèlement copiées; mais vous savez si je leur fais tort, et si leur mérite n'égale pas tout ce qu'ont osé les princesses des vieux romans, pour se distinguer en fait de galans exploits.

On lit dans l'histoire *ancienne*
Des chevalereux Amadis,
Que la vertueuse Elizène
Ne fut pas long-temps inhumaine;
Et qu'Oriane, aux vœux du fils
Tint tout ce qu'elle avoit promis,
Et dans le milieu d'une plaine
Voulut bien accorder le prix
Que méritoit sa longue peine.
Cette chronique dit encor
Que partout la brune et la blonde,
Qui vivoient dans ce siècle d'or,
Recevoient le preux Galaor
Le plus bénignement du monde;
Mais eux, ni tous leurs descendans,

Friands d'amour et de querelles,
Qui trouvoient des beautés à tendres sentimens,
Comme les nôtres, peu rebelles
A leurs premiers empressemens,
Ne les voyoient point, infidèles,
Briguer des conquêtes nouvelles,
Et s'entre-arracher les amans,
Comme elles font de notre temps.

Trop long seroit le commentaire
Qui marqueroit tous ces abus;
Ensevelissons le surplus
Dans un silence nécessaire;
Et si Paris ne peut s'en taire,
Pour nous du moins, n'en parlons plus.
Mais c'est trop abuser de votre patience
Pour un tas de vers indiscrets
Qui ne méritent pas qu'on leur donne audience;
Adieu, Suisse, dont le Marais,
Et gens qui n'en sont guère près,
Regrettent chaque jour l'absence.
Sans pénétrer dans vos secrets,
Car ce seroit trop d'imprudence,
Apprenez-nous si de la paix
Il est chez nous quelque espérance.
On en parle beaucoup en France,
Elle y plairoit plus que jamais;
L'événement est d'importance,
D'importance en est le succès,
Et s'il nous rend votre présence,
J'entends en toute diligence,
Je lui donne tous mes souhaits.

A Paris, ce 14 mars 1707.

LETTRE

A M. DE CAMPISTRON.

Je vous écris, monsieur, pour vous prier de vouloir bien assurer son altesse monseigneur de Vendôme de mes très-humbles respects, et de lui faire un compliment de ma part sur son mariage. Si j'avois été à portée de m'acquitter de ce devoir, il y a long-temps que cela seroit fait; mais relégué dans cette solitude par une indisposition que vous nommerez comme il vous plaira, j'ai été plusieurs fois tenté d'écrire; mais j'ai eu beau rêver aux tours qui pouvoient donner quelques agrémens à ma lettre, rien ne s'est offert à mon imagination qui fût digne du sujet, et j'ai trouvé que cette béatitude, qu'on appelle pauvreté d'esprit, régnoit autant à St.-Germain, que l'autre espèce d'indigence.

En vain l'antique Épithalame
Vient fadement se présenter,
Avec cette ennuyeuse gamme
Que poëtes lui font chanter;
Je rejetai sa grâce usée,
Comme en son lit, jeune nonain,
Que vient tenter l'esprit malin,
Chasse une mauvaise pensée.

Laissez-moi faire un compliment,
Dis-je, sans pointe, sans figure,
Mais tel qu'en pareille aventure
Fit pour l'Hymen, si galamment,
Jadis le renommé Voiture.
Et vous, Phébus, dieu des concerts,
Dont le feu rarement anime
Les habitans de nos déserts,
Faites au moins qu'en humble rime
Mes vœux aujourd'hui soient offerts!

Mais j'eus beau l'invoquer, ce fut inutilement. Dans cet embarras, je m'enfonçai dans la forêt, où le dieu des vers, quelquefois un peu fantasque, aussi bien que ses nourrissons, se présenta devant moi lorsque j'y songeois le moins;

Car le lumineux Apollon,
Ainsi qu'on nous le fait entendre,
Se plaît souvent à faire attendre,
Quand on a recours à son nom
Pour quelque ouvrage de renom.

Quoi qu'il en soit, il m'aborda : il avoit ôté ses rayons, de peur de me rissoler le corps en m'échauffant l'esprit. Je ne laissai pas de le reconnoître à sa lyre et à son laurier. A son aspect, je me sentis saisi d'une certaine vénération mêlée de frayeur, qui me fit perdre toute contenance.

Examinons, me dit-il, un projet
Dont l'extravagance est extrême;

Vous voulez des vers pour Anet?
Ils en font là mieux que moi-même.
Pour célébrer le nom du maître de ces lieux,
Jamais Phébus ne se refuse
A celui dont l'aimable muse
A chanté ses faits glorieux;
En sa faveur rien ne m'arrête.
Oui, pour chanter sa gloire au milieu des combats,
Un de mes favoris, fidèle à tous ses pas,
Et témoin de mainte conquête
Que la France doit à son bras;
Ce digne élève, à qui je prête
De mes chants les plus doux appas,
Trouve ma lyre toujours prête.

Mais quant à son hymen, ajouta-t-il tout bas,
Quoi que vous ayez dans la tête,
Entre nous, je ne croyois pas
Jamais chanter à telle fête.

Après ce discours, le seigneur Phébus, ayant repris ses rayons, qu'il avoit distribués aux beaux yeux de St.-Germain pendant qu'il me parloit, s'enveloppa dans un nuage de pourpre, brodé d'or, et disparut. Je suis, monsieur, etc.

LETTRE

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

QUOI! dès les premiers jours d'absence,
Faut-il, par de nouveaux rébus,
Que ma tendresse recommence,
Clarice, à tomber dans l'abus
D'une vaine persévérance?
La raison dit : N'écrivez plus,
Ne lassez point sa patience
Par tous vos hommages reçus
Avec autant d'indifférence;
Mais ses conseils sont superflus :
L'Amour emporte la balance,
Et je m'abandonne à Phébus.
Mais comme ce voyage est court,
Il faut aussi que cette épître,
Sans parler du sieur D.......
Ni de la voisine d'H.......,
Ne fasse qu'un petit chapitre.

Ainsi, madame, je vous dirai succinctement que, dans les premiers sables où nous entrâmes, je me retournai vers St.-Germain, où je m'imagine que vous dormiez tranquillement; c'est pourquoi je m'endormis aussi par complaisance; mais mon sommeil ne dura guère; car M. le maréchal se mit à gronder ses gens de ce qu'ils

n'avoient pas pris derrière la maison du barbier. A ce nom, je m'éveillai en sursaut, et même un peu effrayé, me souvenant de l'histoire, non moins délectable que tragique, que madame votre sœur et *Mamzelle* m'ont souvent contée d'un certain barbier, qui revenoit jadis de l'autre monde pour raser les gens de celui-ci. Quoi qu'il en soit, je n'eus garde de me rendormir, comme vous allez voir par ces couplets;

L'Amour, criant comme un fou
Dès Chatou,
Dit : Sachons par quel caprice
Ta muse ne chante pas
Les appas,
Aujourd'hui de ta Clarice.

Sachez, dis-je, Cupidon,
Qu'Apollon
Ne m'est pas toujours propice.
Il faudroit avoir le don
D'Amphion,
Pour bien célébrer Clarice.

Mais, à propos, dieu d'amour,
Nuit et jour
Faudra-t-il que je périsse,
Sans que le moindre retour,
A son tour,
Pour mes peines l'attendrisse?

Prends de quelque joli chien
Le maintien,

Me dit ce dieu par malice,
Si tu prétends aux douceurs
Des faveurs
De l'insensible Clarice.

Cette réflexion me fit venir les larmes aux yeux, tant j'eus pitié de moi-même; je laissai là le reste de la chanson ; car on ne chante rien qui vaille, quand on pleure. Ce fut donc en pleurant que j'entrai dans Paris, et ce fut en pleurant que je pris une tasse de chocolat chez l'abbé de Louvois; mais ce ne fut pas en pleurant que je sortis de Paris; car ce que je vis alors me fit rire malgré moi; c'étoit toute la badauderie qui s'étoit mise en campagne dès le matin de ce dimanche, pour aller à St.-Denis.

Tout le quartier de l'Arsenal,
Et tout celui des *Madlonettes*,
Vieillards, enfans, jeunes grisettes,
Avec leurs amans à cheval,
Étoient dans soixante charrettes;
Mais, grâces à Dieu, les coquettes,
Avec leur air de carnaval,
N'avoient garde, en rien, d'être faites
Comme ces blondes, ces brunettes,
Que je suivis à Joyenval.
Ce cortége, tant bien que mal,
Grâce au jour, en blanches cornettes,
S'acheminoit au lieu fatal
Où gissent en repos tant de grandeurs muettes,

Depuis peu lugubres retraites
D'un couple qui n'eut point d'égal.

La messe nous y attendoit; et, comme c'étoit pour un maréchal de France, on la fit dire par un révérend père qui avoit été capitaine d'infanterie; toute l'église fourmilloit d'un nombre innombrable d'habitans de Paris, outre ceux que nous avions laissés derrière; et Dieu sait comme tout cela sentoit la talmouse. Ayant avec beaucoup de peine percé cette foule presqu'impénétrable, pour regagner notre carrosse :

Chacun fit à ces saints lieux
Ses adieux,
Après le divin office;
Tandis que, chemin faisant
Et rimant,
Je chantois tout bas Clarice.

Nous ne vîmes ni courrier,
Ni bourbier;
Car, pour lui rendre justice,
Phébus avoit l'air serein
Ce matin,
Et ressembloit à Clarice.

Sur la hauteur d'Écouan,
Le dieu Pan
Crut que j'avois la jaunisse.
Ciel! dit-il, comme on est fait
Et défait,
En s'éloignant de Clarice!

Sylvains, pour vous garantir
De périr,
Comme lui, par ce supplice;
Sylvains, ne voyez jamais
Les attraits
De la divine Clarice.

Grand merci, lui dis-je, Pan.
Écouan
Vous doit bien un sacrifice
Pour un discours si galant;
Cependant
Gardez-vous de voir Clarice.

A mesure que j'écris, je trouve que j'aurois encore une infinité de choses à vous mander; mais je me souviens en même temps que j'ai promis que ma lettre seroit courte, et qu'elle n'est déjà que trop longue. Je ne vous parlerai donc pas de notre aventure de Creil, où nous étions modestement entrés avec six chevaux, et d'où nous sommes superbement sortis avec huit; je vous dirai seulement qu'au haut de la montagne enchantée, nous étant souvenus de *Mamzelle* et du fils de la reine, nous nous mîmes à dire, pour l'amour d'elle : Mon Dieu, le beau jour! Ce fut là que nous trouvâmes que madame la duchesse votre sœur avoit raison; car nous apprîmes de bonne part qu'une certaine maison sur la droite en allant, s'appeloit Bellegarde et non pas Mouchi.

Nous arrivâmes à cinq heures et trois minutes à Fitz-James, où nous espérions trouver M. de Saint-Laurent; mais, comme il avoit envoyé deux carpes magnifiques à sa place, et qu'il devoit arriver le lendemain avec cinquante douzaines d'huîtres, on prit patience; car on se console de tout, excepté d'être quatre jours sans voir la belle Clarice, quand on l'a une fois vue.

ÉPITRE

A M. DESPRÉAUX, par HAMILTON, au nom du COMTE DE GRAMMONT.

De Maintenon.

Des bords de la rivière d'Eure,
Lieux où, pour orner la nature,
L'art fit jadis quelque fracas;
De ces lieux, aujourd'hui brillans de mille appas,
Gens qui n'estiment point Voiture,
M'ont engagé dans l'embarras
D'un nouveau genre d'écriture,
Dont vous ferez fort peu de cas,
Et que l'écrivain du Mercure,
Pour grossir le recueil de ses galans fatras,
Trouveroit d'un style trop bas;
On veut que je vous prouve en rime

Moi qui n'en suis qu'à l'alphabet,
Que, pour ces lieux charmans, où chacun vous estime,
Vous devez pour un temps, et quitter le sublime,
Et vous arracher à Babet (*).
En vain je m'en défends; on ne veut point d'excuse :
Écrivez, me dit-on; peut-on être en défaut,
Quand du gentil Voiture on révère la muse,
Et les prologues de Quinault?
Révolté contre l'ironie,
Je soutiens, par dépit, en termes absolus,
Que j'aime l'auteur d'Uranie
Jusques dans ses Lanturelus;
Que ses rondeaux sont au-dessus
De la Taurique Iphigénie (**),
Et des vacarmes rebattus
Que vient faire dans sa manie
La belle-fille d'Égyptus (***).
Mais par ce discours inutile
Ayant attiré leur courroux,
D'une manière plus docile
Je leur dis : A quoi songez-vous?
L'art de rimer, pour moi fut toujours un mystère;
Et, dans mes efforts superflus,
Inspirez-moi les vers que je ne sais point faire,
Ou permettez-moi de me taire,
Sans prendre, en dépit de Phébus,
Une route si téméraire;
Assez d'idylles, de rébus,

(*) Sa gouvernante.

(**) *Oreste et Pilade*, tragédie de La Grange-Chancel.

(***) *Hypermnestre*, tragédie de Longepierre, alors dans la nouveauté ainsi qu'*Iphigénie*.

De bouts-rimés et d'*impromptus*
Excitent partout sa colère :
Est-il pour vous si nécessaire
De renchérir sur ces abus ?
Ce n'est qu'aux lieux où l'indolence,
Dans la retraite et dans l'aisance,
Ignore jusqu'aux moindres maux ;
Ce n'est qu'aux lieux où, dans un plein repos,
Le jugement et l'élégance,
Du bon goût tenant la balance,
Pèsent le choix de tous les mots ;
Ce n'est enfin que parmi ces côteaux
Où Phébus à longs traits répand son influence,
Que l'harmonieuse cadence
Fait naître la rime à propos ;
Et cet art n'a de résidence
Que chez l'illustre Despréaux ;
Chez nous, chétifs rimeurs, le dieu des vers, de glace,
N'échauffe qu'en pointe de vin,
Ou bien, quand un couplet malin
Peint quelque Iris à triste face ;
Mais sur Auteuil, comme au Parnasse,
Il épanche son feu divin ;
C'est là que, près de lui, tient la premiere place
Cet élève fameux qui chanta le Lutrin,
Qui le premier ouvrit tous les trésors d'Horace,
Qui des replis obscurs du grec et du latin
Déméla Juvenal, développa Longin,
Déguisés sous l'ignoble crasse
Des traducteurs de chez Barbin.
Tels chantres ont le goût trop fin
Pour espérer qu'ils fassent grâce

A des vers qui sont de la classe
Des madrigaux de Trissotin.
Nous donc qu'un même sort menace,
Pour éviter même disgrâce
A nos sornettes mettons fin;
Notre Pégase est un roussin
Que la moindre traite embarrasse,
Et qui, bronchant dès la préface,
Est rétif à moitié chemin.

RÉPONSE

DE M. DESPRÉAUX à une Lettre qui accompagnoit la précédente.

JE ne sais pas, monseigneur, comme vous l'entendez; mais il me semble que c'est le poëte qui doit écrire de belles lettres au duc et pair; et non point le duc et pair au poëte. D'où vient donc que vous avez songé à m'en écrire une? Est-ce que vous vouliez m'apprendre mon métier, et que vous pensez savoir mieux que moi où il faut placer les belles figures, et les comparaisons du soleil? La vérité est cependant que votre plume a mieux fait que vous, et non-seulement ne s'est point guindée pour me dire de belles choses; mais, en me disant des choses très-badines, m'a autorisé à vous en dire de pareilles; c'est de quoi je m'accommode fort, et

dont je saurai très-bien user. Oserai-je néanmoins vous dire que votre lettre, en me réjouissant fort, m'a pourtant chagriné, puisque je vous croyois entièrement guéri, et que c'est par elle que j'ai appris que vous étiez encore sous la conduite d'Esculape. Oh! le fâcheux dieu! il ne parle jamais que de sobriété et d'abstinences; et nous autres beaux-esprits, quoique ses frères en Apollon, nous ne le pouvons plus souffrir, sur-tout depuis qu'il n'a plus voulu entreprendre de guérir messieurs de..... de la folie de juger des ouvrages. Je le tiens de la faculté; je lui pardonne pourtant volontiers la défense qu'il vous a faite de m'écrire de belles lettres; mais non pas de m'écrire, comme vous faites, tout ce qui vient au bout de la plume, et surtout de m'assurer que madame de N.... et madame de Q.... me font l'honneur de se souvenir de moi; cela ne s'appelle point *magno conatu magnas nugas*, puisque c'est au contraire une chose très-aisée à dire, et qui me fait un plaisir très-sérieux. Mais, monseigneur, à propos de belles choses, quel est donc le nouvel habitant de Maintenon qui m'a écrit la lettre en vers que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer?

Quis novus hic vestris successit sedibus hospes?

Je n'ai pas l'honneur de le connoître; mais, supposé qu'il y ait chez vous beaucoup de pareils

habitans, je ne doute point que les muses n'abandonnent dans peu les rives du Permesse, pour s'aller habituer aux bords de la rivière d'Eure. Il a raison de soutenir le parti de Voiture, puisqu'il lui ressemble beaucoup, et qu'en le défendant il défend sa propre cause, aux pointes près, dont je ne le vois pas fort amoureux. J'ose vous prier, monseigneur, de lui bien témoigner l'estime que je fais de lui, et la reconnoissance que j'ai de l'estime qu'il fait de moi; mais, de quoi je vous conjure encore davantage, c'est de bien marquer à madame de N... et à madame de Q.... la sincère vénération que j'ai pour elles, et de croire qu'il n'y a personne qui soit avec plus de sincérité et de respect que moi, monseigneur, votre très-humble, etc.

DESPRÉAUX.

A Paris, ce 13 octobre 1704.

LETTRE

Écrite par HAMILTON à SAINT-ÉVREMONT, au nom du COMTE DE GRAMMONT.

VOTRE régularité à m'écrire sur mes autres résurrections, me fait croire que vous n'avez

rien su de celle-ci. Je viens pourtant de pousser l'aventure plus loin que jamais, avec aussi peu d'envie de la mettre à fin. On se moque de dire que les occasions accoutument au péril. Pour moi, qui viens de voir la mort d'assez près, je vous dirai franchement que je me sens une grande aversion pour elle, et lorsqu'on la voit venir droit à son homme, je tiens qu'il est assez difficile de n'en être pas ému.

Malgré la misère, ou les ans;
Malgré les chagrins accablans
D'une ennuyeuse maladie;
Malgré cette glace ennemie
Qui se répand sur tous les sens;
Quoique perclus, quoique mourans,
Il reste aux humains, pour la vie
De chers et de tendres penchans.
On a beau le voir d'un œil ferme,
On n'aime point le dernier terme;
Et de vos Grecs et vos Romains,
Qui se tuoient à belles mains,
On a beau vanter le courage,
Et l'on auroit beau discourir
Sur une vertu si sauvage;
Je tiens, pour moi, que l'homme sage
N'est jamais pressé de mourir.
Je conviens, qu'après certain âge,
La mort, à peu près, s'envisage
Comme un mal qu'on ne peut guérir,
Ou, comme la fin d'un voyage.

Qu'on n'achève point sans périr.
Mais pour nous rendre à ce passage,
Doucement, d'étage en étage,
Approchons-en, sans y courir ;
Allons au bout de la carrière,
Sans ennui, sans empressement :
Assez tôt, de l'heure dernière
Arrive le fatal moment.
Je suis peu fort sur la morale,
Et je ne sais pas grand latin ;
Mais afin que d'une âme égale
Je puisse soutenir ma fin,
Voici, pour l'une et l'autre vie,
Le plan de ma philosophie :
Je tâche de mettre à profit
Ce que la comtesse m'en dit ;
Car, sans méditer et sans lire,
Je commence à me faire instruire
Des principes de notre foi ;
Petitement, pour me suffire.
Je sais ce que prescrit la loi ;
Au prochain je ne veux plus nuire,
A moins qu'il ne me nuise, à moi ;
Sur l'incontinence, je croi
Que l'on n'a plus rien à me dire ;
Dévôt, sans jeûner, ni médire ;
Je le suis ; je l'ai dit au roi,
Et n'ai garde de m'en dédire.

RÉPONSE

DE SAINT-ÉVREMONT AU COMTE DE GRAMMONT.

J'AI appris avec beaucoup de douleur votre seconde mort, et avec beaucoup de joie votre seconde résurrection. J'écris toujours à mon héros d'un style poétique; je vous dirai donc, en poëte, que vous avez trouvé un gué au Cocyte, que vous passez et repassez avec plus de facilité que je ne ferois un ruisseau. La difficulté que j'aurois à revenir de l'autre monde, me tient attaché, autant que je puis, à celui-ci.

Heureux qui, de bonne heure, a pu songer aux cieux !
C'est-là qu'on peut trouver la félicité sûre,
Le bien toujours égal, et toujours précieux.
Je trouve cependant une chose assez dure :
C'est qu'on n'arrive point au séjour glorieux,
Sans passer par la sépulture ;
Une autre route séroit mieux.

RÉPLIQUE

Du comte de Grammont à la Lettre de Saint-Évremont, par Hamilton.

Les complimens que vous me faites sur mon retour de l'autre monde, plaisent beaucoup dans celui-ci; les applaudissemens qu'on donne à votre lettre, et le nombre des copies qu'on m'en a demandées, sont dignes de la réputation de mon philosophe. On ne se lasse point d'admirer cette vivacité que les ans ne font que réveiller; et l'on soutient que deux hommes, nés comme vous et moi, pour porter si loin, et conserver si long-temps tous les agrémens de l'esprit, ne sont pas faits pour mourir; il me semble que vous ne vous éloignez pas de cette opinion, dans votre style poétique; et, pour moi, mes voyages là-bas l'autorisent assez.

Deux fois du ténébreux Cocyte
Ayant su repasser les bords,
Je prétends faire mes efforts
Pour différer long-temps la dernière visite
Que l'on doit rendre chez les morts.
Là pourtant le gentil Voiture,
Sous quelques myrtes verdoyans,
Les Grâces et les Ris près de lui badinans,

Admiroit de vos vers les sons et la mesure,
La cadence, les tours brillans,
Et ravissoit, par leur lecture,
Les Malherbes et les Racans;
Et là, votre maître Épicure,
A certains morts des plus récens
Demandoit par quelle aventure,
Avec tant d'esprit, tant de sens,
Vous restiez parmi les vivans.
Mais, n'en déplaise à la figure
Que font là-bas tous vos savans,
Puisque c'est par la sépulture
Qu'on passe à leurs paisibles champs,
Suivez ici les doux penchans
Où vous attache la nature,
Et que dans la demeure obscure
On vous attende encor long-temps.

LETTRE

DU COMTE DE GRAMMONT AU DUC DE BERRY, par HAMILTON.

MONSEIGNEUR,

Les grandes douleurs sont muettes; ainsi je n'ai pu vous marquer plutôt l'affliction que j'ai eue de votre départ; mais la philosophie, comme vous savez, monseigneur, est d'un grand secours dans ces extrémités; elle m'a un peu re-

mis, et je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre, car je ne sais point flatter, que tout ne vous regrette pas tant ici, que fait le comte de Grammont. Le peu de gibier qui reste dans les lieux où vous avez coutume de chasser, regarde votre absence comme une bénédiction, et ce ne sont que feux de joie parmi les perdrix de la plaine. Le roi ne sauroit plus monter à cheval sans être accablé d'une foule de lièvres et de lapins, qui lui présentent des placets contre vous. Un petit lapereau, estropié d'un pied, se mit à genoux pour demander justice de toute sa famille, que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le sais que par le bruit commun. Mais voici ce que je sais par moi-même; je me promenois l'autre jour dans le parc, selon ma coutume, rêvant à toutes les qualités qui vous rendent aimable. Quoi! disois-je, ce jeune prince, qui a tant de bonté pour moi, sera donc absent trois ou quatre mois! C'est pour en mourir.... Au contraire, c'est le moyen de vivre, me dit un faisan blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment. Oh! oh! lui dis-je, et qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler? Le gros perroquet de madame d'Heudicourt, me dit-il, qui étoit fort de mes amis. Et d'où vient que vous êtes blanc, lui dis-je? C'est que je porte le deuil d'un frère, que le prince, dont

vous parlez, tua quelque temps avant son départ. Vous savez, poursuivit-il, que la volatille ne porte point autrement le deuil, et que tous les cygnes ont fait vœu de porter le deuil, et de chanter en mourant, pour honorer la mémoire des cygnes du Méandre. Voilà, lui dis-je, de beaux contes! mais, que souhaitez-vous de moi? Je voudrois, me dit-il, comme vous aimez à rendre de bons offices, et que le roi vous écoute avec bonté, que vous voulussiez le supplier très-humblement de donner quelque royaume à monseigneur de Berry, où il pût, depuis le matin jusqu'au soir, tuer les faisans, ses sujets, pour laisser ici en repos ceux du roi, son grand-père.

Voilà, monseigneur, la commission que m'a donnée le pauvre faisan du parc de Versailles; voyez si vous voulez que je m'en charge; en attendant vos ordres, je suis, avec un profond respect, Monseigneur, etc.

LETTRE

Écrite par HAMILTON à CHAULIEU, au nom de madame DE STAFFORD.

VOUS allez être dans un bel étonnement, non seulement de ce que je vous écris, mais de ce

que je fais des vers pour vous. Il ne tiendroit qu'à moi de vous dire que, n'ayant pu vous laisser dans l'erreur où vous êtes de mon aversion pour la poésie, j'ai voulu me justifier par une preuve convaincante du contraire; mais j'ai trop de sincérité pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu de misérables vers sur toutes sortes de sujets, que je désespérois d'en voir jamais de bons, et que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture : eh! comment n'y aurois-je pas renoncé? vous êtes si rétif, quand il est question des vôtres, qu'il faut être de St.-Maur ou de l'hôtel de Bouillon, pour avoir le plaisir d'en voir. Cependant vous me voyez raccommodée avec la poésie tout d'un coup; et voici de quelle manière : Je m'étois mise à rêver, il y a trois ou quatre jours, dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorsque je vis subitement paroître une figure qui me surprit d'abord. Son habillement ne convenoit pas aux lieux où nous étions; cependant je crus la reconnoître; et, dans le temps que j'ouvrois la bouche pour lui demander ce qu'elle faisoit à Pontalie dans son habit d'opéra :

Non, je ne suis pas la Maupin,
Dit-elle; je suis cette Muse
Qui pour le berger Flammarin
Fit rimer l'illustre La Suze.

Fi! mademoiselle, ou qui que vous soyez, lui

dis-je! retirez-vous, s'il vous plaît, avec vos élégies éternelles, et ces longues fadeurs dont..... Quoi! madame, dit-elle en m'interrompant, son exemple ne vous donne point d'émulation? vous avez plus d'esprit qu'il n'en faut pour vous signaler sur les traces des Sapho modernes, dont les écrits remplissent depuis peu vos théâtres (*), font les délices des princes et des princesses les plus éclairés, et qui, de l'aveu d'une célèbre académie, remportent le prix de tous les vers (**); imitez-les; allez à l'immortalité par la même voie; je vous réponds du succès.

Qui, moi! je serois de ces folles,
Lui dis-je, qui par l'univers
Sèment leurs caprices divers
Dans un tas d'ouvrages frivoles;
Et qui, rimant quelques paroles
Où le bon sens est à l'envers,
S'imaginent faire des vers!
Vous ne savez ce que vous faites,
Vous et votre maître Apollon,
De donner cours à leurs sornettes.
Passe encor pour des chansonnettes;
On peut les souffrir sur ce ton;

(*) On avoit alors représenté les pièces de madame Deshoulières, de mademoiselle Bernard, de madame de Gomès, de madame de Saintonge et de l'abbé Pellegrin, sous le nom de madame Barbier.

(**) Madame Deshoulières remporta le prix de poésie à l'académie françoise en 1687; et mademoiselle Bernard, en 1691, 1693 et 1697.

Mais que le cothurne en cornettes
Retentisse au sacré vallon!
Vous ne savez ce que vous faites,
Vous et votre maître Apollon.

Je vis bien que la liberté que je prenois déplaisoit à la Muse; je ne sais même si elle ne fut point tentée de m'abandonner à mon ignorance; mais, comme ces sortes de déesses ne veulent pas avoir le démenti dans ce qu'elles entreprennent, elle me présenta du papier, de l'encre, et m'ayant mis la plume en main, malgré toute ma résistance, voici ce qu'elle me dit:

A mes ordres il faut se rendre;
Écrivez; vous réussirez.
Je suis ici pour vous apprendre
Du Parnasse tous les secrets.
L'amusement a des attraits;
Et, pour peu qu'on ait l'esprit tendre,
On fait des vers à peu de frais.
Vous avez beau vous en défendre,
Bon gré, malgré, vous en ferez;
Mais, dans quelque lieu qu'il puisse être,
Sur vos vers consultez Chaulieu,
Il vous redressera peut-être;
Car il a le talent du dieu,
Qui des poëtes est le maître.

Vous voyez mes instructions et la nécessité où je suis de m'adresser à vous; ainsi j'espère que vous voudrez bien m'écrire pour me former

au bon goût des vers. Je vous en demande instamment, monsieur, et je vous prie de croire que je suis, etc.

LA COMTESSE DE STAFFORD.

Pontalie, le 23 juin, 1704.

RÉPONSE

DE CHAULIEU.

Avez-vous bien le courage, madame, de me demander des vers, vous qui d'un seul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'apprenant que vous les haïssiez mortellement, et que jamais vous ne choisissiez cette lecture pour vous amuser?

Semblable à cette parole
Qui débrouilla le chaos,
Lâcha les enfans d'Éole,
Et fonda le mont Athos;
Ce mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine
Dont, sous ces beaux arbres verts,
Il faut boire à tasse pleine,
Quand on veut faire des vers.
Ce mot a fait d'abord disparoître à ma vue
Ce mont et son double sommet

Qui se va cacher dans la nue,
Et sur qui Virgile dormoit.
Pour ces neuf vieilles précieuses,
Qui, malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuses,
J'ai renvoyé ces malheureuses
Troquer avec des revendeuses
Leur cothurne et leurs guenillons.
Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changemens
Ne coûtent à vos agrémens
Que le temps de faire connoître
Ce que vous choisissez pour vos amusemens;
Mais vous seriez moins étonnée,
Et vous en penseriez bien mieux,
Si, comme moi persuadée,
Vous saviez, comme moi, le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penser, et de la manière dont je viens de traiter ces pauvres muses, à qui je sacrifiois avant que j'eusse l'honneur de vous connoître, vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces vers; il falloit en mettre quelques-uns dans une lettre pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon poëte qui copioit mes vers autrefois, quand j'en faisois; et, comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphose
Me rend, grâces à vous, à la simplicité,
Je vais désormais de la prose
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre chose
Quelque galante vérité.
Fille d'une illustre comtesse (*),
Qui sut, par de si doux accords,
Allier aux grâces du corps
La force de l'esprit et la délicatesse,
Vous n'aurez jamais besoin
De muse qui vous anime,
Ni d'Apollon qui prenne soin
De vous montrer le sublime;
Car vous trouverez chez vous,
Dans un oncle fort aimable (**),
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût.

LETTRE

De Chaulieu à Madame la comtesse de Stafford, pour la prier de le venir voir pendant un accès de goutte, en 1704.

Si vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être poëte,

(*) La comtesse de Grammont, sœur d'Hamilton.

(**) Hamilton.

Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma santé parfaite.

Malade en état si piteux,
Direz-vous, est inguérissable;
Et puis, que faire d'un goutteux?
Sa foiblesse est mal incurable.

Malgré ces beaux raisonnemens,
Respectez cette infortunée,
En faveur d'illustres parens
Dont elle a l'honneur d'être née.

La déesse de la beauté
Ne dédaigne d'être sa mère;
Le père de la volupté,
Bacchus, en veut bien être père.

Cependant je meurs de douleur,
Malgré sa généalogie;
Et maudis cet excès d'honneur,
Qui de si près aux dieux m'allie.

Ah! quelle réputation
Vous donnera cure si belle!
Au saint où j'ai dévotion
Je donne une vogue nouvelle.

Chacun à vous s'adressera;
Votre autel, paré de guirlande,
Chaque jour de fête sera
Chargé de mainte belle offrande.

Pour votre honneur, guérissez-moi,
Ne trompez pas mon espérance;

J'ai mis toute ma confiance
En vos yeux noirs à qui j'ai foi.

Que si n'y peuvent réussir,
Du moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal si doux, plus incurable
Que celui qui me fait souffrir;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

RÉPONSE

D'HAMILTON, au nom de Madame DE STAFFORD.

Vos vers ne sont pas faits pour attirer la compassion; on n'a pas l'esprit assez libre pour le tour agréable que vous leur donnez, dans l'état souffretteux où ils vous représentent; on n'a pas envie de rire, et la proposition qu'ils me font de votre part, me fait souvenir de ce vieux conte:

Un lion, prince cauteleux,
Se renfermant dans sa tanière,
Se mit au lit, fit le goutteux;
De ses sujets d'abord la populace entière
Pour sa santé fit publique prière
Et je ne sais combien de vœux;
Mais comme c'étoit la manière

D'être alors fort respectueux,
Sur-tout envers bête si fière,
Ses sujets restèrent chez eux.
Leur respect cependant et cette humble habitude
Ne tournant pas à son profit,
Il fit savoir, par un édit,
Qu'il étoit dans la solitude;
Publia qu'il étoit permis
A biches fraîches et dodues,
N'importe comme quoi vêtues,
De se rendre à sa cour avec tous leurs amis.
Vous savez le reste du conte;
Comme on couroit à son appartement,
Et comme à cet empressement
Le malade trouvoit son compte.

Mais sans égard à ce sermon,
Comme je vous crois moins farouche
Et moins traître que ce lion,
Votre piteux état me touche.
J'irai donc vous entretenir;
Mais s'il vous faut des yeux noirs pour guérir,
Les miens sont d'une autre province,
Et leur influence est trop mince
Pour vous empêcher de mourir;
En tout cas, sans façon vous me verrez venir;
En amour vous êtes bon prince,
Et me laisserez revenir.

LETTRE

DE CHAULIEU A HAMILTON.

Il faut que je vous estime jusqu'à la vénération, et que je vous aime jusqu'à l'adoration, pour vous envoyer mes folies; car, quoiqu'elles dussent de droit courir les champs, les miennes ne les courent point, par le peu de cas que j'en fais. Je suis bien malheureux et trop glorieux que vous ne soyez pas du même goût, et que vous l'ayez assez méchant pour *meas aliquid putare nugas.* Vous savez le serment solennel que vous m'avez fait par le sbirre, de n'en point donner de copies; je vous en conjure très-sérieusement. Faites-les, s'il vous plaît, copier; car ce sont mes brouillons, et je ne les ai plus, sur-tout la première et la deuxième lettre, que vous me rendrez, s'il vous plaît, demain, en vous allant prendre chez mademoiselle Certain, vers huit heures. Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous honore plus que personne du monde,

L'ABBÉ DE CHAULIEU.

LETTRE

DE M. LE DUC DE *** A HAMILTON.

Dans le temps que je reçus la première de vos lettres, monsieur, j'étois dans les angoisses de l'enfantement, et jurois contre la réconciliation que vous m'avez obligé de faire avec celle des neuf sœurs qui,

De l'aimable simplicité
Nous donna le juste modèle,
Inspirant jadis à Chapelle
Sa charmante naïveté.

Il n'y a ni prières, ni soumissions que je n'aie mises en usage pour tâcher de la fléchir; je la conjurois, en lui disant :

Venez, ô muse gracieuse!
M'accorder vos puissans secours;
De mes vers terminez le cours,
Y plaçant quelque rime heureuse;
Prodiguez-moi vos riches dons;
Et faites qu'en cette journée
Ma main, par vous étant guidée,
Plaisé à l'aîné des Hamiltons!

J'espérois la toucher, et que lui parlant de

vous, je pourrois en tirer quelque chose:

> Mais c'est une franche quinteuse,
> Qui se guindant sur le haut ton,
> Dès qu'elle entendit votre nom,
> Prit une mine précieuse.

Je la laissai bientôt, comme vous pouvez croire; et vous me connoissez d'humeur à ne pas frapper bien des fois aux portes qu'on ne veut pas m'ouvrir. Ainsi, je plantai là ma vieille, me promettant bien de ne lui faire jamais l'honneur de lui rien demander. Pendant que j'étois dans ces sentimens, et que je prenois une plume pour vous dire, en bonne ou mauvaise prose, tout ce que je sens pour vous, je me disois en moi-même, en pensant à cette fantasque: N'est-il pas étrange que cette surannée savante me refuse, pour la première fois de ma vie que je lui demande quelque chose, elle qui va au-devant de M. Hamilton, et qui lui verse à pleines mains tout ce qu'il peut désirer? Je ne sais si je fis toutes ces réflexions sans les accompagner de quelques paroles, le dépit de son refus m'ayant fort échauffé; mais à peine eus-je lâché votre nom, que je la vis rentrer dans ma petite galerie, et d'un ton sévère, après m'avoir débité plusieurs mauvais discours, dont je ne me souviens pas, elle finit par ceci, que j'écrivis sur-le-champ, de peur de l'oublier; c'étoit à

propos de vous, dont elle venoit de me parler fort au long :

A ses vœux toujours attentive,
J'ai soin de remplir ses désirs;
N'espérez de moi nuls plaisirs,
Puisqu'il a quitté cette rive.

A peine eut-elle achevé, qu'elle s'enfuit; je courus pour l'arrêter; mais ce fut en vain; tout ce que je conclus de cela, c'est qu'elle vous aime, non-seulement plus que personne, mais qu'elle vous chérit uniquement, et que, lorsque l'on veut se la rendre favorable, il faut avoir recours à vous. Je vous sais bien mauvais gré, monsieur, connoissant votre pouvoir, de ne lui avoir point parlé en ma faveur avant de partir, sur-tout puisque c'est pour vous plaire que je me suis raccommodé avec elle et avec toute sa sequelle. Il y en a une de ce nombre de qui je suis un peu plus content; elle est sérieuse et grave; mais il faut prendre les gens avec leurs défauts. Depuis votre départ, j'ai reçu une de ses visites, et elle m'a promis de me fournir de quoi me venger de sa compagne; nous la verrons ensemble à Versailles, où je compte

Qu'avant que le soleil ait sur notre hémisphère
Par trois fois de sa course achevé la carrière,
De ces murs abordant le turbulent séjour,
Nous rentrerons enfin daus le sein de la cour.

Pour vous, vous entendrez aisément que c'est jeudi prochain que nous y arriverons; car un favori des muses est accoutumé à cet idiome. Seroit-ce par hasard celui que vous destineriez pour,

Dans les phrases les moins frivoles,
Conserver éternellement
Du fastidieux révérend
Les étonnantes paraboles?

Je n'en ai pu tirer aucune depuis que vous êtes parti; je m'en consolerois aisément, si ce n'étoit qu'en cela que je me fusse aperçu de votre absence.

Depuis la fatale journée
Que vous avez quitté ces lieux,
De ces bords la nymphe éplorée,
Au fond de son lit retirée,
Ne veut plus paroître à nos yeux;
Le soleil avec moins d'éclat
Dore la croupe des montagnes,
Et quittant nos vastes campagnes,
Il abandonne ce climat;
Des arbres la cime endormie
Nous les offre tout dépouillés;
A peine dans leurs troncs sechés
Paroît-il un reste de vie.
Provoquant l'hiver rigoureux;
Les hirondelles consternées
S'en vont, d'un vol impétueux,
Habiter d'heureuses contrées;

A ces malheurs de la saison,
Communs à toute la nature,
Il faut se rendre sans murmure,
Et n'écouter que la raison.

Il me paroît, monsieur, qu'elle me dit qu'il est temps de finir cette lettre, qui n'est déjà que trop longue; pourvu qu'elle puisse vous amuser un moment, et servir à vous renouveler le souvenir des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous, elle exécutera ce que je me suis proposé en la commençant. Je crois qu'après toutes ces badineries, il seroit inutile de signer, et encore plus de vous ennuyer de la fin commune des lettres ordinaires. Vous recevrez ici mille complimens de nos dames; et, comme je n'ai pas daté en commençant, il faut le faire ici :

De ces lieux par vous renommés,
Huit jours après les Trépassés.

BOUQUET

POUR MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

JE me promenois dans la forêt, au milieu de l'oisiveté, de l'indolence et de l'ennui, c'est-à-dire, en fort mauvaise compagnie, lorsque je fus frappé par l'éclat d'une figure si brillante et

si lumineuse, que je crus d'abord que la déesse *In-nubibus* étoit de retour; cependant c'étoit tout autre chose.

Sa face étoit environnée
De rayons foibles et légers;
Et par ces lauriers toujours verts
Dont sa tête étoit couronnée,
Je reconnus le dieu des vers.

Il s'étoit assis au pied d'un chêne, et ayant mis bas ses petits rayons qui commençoient à m'éblouir, je pris la liberté de lui demander qui menoit son chariot pendant qu'il nous faisoit l'honneur de se venir rafraîchir dans notre solitude. A cette question il se mit à rire, et me dit :

Il est vrai qu'une austère loi
Doit rendre ma course éternelle
Sur tout l'univers que je voi;
Mais j'ai chargé de cet emploi
Les yeux de certaine mortelle
Qui brillent cent fois plus que moi.

Qu'en dites-vous?.... J'en dis, lui répondis-je, que je connois d'assez beaux yeux; mais je n'en connois point d'assez hardis pour aller là-haut éclairer le monde à votre place.

Je connois certains yeux qui, même dans l'hiver,
Échaufferoient les gens à dix pas à la ronde;
Mais d'aller, comme vous, et par terre et par mer,

Du haut du firmament éclairer tout le monde,
Ce sont de vrais contes en l'air.

Quoi qu'il en soit, si votre immortalité a quelques ordres à me donner, elle n'a qu'à parler; son serviteur l'écoute. Écoutez-donc, répondit-il; tandis que vous écriviez des folies pour Forges, vous avez laissé passer une des fêtes de la princesse sans lui donner le moindre signe de vie. Réparons cette faute, et tâchons de lui rendre demain, fête de Saint-Louis, quelqu'hommage qui soit digne d'elle. C'est ce que vous auriez de la peine à faire vous-même, lui dis-je; mais, pour moi, comment voulez-vous qu'entre ci et demain matin?... Ne vous mettez pas en peine, me dit-il, je vous aiderai; en attendant, dites-moi un peu comme vous vous y prendrez? Je prendrai, lui dis-je, du papier bien blanc, et je mettrai tout au haut de la feuille: MADAME; et tout au bas je commencerai par VOTRE ALTESSE ROYALE, en grosses lettres. Bon, dit-il; voilà justement comme un ambassadeur extraordinaire, après lui avoir fait trois révérences, commenceroit sa harangue! Il est bien question ici de ce profond respect dans les formes! cela seroit bon pour un placet; mais, lorsque vous prenez la liberté de lui adresser des vers, voici, par exemple, comme il faudroit commencer :

Vrai chef-d'œuvre des cieux, adorable princesse,
Vous en qui le haut rang, les grâces, la jeunesse,
Et ces trésors naissans d'immortelles beautés,
Sont encore au-dessous des autres qualités;
Vous que j'aime mieux voir en éclairant le monde,
Que tout ce que revoit ma course vagabonde;
Vous qui faites briller le sang de vos ayeux
Par l'éclat des vertus, par l'éclat de vos yeux,
Et rassemblez en vous l'auguste caractère
D'un roi chéri des cieux, et d'une illustre mère;
Recevez aujourd'hui, dans nos plus doux concerts,
L'hommage de nos vœux et celui de nos vers.

Doucement, s'il vous plaît, seigneur Phébus, lui dis-je; vous ne songez pas que c'est moi que vous voulez faire parler, et que vous parlez vous-même. Ce que vous dites là me paroît assez beau, du moins suis-je assuré que tout en est vrai; cependant il ne me conviendroit pas de le prendre sur ce ton; il n'appartient qu'à vos muses Thalie et Melpomène d'habiller la poésie si magnifiquement. La muse que vous me prêtez quelquefois n'est qu'une petite couturière en fait d'ornemens, et ne sait tout au plus faire que des manteaux et des jupons.

Elle est la très-humble servante
De ces nobles expressions
Que forme la lyre éclatante
De vos illustres nourrissons,
Dans nos prés et dans nos vallons

Sur sa musette humble et rampante,
Tandis qu'en gardant ses moutons,
Quelque berger soupire et chante
Les yeux de sa rustique infante,
Ma muse aussi fait des chansons
Pour quelque Iris des environs,
Dont il faut qu'Iris se contente.

Tout cela ne vous servira de rien, me dit-il; je veux absolument que vous ayez l'honneur d'envoyer un bouquet à la princesse d'Angleterre, et, puisque vous renoncez aux grands vers, employez ceux que vous savez ſaire, pour lui parler à peu près de cette manière :

Sœur du chevalier de Saint-George,
De ce chevalier dont le nom
Est connu depuis le Japon
Jusqu'aux climats où l'or se forge;
Je viens de la part d'Apollon,
Qui me tient le pied sur la gorge,
Vous demander en vers pardon
Des fatras que j'ai faits pour Forge.

Vous offrez aux yeux éblouis
L'éclat de la naissante aurore;
Mais pour ces trésors qui chez Flore
Sont à présent évanouis,
Nous les verrons renaître encore
Pour vous le jour de Saint-Louis.
Ce ne seroit pas un miracle,
Princesse, pour votre beauté;
Mais de peur qu'Apollon, qui nous rend cet oracle,

Ne dise pas la vérité,
Offrons à l'astre d'Angleterre,
Au lieu de fleurs, ces nouveaux vers;
Offrons les vœux de l'univers
Au plus digne objet de la terre.

Mais nous reconnoissons ici,
Malgré Phébus et son langage,
Combien ce triste voisinage,
Combien Saint-Germain et Poissy
Sont incapables de l'ouvrage.

O vous, nos sœurs près de Passy (*)!
Vous qui la révérez aussi,
Et qui la voyez davantage,
Rendez-lui pour nous un hommage
Où nous avons mal réussi.

ÉPITRE

A M. ROUSSEAU.

A GENTIL clerc qui se clame Roussel,
Ores chantant ez marches de Solure,
Où des cantons parpaillots n'ayant cure,
Prêtres de Dieu baisent encor missel,
De l'Évangile en parfinant lecture;
Illec, qui va, dans moult noble écriture,
Digne trop plus de los sempiternel,
Mettant planté de cet antique sel

(*) Les religieuses de Chaillot.

Qu'en Virelais mettoit par fois Voiture;
A cil Roussel ma rithme, ainçois qu'obscure,
Mande saluts dans ce chiétif carthel.

Savoir me fit l'autre-hier, par lettre expresse,
Nymphe pour qui brûlent comme fagot,
Et gens de cour, et la gent du Permesse,
Qu'aviez rithmé pour moi, pauvre marmot,
Et qu'il falloit y répondre sans cesse;
Lors à Phébus, en style humble et dévot,
Me commandai, l'esprit en grand' détresse;
Mais, pour m'aider, Phébus ne sonna mot,
Mot ne sonna de poétique espèce.
Adonc, beau sire, onc n'en ferai finesse;
Prez vous, n'est bon tourner autour du pot.
Cettui quatrain, que plus bas vous adresse,
Œuvre est, sans plus, du bon messer Marot.
A vous affiert, mieux qu'Homerus de Grèce,
De besoigner de lime et de rabot,
Comme soulez, quand par trop grand' rudesse
Maistre Clément met Pégazus au trot.
Quant est de moi, qui n'ai cette hardiesse,
Si métier est vous payer mon écot
En répondant, son quatrain un peu goth
Transcrire vais, ainsi que son adresse:

CLÉMENT MAROT, A SON AMI ABEL.

Poétiser trop mieux que moi savez,
Et, pour certain, meilleure grâce avez,
A ce que vois, que n'ont plusieurs et maints
Qui, pour cet art, mettent la plume ès mains (*).

(*) Ce quatrain est en effet de Marot. On le trouve à la page 52 du vol. III de ses Œuvres, édition de La Haye, de 1731.

Or quant au sort des filles immortelles,
Qui plus ne vont chantant le mont Thébain,
A notre cour grain n'en est de nouvelles;
Nulle n'en ai ramassée en chemin;
Mieux leur vaudroit, ès terres infidelles,
S'offrir à Turc, à More, à Sarrazin,
Que de venir chez nous à Saint-Germain
Chercher fortune. Hélas! Qu'y feroient-elles?
Leur maître à peine y trouveroit du pain.

ÉPITRE

A M. DE ***.

Est-il donc vrai que le langage
Que nous enseignent les neuf sœurs
N'a plus ni charmes ni douceurs
Pour les gens qui sont en ménage,
Et que l'attrait du mariage
Devient l'unique soin des cœurs?
Voilà du moins la seule excuse
Du silence de votre muse;
Depuis l'hymen, vous l'avez dit,
Phébus chez vous se refroidit.
Vain prétexte de la paresse!
Le sacré mont et le Permesse,
Nobles et doux amusemens
D'époux heureux, d'heureux amans,
Ont de tout temps été propices
Aux Corines, aux Euridices;

Ont toujours animé la voix
Des mortels soumis à leurs lois.
Ce fut par galante élégie
Qu'Ovide apprivoisa Julie,
Et plus par ses vers que ses vœux
Des amans fut le plus heureux.
En vain une épouse captive
Avoit passé l'affreuse rive
Du Cocyte et du Phlégéton :
Un tendre époux fléchit Pluton,
Et l'implacable Proserpine
Rendit à cette voix divine,
Rendit à ces touchans accords
Ce qu'on ne rend plus chez les morts.
Heureux ! si lorgnade imprudente
Ne l'eût privé de son attente !
Heureux ! si jusqu'à son retour
Il eût gagné sur son amour,
L'harmonieux et tendre Orphée,
De tourner le dos à sa fée !
Ainsi, puisque les chants, les vers
Triomphent jusques aux enfers,
Vous, de qui l'aimable compagne
Fait le bonheur d'une campagne
Où sa présence et les zéphirs
Comblent tour à tour nos désirs,
Sans mêler à la solitude
Les ennuis ou l'inquiétude ;
Quel sort, pour nous injurieux,
Vous ôte la voix dans des lieux
Où tout anime, où tout conspire
Au désir d'exercer la lyre ?

Sortez de ce profond oubli
Où vous semblez enseveli
Pour l'Hélicon, pour le Parnasse;
De leurs sentiers suivez la trace,
Et pour les vers ingratement
N'enterrez plus votre talent.
Pour moi, qui sans art, sans étude,
Vais rimaillant par habitude,
A ce frivole amusement
Je m'abandonne sottement;
Témoin ces pauvretés nouvelles,
Où jamais les doctes pucelles,
Ni leur maître, n'ont mis la main;
Non, je ne suis pas de leur train.
Ainsi, guidé par la prudence,
Sans aspirer à l'excellence
Que demandent les vers pompeux,
Fleuris, sublimes ou nombreux,
Me tenant à mon caractère,
J'exerce une veine étrangère;
Tantôt enflant mes chalumeaux
Au doux murmure des ruisseaux;
Tantôt quittant le ton rustique,
Je lasse tout un domestique
Par cent couplets pour des appas
Que j'aime ou que je n'aime pas;
Tantôt je cherche quelque rime
Digne d'un mérite sublime,
Et quoique je la cherche en vain,
Ma plume, en conduisant ma main
Dans un amusement que j'aime,
Va griffonnant malgré moi-même.

Si par hasard je pense bien,
Mes vers n'en disent jamais rien;
Je le sais; mais, en récompense,
Exprimant mal ce que je pense,
Ma rime, d'un zèle indiscret,
Ne va point prôner mon secret;
Car d'abord je brouille ou déchire
Ces amusemens que m'inspire,
Soit en hiver, soit en été,
Une indolente oisiveté;
Si quelquefois je leur fais grâce
Sur le destin qui les menace,
Et s'ils évitent mon courroux,
C'est pour un ami tel que vous.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE SKELTON, le jour de sa fête.

Belle infante, fier est l'empire
Que sur les cœurs vous exercez;
Quant à moi, vous m'embarrassez
En m'ordonnant de vous écrire;
De bouquets mes vers sont lassés;
Et, quoique pour vous empressés,
Ils ne pourroient jamais produire
Que quelques lieux communs glacés,
Qui n'ont garde de vous suffire.
De dire que vous effacez
Tout ce que l'univers admire,

Ou jurer que vous surpassez
Tout ce qu'ici jadis ma lyre
Loua dans ses accords passés;
Pour une autre, il est vrai, ce seroit beaucoup dire;
Mais pour vous, ce n'est-pas assez.

A quoi me sert cette préface?
Il faut enfin vous obéir.
Chantez pour moi, dieu du Parnasse;
Que dans vos vers Skelton ait place,
C'est le plus beau sujet que vous puissiez choisir.

ÉPITRE

A LA MÊME.

JEUNE et charmante Skeltonie,
De vos amans la litanie
Pleure depuis votre départ,
Comme un vrai jour de Saint Médard,
Et jamais parmi nous vos charmes
N'ont fait de si tendres vacarmes.
Gros de soupirs, la larme à l'œil,
Nous nous sommes mis en grand deuil;
L'hôtel où fait sa résidence
Certain envoyé de Florence
Du tonnerre paroît frappé;
De noir son carrosse est drapé,
Et son cocher en vain se tue
D'aller tous les soirs à la rue.

Où, vous voyant, tous les Bardis
Croyoient se voir en paradis.
Bref, belle infante, votre absence
Est de si mortelle influence,
Que chaque jour, pour quelqu'amant
On fait billet d'enterrement;
Les plus pressés veulent se pendre;
Mais pour moi, comme feu Léandre,
Je veux, dans un temps moins amer,
Me jeter tout nud dans la mer,
Sans timon, cordages ni voiles,
Vos beaux yeux me servant d'étoiles,
Et nageant comme un saumon frais,
Me rendre auprès de vos attraits;
Tandis que, comme Héro la belle,
Vous ferez mettre une chandelle
Quelque part au haut de la tour
Où vous faites votre séjour;
Bien entendu, pour ce voyage,
D'attendre le temps où l'on nage;
Car d'arriver tout morfondu,
Autant vaudroit être pendu;
Pas n'est bon, dans telle aventure,
Que les rigueurs de la froidure,
Malgré les feux de Cupidon,
D'un amant fassent un glaçon.
Zéliane, l'aimable fée,
De vous paroît toujours coiffée,
Elle aime à s'en entretenir;
Mais ce vœu de ne plus venir
De vos jours la revoir en France,
Sans vous flatter, un peu l'offense.

Est-ce par certain damoisel
Que nous appelions Carizel,
Dit-elle, qu'elle est enchantée,
Et dans Albion arrêtée?
Est-ce pour les joyeux ébats
De chasses, danses, grands repas
Que l'amour souvent accompagne,
Qu'elle aime si fort la campagne,
Et qu'elle me presse si fort
D'aller débarquer dans le port
Le plus prochain de Sussexie?
Humblement je l'en remercie;
Jà n'est besoin si loin aller
Pour chasser, mommer ou baller.
De Paris dans le voisinage
Est un palais du haut parage,
Ordinairement habité
Par Ris, Jeux, Grâces et Beauté;
C'est là que festins, danse et chasses
Ne marchent jamais sans les grâces;
Château dont, par enchantement,
La maîtresse est tout l'ornement.
Ainsi d'aller par mes journées
Vous voir dessus vos haquenées,
Ou bien quelquefois regarder
En contre-danses gambader;
Fussiez-vous cent fois plus aimable,
Le projet n'est pas raisonnable,
Tandis qu'à Sceaux, séjour des dieux,
Tout charme l'esprit et les yeux.
Ainsi raisonne Zéliane.
Pour moi, qui ne suis qu'un profane

Peu digne des plaisirs de Sceaux,
J'irai vous voir entre deux eaux.
En attendant se recommande
A toute cette cour d'Urgande,
A ce palais d'Apollidon,
J'entends du comte la maison,
De cet écrit le secrétaire.
Le nommer n'est pas nécessaire;
Mais, en jouant au corbillon,
Il rimeroit à votre nom;
Très-humble serviteur du père,
De la belle-sœur, de la mère,
De vous et de l'heureux mari
De la charmante-Barbari;
De vos chasses peu se soucie;
Mais il auroit assez d'envie
De se trouver à vos repas,
Si l'on y sert des poulets gras.
Mais quant à ce dernier chapitre,
Plus rien ne dira mon épître;
Et Pégase étant un peu las
De l'avoir pris d'un vol si bas,
Je finis par une nouvelle
Dont voici le récit fidèle:
Votre absence a rendu Nointel
Plus maigre et plus sec que Le Bel;
Et même on craint qu'il n'en périsse;
Car il a déjà la jaunisse.
Pour votre amant aux cheveux gris,
Qui mangea lui seul deux perdrix
Comme on alloit sortir de table,
Et qui faisoit tant l'agréable

Ce même soir auprès de vous;
Voici son état, entre nous :
Le pauvre homme est en frénésie;
Et, sans secours d'apoplexie,
Chez Pluton auroit fait un tour
S'il n'attendoit votre retour.

EPITRE

A MADEMOISELLE B***.

JE vous écris, belle Lisette,
Du fond de la tendre retraite
Où s'assemblent ici les cœurs
Pour se plaindre de leurs malheurs,
Et pour déplorer votre absence
Dans un respectueux silence;
Mais ce mot n'est pas le premier,
Quoiqu'il le soit sur le papier.
J'avois tant de choses à dire,
Que mon cœur n'a cessé d'écrire;
Et mon esprit, qui les savoit,
A tout moment vous écrivoit.
Mon âme avoit la même envie;
Mais, hélas! je ne suis en vie
Que depuis deux jours seulement,
Et cela bien petitement;
Je rêve jusqu'à la nuit noire,
Soupirant sans manger ni boire;

Je ne bois plus, en vérité,
Que pour boire à votre santé;
Et, dans ma tristesse fatale,
C'est de l'absynthe que j'avale.

Depuis le jour que vos beaux yeux,
S'éloignant de ces tristes lieux,
En ont fait une solitude,
Les chagrins et l'inquiétude,
Les sombres jours, d'affreuses nuits
Se trouvent partout où je suis;
Je veille la nuit, et l'aurore
Me retrouve veillant encore,
Et dans Paris on me croit fou,
De n'y parler plus que de *vous*.
Jusqu'auprès de la Porte Verte,
Mille oiseaux, touchés de ma perte,
Mettant mes plaintes en chansons,
Les chantent sur tous les buissons.
Oh! que je bénis la prudence
Qui m'ôta de votre présence!
Elle fit m'éloigner du lieu
Où chacun fut vous dire adieu:
Car, malgré le foible avantage
De la raison ou du courage,
Loin de soutenir cet effort,
N'en doutez point, j'en serois mort;
Mais cette mort prompte et certaine
Vous auroit épargné la peine
De lire tout ce fatras-ci,
Et d'en pleurer peut-être aussi.
C'est pourquoi changeons de langage,
Pour vous parler de l'étalage

Où se mettent manteaux crottés,
Qui voudroient passer pour beautés,
Qui font partout les entendues,
Et dans le jardin répandues,
Portent leurs téméraires pas
Où vous promeniez vos appas.

Elles vont même à la chapelle
Se mettre au coin de *Mad'moiselle*,
Se flattant dans cet heureux coin
Qu'on leur pourra trouver de loin
Cet air naturel que l'on vante,
Cette taille qui nous enchante,
Cet agrément et ces attraits
Que chacun vous trouve de près;
Mais elles y vont à leur honte;
Nos yeux n'y trouvent point leur compte;
Et, malgré tout leur effilé,
Pour elles chacun est gelé:
Non pas chacun; car l'infidèle
Qui n'adoroit que *Mad'moiselle*,
Laborn, ne voit plus de jupon,
Sans aller, comme un Céladon,
Offrir ses soins et sa tendresse
A cette nouvelle maîtresse.
Nous l'avons vu sur les balcons,
Au milieu de quinze rayons,
Dont le plus beau paroissoit sale,
Se moquer du pauvre La Salle,
Et leur conter qu'à votre cour
Il en triomphoit chaque jour.
Cette insolence téméraire
Mérite une peine exemplaire;

Mais c'est, dans l'empire amoureux,
L'innocent et le malheureux
Que le destin toujours accable,
Et qu'on punit pour le coupable.
Voulez-vous savoir à présent
Tout notre divertissement?
Je veux dire celui des autres;
Car vous pleurer sont tous les nôtres:
On ne bouge d'auprès du feu;
De froid chacun a le nez bleu;
On ne voit plus chez la comtesse
Que la guinguette et la grossesse;
Chez . . . . les échecs
Ont perdu leurs premiers attraits;
On aime mieux ceux du carrosse;
Dans trois jours ... part pour l'Écosse.
On mange ici peu de pois verts.
Laborn d'une épigramme en vers
A mis en anglois la substance,
Sans faire aucun tort à la France.
Toujours les Grâces et l'Amour
Chez votre sœur font leur séjour,
Et ce Dieu l'a *trouvé* si belle
Qu'il ne fait point de pas sans elle;
Mais peut-être qu'à votre tour
Il ira vous faire sa cour;
Et quand des cruels fanatiques
On ne craindra plus les pratiques,
Sous la figure de bélier,
Vous le verrez à Montpellier.

ÉPITRE

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

RECEVEZ, charmante comtesse,
Ces vers; ils sont de ma façon :
Vainement j'en ferois finesse,
Car vous n'y verrez rien de bon,
Si ce n'est quelque peu d'adresse
Dont j'y fais entrer son altesse,
En les ornant de votre nom.
Vous m'avez ordonné de faire
Un ample détail de ces lieux ;
Dans un projet si téméraire
Je pourrai bien être ennuyeux;
Mais dès qu'un désir curieux
Vous prend, il faut vous satisfaire;
Vous le voulez, et pour vous plaire
Je vais faire tout de mon mieux.

D'abord se présente un portique
Où l'architecte, les maçons,
Comme de nouveaux Amphions,
Mêlant avec l'ordre dorique.....
Mais d'où vient, moi, que je me pique
D'aller décrire des maisons?
N'importe : un palais à l'antique
Garni de vastes pavillons,
Élevant au ciel sa fabrique,
Semble braver les aquilons,

Lui dont l'enceinte magnifique
Contient le plus beau des sallons.

Là, les Grâces tenoient boutique
Dans la plus rude des saisons;
Là, les muses faisoient chansons,
Tantôt dans le style comique;
Et, tantôt élevant leurs tons
Jusqu'au sublime, à l'héroïque,
Nous enchantoient par la musique
Que répétoient leurs nourrissons;
Car, dans leur accès poétique,
Certains auteurs que nous avons,
Par fois faisoient hymne bacchique,
De leurs luths accordoient les sons.
Par exemple, Chaulieu, de qui les traits féconds
N'ignorent que le satyrique,
Feroit, dans le genre lyrique,
A Phébus même des leçons,
Par fois pour l'ode pindarique.

Là, de ces lieux l'aimable maître,
De qui l'esprit et l'agrément
En font le plus grand ornement,
Et dont il vous souvient peut-être,
Au sujet d'un couplet galant;
Ce prince, dis-je, n'est content
Que lorsque chacun veut bien l'être,
Ou qu'il le paroît seulement.

C'est au milieu de l'abondance
Que les plaisirs et l'indolence
Règnent dans cet heureux séjour;
Partout une tranquille aisance

Nous accompagne nuit et jour;
Point d'orgueil, point d'impertinence,
De noirceur ni de médisance.
Si l'on y voit le dieu d'amour,
C'est quand les plus beaux yeux de France,
Suivis de leur brillante cour,
L'embellissent de leur présence.

S'il est permis dans les repas,
Quand on le peut, d'être agréable,
Malheur à qui, d'un ton capable,
Veut l'être quand il ne l'est pas!
Lors quelque convive implacable
Met sa pauvre raison si bas,
Qu'on a pitié du misérable.

C'est là, qu'assommé de glaçons,
Le bon Bacchus si nécessaire,
Au milieu d'un carême austère,
Pétille dans les caraffons;
Et c'est là que, voyant la chère
Qu'à chaque repas nous faisons,
Avec surprise nous crions,
Quoique le dicton soit vulgaire:
Voilà la mer et les poissons.

Que si, dans la saison où Flore
Redonne à nos champs leurs attraits,
Nos chasseurs gagnent les forêts,
Nos amans s'y fourrent encore;
Ou, mettant leurs flammes au frais,
L'un ira de ses vains regrets
Fatiguer quelque sycomore;
L'autre graver sur un cyprès

Le nom de celle qu'il adore,
Navré lui-même de ses traits.
Si, lassé de la solitude,
Vers quelques lieux plus fréquentés
Il traîne son inquiétude,
D'abord ses yeux sont enchantés.

Partout le charmant étalage
De mille objets tous différens,
Tous agréables, tous rians,
Offre aux yeux un riche partage
Dans ses divers éloignemens.
Que vous dirai-je davantage?
Comptez qu'au pays des romans,
Où l'hyperbole est en usage,
On trouve moins d'enchantemens
Que ceux dont l'esprit et les sens
Sont frappés dans le voisinage
De ces jardins, de ces rivages,
Sur-tout dans ces appartemens;
Mais ces lieux seroient plus charmans
Si le sort, sans autre équipage
Que celui de vos agrémens,
Chaque jour, pour quelques momens,
Y faisoit voir votre visage.

LETTRE

A MADAME LA COMTESSE DE S***.

QUELLE chaleur, quel incendie
La canicule, à son départ,

Allume-t-elle ici de son dernier regard!
L'air est moins chaud dans la Lybie,
Moins étouffant dans la Nubie,
Climats où naît le léopard,
Moins sec aux déserts d'Arabie,
Et plus frais au pays du fameux Mandricard,
Qu'il ne l'est à présent en Basse-Normandie.
Astronomes, je vous supplie,
Apprenez-nous par quel hasard
L'urne de monsieur Saint-Médard,
Qui verse souvent trop de pluie,
En d'autres lieux s'est désemplie,
Pour nous en ôter notre part,
Nous que rarement elle oublie.
Pas un vallon, pas un côteau,
Depuis cette saison brûlante,
N'a vu murmurer de ruisseau,
Qui d'un filet d'onde naissante
Pût nourrir le moindre roseau.
Mais ce qui plus nous épouvante,
C'est que la Seine a trop peu d'eau
Pour faire flotter ce bateau,
Cette rare et grande serpente
Qui devoit à Fontainebleau
Porter la princesse charmante
Et le reste de son troupeau.
Si la charge étoit importante,
De cette machine galante
Que le spectacle eût été beau!
Aimable ...., vous étiez du voyage,
Si le dieu du fleuve, en courroux
De se voir découvert jusque sous les genoux.

N'eût abandonné son rivage.
On dit que plus d'un cœur jaloux
Vous envia cet avantage;
Mais vous avez, et soit dit entre nous,
Certains agrémens en partage,
Qui font qu'on veut toujours de vous
Quand vous les mettez en usage.
Quoi qu'il en soit, sans deux raisons,
Dont la plus légère est solide,
Dessus cette route liquide,
Qu'on auroit vu de Cupidons
Se rassembler d'un vol rapide!
De Rouen, combien de Tritons,
Menant chacun sa Néréïde,
Seroient venus à toute bride
Se ranger près de tous les ponts,
Pour contempler d'un œil avide
L'illustre beauté qui préside
Aux beautés que nous adorons!
Sur cent dauphins, cent Arions
Seroient venus d'Adélaïde
Célébrer les appas dans leurs doctes chansons.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE LA FORCE.

O VOUS, qui d'une main rapide
Écrivant sur l'amour, les bergers ou les rois,
Avez à chaque pas le dieu des vers pour guide,

Et les neuf sœurs à votre choix,
Quel le malice vous invite
A relancer dans Saint-Germain
Un anachorète, un hermite,
Un solitaire, un pélerin,
Qui ne sait ni grec ni latin?
Car dans ces lieux on en est quitte
Pour savoir chanter au lutrin.
Jamais ici Phébus n'habite;
C'est la demeure du chagrin.
Il n'est si triste compagnie
Pour les vers et pour l'harmonie,
Que fantômes vêtus de noir,
Tels qu'ici le sort fait pleuvoir.
La rime en est à l'agonie,
Et la raison au désespoir
De cette longue litanie.
Que votre lettre est charmante à mes yeux!
Je ne l'avois pas attendue;
Et, quoique j'en sois envieux,
Un souvenir délicieux
Me vantera long-temps cette grâce imprévue;
Ma muse cependant vous auroit prévenue,
Si j'eusse été dans d'autres lieux.
Rimer est chose peu connue
Dans un séjour si sérieux.
En vain une flatteuse amorce,
Dans le dessein de m'animer,
Offroit, pour me faire rimer,
Tous les agrémens de La Force;
Oui, j'ai voulu plus de cent fois
Me mettre en train de vous écrire;

Mais un air indolent que chez nous on respire,
M'accabloit et m'ôtoit la voix ;
Et, sans trouver rien à vous dire,
En vain je m'enfonçois dans nos plus sombres bois,
Où l'on tient qu'Apollon quelquefois se retire ;
Mais lui, ni le dieu Pan, inventeur du hautbois,
N'avoient pas le temps de m'instruire,
Et je n'y rencontrai qu'un amant aux abois,
Qui n'avoit pas le mot pour rire ;
Et comme il m'ennuyoit avec sa triste lyre,
Je laissai là le pauvre Anglois.
De là je descendis vers les bords de la Seine,
Pour chercher quelqu'objet qui réchauffât ma veine,
Et non pour imiter l'ennuyant babillard
Que je ne lus jamais sans peine,
Je veux dire le vieux Ronsard ;
Car, n'en déplaise à cette vogue antique
Que lui donna la voix publique,
Le vieux Ronsard étoit un sot :
Et vous allez voir, mot pour mot,
Comment ce garçon poétique
Chantoit autrefois l'ostrogoth :

Tantôt j'erre seulet par nos forêts sauvages,
Sur les bords enjonchez des peinturez rivages.

Mon esprit indigné de ce style pédant,
Dès qu'il me vint dans la pensée,
Eut vainement recours à la Seine offensée ;
Il se trouva cent fois plus glacé que devant :
Mais par vos vers heureux ma veine dégoûtée
Se sentit animer par un transport soudain ;
Je pris d'abord la plume en main ;

Tant il faut peu d'agacerie,
Quand le cœur est de la partie,
Pour remettre l'esprit en train!
Mais, dites-nous un peu : pourquoi cette morale
Que votre esprit, fertile en exemples pompeux,
Avec tant d'agrément étale?
Est-ce pour nous montrer, par ces revers fameux,
Une nécessité fatale
D'être, en tous états, malheureux?
Hélas! tout nous trace l'image
Des maux dont nos destins nous ont environnés.
Dès l'instant que nous sommes nés,
Nous en faisons l'apprentissage.
Mais, après tout, de quel usage
Nous est-il d'être importunés
Du récit de notre esclavage,
Et d'être sans cesse ennuyés
Par un sérieux babillage,
Dont on nous vient brider le nez?
La Force, croyez-moi, passons dans l'innocence,
Dans le repos et dans l'aisance
Ce qui reste à filer de nos tranquilles jours.
Des muses et des chants empruntons le secours;
Et, bannissant la médisance,
Que les Jeux, les Ris, les Amours,
Au milieu de la complaisance,
Règnent au moins dans nos discours;
Mais qu'ils fassent leur résidence
Où nous nous trouverons toujours;
Pour moi, j'en meurs d'impatience.
Sortez donc d'un triste manoir,
Inventé pour de pauvres filles,

Qu'un pompeux appareil mit en sottes guenilles,
Pour les consacrer au dortoir.
Il feroit vraiment beau vous voir,
Derrière un parapet de grilles,
Nous entretenir au parloir!
Revoyons-nous bientôt chez la troupe divine,
Près de l'hôtel de Vilgagnon;
On ne peut se méprendre, à n'en voir que la mine,
Entre l'une et l'autre maison.
Dans l'une, selon moi, n'entre jamais jambon,
Vin champenois ou bourguignon;
Dans l'autre souvent Apollon,
Animant jusqu'à la cuisine,
Inspire couplets de chanson.

ÉPITRE

A MADAME L'ABBESSE DE POUSSEY (*), en lui envoyant des Couplets.

A ce critique du Parnasse,
Qui par des traits vifs et badins,
Redressoit jadis les Romains;
Et qui jamais ne faisoit grâce
A l'ennuyeuse et fade race
Des misérables écrivains;
Vous savez que j'entends Horace;
Or, à ce poëte divin
Certain ami dit en latin:

(1) Fille du comte de Grammont et sœur de madame de Stafford.

Pourquoi vous faire des affaires
Chez tribuns et chez consulaires,
Et par un sel persécuteur
Alarmer chaque sénateur ?
Pourquoi répandre votre bile
Sur tous les ordres de la ville
Tantôt en morales leçons,
Tantôt en piquantes chansons,
Tantôt en épître, en harangue,
Où chacun a son coup de langue?
A la fin, mal vous en prendra;
Quelque Cotin vous le rendra;
Ou bien madame Canidie,
Que déchire la rapsodie
Où vous peignez si plaisamment
Son art pour l'empoisonnement,
Avec deux onces de ciguë
Vous fera savoir comme on tue
Gens qui vont, en vers indiscrets,
Révéler partout ses secrets.
Sachez de plus, compère Horace,
Que plus d'un poignard vous menace :
Or que sert après le trépas
L'appui de votre Mécénas ?
Que chacun de son fait se mêle,
Dit Horace ! qu'il vente, ou grêle;
Soit à la ville, soit aux champs,
Soit en hiver, soit au printemps,
Soit dans la brûlante Lybie,
Soit dans la déserte Arabie,
Soit enfin voguant sur les mers,
Ami, je veux faire des vers.

Ainsi parloit le docte sire.
Telle démangeaison d'écrire
Est permise à qui le fait bien;
Mais en nous l'ardeur n'en vaut rien;
Je le sais; mais sans autre excuse
Pour les fatras où je m'amuse,
Je dirai qu'à ce sot emploi
Je ne m'occupe que pour moi.
Vous qui connoissez ma pensée,
Vous ne serez que peu blessée
De voir nouveaux brimborions
Succéder à tant de chansons
Où, dans votre aimable collége,
Je chantois les lys et la neige
De Pincette et de Trésillier,
Et quelquefois le Chevalier.
Quant à ces couplets, où je chante
Et gouverneur, et gouvernante,
Et cette tudesque beauté
Qui menaçoit ma liberté,
Dans une oisive matinée,
Assis près de ma cheminée,
Sans trop y rêver, Dieu merci,
Je les fis tels que les voici :

COUPLETS.

Sur le branle d'une ville
Où me voici résidant,
Je vais, Apollon aidant,
En couplets de vaudeville,
Vous faire, illustre Poussey,
Part de ce nouvel essai.

Oubliez le badinage
Que le plus beau des esprits
A laissé dans ses écrits
Sur un semblable voyage;
Comme lui, je ne sais pas
L'art d'embellir les fatras.

Les chemins de la Lorraine
Sont des chemins rigoureux
Pour un voyageur fougueux
Qu'un tendre penchant entraîne,
Et que récompense attend
Aux pieds d'un objet charmant.

A trois chevaux de village,
D'empressement tout farci,
Pour me rendre dans Nancy,
Je m'étois mis en voyage
Dès sept heures du matin,
Et j'en fus six en chemin.

Ludre, dont l'éclat suprême
Brave les lys de juillet,
M'envoya, dans un billet,
Dire trois fois : Anathême!
Pour avoir passé devant
Sans entrer dans son couvent.

La maîtresse de la poste,
Que Satan vint voir exprès,
S'imaginant que de Metz
J'allois droit à Famagoste,
Fit envoyer à Mircourt
Mes lettres par le plus court.

Point n'étoient lettres de change
Que contenoit ce paquet,
Moins encor, tendre poulet
Que m'auroit écrit quelque ange;
Car Pincette et Trésillier
Ont bien l'air de m'oublier.

Quatre chevaux à ma chaise
Conduits par deux postillons,
Enfournoient certains vallons,
Où bourbiers, ne vous déplaise,
M'arrêtoient sur nouveaux frais,
Comme avoient fait vos guérets.

En hiver, point de réfuge
Dans tout le climat lorrain;
Sur cet humide terrain,
Quelques restes du déluge,
Qu'y retient l'esprit malin,
Font damner le pélerin.

Mais, adieu peines passées!
Je me trouve chez Saillant,
D'ici digne commandant,
Où cent Grâces empressées
Environnent à la fois
De tous ses vœux l'heureux choix.

Jusques à cette journée,
Comtesse, je n'avois pas,
A ma honte, fait grand cas
Des douceurs de l'hymenée:
Mais vous m'avez converti,
Et je suis de son parti.

Trop longue est la litanie
Des beautés de ce séjour,
Pour les chanter tour à tour;
La liste en est infinie ;
Mais j'y vois certains appas
Dont je ne me tairai pas.

C'est vous, adorable brune,
Dont les agrémens divers
Seront l'objet de mes vers,
Vous qui feriez la fortune
Du plus fameux conquérant,
Et du plus fidèle amant.

La déesse de Cythère
Se servit de vos regards
Pour enchanter le dieu Mars;
Et l'Amour dit que sa mère
Prit votre air devant Pâris,
Lorsqu'elle emporta le prix.

J'en dirois bien davantage;
Car j'en pense beaucoup plus ;
Mais c'est au divin Phébus
A retoucher cet ouvrage,
Ornant de ses plus beaux traits
Le détail de vos attraits.

Trouvez bon que le silence
Où me jette votre nom
Vienne du sacré vallon :
Il n'est point de rime en France,
Au moins dans mon souvenir,
Où Newhoff ait pu s'unir.

Bon soir, notre chère abbesse;
Je sens que Pégase est las;
Et bronchant à chaque pas,
De dépit ou de foiblesse:
Finissons, dit-il, un chant
Qui n'est que trop ennuyant.

ÉPITRE

Des Sœurs de Saint-Dominique de Poissy, aux Filles de Sainte-Marie de Chaillot, par Hamilton.

O vous, nos chères sœurs en Dieu,
Filles de Saint François de Sales,
Aimables et saintes vestales!
Vous qui retenez au milieu
D'enceintes, à nos vœux fatales,
Reine et princesse sans égales (*),
Dites, nos chères sœurs en Dieu,
Pour ces deux hôtesses royales,
Que vous enchantez dans ce lieu,
Serez-vous toujours nos rivales?
Nous espérons bien que Poissy,
Fondé par un saint roi de France,
Pour quelques jours de résidence

(*) Les religieuses de Chaillot avoient donné une fête à la reine et à la princesse d'Angleterre, et quelques-unes d'elles avoient fait des vers pour cette fête.

Pourroit les attirer aussi;
Mais en vain de cette espérance
Nos cœurs s'étoient flattés ici:
Chez vous tout conspire à leur plaire;
Amusemens et soins divers
S'offrent, en prose comme en vers.
Pour nous, si nous en voulions faire,
Ce seroit bien une misère,
Tant nous rimerions de travers;
A notre ignorance soumises,
Nos esprits sont toujours pesans;
Nos concerts sont formés des chants
Que l'on entend dans les églises,
Et nous ne connoissons céans
Les énigmes ni les devises,
Qu'en les voyant sur des écrans;
Les muses, ces savantes filles,
Dont nous ne dirons pas les noms,
Deviendroient derrière nos grilles
Plus muettes que des poissons,
Quoique chez vous assez gentilles;
Pour Phébus, le dieu des chansons,
Et certains rimeurs de vétilles,
Qui chantent dans ces environs,
Ils ne viennent dans nos cantons
Que pour y pêcher des anguilles.

A tout cela vous jugez bien
Qu'aux vers nous ne connoissons rien;
D'avoir recours pour ce mystère
A notre savant aumônier;
Cela ne serviroit de guère;
Car, quoiqu'il sache son bréviaire,

Et que le poëte Garnier
Soit trisayeul de son grand-père,
Nous ne saurions vous le nier,
Pour rimer c'est un pauvre hère.

Nous n'avons donc pas ces talens
Qu'on a dans les lieux où vous êtes,
Et nous aurions ici les fêtes
De cent objets dignes d'encens,
Sans pouvoir tirer de nos têtes,
Pour ce sujet, rimes ni chants;
Au lieu que chez vous tout s'empresse,
Et tout s'anime tour à tour;
Tous les cœurs sont pleins d'allégresse,
Pleins de respects et pleins d'amour
Pour la fête de la princesse;
Et tout y chante la maîtresse
Que vous élûtes l'autre jour.

C'est là que ma sœur Gabrielle,
Pour cette princesse immortelle,
A fait maints couplets de chanson,
Où brillent l'esprit et le zèle,
Tandis que ma sœur Bullion,
Dont je ne dirai pas le nom,
Fait des vers une kyrielle
Qui seroient dignes d'Apollon;
Ensuite sœur Anne Charlotte,
Sur tant de vertus et d'attraits
Redouble, sans changer de note,
Et tout répond à ses couplets;
Mais quand Thérèse Séraphique
Mêle sa voix à ces concerts,

On diroit que le dieu des vers
En a composé la musique.
Nos rimailleurs, à Saint-Germain,
Qui vont faisant des chansonnettes
Depuis le soir jusqu'au matin,
N'ont qu'à rengaîner leurs musettes,
Si les ouvrages que vous faites
Viennent à leur tomber en main.
Ma sœur Madeleine-Marie,
De qui l'autre nom va devant,
Dans les règles de la féerie,
Les enleveroit par son chant;
Et l'on verroit leur cotterie
Jeter tous ses fatras au vent,
Pour ces stances mélodieuses
Que chantèrent à son lever
Les plus jeunes religieuses.
Est-il rien qui puisse égaler
Le tour de leurs rimes heureuses?
Sœur Jeanne-Françoise, en un mot,
De ses chansons par l'harmonie,
Feroit croire que le génie
De feu Voiture est à Chaillot.

Mais rien de tout cela n'invite
La princesse à venir chez nous;
Orphée à Poissy point n'habite;
La solitude est son mérite;
Du reste son repos est doux;
Nous n'y craignons pas le courroux
De la nation hypocrite;
Nous n'y craignons pas la visite
D'un séducteur tendre ou jaloux,

Plus dangereux qu'un satellite,
Et notre frayeur en est quitte
Pour entendre de loin les loups.

Tous les objets que la nature
A faits pour égayer les sens
Par leurs champêtres agrémens,
Étalent ici la parure
De leurs rustiques ornemens,
Et la terre, à chaque printemps,
De la renaissante verdure
Embellit nos prés et nos champs;
Nous voyons, comme vous, la Seine
Tranquille au retour des beaux jours,
Qui, s'égarant dans notre plaine,
De ses ondes fait mille tours;
Mais nous ne voyons point le cours
Où le beau monde se promène,
Et souvent sur ses pas entraîne
De ces vilains petits Amours
Qui séduisent la gent mondaine.
Vous qui voyez ces tendres lieux,
Nos sœurs, détournez-en les yeux;
Détournez aussi la prunelle
D'un certain moulin de Javelle;
Car bien souvent l'esprit malin,
Sous l'ombre d'une matelote,
Se fourrant dans cette gargote,
Qui porte le nom de Moulin,
Mène la sagesse bon train,
Et met la raison en compote.
Pour cette rivière en canal,
Qui porte ses tributs liquides

A vos bords depuis l'Arsenal,
Vous pouvez, sans être timides,
Tourner les yeux sur son cristal.
Voyez aussi cet hôpital
Doré jusques aux pyramides;
Point n'y verrez blondins perfides,
Dont l'aspect est souvent fatal;
Car ce n'est pas le tribunal
Où gens d'aventures avides
Viennent, en carrosses rapides,
Se rendre au temps du carnaval.
Hélas! ce sont les invalides,
Gens éclopés, couverts de rides,
Qu'on peut lorgner sans aucun mal.

Mais vraiment nous sommes bien bonnes
De vous donner de ces leçons!
Nous autres campagnardes nonnes,
On croira que nous radotons;
Car si dans ces saintes maisons,
Où les plus austères personnes
Mènent le train que nous menons,
On destinoit quelques couronnes,
A vous s'adresseroient ces dons.
Quand la vertu seroit détruite,
Ou quand on la verroit réduite
Partout ailleurs à se cacher,
On la verroit avec sa suite,
Si chez vous on l'alloit chercher.
Est-ce donc vous qu'il faut prêcher
Sur les règles de la conduite?

La piété, fille des cieux,
De votre maison fait son temple;

Et quand ce couple glorieux,
Que vous avez devant les yeux,
Ne vous serviroit pas d'exemple,
Vous le donneriez en tous lieux;
Mais il est temps que se repose
Celui qui nous prête sa main,
De mauvais vers grand écrivain:
Vous n'en saurez pas autre chose.
Pour nous, si c'étoit de la prose,
Nous écririons jusqu'à demain;
En vers nous sommes ignorantes.
Pour vous, qui n'êtes pas ainsi,
Ne vous montrez pas trop ardentes
A chercher l'auteur de ceci;
Vous n'en seriez pas plus savantes.
Adieu: vos très-humbles servantes
Les religieuses de Poissy.

ÉPITRE

Adressée par HAMILTON, au nom de Madame DE PLANCY; à Madame DE MONTESQUIOU-D'ARTAGNAN, sur la promotion de M. son Mari au grade de Maréchal de France.

BONJOUR, madame la Fauvette;
Bonjour, Fauvette. Dieu vous gard';
Que je vous trouve l'œil gaillard,
Que vous paroissez satisfaite!

Quoi! tandis que dans la retraite
Vous alliez gémir à l'écart,
Et *trembliez* ici du poignard,
Du sabre ou bien de l'escopette
Dont s'arme en Flandre le hussard,
La gloire a payé cette dette
Qu'on ne reçoit jamais trop tard,
Et votre fortune s'est faite,
Sans le secours de Chamillard:
Maudit soit qui vous la regrette!
Et honni soit qui n'y prend part!
Tendres oiseaux du Robillard,
Rossignol, pinson, alouette,
Qui chantiez jadis au hasard
Quelque air rustique et campagnard,
Aux doux accords de la musette,
Que sur le ton de la trompette,
Non pas de celle dont Ronsard
Enfloit une veine indiscrète,
Chacun de vous, nouveau poëte,
Mette en usage tout son art!
Que, depuis ces lieux où la Dive
Voit couler son onde tardive,
Jusques à ceux où l'Éridan
Reçut Phaëton sur sa rive,
Que, des Alpes au mont Liban,
Chaque oiseau dans son chant vous suive!
Que les serins du Prète-Jean,
Sansonnet, pinson, merle et grive,
Chantent jusqu'au golfe persan!
Que la Sirène en l'Océan,
Que le Phénix enfin revive,

Et chante aujourd'hui d'Artagnan!
Mais quoique tout la félicite
Par écriture ou par visite,
(C'est beaucoup dire en ces temps-ci),
Dans ces devoirs dont on s'acquitte,
Personne n'est plus aise ici
Du nouveau rang qu'elle mérite,
Que sa fidèle DE PLANCY.

RÉPONSE

De Madame DE MONTESQUIOU-D'ARTAGNAN, par M. DE MALÉZIEU.

EN vain, sous un nom emprunté,
Inimitable Philomèle,
Tu veux cacher la vérité;
C'est de toi la chanson nouvelle.
Eh! quel autre a jamais chanté
D'une voix si tendre, si belle?
Oui, l'amitié te l'a *dicté*
Cette charmante ritournelle
Sur ma nouvelle dignité.
Ce titre où tant de monde aspire,
Ne fait pas mon plus grand bonheur;
C'est ce que tu daignes en dire
Qui m'assure un durable honneur.
Tout périt après quelques lustres,
Bâtons fleurdelisés, balustres,
Hermines, supports, écussons,

Tout cela n'est qu'une fumée
Mais je devrai ma renommée
A tes immortelles chansons.
En vain le vaillant fils d'Éaque,
Sur les rives du Simoïs,
Eût vaincu l'époux d'Andromaque
Et fait mille exploits inouis;
Ses glorieuses destinées
N'auroient pas vaincu les années
Avec tous ces faits éclatans;
Mais ce qui sauve sa mémoire
Des affreux ravages du temps,
C'est qu'Homère a chanté sa gloire.
Ainsi mon nom, par toi chanté,
Ira chez la postérité
Jouir d'une gloire immortelle;
Rien ne peut effacer un nom
Qui fut chanté par Philomèle,
Ou célébré par Hamilton.

LA FAUVETTE.

RÉPLIQUE

A Madame DE MONTESQUIOU-D'ARTAGNAN, par HAMILTON.

DANS cette sombre citadelle,
Où les ennuis et tout leur train
Nous font une guerre mortelle,
Vous nous soupçonnez bien en vain

D'avoir Phébus dans la cervelle,
Ou d'avoir ces talens en main
Dont votre célèbre écrivain,
Grâces à sa veine immortelle,
Rendroit votre gloire éternelle,
Quand il n'y feroit qu'un dixain.
Non, ce n'est pas à Saint-Germain
Que la plaintive Philomèle
Fait entendre son chant divin;
A peine sa sœur l'hirondelle
Y chante encor quelque refrain
D'une sauvage ritournelle,
Soit quand le jour se renouvelle,
Soit quand il est sur son déclin.
Par quelle illusion étrange
Vous a-t-on pu donner le change
Sur les concerts de ces cantons ?
Dans les lieux que nous habitons,
N'en déplaise à votre louange,
On feroit aussitôt vendange
Que l'on y feroit des chansons.
Hymnes, chez nous, ne sont de mise
Que les fêtes et les bons jours,
Avec tels autres chants d'église.
L'amante du seigneur Anchise,
Avec tous ses galans atours,
Pour rimer n'est d'aucun secours;
Rien enfin ne nous favorise;
Et le dieu des tendres amours,
Qui donne aux vers leurs plus beaux tours,
En Anglois ici se déguise.
Or les rimes de la Tamise

Près de la Seine ont peu de cours.
Mais vous Fauvette gracieuse,
Qui nous faites un compliment,
Et nous raillez tout doucement
Dans une épître ingénieuse,
Dans un écrit plein d'agrément,
Quelle est la muse officieuse
De qui la voix harmonieuse
Vous prête son art et son chant?
Nous y reconnoissons la lyre
Le ton sublime et mesuré,
Les vers heureux de ce curé (*)
A qui Phébus lui même inspire
L'art de chanter, le don d'écrire;
A qui vous avez inspiré
Ce qu'en vers il vient de vous dire.
Le fait est si bien avéré,
Qu'il voudroit en vain s'en dédire:
Le dieu des vers nous l'a juré.

(*) Nom de société donné à M. de Malézieu.

FIN DES LETTRES ET ÉPITRES.

POÉSIES DIVERSES.

LA PYRAMIDE ET LE CHEVAL D'OR, CONTE.

A MADEMOISELLE BRIENNE DE CLARE.

M'AYANT permis de vous écrire,
En partant pour certain palais,
Plus beau que facile à décrire,
J'écrivis pour vous faire rire,
Plus que pour louer vos attraits.
Je mis pourtant dans cette lettre
Un petit brin de vos appas :
Un petit brin ; car d'y tout mettre,
La chose ne se pouvoit pas.
Dans cet écrit, les filles de mémoire,
Qu'on nomme Muses autrement,
Avoient peu fait pour votre gloire,
En mêlant, je ne sais comment,
Description de bâtiment
A cet incarnat, cet ivoire

Qui vous parent incessamment;
Parlant enfin confusément
De plus d'objets que dans la foire
On n'en voit ordinairement,
Et le tout sans enchantement.
Mais voici bien une autre histoire:
Écoutez donc ce qu'elle dit
Pour en faire votre profit;
Et n'allez pas prendre pour guide
La nymphe de la pyramide,
Qui, bien loin d'aimer son prochain,
Fit mille maux par son dédain.
Elle étoit charmante, à vrai dire,
La divine infante Saphire;
Sa figure avoit mille attraits,
Mais son cœur étoit des plus laids.
Or toute beauté meurtrière,
Fût-elle un ange de lumière,
Qui n'aime qu'à tuer les gens,
N'est pas digne de notre encens.
Elle étoit pourtant, la cruelle,
Comme vous, fraîche, jeune et belle;
C'étoit votre taille à peu près,
Et ce teint fait pour vous exprès;
D'Hébé l'immortelle jeunesse,
Et l'éclat d'Hélène de Grèce
Accompagnoient partout ses pas;
Mais les Amours n'en étoient pas;
Car, en dépit d'eux, l'inhumaine
Traînoit mille cœurs dans sa chaîne,
Et du plus parfait des amans
Triomphoit de voir les tourmens.

Croyez-moi, soyez satisfaite
D'imiter sa grâce parfaite;
Contentez-vous de sa beauté,
Et laissez-là sa cruauté;
Car dites-nous, belle O Brienne,
Ce que vous croyez que devienne
Berger qu'on ne regarde pas,
Tandis qu'il meurt d'amour tout bas;
Tendre berger, qui de sa chance
Va faire aux échos confidence,
Et, n'osant vous la découvrir
Par respect, se laisse mourir;
Car berger ne sauroit plus faire
Que de mourir pour sa bergère.
Cependant ne vous trompez pas
A cette sorte de trépas;
Car ce n'est pas cesser de vivre;
Mais mourir comme dans un livre,
Et comme on voit à tous momens
Mourir d'amour dans les romans,
Où l'on voit trépassés fidèles
Vivre aussi long-temps que leurs belles,
Et cependant mourir d'amour
Pour elles tout le long du jour.
Il est bien vrai que l'aventure
De tous ces mourans en peinture,
N'est pas trop faite pour toucher
Des nymphes à cœur de rocher;
Et crois qu'à voir un amant tendre
Se précipiter ou se pendre;
Mais je dis pendre tout de bon,
Comme en Grève on pend un larron;

Ou bien, la tête la première,
S'aller jeter dans la rivière;
Ou bien humblement à genoux
Se couper la gorge pour vous,
En s'écriant: Divine Laure,
Mon dernier soupir vous adore;
Cela pourroit vous divertir
Beaucoup plus que vous attendrir;
Et qu'un tel cas sous votre empire
Auroit de quoi vous faire rire;
Que ce tragique événement
Pourroit vous paroître amusant,
Sur-tout dans ces siècles bizarres,
Où les martyrs d'amour sont rares;
Où l'aventure de Didon
Se traite de vieille chanson;
Où l'on se moque de Pyrame
Qui pour sa Thisbé rendit l'âme,
Et de Thisbé pareillement
Qui se tua pour son amant;
Où toutes ces morts qu'on raconte
Passent chacune pour un conte;
Enfin, où ces tendres héros,
Quoi qu'il en soit, semblent fort sots.
Plus d'une nymphe feroit gloire
D'en orner pourtant son histoire;
Et, pour la rareté du fait,
De tuer quelque amant parfait,
Quelque amant sincère et fidèle,
Qui se seroit pendu pour elle.
Cependant l'inhumanité
D'une rigoureuse beauté,

Souvent de cent remords suivie,
A fait le malheur de sa vie.
Saphire en pourroit faire foi;
Car il ne tient encor qu'à moi
De la rendre aussi misérable
Que son orgueil fut implacable.
Mais comme à son air, entre nous,
On l'auroit pu prendre pour vous,
Et qu'avec son humeur farouche
Elle avoit vos traits, votre bouche,
Et tous ces trésors du printemps
En vous sans cesse renaissans;
Quoiqu'inhumaine et dédaigneuse,
Loin de la rendre malheureuse,
Je lui pardonne; et son destin
Sera si brillant à la fin,
Que cette histoire véritable
Pourroit passer pour une fable,
N'étoit qu'à vous autres beautés
On ne dit que des vérités.

CHANT PREMIER.

Dans un certain pays, passablement sauvage,
Où pour se divertir on n'alloit pas souvent,
Habitoit un homme savant,
Et respectable par son âge;
Mais qu'on n'auroit pas cru fort sage
D'être dans ce lieu déplaisant
Presque l'unique résidant,

Quoiqu'en un petit hermitage,
Sur un rocher près du rivage,
Il vécût heureux et content :
Les chagrins et l'inquiétude,
Les soins dévorans et l'ennui
Respectoient trop sa solitude
Pour se présenter devant lui.
Or, dans cette île solitaire,
Les tigres, les lions, les ours,
Ne faisoient pas trop bonne chère ;
De faim y mouroient les Vautours,
Car troupeaux n'y paroissoient guère;
Point de berger, point de bergère
N'y passoient, en chantant, les jours;
Et quant à messieurs les Amours,
Ils n'avoient garde de s'y plaire;
Garde n'auroit eu Cupidon
De venir là chercher sa proie.
On n'y connoissoit pas son nom,
Ni ce flambeau dont d'Ilion
Il avoit fait un feu de joie,
Quand pour Pallas et pour Junon
Il se déclara contre Troie.

Un jour que les vents mutinés,
Sortant de la grotte profonde
Où leur roi les tient enchaînés,
Souffloient en vrais déterminés,
En menaçant la terre et l'onde
Et tous les habitans du monde
D'être par eux exterminés,
Notre hermite étoit d'aventure
A méditer sur son rocher,

Lorsqu'il entendit approcher
L'effroyable et soudain murmure
Des vents qu'on venoit de lâcher.
Il jugea d'abord qu'un orage,
Mêlé de tourbillons affreux,
De quelque vaisseau malheureux
Causeroitbientôt le naufrage.
Certes il ne se trompoit pas;
Car il vit de loin un navire
Tout prêt à tomber dans le cas;
Il n'avoit ni voile, ni mâts;
Et les vents, déployant leur ire,
Sans que le vaisseau pût suffire
A résister à leur fracas,
Des flots l'impitoyable empire
Pour l'engloutir ouvrit ses bras.
Cela veut dire, en simple prose,
Que le pauvre vaisseau périt;
Mais, quand en rimes l'on écrit,
Il faut un peu broder la chose.

Oh! combien, à ce triste objet,
Le bon homme eut l'âme attendrie!
Et combien il eut de regret
De n'avoir pu sauver la vie
A ceux qui des vents en furie
Venoient d'être l'affreux jouet!
C'étoit bien l'âme la plus tendre,
Le cœur le plus officieux
Qu'on verra jamais sous les cieux;
Chose difficile à comprendre;
Car il étoit savant et vieux;
Mais ce qui le rendoit sensible

Aux funestes événemens,
C'est d'avoir en ses jeunes ans
Éprouvé ce qu'ont de terrible
Et les disgrâces des amans,
Et ces indignes changemens
Qu'on voit, après un sort paisible,
Suivis de mille accablemens.

Cependant sur l'humide plaine,
Sur les flots encore agités
Il tenoit les yeux arrêtés,
Sous quelque espérance incertaine
De voir les débris écartés
De cette aventure inhumaine
Flotter vers la rive prochaine,
En état d'être encor de ses soins assistés;
Mais son espérance fut vaine;
Car rien ne s'offrit à ses yeux
Que des montagnes écumantes
De mille flots prodigieux,
De qui les cîmes blanchissantes
Menaçoient la terre et les cieux.

La nuit, enfin, mais sans étoiles,
Arrivant pour surcroît d'horreur,
Augmenta par ses sombres voiles
De ce ravage la terreur.

Le lendemain, l'âme inquiète,
Notre druide, au point du jour,
Sortit de son humble retraite.
Il ne faisoit pas grand séjour
Au lit, non plus qu'à sa toilette.

Mais je m'aperçois, en contant
De ces aventures la suite,
Que j'appelle notre savant,
Quelquefois sans façon hermite,
Et druide dans cet instant.
Quoique cela n'importe guère,
Je veux vous en rendre raison,
Et vous instruire de l'affaire.
Sachez donc qu'il est nécessaire
De cacher encor son vrai nom,
Les contes veulent ce mystère;
Mais trève à la digression,
Et retournons au vieux compère.
Il sortit donc, triste à mourir;
A tout moment la destinée
De ceux qu'il avoit vu périr
Dans la précédente journée,
A son esprit venoit s'offrir.

Il suivit long-temps le rivage
Par les détours peu fréquentés
De cette *inhospitable* plage,
Jetant les yeux de tous côtés,
Sans voir les débris du naufrage
De ceux qu'il avoit regrettés

La mer étoit presque calmée;
Du soleil les rayons naissans
Avoient fait taire tous les vents,
Et la bonace ramenée
Sembloit ramener le printemps.
L'astre du jour, sortant de l'onde,
Ranimoit tout par sa chaleur,

Et l'aurore de sa fraîcheur
Répandoit la vertu féconde
Sur toutes les fleurs à la ronde,
Et du chant des oiseaux éveilloit la douceur.
C'étoit faire beaucoup d'honneur
Au plus vilain pays du monde;
Cependant l'hermite étoit las
D'une recherche fatigante,
Qui, sans répondre à son attente,
Le faisoit errer haut et bas
Dans la route la plus méchante
Du plus sauvage des climats;
Au reste, il ne comprenoit pas
Par quelle attention pressante
Il faisoit en vain tant de pas.

Enfin, sur le point de se rendre,
Quand, pour remettre ses esprits
De tous les soins qu'il avoit pris,
Il se couchoit sur l'herbe tendre,
Il lui sembla de loin entendre
Des gémissemens et des cris.

Derrière une roche escarpée,
Qui dans les ondes s'avançoit,
Il jugea d'abord qu'on poussoit
Les cris dont son oreille avoit été frappée:
En dépit de mille détours,
Il y courut en diligence,
Dans la charitable espérance
De pouvoir donner du secours
A des malheureux sans défense
Contre des lions ou des ours,

Ou bien quelqu'autre violence
Dont on pût menacer leurs jours.

Il ne s'y rendit pas sans peine;
Car ce n'étoit pas dans la plaine
Suivre un sentier délicieux;
De rochers une longue chaîne
Qui s'élevoit jusques aux cieux,
Des précipices furieux
Le mettoient sans cesse *hors* d'haleine.
Mais, dieux! quelle étonnante scène,
Dès qu'il y fut, frappa ses yeux!
Il vit flotter sur une planche,
Que poussoit un homme en nageant,
Une nymphe cent fois plus blanche
Que la neige n'est entombant;
Mais de sa blancheur infinie,
Ni de cent mille autres appas,
Dont longue étoit la litanie,
Et dont la belle étoit munie,
D'abord il ne s'aperçut pas.
Tout ce qu'il put voir du rivage
Où l'avoit attiré sa voix,
Ce fut cet étrange équipage
Qui suivoit sa planche à la nage.
Ensuite ce fut mille exploits
De témérité, de courage,
Que, pour dompter un monstre animé par la rage,
Faisoit un héros aux abois;
Monstre dont la gueule sauvage
De la nymphe, sans lui, n'eût pas fait à deux fois.
Ce monstre *hideux* que jadis Andromède
Avec horreur vit approcher

Du pied de son fatal rocher,
N'avoit pas la face si laide.
De la main droite combattant,
Et de l'autre toujours poussant
La nymphe tremblante et craintive,
Cet homme approchoit de la rive
Où l'hermite à genoux, d'une oraison plaintive,
Prioit le ciel en l'attendant.
Il n'avoit rien de mieux à faire;
Car, quoique pour les dégager
Son cœur sensible et débonnaire
Eût tenté tout autre danger,
Se jeter dans les flots n'étoit pas son affaire;
Car il ne savoit pas nager;
Mais, pour en mieux parler, quelque main invisible
Malgré lui s'opposoit à son empressement:
Car à son art rien n'étoit impossible,
Comme on verra dans un moment.

Vous, qui sur les bords du Permesse
Inspirez à vos nourrissons
Le charme heureux de leurs chansons,
O muse! qui de la tendresse
Présidez aux douces leçons,
Soutenez une voix qui baisse,
Et prêtez-moi de nouveaux tons
Pour un fait qui vous intéresse!
Érato, daignez m'assister,
Tracez vous-même la peinture
De la surprenante aventure
Que je vais tâcher de conter.

Cette planche étant abordée,
Sur qui flottoit l'objet divin;

Cet homme qui l'avoit gardée
Des griffes du monstre marin,
Avoit mis l'aventure à fin.
Le fils de Danaé, d'une audace pareille,
Avoit su triompher d'un monstre aussi fatal;
Mais moindre étoit cette merveille,
Car il combattoit à cheval.
Notre homme, plus vaillant que le seigneur Persée,
Quoiqu'il fût cent fois moins heureux,
Avoit sa bête renversée,
Qui rougissoit d'un sang affreux
L'onde autour d'elle dispersée;
Mais excédé par les efforts
Qu'avoit fait sa main triomphante,
Outre qu'il avoit sur le corps
Plus d'une blessure sanglante,
A peine arriva-t-il aux bords
Où celle qu'il suivit paroissoit expirante,
Qu'il se hâta de suivre chez les morts
Une divinité qu'il ne crut plus vivante.
De cet objet désespérant
Il ne put soutenir la vue;
Sa constance en fut abbatue,
Et tous ses sens l'abandonnant
A cette rencontre imprévue,
Après un regard languissant,
Il fut tomber, en gémissant,
A quatre pas du sable où la belle étendue
Sembloit toucher à son dernier instant.

Ce fut à ce touchant spectacle
Que notre druïde éperdu
Se souvint de certain oracle

Qu'il n'avoit jamais entendu,
Quoique fort clairement rendu,
Mais qui le flattoit d'un miracle
Qu'il avoit vainement jusqu'alors attendu.
Il savoit...... Mais, laissant cette pensée,
Il crut, sans plus en discourir,
Que l'affaire la plus pressée
Étoit celle de secourir
Deux malheureux près de mourir.

Par une longue expérience,
Il s'étoit acquis la science
Et des herbes, et des vertus
Qu'avoit pour chaque mal leur jus.
Dans cette rare connoissance
Nul des mortels n'en savoit plus.
Bientôt dans la forêt prochaine,
Il eut, en courant, ramassé
Une herbe à tel point souveraine,
Qu'elle auroit pu d'un trépassé
Rendre la personne aussi saine
Que s'il ne s'étoit rien passé.
De plus, son jus étant pressé
Près de l'endroit du cœur d'une nymphe inhumaine,
Il échauffoit son cœur glacé.
Adieu ses rigueurs et sa haîne !
Ce cœur devenoit tendre et sensible à la peine
D'un amant aux gages cassé,
D'un Job traînant encor la chaîne
De celle qui l'auroit chassé.
Le beau secret! et quel dommage
Qu'aujourd'hui malheureusement

On ignore le rare usage
De cet heureux médicament!

Quoi qu'il en soit, la belle évanouie
Avoit, dès qu'il revint, de toute la beauté
Sur ses moindres attraits la fleur épanouie;
Mais cet homme de qui la valeur inouie
Avoit avec témérité
Le monstre marin affronté,
Dans le temps qu'elle en fut vivement poursuivie,
Ne paroissoit d'aucun côté,
Et l'ingrate par cruauté
En parut toute réjouie.

L'un et l'autre le surprit fort,
Ne voyant pas le mot pour rire
Pour la nymphe, en cas qu'il fût mort;
Cependant il se mit à dire :
Le ciel a sans moi pris le soin
De prévenir celui qui dans ces bois sauvages
Ne m'avoit pas mené bien loin;
Et ce brillant éclat, de retour, est témoin
Que le plus beau de ses ouvrages
De mon secours n'a plus besoin.
Je vois qu'à vos attraits tout cède,
Qu'ils sont respectés par les flots,
Que sur la terre un doux repos
Aux périls de la mer succède,
Et que l'horreur des plus grands maux
N'a rien que ce charme n'excède;
Mais qu'est devenu ce héros,
Qui, vous ayant *vu* pâle et *froide*,
Après mille et mille sanglots....?

A peine eut-il lâché ces mots,
Qu'elle parut toute changée;
Le dépit, la haine et l'aigreur
Succédèrent à sa douceur;
Et sans qu'il la crût outragée,
Pour avoir parlé du vainqueur
Qui des flots l'avoit dégagée.
Sitôt qu'il l'eut envisagée
Dans cette soudaine fureur,
Il crut qu'elle étoit enragée;
Mais il ne crut pas de saison
De chercher alors le mystère
De cette étonnante colère,
Qu'il jugea n'avoir pour raison
Que quelque vapeur passagère
Produite par sa pamoison.
Depuis la tête aux pieds la belle étoit mouillée,
Et sa robe par le combat
Et par l'orage étoit honnêtement souillée;
Bref, elle avoit dans cet état
Besoin de quelque lieu pour être dépouillée.
L'hermite lui servant d'appui,
Par une route plus facile
Ayant gagné son domicile,
Lui donna retraite chez lui.

Tandis que la superbe infante,
Dans ce solitaire réduit,
Passoit, Dieu sait comment, la nuit,
Mais moins mal que la précédente,
Notre savant, toujours conduit
Par son humeur compâtissante,
Loin d'elle, au haut de son rocher,

De peur d'incommoder cette hôtesse nouvelle,
La nuit s'étant allé nicher,
S'y tenoit comme en sentinelle;
Mais voyant le jour approcher,
Au lieu de s'embarrasser d'elle,
Il résolut d'aller chercher
Ce vaillant homme, dont le zèle
N'avoit rien à se reprocher
Pour le service de la belle,
Et qui, soutenant sa querelle,
N'avoit rien fait pour la fâcher,
Ni qui, pour éviter les yeux de la cruelle,
L'obligeât à s'aller cacher.

Eh quoi! disoit-il en lui-même,
Tandis qu'il marchoit à grands pas,
Est-ce donc la valeur suprême
De cet homme dans les combats,
Ou ce feu que le beau sexe aime,
Que cette nymphe n'aime pas?
Mais peut-être est-il mort, hélas!
Car je l'ai vu sanglant et blême,
Et tomber accablé de la douleur extrême
D'avoir vu cette nymphe aux portes du trépas.
Cependant l'hermite à la ronde
Jetoit les yeux à tous momens,
Au fort de ses raisonnemens;
Mais les forêts, la terre et l'onde,
Ni le reste des élémens
N'offroient rien aux empressemens
De sa recherche vagabonde.

Il en étoit au désespoir,
Résolu, dans cette aventure,

De ne pas épargner sa main ni son savoir,
Pour mettre ordre à toute blessure
Que cet étranger pût avoir,
Puisque, selon la conjecture
Qu'il faisoit sur ce chagrin noir,
Dont il parut saisi dans cette conjoncture,
Il en devoit sentir de plus d'une nature;
Mais pour travailler à sa cure,
L'affaire étoit de le revoir.

En vain les profondes vallées,
En vain les rochers et les bois,
En vain les grottes reculées
Avoient ouï ses clameurs redoublées;
Rien ne répondoit à sa voix;
Bref, rien ne s'offroit à sa vue,
Au moins, rien de ce qu'il cherchoit;
Mais tandis qu'en vain il marchoit
Par cette forêt étendue,
Et que vainement il prêchoit
Sans que sa voix fût entendue,
Il entendit sonner un cor;
La chose ne l'étonna guère,
Car il l'entendoit d'ordinaire,
Quand le griffon, prenant l'essor,
Paroissoit sur cet hémisphère;
Mais pour lui ce fut un mystère
De voir dessus le cheval d'or
Paroître la belle étrangère,
Qu'il croyoit dans sa loge encor.

Elle paroissoit plus brillante
Cent fois que n'étoit ce cheval,

De qui l'allure résonnante,
Et de pur or la figure éclatante
Au monde n'avoient rien d'égal;
En le voyant, notre druide
Pensa s'évanouir d'effroi;
Mais il revint bientôt à soi,
Voyant qu'il n'avoit pas sa bride,
Sans laquelle il seroit toujours dessous sa loi.

Il n'auroit jamais pu comprendre
Par quel étrange enchantement
Ce cheval s'étoit laissé prendre,
Si la nymphe, dans ce moment,
N'avoit pris en gré de descendre
Pour lui faire un remercîment.

Qui que vous soyez, lui dit-elle,
Saphire n'oublîra jamais
Votre secours ni vos bienfaits;
Oui, sa reconnoissance en doit être éternelle.
Croyez aux sermens que j'en fais;
Comptez-y; puisqu'enfin mon origine est telle,
Que sans parler de mes attraits
(Car mon chagrin est d'être belle),
Ce qu'aujourd'hui je vous promets
N'est rien moins qu'une bagatelle.

Mon cœur se souviendra toujours
De ce qu'il vous doit, je le jure;
Mais, dans cette étrange aventure,
J'estime encor moins le secours
Par qui d'une mort presque sûre
Vous avez garanti mes jours,
Que je ne fais une lecture

A qui je dois cette monture;
Car, sans qu'il faille avoir recours.....

Sur le point qu'elle alloit poursuivre,
Notre savant, tout éperdu,
S'écria : Ciel! qu'ai-je entendu?
Vous avez donc ouvert mon livre?
Vous n'avez pas long-temps à vivre,
Si cet ennemi prétendu
Encore un coup ne nous délivre
Du piége que le sort chez moi vous a tendu.
Ah! que vous êtes malheureuse
D'avoir vu ce fatal trésor,
Beauté cruelle et dédaigneuse!
Et vous, poursuivit-il, funeste cheval d'or,
Allez, d'une course rapide
Aux climats de la Pyramide.

A peine achevoit-il ces mots,
Que le cheval d'or tourna tête,
Et plus soudain que la tempête
Se précipita dans les flots.

Jamais, depuis le jour que la nymphe étoit née,
Ladite nymphe ne parut
Confuse, interdite, étonnée
Jusques au point qu'elle le fut
A l'instant de cette journée;
Car elle parut forcenée
Quand le cheval d'or disparut.

Tantôt regardant le rivage,
C'est-à-dire, l'endroit fatal
Par où ce précieux cheval

Venoit de se mettre à la nage,
Et tantôt regardant le mage
Sur le pied d'un sorcier brutal;
Quelques perles en pleurs couloient sur un visage
A qui cela n'alloit pas mal.
Peu la touchoit cette disgrâce
Qu'en oracle il avoit prédit;
Le désespoir qui la saisit
Ne regardoit point sa menace;
Car, sans faire aucune grimace
Dont son visage s'enlaidît,
La belle pleuroit de dépit
De voir qu'un mortel eût l'audace
De venir l'insulter en face,
Et de lui dire ce qu'il dit.

S'il faut, dit-elle, que je meure,
Ou bien que cet homme odieux,
Pour me sauver, s'offre à mes yeux,
Qu'on me dépêche tout à l'heure;
Et le plutôt sera le mieux.
Quoi! sa présence détestable,
Que je n'ai jamais pu souffrir,
Pour mon secours viendra s'offrir!
Non, non; il m'est plus agréable
De ne le point voir, et périr.
Le sort le plus épouvantable,
A son aspect est préférable,
Et j'aime cent fois mieux mourir.

Je vous l'ai dit, je suis Saphire;
Et quand avec vous tout l'enfer,
Le ciel, la terre, l'onde et l'air,

En l'apprenant, pour me détruire,
S'armeroient de flamme et de fer,
Je veux bien encor le redire;
Je suis la princesse Saphire,
Fille du roi Brizandafer.

Eh bien! me voilà donc l'objet de la colère
Du destin, contre moi fièrement irrité,
Pour quelque curiosité,
Au sujet d'un vieux *bréviaire*
Ouvert avec témérité!
Et dans cette terre étrangère,
Peu favorable à la beauté,
Où tout m'est devenu contraire,
Dont j'ignore la déité,
Et le mal que j'ai pu lui faire,
Me voilà prête à satisfaire
A son arrêt par vous dicté.

Eh! qu'ai-je affaire d'une vie
Qui fait mon unique tourment,
Depuis qu'à mon sort asservie,
Je me vois partout poursuivie
D'un mortel odieux, qui, sous le nom d'amant,
De mes tranquilles jours la douceur a ravie,
Et m'obsède éternellement?
Je veux bien vous en faire juge,
Quoique vos vœux pour lui contre moi déclarés,
Ne me flattent d'aucun réfuge
Au milieu des malheurs qui me sont préparés.

Cet homme s'appelle Euryale;
N'est-ce pas assez de ce nom
Pour inspirer l'aversion

Que pour lui mon chagrin étale;
Quand sa constance sans égale,
Et quand cette valeur fatale
Qui s'arme, malgré moi, pour ma protection
Depuis la rive orientale
Jusqu'à ce barbare canton,
Ne seroient pas une raison
Pour me justifier de l'horreur infernale
Que me cause sa passion?
Il est vrai que la Renommée,
Si vous l'écoutez, vous dira
Que jamais rien n'égalera
Sa gloire en mille endroits semée;
Et que moi-même je lui dois,
Avec le jour que je respire,
Le salut entier d'un empire
Qui doit reconnoître mes lois;
Qu'enfin lui seul m'a délivrée
De mille dangers, où sans fin
La rigueur d'un astre malin,
Dès l'enfance, m'avoit livrée;
Que, sans murmure et sans espoir,
De ses vœux la persévérance
Garde un respectueux silence,
Et triomphe du désespoir
Où le met mon indifférence.
Qu'il soit, si l'on veut, un héros;
Qu'il soit des amans le modèle;
J'y consens; mais qu'il porte à quelqu'autre mortelle
Son adoration cruelle,
Et laisse Saphire en repos.
Hélas! je me croyois sauvée

De ses vœux et de mes chagrins,
Me voyant *hier* entre les mains
D'un corsaire inconnu qui m'avoit enlevée.

On ne croit pas que ce conte ait été achevé par Hamilton; du moins on n'en a trouvé que ce fragment.

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE.

CHANTEZ, déesse de Sicile,
Chantez, ou prêtez-nous la voix
Que vous prêtâtes autrefois
A votre favori Virgile,
Lorsqu'il chanta si haut la naissance inutile,
Les destins merveilleux et les futurs exploits
Que devoit faire pour sa ville,
Sur la foi de quelque Sibile,
Un guerrier qui mourut au bout de quelque mois.

De citoyen romain l'orgueilleux caractère,
Les ancêtres de Pollion,
Ni la dignité consulaire
Dont étoit revêtu son père,
Ne valoient pas telle chanson;
Elle étoit digne du grand nom
D'un fils de France ou de sa mère;
Et de l'avoir pris sur le ton
Que Virgile avoit fait pour un enfant vulgaire,
C'étoit se moquer d'Apollon.

Venez donc, filles immortelles,
Venez m'enseigner le secret
Dont les Voitures, les Chapelles,
Les Rousseaux et les Fontenelles
Ont paré leurs écrits d'un tour noble et parfait.
Mais non, vous n'êtes pas mon fait,
Muses, vous n'êtes plus nouvelles;
Et je sais à quel point l'on hait
Toutes les antiques pucelles,
Et leurs modernes bagatelles;
On ne les souffre qu'à regret.

Que la déesse qui préside
Au retour des naissantes fleurs
Orne nos vers de ces couleurs
Où le bon sens toujours réside;
Que, loin des lieux communs et des vieilles fadeurs
Dont, par un encens insipide,
On donne aux héros des vapeurs,
Ce soit le fils d'Adélaïde
Qui nous inspire, qui nous guide,
Et règne dans nos chants, comme elle sur nos cœurs!

Trésor dont la voûte azurée
A daigné nous faire un présent;
Illustre et précieux enfant,
Pour qui Lucine intéressée
Favorise l'heureux moment
D'une naissance désirée,
Et par ce grand événement
Ajoute un nouvel ornement
A l'éclat d'une race en tous lieux révérée;
Puissent les sœurs pour vous filer si lentement,

Que de la trame mesurée
A tous les mortels en naissant
Votre part soit ici d'éternelle durée !
Trop de grandeurs a cette cour
A qui vous devez la lumière,
Pour n'y pas faire un long séjour;
Vous y devez régner un jour,
Et vous la verrez toute entière
Tantôt suivre vos pas dans la noble carrière
Où tous vos grands ayeux ont brillé tour à tour;
Tantôt trouver en vous la grâce singulière
Et tous les traits du dieu d'amour,
Dont votre mère est héritière.

Jadis carrousels et tournois,
Festins pompeux, superbe danse
Auroient célébré la naissance
D'un petit-fils de tant de rois;
Mais aujourd'hui que la prudence,
Plus nécessaire qu'autrefois,
Met des bornes à la dépense
Et règle la magnificence,
Élèves d'Apollon, qui suivez d'autres lois,
Au moins que les accens de vos savantes voix
Ne restent pas dans le silence.

Que, depuis le climat des Lys
Jusques aux profonds antipodes,
L'air et la terre soient remplis
De chants, et de nouvelles odes.
Dans le pays des épisodes,
Sans équipages, sans habits,
On se distingue à juste prix;

Et les neufs sœurs sont si commodes
Que la dépense des écrits
N'est pas la plus chère des modes
Que l'on pourroit suivre à Paris.

Du Parnasse, qui veut, s'empare;
A tout venant il est ouvert,
Et Phébus n'est plus à couvert
De cette invasion barbare.
Dessous le laurier toujours vert
Dont son auguste front se pare,
De son nom chaque auteur se sert;
Mais sur le mont sacré le sens commun est rare;
Et par un changement bizarre,
En fait d'esprit, c'est un désert.

Partout nouvelles comédies,
Opéra pleins de rapsodies
Étalent leur frivole orgueil;
Et chaque jour des parodies,
Sous le titre de tragédies,
Fatiguent tout Paris d'un misérable deuil,
Et par malheur sont applaudies,
Depuis que Despréaux est habitant d'Auteuil,
Et que les Parques ennemies
Au célèbre Racine ont ouvert le cercueil.
Vous, notre nouvelle espérance;
Vous dont les destins sont rendus
Aux souhaits ardens de la France,
Pour les premiers qu'elle a perdus,
Prince, réformant les abus
Qui lassent notre patience,
Quand vous aurez en main la suprême puissance,

De ces poëtes prétendus
Pour nous venger de l'insolence,
Que leurs fatras soient défendus;
Et qu'au péril de la potence,
Relégués dans leur ignorance,
Leurs confrères ne riment plus.

PLACET

A MADAME LA DUCHESSE DE BERWICK.

DUCHESSE que le ciel a faite
Pour voir tous les cœurs sous vos lois,
Si vous faisiez cas de l'emplette...
Mais vous paroissez satisfaite
Du seul dont vous avez fait choix;
Vous qui d'une commune voix,
Êtes plus belle et plus parfaite
Que vous ne l'étiez autrefois,
Lorsque, sous le nom de Nanette,
Tout parloit de vous dans nos bois,
Que tout se mettoit en retraite
Pour faire quelque chansonnette,
Où le Brochet plus d'une fois
Chanta Bocley sur son hautbois,
Et *Guéridon* (*) sur sa musette.

Une tabatière, à genoux,
Indigne d'être la compagne
De celles qui vont en Espagne,

(*) Refrain d'un vieux vaudeville.

Par les ordres de votre époux,
Met pourtant Phébus en campagne
Pour ce qu'on espère de vous.
Cette indigente tabatière,
Qui de tabac n'a pas un grain,
S'adresse à votre blanche main,
A vos yeux brillans de lumière,
A votre cœur de souverain,
A votre bonté coutumière,
Pour ouvrir certain pot couvert de parchemin,
Qui contient un trésor de valeur singulière,
Que vous n'ouvrirez pas en vain,
Si vous exaucez ma prière.

Comme il est jour de Géoghagan,
(Ce nom pour les vers est sauvage
Et n'est pas beau pour un roman);
Comme il est jour de Géoghagan,
Sur la louange on vous ménage;
Mais, pour l'amour du Catalan,
Jadis poisson de ce rivage,
Donnez sur le présent message
Quelques ordres au beau Saint-Jean,
Et je n'en veux pas davantage.

BOUQUET

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Allez, trop heureuses jonquilles,
Nouvelles fleurs, que le hasard

Sauve des frimats, du brouillard,
Des hannetons et des chenilles,
Quoique vous veniez un peu tard
Pour être du printemps les filles,
Allez de vos jaunes guenilles
Offrir l'hommage de ma part;
Allez, hâtez votre départ.
Dans la plus belle des familles
Vous verrez quatre sœurs, sans art
Riches d'attraits, d'esprit gentilles,
Et qui n'ont point l'air campagnard,
Belles des pieds jusqu'aux chevilles,
Plus sages que nymphes de grilles,
Et qui n'ont point besoin de fard.
Là, tirant l'aînée à l'écart,
Vous lui direz : Belle Clarice,
De la déesse du printemps
Nous avons quitté le service,
Pour vous offrir le sacrifice
De nos champêtres agrémens,
Et pour rendre un petit office
Au plus fidèle des amans.

C'est peu pour vous qu'un tel hommage;
Mais, vous offrant ce que les fleurs
Ont de plus aimable en partage,
Avec le tribut de nos sœurs
Dont il emprunte le langage,
Il vous consacre les ardeurs
Du plus constant de tous les cœurs:
Que peut-il offrir davantage?

BOUQUET

POUR LA MÊME.

Du saint dont vous portez le nom
La fête m'étoit échappée,
Sans que j'en sache la raison;
Car pour vous mon attention
N'étoit point ailleurs dissipée;
Mais l'octave étant rattrapée,
Il faut vous demander pardon
D'une erreur où l'intention
Ne fut jamais enveloppée,
Et vous offrir un petit don
Dont l'influence d'Apollon
Soit aujourd'hui seule occupée;
Car désormais Flore, en manchon,
De bouquets fort mal équipée,
Laisse sa cour à l'abandon
Des frimats qui l'ont usurpée;
Par-ci, par-là, quelque chardon
Sort de la terre détrempée;
Mais fleurs ne sont plus de saison.
Cependant que pourrois-je écrire
Qui fût digne de vos appas?
Quoi! les célébrer sans redire
Ce que j'ai dit en pareil cas!
Phébus lui-même avec sa lyre,
Et les neuf muses, sur ses pas,
A peine y pourroient-ils suffire;

Car ce n'est pas tout que de luire,
Et faire en l'air bien du fracas ;
Des tons sublimes on est las
Souvent tandis qu'on les admire;
Il n'appartient qu'au cœur d'instruire
Dans l'art d'orner tendres fatras ;
Puisqu'enfin, si l'objet n'inspire,
On a beau chanter et beau dire,
Tout ce qu'on dit ne touche pas.

En vain le dieu du mariage
M'avoit banni de votre cour;
A peine y suis-je de retour,
Que, sans vous ôter l'avantage
D'être plus belle que le jour,
L'Amour m'y fait voir un visage
Du même éclat, du même tour,
Des mêmes traits et du même âge
Qu'eut celle qui blessa l'Amour;
Les Grâces sont votre partage;
Chez vous elles font leur séjour;
La belle Laure est leur ouvrage;
Et ce n'est pas être volage
Que de soupirer tour à tour,
Ou pour vous, ou pour votre image.

BOUQUET

POUR LA MÊME.

Présent de la saison nouvelle,
Filles de Flore et du printemps,

Jonquilles portez mon encens,
Dans votre fraîcheur naturelle,
A la plus digne, à la plus belle
Des nymphes de ces lieux charmans.
Parmi cent hommages brillans
Qui seroient bien plus dignes d'elle,
Vous n'êtes qu'une bagatelle,
Malgré vos nouveaux agrémens
Mais vos attraits sont innocens,
Et vous semblez faites pour celle
Qui ne veut point d'autres présens.

POUR LA MÊME.

Dès cette sombre matinée,
Où les Amours froids et tremblans
Restent avec les agrémens
Autour de quelque cheminée,
Vos yeux paroissent plus brillans,
Et vos attraits plus séduisans
Qu'ils n'étoient la dernière année.
Mais d'embellir à tous momens,
Et d'être sourde à vos amans,
N'est-ce pas votre destinée?

De ce nouvel an tout le cours
Verra mon cœur pour vous le même;
Et je vous dirai tous les jours,
Malgré votre rigueur extrême:
Belle Clarice, je vous aime,
Et je vous aimerai toujours.

POUR LA MÊME, A SA TOILETTE.

CONTRE le séduisant transport
D'une veine facile et tendre
En vain je tâche à me défendre ;
Je ne puis éviter mon sort :
Phébus et vos charmes, d'accord,
Se sont unis pour me surprendre ;
Il faut céder à leur effort ;
Il faut, ma lyre, vous reprendre,
Et malgré moi quitter le port
Où le bon sens m'avoit fait rendre,
Pour tenter ce nouvel essor.
Charmante reine de ma vie,
Belle Clarice, dont le nom
Ranime cette frénésie,
Qui, sur un téméraire ton,
M'engagea souvent sans raison
A me mêler de poésie ;
Souffrez qu'ici je vous dédie
Ce que Phébus et Cupidon
Inspirent à ma fantaisie,
Au sujet d'une vision
Dont mon imagination
Fut agréablement saisie.

Dans le centre d'un cabinet,
Tel que la Force, pour retraite
Donna jadis à Persinet,
La reine d'amour en cornette,

Assise sur un tabouret,
Auprès d'un miroir clair et net,
Essayoit une colerette ;
Certain mortel, à sa toilette,
Sur ses appas fit un sonnet ;
Et pour rendre sa cour complète,
Les Grâces, d'une main adroite,
Sur ses cheveux flottans attachoient son bonnet ;
Les muses traitoient son portrait ;
Et voici comme elle étoit faite :
La troupe des Jeux et des Ris,
Et les Plaisirs, ses favoris,
Restoient dans l'île de Cythère ;
Car alors de leurs teints fleuris
La déesse n'avoit que faire ;
Et ce n'est pas toujours que la tendre Cypris
A besoin de leur ministère.
Mais à quoi bon ce vain détour ?
Mon cœur reconnut ce qu'il aime,
Et celle que je vis dans cet éclat suprême,
N'étoit point la mère d'Amour :
Belle. . . ., c'étoit vous-même ;
Cependant vous trouverez bon
Que, pour achever la peinture
De ce que m'offrit l'aventure,
Je prête, en cette occasion,
Vos attraits et votre figure
A la mère de Cupidon,
Et ce n'est pas lui faire injure.
Ses yeux brilloient de mille feux ;
Sa bouche avoit à l'ordinaire
Ces agrémens, ce charme heureux

Qui forment la bouche de Claire,
Avec l'infaillible art de plaire,
Que tels objets gardent pour eux.
Ses épaules étoient d'ivoire,
Et son sein de neige et de lys ;
Mais pour le reste, notre histoire
N'en sauroit faire de récits ;
Quoiqu'il soit facile de croire
Que ce reste, du même prix,
Égale pour le moins la gloire
De l'échantillon que je vis.
Le dieu du jour, sous un nuage
De honte cachant ses clartés,
Par quelques soupirs répétés
Rendoit un taciturne hommage
A l'éclat de tant de beautés ;
Tandis qu'Amour à ses côtés
S'applaudissoit de l'avantage
Que sur les autres déités
Avoit le brillant étalage
De tant de trésors enchantés.
Alors le dieu de l'harmonie
Me dit tout bas : Pour cet objet,
Que la plus rare symphonie
Des doctes sœurs soit réunie ;
Et toi pour un si beau sujet,
Je vais te prêter mon génie.
Le tendre Amour de son côté,
Me dit : Je veux que de ta lyre
Jusques à l'immortalité
Les sons élèvent la beauté
Que nous t'ordonnons de décrire.

N'en crains point la témérité,
Puisque c'est moi qui te l'inspire.
Mais, hélas ! ce fût bien en vain
Que pour ce glorieux dessein
Chacun voulut m'être propice.
Bien loin de me trouver en train
De mettre la plume à la main,
Séduit par un tendre caprice,
Regardant .... avec délice,
Je dis, dans un transport soudain :
O trois fois heureuse Madin(*) !
Vous de qui le charmant office
Est de voir, et soir et matin,
De ces trésors l'amas divin ;
Et souvent, sans qu'elle en rougisse,
De recevoir, sortant du bain,
L'immortelle et fière Clarice
Telle que de la mer Vénus sortit du sein ;
Quand vous lui rendez ce service,
O trois fois heureuse Madin !
J'aimerois mieux votre destin
Que celui d'une impératrice,
Et que tout l'empire romain.

POUR LA MÊME.

Depuis un temps, charmante Claire,
Phébus m'avoit abandonné ;
Il sembloit rétif ou contraire

(*) Femme de chambre de madame de ***

Dans tout ce que je voulois faire,
Et rien n'en étoit bien tourné.
De cette disgrâce étonné,
Je pris le parti de me taire;
Et si par fois j'ai fredonné,
Tels fredons n'auroient su vous plaire:
Mais dans cet état de misère,
Je l'ai pour vous importuné,
Ce dieu brillant qui nous éclaire;
Pour vous seule étant nécessaire
Que son art me fût redonné.
Quoi! lui dis-je, cette Clarice,
Pour qui mes vers et mes chansons
Vous trouvoient toujours si propice,
Et dont nos forêts, nos vallons
Voyoient le nom, avec justice,
Mis au-dessus des autres noms:
Quoi! cette adorable Clarice
Vous verra-t-elle, par caprice,
A mes vœux refuser ces tons
Qu'on écoutoit avec délice?
Phébus reprenez votre office;
Exprimez ce que nous sentons;
Et que votre lyre remplisse
Nos cœurs de ses tendres leçons;
Laissez le soin à vos rayons
De voir que le raisin mûrisse,
Et qu'ils échauffent nos melons.
Vraiment, vous nous la baillez belle!
Me dit ce dieu d'un air chagrin:
Faut-il pour chaque bagatelle
Que je vous conduise la main?

Vous ne cessez à Saint-Germain
(Car on m'en a dit la nouvelle)
De faire couplets, ou quatrain,
Dès que l'humeur vous y rappelle,
Et vous perdez votre latin,
Quand pour Clarice l'immortelle
Votre muse se met en train!
Mais vous vous en plaignez en vain;
Car, à vos vœux toujours fidèle,
J'ai prêté mon discours divin,
Dès qu'il falloit chanter pour elle.
Qui rend vos projets impuissans?
Ajouta-t-il: sans éloquence,
Il n'est besoin que du bon sens,
Et non pas de mon influence,
Pour la célébrer dans vos chants.
C'est la beauté de tous les temps,
Sur elle ils n'ont point de puissance;
Elle est nouvelle tous les ans;
Son air, sa grâce et sa présence,
Sont les images d'un printemps
Qui n'est jamais en décadence;
Et la fontaine de Jouvence,
Qui ranimoit par nécromance
Les attraits déjà périssans,
N'a point mis les siens en dépense;
Elle est faite pour d'autres gens.

POUR MADEMOISELLE LAURE B***.

VOUS qui présidez au Parnasse,
Dieu des vers, et vous, doctes sœurs,
Qui m'avez quelquefois accordé vos faveurs,
Pour une Laure encore accordez-moi, de grâce,
Des vers nouveaux, au lieu de fleurs.
Au lieu de Flore et son empire
Qui nous fournissoient des bouquets,
Et qui n'ont plus rien à nous dire,
Phébus, offrez à ses attraits
Les hommages de votre lyre ;
Mais que votre encens soit discret ;
Le vrai suffit pour sa louange ;
L'hyperbole n'est pas son fait,
Elle ne prendroit point le change,
Et se moqueroit du nom d'ange,
Dont vous baptisez maint objet
Dont l'air et la figure étrange
N'ont souvent rien qui ne soit laid.
Dites tout uniment que tout en elle engage ;
Qu'un esprit doux et naturel,
Avec les grâces du bel âge,
Dans un agrément éternel,
Du vrai mérite est le partage ;
Et, comme du sien c'est l'image,
Où tout est sincere et réel,
Tenez-vous-en à cet hommage.

POUR MADEMOISELLE B***.

Dieux! par quel excès de rigueur,
Insensibles à nos alarmes,
Pouvez-vous livrer tant de charmes
A cette funeste langueur?

Daphné, dans la fleur de son âge,
Résiste à peine aux lents efforts
D'un mal qui cause mille morts,
Sans paroître sur son visage.
Toujours égale en son humeur,
De sa constance soutenue,
On ne la voit point abattue
A ses regards, à sa fraîcheur.
Ciel, qui lui donnez en partage,
Et pour l'esprit et pour le corps,
Les plus brillans de vos trésors,
Conservez-la; c'est votre ouvrage.

Amour, épargnez ses attraits,
Pardonnez-lui pour vous sa haine,
Et n'employez que vos seuls traits
Pour vous venger de l'inhumaine.

Sur nous tomberoit le courroux
Que vous feriez tomber sur elle;
Et nos cœurs sentiroient les coups
Destinés à son cœur rebelle.

Est-ce trop peu pour nos tourmens
Que le mal dont elle est atteinte?

Combien d'horreurs, et quels momens
Entre l'espérance et la crainte !
Il est des genres de malheurs,
Il est de certaines douleurs
Où l'on se fait pitié soi-même ;
Mais, malgré la rigueur extrême
D'un sort fatal et malheureux,
C'est de voir souffrir ce qu'on aime
Qui des maux est le plus affreux.

POUR MADEMOISELLE O BRIENNE DE CLARE.

On dit que monsieur Saint-Laurent
Est le patron de toute Laûre ;
Il est vrai que plus d'un savant,
Belle O Brienne, en doute encore.
Quoi qu'il en soit, en attendant
Qu'on décide un fait que j'ignore,
Recevez ce chétif présent ;
Car pour bouquets la dame Flore
Ne fournit plus rien à présent ;
Mais Phébus vient de faire éclore
Ces vers, dont votre fête honore
Le chevalier *de cour brillant*,
Ou si vous voulez, sans détour,
Le chevalier de Brillancour.

RONDEAU

POUR MADAME LA COMTESSE DE ***.

DANS un rondeau, me dit le dieu des vers,
Peins la beauté dont tu portes les fers;
Du grand Voiture emprunte la manière,
Et cherche ailleurs ces traits, cette lumière
Dont en rimant moi-même je me sers.

Pour copier ses agrémens divers,
Trace Vénus sortant du sein des mers,
Et mets enfin Clarice toute entière
Dans un rondeau.

Père du jour, lui dis-je, et des concerts,
Quand sur mon front j'aurois vos lauriers verts,
Je ne pourrois fournir telle carrière;
Je tarirois plutôt votre rivière,
Dans un rondeau.

RONDEAU

POUR LA MÊME.

L'ASTRE du jour ne voit rien ici bas
Qui soit égal à ces divins appas,
A ces beautés dont Flore est le modèle;
C'est de Vénus la figure immortelle;
C'est son éclat, c'est sa bouche et ses bras.

De l'admirer nos yeux ne sont point las;
Moins de trésors ont ces heureux climats
Que va dorer de sa clarté nouvelle
L'astre du jour.

Celle qui fit jadis tant de fracas,
Celle pour qui Pâris fit tant de pas,
La belle Hélène enfin, étoit moins belle,
Et n'avoit pas de son temps fait, comme elle,
Et ce que voit, et ce que ne voit pas
L'astre du jour.

RONDEAU.

Mal-a-propos ressuscitent en France,
Rondeaux qu'on voit par belles dénigrés;
Mal-à-propos, selon l'antique usance,
Devant les yeux d'inexperte jouvence
Gaulois discours ores se sont montrés.

Blondins propos seroient mieux savourés:
Près de tendrons en fleur d'adolescence
Du viel Marot vient la fine éloquence
Mal-à-propos.

Vous, jeunes gars bien fringans, bien parés,
Voulez-vous voir leurs cœurs d'amour navrés;
Quittez rondeau, sonnet, ballade, stance,
En bon François contez-leur votre chance,
Et soyez sûrs que jamais ne viendrez
Mal-à-propos.

RONDEAU

AU SUJET DE VERS GALANS.

POUR bien rimer stances, sonnets, rondeaux,
Bouquets galans, portraits ou madrigaux,
Pas n'est besoin de monter sur Pégase,
Ni que le dieu qu'on peint en barbe rase
Soit invoqué pour tels menus propos.

Tendre berger qui sur ses chalumeaux
Chante sa belle en gardant ses troupeaux,
Doit au sujet accommoder la phrase,
Pour bien rimer.

De ce qu'on aime il faut, dans les tableaux,
Que tout soit elle en traits originaux;
Pour la louer, point de fard, point d'emphase;
Mais bien faut-il qu'un peu de tendre extase
En sa faveur offre des tours nouveaux,
Pour bien rimer.

RONDEAU REDOUBLÉ.

PAR grand'bonté cheminoient autrefois
Preux chevaliers, couverts de fine armure,
Ores par monts, ores parmi les bois,
Redressant torts, et défaisant injure.

Trouvoient par cas horions, meurtrissure;
Par cas aussi, sur fringans palefrois,
Dames près d'eux, friandes d'aventure,
Par grand'bonté, cheminoient autrefois.

Toujours mettoient amour dessous leurs lois,
Jeunes beautés de bénigne nature;
Et voyoit-on bien reçus chez les rois
Preux chevaliers, couverts de fine armure.

Méshui s'en vont, mis en déconfiture,
Soulas déduits; et la gent à pavois
Plus ne s'ébat à coucher sur la dure,
Ores par monts, ores parmi les bois.

Princesse (*) en qui le ciel met à la fois
Esprit sans fin, et grâces sans mesure,
Vous seule allez du vieux temps aux abois
Redressant torts, et défaisant injure,
Par grand'bonté.

RONDEAU.

Que de beaux yeux dans les vers, les romans!
Tout en est plein dans nos recueils galans;
Par tout pays ce lieu commun domine;
Chez l'Espagnol, chez la gent sarrazine,
C'est un refrain qu'on met à tous les chants.

Aux opéras, beaux yeux sont triomphans;
Ils rendent fous les Atys, les Rolands;

(*) Madame la duchesse du Maine.

Et l'on n'entend parler chez Proserpine
Que de beaux yeux.

Pour contenter et le cœur et les sens,
J'aimerois mieux d'aimables sentimens,
Des bras bien faits, une peau blanche et fine,
D'autres appas dont on juge à la mine,
Trésors heureux, cent fois plus séduisans
Que de beaux yeux.

MADRIGAL

SUR LE PORTRAIT DE MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Je le dirai sans complaisance:
Arlo, pourquoi dissimuler?
Les attraits que votre science
A nos regards vient d'étaler,
A ceux de la princesse ont droit de s'égaler;
Mais si l'art avoit la puissance
De faire aller la ressemblance
Aussi loin qu'elle peut aller,
Il faudroit exprimer ses grâces dans la danse,
Il faudroit la faire parler.

VERS

IMITÉS DE L'ODE D'HORACE : *Vixi puellis nuper idoneus.*

OUI, dans le feu de ma jeunesse,
J'ai suivi l'Amour autrefois ;
Et si j'ai vu quelque tigresse
Farouche et rebelle à ses lois,
J'ai trouvé bénigne maîtresse
Qui daignoit écouter la voix
D'un amant réduit aux abois,
D'un cœur accablé de tristesse ;
Et j'ai servi plus d'une fois
Sous les drapeaux d'une déesse
Humaine jusqu'au bout des doigts ;
Enfin au pays de tendresse,
Soit par constance ou par adresse,
J'ai fait quelques petits exploits ;
Mais las de tout ce qu'il faut dire,
Plus las de ce qu'il faut écrire
Pour fléchir un cœur de rocher,
Du mien il est temps d'arracher
Celle qui cause mon martyre :
Hâtons-nous de le dégager ;
C'en est fait ! ma tendresse expire.
Reine de l'amoureux empire,
Je viens à ton temple attacher
Tout ce que l'ingrate m'inspire,
Avec cette inutile lyre

Qui n'a jamais pu la toucher.
Hausse, déesse de Cythère,
Mère d'Amour, hausse le bras;
Fais que cette beauté sévère
N'échappe pas à ta colère;
Déesse, ne l'épargne pas;
Et puisque son cœur téméraire
Méprise et le fils et la mère,
Venge-toi de ses attentats
Sur ses indifférens appas;
Prends ton ascendant ordinaire;
Embrase-la de tous tes feux;
Ou plutôt, pour me rendre heureux,
Fais que l'insensible Clarice
N'éprouve point d'autre supplice,
Point de tourment plus rigoureux,
Que celui d'être un jour propice
A la constance de mes vœux.

DE L'USAGE DE LA VIE DANS LA VIEILLESSE.

Soixante et dix ans, dit David,
Est de l'homme l'âge ordinaire;
A quatre-vingts l'on ne va guère;
Qui vit plus, tout le temps qu'il vit
N'est que douleur et que misère.

Pour moi, j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans, à compter juste;

Et pour aller à quatre-*vingt*,
Je suis peut-être assez robuste,
Mais qu'un peu plutôt ou plus tard,
Le moment arrive où la vie
Doit pour toujours m'être ravie,
Je n'y puis long-temps avoir part.
Quel emploi donc, et quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin?
J'en dois envisager la fin,
Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la dernière main
Qu'un artisan habile et sage
Doit bientôt mettre à son ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre;
Et je dois, pour y concourir,
Après avoir su long-temps vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude,
Qui puisse être à compter pour rien,
Ni qui se fasse jamais bien,
Quand on n'en a pas l'habitude;
On ne peut trop tôt y penser;
Il n'est pas temps de commencer
A se la rendre familière,
Quand le corps vient à s'affaisser,
Que l'esprit commence à baisser,
Et qu'enfin la machine entière,
Prête à manquer à tout moment,
Partout s'arrête et se dément.
C'est une étude malaisée;
Il est tard de s'y prendre alors;

Il faut, sain d'esprit et de corps,
La faire à tête reposée;
Il faut, pour s'en bien acquitter,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est, et ce qu'on doit être;
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son maître;
Il faut enfin se souvenir
Qu'il reste un rôle à soutenir,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême :
Peu savoient sagement finir.
Ils savoient avant leur vieillesse,
Bons acteurs et judicieux,
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux:
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge;
Ils ne savent pas être vieux,
Et lorsqu'amis de la retraite
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent partout leur squelette,
Et ne font que se dissiper;
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde et le bruit.
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuient;
Mais c'est en vain, l'ennui les suit,
Le monde qu'ils cherchent les fuit;
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit

Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi respectable,
Le vieillard sage et vénérable,
Qui, vert encore et vigoureux,
Sait terminer ses jours heureux
Par une retraite honorable!
Il me semble encore le voir,
A Paris, chez lui, vers le soir,
Se prêter quelque temps au monde,
Vivre à lui le reste du jour,
Et jouir d'une paix profonde,
Par son choix banni de la cour.
C'est ainsi que tranquille et ferme,
Et sans jamais se démentir,
Prêt à tous momens à partir,
Il attendit son dernier terme;
C'est ainsi qu'il sut de ses jours
Couronner dignement le cours.

Pour vivre et mourir, quel modèle!
On ne peut assez respecter
Sa vie et si sage et si belle;
On ne peut assez l'imiter.

SUR L'AGONIE DU FEU ROI D'ANGLETERRE.

DANS cette triste conjoncture,
Où tout mortel subit les lois
Que nous a *prescrit* la nature;

Dieu! quelle touchante peinture,
De voir à ses derniers abois
Un des plus saints, jadis des plus grands rois,
N'emporter dans la sépulture
Que son innocence et ses droits!

De voir sa reine désolée,
Dans ces déplorables momens,
Aux alarmes des accidens
Mille fois le jour immolée,
Offrir sans cesse au ciel des vœux attendrissans:
Ici, leurs augustes enfans;
Là, de leurs mornes courtisans
La fidélité signalée,
S'épuiser en gémissemens!

Pour obtenir quelques journées,
Et reculer encor sa fin,
Ils fatiguoient le ciel en vain;
L'arbitre de nos destinées,
Celui des têtes couronnées,
Pour un plus glorieux destin,
Bornoit le cours de ses années.

O toi! dont le ciel a fait choix
Pour être protecteur des rois,
Dans cet accablement funeste,
Tu viens sauver ce qui nous reste
Du sang des monarques anglois;
Toujours leur ange tutélaire,
En couronnant le fils, tu ranimas le père:
Il t'entendit, et ses regards mourans
Te firent les remercîmens
Qu'avoient faits les pleurs de la mère.

Grand roi, dont la puissante main
Fait régner ton sang en Espagne,
Et qui de la Grande-Bretagne
Sais protéger le souverain,
Daigne le ciel, pour récompense
De tant de précieux bienfaits,
Égaler partout tes succès
A ta sagesse, à ta puissance !

Ainsi, quand on verra ton nom
Par des faits immortels célébré dans l'histoire,
On n'y verra point d'action
Qui n'ait eu pour objet la justice ou la gloire,
Jamais l'avide ambition.

RÉFLEXIONS.

Grace au ciel ! je respire enfin
Au bord fatal du précipice
Où m'avoient entraîné le désordre et le vice
Qui règnent dans le cœur humain ;
Le sauveur m'a tendu la main,
Et j'ai senti cette bonté propice
Qu'on n'invoque jamais en vain.
Idole que mes vœux n'ont que trop encensée,
Volupté ! vil objet de nos désirs errans,
Ivresse d'une âme insensée,
Ne troublez plus de tranquilles momens !
Fuyez, spectacles séduisans,
Fantômes qui teniez ma raison balancée

Entre vos vains engagemens;
Éloignez de mes yeux tous ces enchantemens,
Et n'offrez plus à ma pensée
Vos frivoles amusemens!

Et vous, profane poésie!
Inutile présent des cieux,
Douce erreur de l'esprit, pompeuse frénésie,
Fabuleux être de vos dieux,
Source féconde en trompeuses merveilles!
Ceux qui vous possèdent le mieux
Ne réussissent, par leurs veilles,
Qu'à remplir mollement le cœur et les oreilles
De vos songes harmonieux.

Si je me suis laissé conduire
Au faux éclat de vos brillans,
Vous n'avez plus, pour me séduire,
Que quelques restes impuissans
D'un souvenir qui ne peut nuire
Au repos heureux que je sens.
Un nouveau rayon de lumière
Me découvre la vérité,
Et m'ouvre la seule carrière
Qui mène à l'immortalité.

Choisissons désormais cette clarté pour guide;
Qu'elle règle tous nos penchans;
Et que l'auguste éclat de sa beauté solide,
Nous élevant d'un vol rapide,
Soit l'unique objet de nos chants!

Fille du ciel, pure innocence!
Asile contre tous nos maux,

Vrai centre du parfait repos!
Heureux celui dont la constance,
Vous conservant dans l'abondance,
Ne vous perd point dans les travaux
D'une longue et triste indigence!

Égal dans l'un et l'autre sort,
Soutenu d'un espoir que rien ne peut éteindre,
Il attend l'infaillible mort,
Sans la souhaiter ni la craindre.

Heureux de qui l'esprit, à la fin rebuté
De l'impérieux esclavage
Du monde et de sa vanité,
De larmes et d'humilité
Offrant un salutaire hommage
Au trône du juge irrité,
Établit sa félicité
Dans un immortel héritage,
Et se garantit du naufrage
Qu'on fait pour une éternité!

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

CHANSONS.

CHANSON.

Sur l'air : Beaux jardins, etc.

Brillant Phébus, toi par qui tout respire;
Toi qui jadis, favorable à mes vœux,
M'inspiras quelques traits heureux;
Pour animer les accords de ma lyre,
Jamais je n'eus plus besoin de tes feux.

Verse sur moi la céleste influence
Que tu répands sur les trésors divers
Dont La Force enrichit ses vers;
Et prête-moi, pour célébrer Valence,
Les tons divins qui forment ses concerts!

Fais qu'à mes chants l'inhumaine attentive
N'imite plus les mépris de Daphné,
Quand, de lumière environné,
Rien ne t'offrit la nymphe fugitive,
Que le laurier dont tu t'es couronné.

CHANSON

POUR LE JOUR DE LA NAISSANCE DE MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Air : Le soleil peint, etc.

Ranimez aujourd'hui nos languissans concerts;
Répandez, dieu des vers,
Pour la princesse ici de vos feux l'influence;
Et faites célébrer le jour de sa naissance,
Par mille chants divers!

Éloignez, pour ce jour, éloignez de ces lieux
Les momens ennuyeux
Que son absence ajoute à notre inquiétude,
Et rendez aux souhaits de notre solitude
L'éclat de ses beaux yeux!

Autre air.

Muse, chantons un peu plus bas:
Pour ces grands airs nous n'avons pas
D'haleine,
Ni des gens d'opéras
La voix hautaine.

Mais plutôt ne disons plus mot:
J'entends le concert de Chaillot;
Silence!
Séjour, dont l'heureux lot
Est sa présence.

A Poissy, près de St.-Germain,
Pour la princesse tout est plein
De zèle ;
Chaque sœur en serin
Chante pour elle.

On chante son nom jusqu'au Pec ;
Quoique tels oiseaux aient le bec
Sauvage,
J'approuve leur respect,
Non leur ramage.

De Loges jusques à Maisons,
Chaque berger des environs
Apprête
Et danses et chansons
Pour cette fête.

Chantons, nymphes de cette cour,
Dans nos chants célébrons ce jour
Sans cesse ;
Chantons jusqu'au retour
De la princesse!

A ces mots, B.... prit son ton,
Et fit, touchant, comme Apollon,
Sa lyre,
Les couplets de chanson
Que je vais dire :

COUPLETS DE MADEMOISELLE B*** L'AINÉE.

Air : Climat doux et paisible.

Ornement de votre âge,
Objet de nos chants,

Recevez l'hommage
De notre humble encens;
Ce jour vous vit naître,
Chaque autre a vu *croître*
Vos attraits charmans.

Ah! faut-il que l'absence
Nous vienne arracher
De votre présence
Le charme si cher!

Redonnez à ces lieux,
Adorable princesse,
Ce bien précieux:
Sans vous la tristesse
Y règne sans cesse,
Tout est ennuyeux.

AUTRES COUPLETS DE MADEMOISELLE B***.

Sur l'air: O gai! lan là.

Nos forêts, nos campagnes
Et nos ruisseaux
M'ont vue et mes compagnes
Dire aux oiseaux:
Hôtes de nos bois, tour-à-tour
Célébrez ce jour;
Tout vous répondra:
O gai! lan là.

Au travers de la plaine
Roulant ses flots,
La nymphe de la Seine
Chanta ces mots:
Nayades qui formez ma cour,

Célébrez ce jour;
Tout vous répondra:
O gai! lan là.

Duval et de Carrière,
Nymphes et dieux,
Qui vîtes en portière
Briller ses yeux,
Et vous, bergères d'alentour,
Chantez l'heureux jour
Qui vous la donna.
O gai! lan là.

Berger, dont la constance
Brille en ces lieux,
Célébrez sa naissance
De votre mieux;
Pour elle, exercez votre voix:
Au moins cette fois
Flore écoutera.
O gai! lan là.

Nous qui savons la route
De l'Hélicon;
Nous qu'ici l'on écoute,
Tendre Hamilton,
Chantons, vous et moi, tour-à-tour,
Ce célèbre jour;
Tout nous répondra:
O gai! lan là.

COUPLETS

POUR UNE CHANSON A DANSER.

CHANTONS le retour de Flore,
Les zéphirs, et le printemps,
Et le dieu du jour encore
Qui nous inspire des chants;
Accourez, nymphes, bergères,
Bergers; joignons dans ces lieux
A nos danses ordinaires
Nos airs les plus gracieux!

Venez, hôtes des bocages,
Sur les rives du Madon,
Répéter dans vos ramages
Chaque couplet de Chanson!
Accourez, nymphes, etc.

Venez, jeux, ris, innocence;
Grâces, donnez-nous vos mains;
Mais fuyez de notre danse,
Satyres trop libertins!
Accourez, nymphes, etc.

Sur l'émail de nos prairies
Que nos troupeaux bondissans,
Quittant les rives fleuries,
Soient attentifs à nos chants!
Accourez, nymphes, etc.

Beautés qui de Sainte-Manne
Habitez l'heureux palais,
Dont chacune a de Diane
La sagesse et les attraits;
Accourez, nymphes, etc.

De ces lieux où l'on révère
Et la sainte et vos appas
Sortez, et sur la fougère
Honorez nos chants, nos pas;
Accourez, nymphes, etc.

Mais qui paroît dans la plaine?
Est-ce l'enfant de Vénus?
Est-ce un prince de Lorraine,
Paré des traits de Phébus?
Accourez, nymphes, bergères;
Venez repaître vos yeux
De ses grâces singulières!
C'est le sang des demi-dieux.

Content de voir que tout l'aime,
Et sans vouloir d'autre encens,
Il vient se mêler lui-même
A nos plaisirs innocens.
Accourez, nymphes, bergères;
Venez offrir dans ces lieux
De vos cœurs les vœux sincères
Au sang de nos demi-dieux!

Au doux son de nos musettes,
En formant des pas légers,
Animons nos chansonnettes

Par les noms de nos bergers!
Accourez, nymphes, etc.

Sans craindre la médisance,
A couvert de tous ses traits,
Un cœur armé d'innocence
Ose dire tels secrets.
Accourez, nymphes, etc.

Philis dit: D'un berger tendre
Chaque bergère a fait choix;
L'une aime Hylas; l'autre, Alcandre;
Moi, le beau berger François.
Venez, bergers et bergères,
Chanter ce nom tour-à-tour:
Chantez, nymphes bocagères,
Un des frères de l'Amour!

Est-ce un vœu vers ce rivage
Qui conduit ses pas heureux?
A ce vœu rendons hommage,
Au prince offrons d'autres vœux.
Accourez, nymphes, bergères;
Venez offrir dans ces lieux
De vos cœurs les vœux sincères
Au sang de nos demi-dieux!

AUTRE.

Il faut qu'un homme, en un mot,
Soit bien sot
Pour se brouiller avec elle;

Elle que le dieu d'amour
Mit au jour,
Pour rendre un amant fidèle.

Quand Laure à ses yeux s'offrit,
Il la prit
Pour l'amante de Céphale,
Ou celle que le printemps
Dans nos champs
Peint d'une fraîcheur égale.

Ici notre voyageur,
Par malheur,
S'endormit comme une bête;
Car, en buvant leurs santés,
Nos beautés
Lui firent tourner la tête.

Si chez nous quelque censeur
Ou railleur
De ces vers vouloit médire,
Il n'auroit pas tort, je croi :
C'est de quoi
Il est bon de vous instruire.

Lorsqu'on fit cette chanson,
Apollon
Sur Pégase étoit en nage ;
Car, entre nous, ces couplets
Furent faits
Le jour du dernier orage.

On rime mal quand dans l'air,
Chaque éclair

Semble menacer la terre;
Au sacré mont docte sœur
Meurt de peur
Au moindre éclat de tonnerre.

CHANSON.

Sur l'air ; Climat doux et paisible.

QUELLE aimable saillie
Dans tes chants divers !
Sitôt que Thalie
M'eut chanté tes vers,
Je crus que d'Orphée,
D'Horace, ou d'Alcée
J'entendois les airs.

Tu fais revivre en Flandre
L'heureuse chanson
Que Phébus sut t'apprendre
Aux champs de Madon.

Mais avant qu'Orion
Ait inondé la plaine,
Et noyé Cambron,
Aux bords de la Seine,
Viens rendre ta reine ;
Reviens Campistron !

AUTRE.

Sur l'air : Ah ! mon mal, etc.

Quel caprice vient ranimer
La fureur qui me fait rimer !
Si l'on me faisoit enfermer,
On me rendroit justice.
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer
L'adorable Clarice.

Dans nos bois et dans nos hameaux
Phébus s'offre tout à propos ;
Lorsque j'ose conter mes maux
A la beauté que j'aime,
Il m'inspire des chants nouveaux,
Et fait des vers lui-même.

D'autres auroient cent mille appas,
Mille fleurs naîtroient sous leurs pas ;
Le dieu des vers n'en fournit pas,
Si l'amour n'est propice.
Ah ! j'en trouve sans embarras,
Quand je chante Clarice.

Oui, quand je chante vos attraits,
Dans chaque stance que je fais
L'amour semble mêler les traits
De son ardeur extrême.
Écoutez ces derniers couplets,
Et jugez-en vous-même.

Vous, de mes vœux l'unique choix;
Vous de qui les hôtes des bois
Ont appris le nom par ma voix,
Vous fûtes la première
Dont mon cœur ait suivi les lois;
Vous serez la dernière.

Mais l'Amour a beau m'enchanter,
Apollon a beau me tenter;
La crainte de vous tourmenter
Par ma persévérance,
Me dit qu'il ne faut plus chanter,
Et m'impose silence.

Vous qui savez tout enflammer,
Non, je ne veux plus vous nommer,
Mon cœur saura s'accoutumer
A cacher son martyre,
Et, sans cesser de vous aimer,
Cessera de le dire.

Échos, rochers, charmans ruisseaux,
Vous à qui je conte mes maux,
Ne dites pas mal-à-propos
Pour qui mon cœur soupire;
Taisez-vous, sauvages échos,
N'allez pas le redire.

Sombre retraite des forêts,
Que j'attendris par mes regrets;
Vous qui de mes tourmens secrets
Êtes dépositaire;
Taisez-vous, ne dites jamais
Que je brûle pour Claire.

AUTRE.

Sur l'air : O gai! lan là.

QUELLE douleur mortelle,
Dans Saint-Germain,
Augmente et renouvelle
Notre chagrin!
Deux des Grâces vont, à grand train,
Prendre leur chemin
Vers Alcantara.
O gai! lan là.

Beaux lieux où la nature
Efface l'art,
Lieux où la beauté pure
Règne sans fard,
Vos attraits sont sur leur départ :
Chacun y prend part,
Chacun en mourra.
O gai! lan là.

Le départ de Nanette,
Pour nous fatal,
Nous ôtant Henriette,
Double ce mal;
Car l'Amour montant à cheval,
Pour le Portugal
D'ici partira.
O gai! lan là.

Sur son cheval en croupe,
La larme à l'œil,
Amans suivront par troupe,
Tous en grand deuil;
Des autres le piteux recueil
Bientôt au cercueil
Doucement ira.
O gai! lan là.

Belle et sage Clarice,
Charme des yeux,
Qu'un sort pour nous propice
Garde en ces lieux,
De votre air noble et gracieux
L'éclat précieux
Chez nous brillera.
O gai! lan là.

CHANSON.

LES SIX VISAGES.

Sur l'air : Lanturelu.

Quel soudain caprice
M'excite à rimer?
Est-ce encor Clarice
Qui vient ranimer
Un talent frivole, dont on est si rebattu?
Lanturelu.

C'est par habitude
Que le plus souvent,
Dans la solitude,
On rime en rêvant;
Rimons donc encore : mes rimes ne montrons plus.
Lanturelu.

Vous, troupe brillante,
Beautés de ces lieux,
L'objet que je chante
N'est pas vos beaux yeux;
C'est un objet rare que ce carnaval j'ai vu.
Lanturelu.

Près de la fontaine
Du docte troupeau
Restez, Melpomène,
Restez-y, Clio;
Votre chant sublime nous est ici superflu.
Lanturelu.

Mais vous, tendre Muse,
Vous par qui Manto
Tout Paris amuse,
Joignez, Erato,
Dans ce vaudeville, votre voix avec vos luths.
Lanturelu.

Prête-nous, Coulange,
Prête-nous la voix
Dont, à ta louange,
Tu sus autrefois
Tracer la figure du nez de l'abbé Testu.
Lanturelu.

Que sert ce langage ?
C'est bien se moquer,
Dans un tel ouvrage,
D'aller invoquer
Ou muse, ou musette pour un conte biscornu.
Lanturelu.

De certains visages
Au nombre de six,
De leurs équipages
Et de leurs habits,
Voulez-vous l'histoire ? la voici par le menu.
Lanturelu.

Galans, à la file
Se suivant de près,
Font d'un air agile
Pas de menuets;
De beaux nœuds d'épaule leur mérite est soutenu.
Lanturelu.

Pour les broderies,
C'est un embarras
Dont leurs seigneuries
Ne se chargent pas,
Et de pierreries on est ici revenu.
Lanturelu.

Soit ou blonde, ou brune,
Chacun pour le bal
Choisit sa chacune,
Sans songer à mal;
D'une révérence ce choix étant prévenu.
Lanturelu.

Rarement refuse
Celle qu'on choisit;
Danseur d'une excuse
Seroit interdit;
Mais que fait-il d'elle, quand sa main il a reçu ?
Lanturelu.

Il vous la promène,
Toujours en dansant,
Puis vous la ramène
S'asseoir en son rang;
Et s'en va lui-même, tout comme il étoit venu.
Lanturelu.

Chaque nymphe, faite
Comme si l'Amour
Eût à sa toilette
Présidé ce jour,
Va jeter œillade à son danseur éperdu.
Lanturelu.

Outre sa parure,
Elle trouve bon
De porter fourrure,
Qu'on nomme manchon;
Car, sans cet article, bal seroit interrompu.
Lanturelu.

C'est par privilége
Que dans ce palais,
En tout temps, la neige
Couvre leurs attraits;
Mais sur cette neige que vient faire le fichu ?
Lanturelu.

Nanette, sans peine,
Auroit, ce jour-là;
Passé pour la reine
Qui vint de Saba;
Salomon le Sage au change n'eût rien perdu;
Lanturelu.

La belle Clarice,
Là, comme en tous lieux,
Quoique spectatrice,
Enchantoit les yeux :
Près d'elle des Grâces l'escadron s'étoit rendu.
Lanturelu.

On voyoit près d'elle,
Mais un peu trop près,
De beauté nouvelle
Les naissans attraits;
Près de telle mère tout éclat est confondu.
Lanturelu.

La divine Flore
Charmoit en dansant,
Et l'aimable Laure
Dansoit en charmant :
Au lit, notre infante d'un rhume avoit l'œil battu.
Lanturelu.

Lorsque la déesse
Des tendres appas
Vit de la princesse
Son fils sur les pas :
Désormais, dit-elle, adieu la cour de Vénus.
Lanturelu.

Adieu l'assemblage
Des ris et des jeux,
Adieu cet hommage,
Adieu tous ces vœux
Dont jadis mon temple recevoit l'humble tribut.
Lanturelu.

Du haut de la tête
Jusques au soulier,
Aimable Henriette,
Un certain Bélier
Vous vit si bien faite, que son cœur en fut ému.
Lanturelu.

Charmante comtesse,
A cet opéra,
Cupidon sans cesse
Qui vous admira,
De ses traits lui-même, vous lorgnant, s'étoit féru.
Lanturelu.

Filles de Mémoire,
Laissons ce discours,
Et de notre histoire
Reprenons le cours;
C'est la mer à boire qu'en appas leur revenu.
Lanturelu.

Adieu, six visages,
Pour qui de couplets
Je remplis huit pages
En badinant; mais
Le cheval Pégase en est tout las et fourbu
Lanturelu.

CHANSON A BOIRE.

Sur l'air : Du voyage à Warty.

D'ABORD que l'on fut parti
Pour Warty,
Couplets je me mis à faire,
Chantant le long du chemin
Ce refrain :
Je meurs pour la belle Claire.

Tout parloit de ses attraits,
Les forêts,
Les rochers, l'air, et la terre ;
Le matin étoit riant,
Et le chant
De chaque oiseau nommoit Claire.

Je répondis aux oiseaux
Par ces mots:
La déesse de Cythère,
Ni de l'Aurore le teint
Au matin
Ne sont rien auprès de Claire.

M'étant mis à soupirer
Et pleurer,
Voyant les tours de Nanterre:
Ciel! disois-je, quel ennui!
D'aujourd'hui
Je ne verrai donc plus Claire!

Sur la hauteur d'Écouan,
Le dieu Pan
Me dit : tais-toi, téméraire ;
Ne chante plus dans ces lieux ;
Car les Dieux
Y viennent chanter pour Claire.

Oui, Phébus, dieu des concerts
Et des vers,
Y rassemble d'ordinaire
Les habitans de ces bois,
Et nos voix
Célèbrent le nom de Claire.

Lusarche a l'air d'un séjour
Où l'amour
Ne règne pas, ni sa mère ;
Mais d'amours il fut tout plein,
Au refrain
Qui nommoit la belle Claire.

Ayant, près de Chantilli,
Recueilli
Ce que je venois de faire :
Fi ! m'écriai-je tout bas ;
Quel fatras,
Quels chants pour la belle Claire !

Forêts, jardins enchantés,
Vos beautés
N'ont rien d'égal sur la terre ;
Mais vous êtes ennuyeux
A mes yeux,
Éloigné des yeux de Claire.

Voyant de loin trois piliers
Meurtriers,
Monument patibulaire,
J'y voulus finir le cours
De mes jours,
Me trouvant si loin de Claire.

Et voici le testament
Qu'en mourant,
J'avois dressé sans notaire :
Je laisse aux tendres amans
Mes tourmens,
Et ma constance pour Claire.

D'un éclair, près de Clermont,
Le feu prompt,
Suivi d'un coup de tonnerre,
Me parut moins dangereux
Que les feux
Que lancent les yeux de Claire.

Tout redouble mon ardeur,
Et mon cœur
De son mal ne peut se taire;
D'amour il sera rôti
A Warty,
S'il brûle en chemin pour Claire.

AUTRE.

Sur l'air : Du voyage à Warty.

PRENONS tous le verre en main;
Saint Martin
Fait chanter, et boire, et rire;
Que chacun fasse un couplet
Pour l'objet
Qui le tient sous son empire !

Mais il faut, pour y penser,
Commencer
Par le dieu de la vendange;
A table le bon Bacchus
Et Vénus
Sont un aimable mélange.

Ah! qu'à mon gré, ce vin frais
A d'attraits!
Sa sève est plus souveraine
Pour animer nos concerts
Et nos vers,
Que toute l'eau d'Hippocrène.

Par lui, les jeux et les ris,
Et le fils
De la reine de Cythère,
Ont la nuit, dans nos repas,
Des appas
Que le jour ne connoît guère.

Il fait voir cent nouveautés
Aux beautés
De la nymphe qu'on adore;
Il fait pour chanter son nom
Qu'Apollon
Semble s'en mêler encore.

A voir briller ce doux jus,
C'est Vénus
Des Grâces environnée;
C'est Flore et ses agrémens
Au printemps,
Ou Laure toute l'année.

Alors Abraham Le Noir,
Sans s'asseoir,
Fit un couplet moscovite,
Disant d'un tendre infini:
Mahony,
Tout à vous aimer m'invite.

Voit-on aux plus belles fleurs
Des couleurs
Que votre fraîcheur n'efface;
La neige même, entre nous,
Près de vous,
Est moins blanche que ma face.

CHANSON.

LE REPENTIR.

Sur l'air : Ah! Petite Brunette.

Muse, je me dédis
D'un serment téméraire;
Je me rends, et j'obéis
Au bel astre qui m'éclaire :
Mais en faveur de Claire
Ranimez mes écrits.

Aux bords de l'Hélicon,
Aux rives du Permesse,
Muse, célébrez son nom,
Ses attraits, et ma tendresse;
Qu'on les chante sans cesse
Dans le sacré vallon.

L'éclat de nouveaux lis
Semble étalé sur elle;
En sortant des flots jadis
Vénus n'étoit pas si belle,
Ni lorsque l'immortelle
Charma le beau Pâris.

Chez elle est des attraits
L'éternel assemblage,
Pour l'amour sont faits exprès,
Son air noble et son visage;

Mais son cœur trop sauvage
Ne l'écouta jamais.

Le brillant dieu du jour,
Achevant sa carrière,
Lui dit : Brillons tour à tour ;
C'est assez de la lumière
Qui sort de ta paupière
Jusques à mon retour.

CHANSON

POUR MADEMOISELLE B*****.

Sur l'air : Mes yeux m'ont soumis un amant.

PHÉBUS, au lieu de mes accens,
Pour Henriette fais des chants
Toi-même.
Ce n'est plus mon encens
Que la nymphe aime.

Elle a la taille de Cypris,
D'Hébé ces grâces et ces ris
Qu'on vante,
Enfin, hors ses mépris,
Tout en enchante.

CHANSON

Sur l'air : Quand il est dans la rivière.

C'est cet objet pour qui Phébus m'inspire;
C'est elle, enfin, pour qui mon cœur soupire;
Mais,
Amour, c'est à vous à dire
Le reste de mes secrets.

Chantez, oiseaux, dès la naissante aurore,
Chantez son nom toute la nuit encore;
Mais
Dites-lui que je l'adore;
Ou bien ne chantez jamais.

Doux rossignols, hôtes de ce bocage,
Dans vos concerts rendez-lui votre hommage;
Mais
Mêlez à votre ramage,
Mêlez ces nouveaux couplets:

POUR MADAME LA COMTESSE DE ***.

Sur l'air : Jeunes zéphirs.

Le tendre Amour, les Grâces, le Silence,
Rangés autour de votre clavecin,
Belle comtesse, y suivent votre main;
Si vous vouliez plus nombreuse audience,
Vous y verriez bientôt toute la France.

Quand des neuf sœurs la troupe entière unie,
Pour les concerts qu'ordonnoit Apollon,
Se rassembloit dans le sacré vallon,
Leurs chants divins avoient moins d'harmonie,
Moins d'agrémens avoit leur symphonie.

Quel jeu brillant ! que ce toucher est tendre !
A ces accords, quel doux saisissement !
Gardons nos cœurs de cet enchantement;
Mais il faudroit, pour pouvoir s'en défendre,
Ne vous pas voir, ou ne pas vous entendre.

AUTRE

SUR DES VERS NOUVEAUX QU'ON AVOIT FAITS SUR LES DAMES DE LA VILLE ET DU CHATEAU.

Sur l'air : Des fraises.

POUR les nymphes de la ville on rime de plus belle,
Et celles de la maison
Ont fait naître une chanson
Nouvelle.

De nos deux jeunes beautés admirateurs fidèles,
Bergers, n'allez pas tenter
L'aventure de chanter
Pour elles.

Laisse au dieu des concerts l'honneur d'un soin qu'il aime;
Pour les louer Apollon,

A mon gré, n'est pas trop bon
Lui-même.

De la charmante Claire nos vers ne sont pas dignes;
Rien n'égale sa fraîcheur;
Et sa gorge a la blancheur
Des cygnes.

A cela l'on peut juger qu'elle est faite tout comme
Celle, sur le mont Ida,
A qui Pâris accorda
La pomme.

Phébus, si vous aviez vu nymphe de ce modèle,
Vous auriez abandonné
La poursuite de Daphné,
Pour elle.

Déjà, jeune Mahony, l'on vous voit si brillante,
Qu'on vous prend à Saint-Germain
Pour cette étoile au matin
Naissante.

C'est cette étoile du jour, qui précède l'aurore;
C'est cette étoile qu'au soir,
En vous, nous croyons revoir
Encore.

A voir vos jeunes attraits, l'amante de Zéphire,
Quand sa saison reviendra,
Du printemps vous cédera
L'empire.

Au digne objet de nos vœux rendons ici justice;
Jamais rien n'effacera,

Jamais rien n'égalera
Clarice.

On lui trouvera partout l'éternel art de plaire;
Elle paroîtra toujours
Des Grâces et des Amours
La mère.

J'ornai mes premiers couplets de sa brillante image ;
Comme du premier encens,
Qu'elle ait de mes derniers chants
L'hommage.

Nous avons d'autres beautés dignes que sur sa lyre
Phébus en dise du bien;
Cela ne lui coûte rien
A dire.

Il n'appartient qu'à lui seul de prendre un ton sublime
Pour les chanter dignement ;
Quant à moi, très-humblement
Je rime.

COUPLETS

POUR LES NYMPHES DU CHATEAU, EN HABITS DE CHASSE.

Sur l'air de Joconde.

QUI cause au fond de nos forêts
Cet éclat de lumière?
Le dieu du jour vient-il exprès
Y fournir sa carrière?
Non, sans rien emprunter des cieux
Pour un si beau spectacle,
La troupe qu'on voit en ces lieux
Fait seule ce miracle.

POUR MADEMOISELLE B***.

Sur le même air.

D'UN nom fameux pour les beautés
Vous soutenez la gloire;
La vôtre va de tous côtés
De victoire en victoire:
Si vous alliez vous mettre en train
De faire des conquêtes,
Dieu! que vous feriez de chemin
Dans l'état où vous êtes.

Dans cet aimable ajustement,
Qui peut suivre vos traces?

Votre taille et votre agrément
Sont l'ouvrage des Grâces;
La liberté se défend mal;
En vain l'on prend la fuite,
Quand mille appas sont à cheval,
Et l'Amour à leur suite.

POUR MADEMOISELLE S***.

Sur le même air.

Avec l'habit et la beauté
D'une jeune amazone,
Auriez-vous bien la cruauté
De n'épargner personne?
Si vous blessez, en vous voyant,
Au moins, dans la poursuite,
Vous ne tirez pas en fuyant,
Et vous n'êtes point Scythe.

L'Amour se moque des égards,
Et pour vous, belle brune,
Il laisse à vos jeunes regards
Le soin de leur fortune;
Si ce qu'on dit se trouve vrai,
Vous lui ferez connoître
Que vos yeux, pour leurs coups d'essai,
Savent des coups de maître.

POUR MADAME BIDLE.

Sur le même air.

BIDLE, vous ne fûtes jamais
Si belle et si brillante.

Quel charme rend à vos attraits
Leur fraîcheur éclatante?
Si par hasard du dieu d'amour
C'étoit par la puissance,
Pour lui n'auriez vous pas un jour
Quelque reconnoissance?

POUR MADEMOISELLE H***.

Sur le même air.

Des mérites les plus vantés
Aucun ne vous efface,
Et l'air dont vous nous enchantez
Est bien de votre race;
Dans ce nouveau déguisement
Qui redouble vos charmes,
Insensible est qui se défend
De vous rendre les armes.

POUR MADAME LA DUCHESSE DE ***.

Sur le même air.

Pourquoi vous offrir à nos yeux
Si brillante et si belle?
L'éclat qui vous suit en tous lieux,
N'est pas d'une mortelle;
L'Amour emprunte vos attraits
Pour faire des conquêtes,
Et laisse reposer ses traits
Dans les lieux où vous êtes.

Avoir l'esprit d'un agrément
Digne de sa figure;

Posséder sans entêtement
Ces dons de la nature;
Mériter un tendre secret,
Sans le daigner entendre;
B...., voilà votre portrait,
On ne peut s'y méprendre.

POUR MADAME LA PRINCESSE DE C***.

Sur l'air : Dieux des enfers.

DIEUX immortels,
Soyez enfin propices.
En vain vos autels
Fument de sacrifices,
Pour sauver les beaux yeux
D'une mortelle;
Amour, descends des cieux;
C'est ta querelle ;
Sans elle et ses appas,
Tu n'es rien ici bas.

CHANSON.

Sur l'air : Des fraises.

CELLE qu'adore mon cœur, n'est ni brune ni blonde;
Pour la peindre d'un seul trait,
C'est le plus charmant objet
Du monde.

Cependant de ses beautés le compte est bien facile ;
On lui voit cinq cents appas ;
Et cinq cents qu'on ne voit pas,
Font mille.

Sa sagesse et son esprit sont d'une main céleste ;
Mille attraits m'ont informé
Que les Grâces ont formé
Le reste.

Du vif éclat de son teint, quelles couleurs sont dignes ?
Flore a bien moins de fraîcheur,
Et sa gorge a la blancheur
Des cygnes.

Elle a la taille et les bras de Vénus elle-même ;
D'Hébé la bouche et le nez ;
Et, par ses yeux, devinez
Qui j'aime.

CHANSON

POUR MADAME LA PRINCESSE DE VERMANDOIS.

Sur l'air de Joconde.

Si Flore, au milieu des plaisirs,
Dans sa fraîcheur nouvelle,
Abandonnoit les doux zéphirs
Pour me rendre infidèle ;
Si les trois Grâces à la fois
S'offroient à mon service,

Ce ne seroit pour Vermandois
Qu'un petit sacrifice.

Son teint d'un éternel printemps
Est la brillante image ;
Mille attraits, tour à tour naissans,
Règnent sur son visage ;
Les charmes au plus haut degré
Sont répandus sur elle ;
Mais elle est encore, à mon gré,
Plus touchante que belle.

AUTRE.

POUR MADEMOISELLE B***.

Sur l'air : Le grand Condé.

TOUJOURS présente à mon idée,
Vous seule l'avez possédée ;
Il n'est rocher d'aucun renom
Dont l'écho fidèle répète
A Fontainebleau d'autre nom
Que votre nom, belle Henriette.

Après une cruelle absence,
Me flattant que votre présence
Me dût rendre moins malheureux,
Je vous retrouve plus aimable,
Et ne sens redoubler mes feux
Que pour être plus misérable.

CHANSON.

Sur l'air : Ma raison s'en va bon train.

MOMENS exempts de chagrin,
Ressource de Saint-Germain,
Si dans cette cour,
Pendant tout le jour,
On se meurt de tristesse,
Quand la nuit arrive à son tour,
On boit à sa maîtresse. (*bis.*)

AUTRE

POUR MADEMOISELLE MIDDLETON.

Sur le même air.

QUI voit Flore en sa saison,
Voit la belle Middleton.
Le ciel qui la fit
Lui mit dans l'esprit
L'exemple de sa mère ;
Mais par malheur lui défendit
Les penchans de son père.

CHANSON.

LES NYMPHES DE ST.-GERMAIN SE BAIGNANT.

Sur l'air de Joconde.

L'ASTRE du jour sur son déclin
Descendoit vers l'Espagne,
Quand nos astres de Saint-Germain
Se mirent en campagne.
Les Grâces marchoient sur leurs pas;
Zéphire étoit leur guide;
La Seine reçut leurs appas
Dans son empire humide.

POUR MADAME LA COMTESSE DE ***.

Sur le même air.

LA terre parut de nouveau
Brillante de lumière,
Quand C..., au sortir du bateau,
Se mit dans la rivière;
Voilà l'immortelle Junon,
Dit la nymphe étonnée.
Zéphire lui répondit: Non;
C'est des Grâces l'aînée.

POUR MADAME LA DUCHESSE DE ***.

Sur le même air.

IRIS paroissant sur les bords
De la tranquille Seine,

Pour recevoir tant de trésors,
L'eau monta vers la pleine;
Les Naïades, sous leurs roseaux,
Se disoient à la ronde:
C'est Vénus qui renaît des flots,
Pour enflammer le monde.

POUR MADAME BIDLE.

Sur le même air.

CHARMANTE Bidle, apprenez-nous,
De grâce, l'aventure
Où Neptune, charmé de vous,
Retint votre parure.
Cet ornement, à son avis,
Vous est peu nécessaire;
Car moins vous porterez d'habits,
Mieux vous serez pour plaire.

POUR MADEMOISELLE S***.

Sur le même air.

S...., vos charmes en repos
Se tinrent au rivage;
Au sein de ces paisibles eaux
Craignoient-ils le naufrage?
Elle a bien fait de vous garder
La rive fortunée;
C'étoit trop que tout hasarder
Dans la même journée.

POUR MADEMOISELLE H***.

Sur le même air.

LA mère d'Amour, s'arrêtant
Auprès de tant de belles,

Vit un objet plein d'agrément
Briller au milieu d'elles.
La Déesse dit à son fils,
La voyant si parfaite :
C'est Amphitrite, ou bien Thétis,
Ou la jeune Lisette.

CHANSON.

Sur l'air : Sont des pois, etc.

Un corbeau
Chantoit dans un bocage ;
Un chameau
L'écoutoit près de l'eau : (*bis*)
Du corbeau
Le ramage
Ne plaisoit point au chameau ;
Du chameau
Le visage
Ne plaisoit point au corbeau.

Votre chant,
Lui dit le dromadaire,
Franchement,
Me paroit ennuyant. (*bis*)
Depuis quand,
Mon compère,
Dit le corbeau, depuis quand,
Depuis quand,

Dromadaire,
Vous connoissez-vous en chant?

C'est du jour,
Lui dit dom dromadaire,
Qu'à la cour
Vous chantez tour à tour (*bis*)
Votre amour,
Votre Claire,
Votre Claire et votre amour;
C'est du jour
Qu'à la Claire
Un plus heureux fait la cour.

C'est du temps
Que madame Clarice
Dans vos chants
Fait rire les passans. (*bis*)
Il est temps
Que guérisse
Un amant qui court les champs;
Il est temps
Que finisse
Sa tendresse ou bien ses chants.

Cet amant
Disoit à sa déesse,
Cet amant
Disoit en soupirant: (*bis*)
Quel tourment,
Ma déesse!
Ma déesse, quel tourment;
Quel tourment,

Quand on laisse
Ce qu'on aime tendrement !

Quel chagrin
Va causer votre absence !
Car demain
Je quitte Saint-Germain. (*bis*)
Dès demain
Ta souffrance,
Dit-elle, doit prendre fin;
En chemin
La potence
T'offre un remède certain.

Jusqu'ici,
Grâces à vous, comtesse,
Jusqu'ici,
Nous avons réussi. (*bis*)
Grand merci,
Ma comtesse;
Ma comtesse, grand merci :
Jusqu'ici
La tigresse
Ne m'est plus rien, Dieu-merci.

Mais en vain,
Madame *Piccioline*,
Mais en vain
Se révolte Antonin. (*bis*)
L'air divin
De sa mine,
De ses regards l'air serein,
Tout enfin

Détermine
A l'aimer jusqu'à la fin.

Sur cet air,
Pour les vers indocile,
Sur cet air,
Le moyen de rimer ? (*bis*)
Sur cet air
Vaudeville,
Vaudeville sur cet air,
Sur cet air
Difficile
Vaudeville coûte cher.

Mais pour vous,
Notre illustre princesse;
Mais pour vous
Phébus, facile et doux, (*bis*)
Vient chez nous,
Du Permesse;
Du Permesse vient chez nous:
Plus que tous
Il s'empresse,
Quand il faut rimer pour vous.

Vos attraits,
Sur l'air le plus sauvage,
Vos attraits
Font naître des couplets; (*bis*)
Ces forêts,
Ce rivage,
Que Phébus inspire exprès,
Nous ont faits

Au langage
Dont il chante vos attraits.

CHANSON

POUR MADAME DE ***.

Sur l'air : Climat doux et fertile.

DANS la cour de Cythère,
L'autre jour Vénus,
S'ennuyant de plaire,
Fut trouver Bacchus.
Le dieu de la treille
Vidoit la bouteille
Alors chez Comus.

Entre les pots, les tasses,
Auprès d'un jambon,
La reine des Grâces
Se mit sans façon;
Trouvant le vin bon :

Vraiment, dit la déesse,
Cet Anacréon
Qui chantoit en Grèce
Le vin, la tendresse,
Avoit bien raison.

Peut-on trouver étrange
Que quelques mortels,
Pour cet heureux change,

Quittent nos autels ?
Dieu de la vendange,
Ta douceur les venge
Des cœurs trop cruels.

Trop heureux qui s'y range,
Et goûte à son tour
Le charmant mélange
Du vin, de l'amour.

O vous, amants parfaits!
Qui pour beautés cruelles
Faites vingt couplets,
Réchauffez les belles
Qui vous sont rebelles
Avec le vin frais.

AUTRE.

Sur le même air.

D'UN objet où les grâces,
L'esprit, la beauté
Ont choisi leurs places,
Buvons la santé.
D'Hébé l'immortelle
Tout retrace en elle
L'éclat enchanté.

C'est cet air de jeunesse
Qui charmoit les dieux,
Quand l'autre déesse

Versoit dans les cieux
Leurs vins précieux.

Et pour l'orner encore,
Sur son teint renaît
L'éclat de l'Aurore,
La fraîcheur de Flore :
Devinez qui c'est.

CHANSON

POUR LE ROI, LA PRINCESSE D'ANGLETERRE ET LES DAMES DE LEUR SUITE (au second voyage de Pontalie, et par leur ordre).

Sur l'air : Le grand Condé terrible en guerre.

ENTREPRENDRE encor ces huit fées,
Que huit couplets avoient chantées,
Et de nouveau les encenser ;
Apollon même avec sa lyre,
S'il avoit à recommencer,
A peine y pourroit-il suffire.

En vain mes chants de chaque belle
Avoient fait un portrait fidèle.
Tout cela pour rien n'est compté,
Il faut rentrer dans la carrière ;
Mais tant d'éclat et de beauté
Ne m'offrent que trop de matière.

Chantez, nymphes ; chantez, Nayades ;
Faunes, chantez ; chantez, Dryades ;

Préparons de nouveaux concerts:
Mais, dans cette fête rustique,
Prenons bien garde au choix des airs
Qui formeront notre musique.

Célèbre et merveilleux Coulange,
Quittez et l'Euphrate et le Gange:
Par vous placé près d'Ormesson,
J'ai besoin de votre assistance;
Venez donner à ma chanson
Le tour, la rime et la cadence.

Peignez la nature embellie
Dans son séjour de Pontalie,
Pour recevoir la jeune cour
D'un prince que l'on pourroit prendre,
A sa figure, pour l'Amour,
S'il osoit en ces lieux se rendre.

Dans tout l'éclat de sa jeunesse
Pour peindre l'aimable princesse,
Prenez de brillantes couleurs;
Empruntez les traits de son frère,
Du printemps les naissantes fleurs,
Les yeux de la reine sa mère.

B..., Giffort et *Mad'moiselle*,
Ploydon pour qui plus n'est fidèle
Le frère aîné de Cupidon,
Et vous, attraits naissans de Laure,
Fraîche et brillante Middleton,
Que l'Amour prenoit pour l'Aurore;

Vous méritez que l'on vous place,
Par des vers dignes du Parnasse,

Chacune à part dans ces couplets ;
Je n'ose tenter l'aventure ;
Mais vous pourrez voir vos portraits,
Au mois prochain, dans le Mercure.

CHANSON.

LES CHANVRIERS.

Sur l'air de Joconde.

CHANTONS quelques nouveaux couplets,
Sans parler de comtesses ;
Et par les premiers de nos traits
Peignons nos trois duchesses :
Mais halte là, sieur Apollon !
Il faut que la princesse
Règne, si vous le trouvez bon,
La première au Permesse.

Sans égard à la qualité,
Au rang, à la naissance,
Son air, sa grâce, sa beauté
Veulent la préférence.
On voit le sang de ses ayeux
Dans ses traits et sa mine,
Et tout retrace dans ses yeux
Sa céleste origine.

POUR MADAME LA DUCHESSE D'ALBEMARLE.

Sur le même air.

PRESTE à vous chanter, entre nous,
Ma Muse s'embarrasse :

Il faut marcher droit devant vous
Aux routes du Parnasse;
Mais plus vous avez le goût fin
Et rempli de justesse,
Plus vous savez qu'à Saint-Germain
Coule peu le Permesse.

Albemarle, c'est trop long-temps
Que des droits d'Hymenée
Les douceurs ou les accidens
Vous tiennent confinée;
Sans vous voir faudra-t-il pâtir
Jusques aux fleurs nouvelles?
Et ne vous verrons-nous sortir
Qu'avec les hirondelles?

POUR MADAME LA DUCHESSE DE PERTH.

Sur le même air.

DUCHESSE qui tenez le jour
Des héros d'Albanie,
Daignez faire un petit séjour
Dans notre litanie;
Digne de l'amour d'un époux
Que tout le monde honore,
Son mérite est digne de vous,
Et sa naissance encore.

Tant que le soleil brillera (*)
Dans la voûte azurée,
Illustre Perth, on vous verra
Parmi nous honorée.

(*) Ces quatre derniers vers en refrain sur le même air.

POUR MADAME LA COMTESSE DE ***.

Sur le même air.

ASTRE du jour ! prenez ces traits
Qui forment la lumière,
Et tracez parmi ces portraits
Clarice toute entière;
C'est l'objet le plus gracieux
Que vous ayez vu naître;
Peignez-la telle qu'à mes yeux
L'amour la fait paroître.

Moins belle sur le mont Ida
Parut cette immortelle,
Pour qui la pomme décida
La fameuse querelle.
J'oserai dire à chaque instant
Combien mon cœur l'admire;
Mais de parler plus tendrement,
Seroit un peu trop dire.

POUR MADAME P***.

Sur le même air.

JUSQUES ici mes chants, mes vers,
N'ont offensé personne;
Mais depuis qu'un certain travers
Autrement en ordonne,
A celles qu'on ne peut chanter
Sans leur faire une offense,
Ma muse, pour les contenter,
Leur fait la révérence.

Nymphes, de qui les agrémens,
L'éclat et la jeunesse
Soutiennent nos appartemens
Près de votre maîtresse;
Chacune à part a trop d'appas
Pour ma timide veine;
De mes chants on est déjà las,
Et Pégase *hors* d'haleine.

A cet endroit Phébus me dit:
Chantez, chantez encore;
Je vous prêterai mon esprit
Pour Henriette et Laure;
Je ne vous ai jamais manqué
Pour toute la famille,
Le moyen d'être fatigué
Où tant de beauté brille?

On peut dire, sans la flatter,
En parlant d'Henriette,
Que c'est ainsi, pour enchanter,
Qu'il faudroit être faite;
Son esprit a mille agrémens,
Sa figure en a mille;
Et de sourire, avec ses dents,
N'est pas charme inutile.

Laure, dit-il, de ma Daphné
A la taille et la grâce;
Le cœur, comme elle, environné
De mépris et de glace;
Elle a l'air, au seul nom d'amour,
D'être aussi fugitive;

Mais qu'elle appréhende à son tour
Tout ce qu'il en arrive.

Dès le printemps de vos beaux jours,
Quel bruit vous allez faire!
Fille des Grâces, des Amours
Chacun est votre frère;
Mais eussiez-vous cent mille attraits,
Sachez, petite Claire,
Que vous n'égaleriez jamais
L'éclat de votre mère.

A ces mots, le divin Phébus
Prenant en main sa lyre,
D'un air si triste que rien plus,
En vers se mit à dire:
Jeunes nymphes de cette cour,
Du soir jusqu'à l'aurore,
Ne chantez plus; mais tour à tour
Plaignez la belle Flore.

CHANSON.

Sur l'air du Branle de Metz.

CHANTEZ, gracieux Mimure,
Nos fêtes de Saint-Germain,
Comme auroit fait Sarrazin;
Et vous, faute de Voiture,
Chantez-les, fameux Rousseau;
Chantez, célèbre Dangeau. (*bis*)

Loin de la louange fade,
Et de ces tours importuns
Où règnent les lieux communs,
Empruntons de Benserade
Le brillant de ces portraits
Qu'il fit pour tant de ballets. (*bis*)

Dans la salle préparée,
La foule des curieux
Vit d'abord mille beaux yeux,
Dont elle étoit éclairée,
Lancer mille feux nouveaux,
Pour insulter les flambeaux. (*bis*)

Des cieux la troupe divine,
Avec ses ris et ses jeux,
En équipage pompeux,
Y descendit sans machine;
Mais chaque dieu fut surpris
De voir nos jeux et nos ris. (*bis*)

Quand Vénus vit l'assemblée
De tant de jeunes beautés,
Qui brilloient de tous côtés,
La déesse, un peu troublée,
Dit, s'adressant à ses yeux:
Tout vous efface en ces lieux. (*bis*)

Je viendrai donc sur la terre
Pour céder ici le prix
Que je reçus de Pâris!
Et ces nymphes d'Angleterre
M'opposeront plus d'appas
Que Junon et que Pallas! (*bis*)

Momus, qui n'en fit que rire,
Lui dit: Laissez-là ces droits;
Vous souvient-il qu'autrefois,
Du maître de cet empire
Plus d'une fois à la cour,
On vous fit ce mauvais tour, (*bis*)

Quand son auguste présence
Au milieu de ce palais
Faisoit naître mille attraits,
Et que sa magnificence
Méritoit, chez les mortels,
Plus d'encens que vos autels? (*bis*)

Mais, sans que je les dépeigne,
Que ces charmes de retour
Renaissent dans ce séjour!
Son esprit toujours y règne;
Il en fait tout le bonheur,
Tout l'éclat et la splendeur. (*bis*)

Aujourd'hui, sous ses auspices,
Que les plaisirs innocens
Se remettent sur les rangs;
Et que les grâces propices
Du roi suivent tous les pas,
Et de sa sœur les appas! (*bis*)

Pour vous, reine de Cythère,
Croyez-moi, portez ailleurs
L'art de séduire les cœurs;
Vous n'avez ici que faire.
Retirez-vous, sans penser
Qu'on vous y veuille encenser. (*bis*)

A ces mots, en barbe grise,
Quoiqu'à l'avril de ses ans,
Sous antiques vêtemens,
Le seigneur de la Tamise,
En faveur du carnaval,
Mena lui-même le bal. (*bis*)

Dès qu'il se fut mis en place,
Cent hautbois, cent violons
Mirent en train nos ballons;
Et de nos nymphes la grâce
Vit tous nos goûts divisés
Pour ces anges déguisés. (*bis*)

Quelles tailles en parade!
Combien de regards vainqueurs!
Mais aussi combien de cœurs
Charmés de la mascarade,
Peu contens de l'admirer,
Se mirent à soupirer! (*bis*)

Angleterre, si fertile
A produire des attraits!
Non, vous ne vîtes jamais
Tant de beautés dans votre île,
Que votre prince aujourd'hui
En rassemble autour de lui. (*bis*)

POUR LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Sur le même air.

DITES-NOUS, troupe immortelle,
Chez vous quelque Déité
A-t-elle dans sa beauté

Cette grâce naturelle?
De notre princesse enfin
A-t-elle l'éclat divin? (*bis*)

Telle, au milieu de la plaine,
L'on voit briller tous les ans
La déesse du printemps,
Quand zéphire la ramène,
Et qu'il forme ses couleurs
De l'éclat de mille fleurs. (*bis*)

La cadence et la justesse,
Dans ses mouvemens aisés,
La distingueroient assez,
Sans cet air plein de noblesse,
Témoin de l'illustre sang
Qui la met au premier rang. (*bis*)

POUR MADAME LA M***.

Sur le même air.

Avec les maux de l'absence,
Et ce triste éloignement,
Et ce beau gouvernement,
Prenant tout en patience,
Par la danse charmez-nous,
En attendant votre époux. (*bis*)

POUR MADEMOISELLE DE MELFORT L'AINÉE.

Sur le même air.

De l'air dont vous êtes faite,
Quel cœur peut vous résister?
Mais qui peut nous assister,

S'il vous faut un interprète
Pour ceux de votre pays
Que l'amour vous a soumis ? (*bis*)

Avec un peu de pratique,
On l'entend toujours fort bien;
Le langage n'y fait rien,
Tout dépend de la réplique.
En ce cas, de plus d'un mois
Vous ne parlerez anglois. (*bis*)

POUR MADEMOISELLE DE MELFORT LA CADETTE.

Sur le même air.

VOYEZ, sans être attendrie,
Mille cœurs brûlant pour vous,
Mille amans à vos genoux;
Mais attendant qu'on marie
Les beaux yeux de ce palais,
Ne troublez point nos projets. (*bis*)

Non, rien n'est plus agréable
Que votre figure au bal,
Si ce n'est, lorsqu'à cheval,
Quelque chute favorable
Aux demi-dieux des forêts
Découvre encor plus d'attraits. (*bis*)

POUR MADAME DE ***.

Sur le même air.

REVENEZ, divine Claire,
Revenez charmer la cour;

Nous n'y voyons plus l'Amour,
Ni les grâces de sa mère,
Depuis qu'un deuil ennuyeux
Nous prive de vos beaux yeux. (*bis*)

Ce n'est qu'aux lieux où vous êtes
Que l'Amour est triomphant;
Ce dieu ne sait plus comment
Étendre ici ses conquêtes;
Et l'on s'y moque de lui,
Dès qu'il n'a plus votre appui. (*bis*)

POUR MADEMOISELLE DE MIDDLETON.

Sur le même air.

LES Grâces et la Jeunesse
Dansoient avec Middleton,
Et dans son cœur Cupidon
Vouloit placer la tendresse;
Mais l'Hymen lui dit tout bas :
Sans moi vous ne l'aurez pas. (*bis*)

POUR MADAME DE PLOYDON.

Sur le même air.

QUAND l'Amour vit la comtesse,
Il dit : Est-ce là Ploydon ?
Sous l'un et sous l'autre nom,
A ma honte, je confesse
Qu'en vain j'ai tenté cent fois
De la ranger sous mes lois. (*bis*)

Je crois que c'est par bravade,
Que, plus belle que le jour

Sous ce chapeau de Strasbourg
Elle met en embuscade
Tout ce qui peut enflammer,
Tout ce qui peut faire aimer. (*bis*)

De tous les soins de mon frère
Son cœur ne fut point touché ;
Et j'aurois meilleur marché
Du cœur de monsieur son père,
Quoiqu'il soit tout revêtu
De sagesse et de vertu. (*bis*)

POUR MADEMOISELLE DE ***.

Sur le même air.

En habit d'espagnolette,
L'on vous reconnut d'abord;
Ce n'est pas un grand effort :
Le moyen, belle Henriette,
De ne vous connoître pas,
Quand vous ne feriez qu'un pas ? (*bis*)

Dans votre taille parfaite,
Et dans votre air séduisant,
S'il est quelque changement,
C'est qu'on vous trouve mieux faite,
Et plus pleine d'agrément,
Que vous ne l'étiez avant. (*bis*)

Celui qui vous fit hommage
De son cœur à Montpellier,
Quand on y vit le Bélier,
Ne voit rien qui ne l'engage
A vous l'offrir à présent
Avec plus d'empressement. (*bis*)

POUR MADEMOISELLE *** LA CADETTE.

Sur le même air.

B..., pour montrer encore
Qu'elle est mère des trésors
Et de l'esprit et du corps,
Fit venir la jeune Laure;
Moins d'attraits eut celle-là
Que Pétrarque tant vanta. (*bis*)

Elle est bien de la famille;
Et plus on la voit de près,
Plus on en voit les attraits.
Oui, B..., c'est votre fille;
Mais aussi n'en montrez plus,
Car nous serions tous perdus. (*bis*)

POUR MADEMOISELLE DE SKELTON.

Sur le même air.

Du soleil l'avant-courrière,
Dans son air frais et riant,
Vient-elle de l'orient
Nous annoncer la lumière
Et le retour d'Apollon?
Non, c'est vous, jeune Skelton. (*bis*)

La déesse qui précède
L'astre du jour au matin,
Comme vous, se pare en vain;
Son éclat au vôtre cède,
Et des pas que vous formez
Partent cent traits enflammés. (*bis*)

POUR MADEMOISELLE DE STRIKLAND.

Sur le même air.

PERMETTEZ que je m'acquitte
Du tribut que je vous dois;
Mais, Strickland, j'ai peu de voix,
Et vous beaucoup de mérite;
Vous avez l'art d'enchanter,
Et j'en ai peu pour chanter. (*bis*)

Vous avez tout l'avantage
Du rang dans nos chants nouveaux;
Quand des plus rares tableaux
On veut faire un étalage,
Quoi qu'on dise des premiers,
Les plus beaux sont les derniers. (*bis*)

Lassés enfin de la danse,
Sans lasser les spectateurs,
On vit ces tyrans des cœurs,
Après une révérence,
Nous laisser sans autre espoir,
Que celui de les revoir. (*bis*)

Quand les instrumens cessèrent,
Et que l'on ne dansa plus,
Les dieux jaloux et confus
Pour Versailles se masquèrent;
S'ils étoient ici jaloux,
C'est bien pour devenir fous. (*bis*)

De tous ces dieux de la fable,
Momus, qu'on croyoit parti,
Avec Bacchus prit parti;

Tous deux se mirent à table;
Mais l'un s'y tint sobrement,
Et l'autre discrètement. (*bis*)

Ce fut pour chanter et rire
Que le roi les y souffrit;
A Momus il défendit
La médisante satire,
Et ne permit à Bacchus
Que trois santés, et rien plus. (*bis*)

Chantant ainsi nos spectacles
Et nos fêtes de mon mieux,
Le plus beau de tous les dieux
Qui rendoit jadis oracles,
Dit : Qui vous donne un emploi
Dont rien n'est digne que moi? (*bis*)

Quoi! chanter sans harmonie
Ces spectacles éclatans,
Et, sur un air du vieux temps,
Mettre en longue litanie
Toutes nos divinités,
Et vos plus rares beautés! (*bis*)

Oui, choqué de mon audace,
Le lumineux Apollon
Me dit : Mon pauvre Hamilton,
Vous n'êtes pas du Parnasse;
Et je vois, à ces couplets
Que vous n'en serez jamais. (*bis*)

Vous pourriez, d'un ton vulgaire,
Accordant vos chalumeaux
Faire redire aux échos

Le nom de quelque bergère;
Mais que le plus grand des rois
Soit célébré par ma voix.

IMPROMPTU

LE VERRE A LA MAIN, à un souper du roi d'Angleterre, où M. D'HAMILTON se trouva, et fit ces deux couplets par ordre du roi.

Sur le même air.

SKELTON, prends en main ton verre,
Notre maître le permet;
Et puis, ôtant ton bonnet,
Que tu jetteras par terre,
Tu boiras, comme je bois,
Au plus aimable des rois. (*bis*)

S'adressant aux jeunes dames de la cour.

Et vous, charmante jeunesse,
Brillans astres de la cour,
Je vous porte, à votre tour,
La santé de la princesse.
Que vos yeux auroient d'attraits,
Si les siens n'étoient si près! (*bis*)

PORTRAIT

POUR MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Muse, qui pour le chant lyrique
M'avez enseigné quelques tons,
D'un ton plus haut, plus magnifique,
Venez m'inspirer les leçons.

Votre secours m'est nécessaire,
J'ai besoin de tous vos talens,
Puisque rien n'est plus téméraire
Que le dessein que j'entreprends.

D'un chef-d'œuvre de la nature,
D'une beauté digne des cieux,
Je vais faire ici la peinture,
Sans oser regarder ses yeux.

N'allez pas croire que c'est Claire
Dont le nom vient me ranimer:
Malgré l'amour il faut s'en taire,
Et pour une autre il faut rimer.

Muse, venez orner ma rime
De tout ce qui forme vos chœurs,
Lorsque le dieu des vers anime
Le chant de vos divines sœurs.

Ce n'est point sur notre terrasse,
Ni dans le fond de nos forêts;

Mais c'est au plus haut du Parnasse
Qu'il faut tracer de tels portraits.

Célébrons sa gloire éclatante
Par des accens tendres et doux,
D'un air le plus commun qu'on chante,
D'un air qui soit connu de tous.

Commençons ce divin ouvrage,
En mêlant ces vives couleurs
Dont l'éclat sur un beau visage
Efface le brillant des fleurs.

Un brun le plus parfait du monde
Fait la couleur de ses cheveux ;
Son teint d'Hélène ou Rosemonde
A l'éclat jadis si fameux.

Tous les agrémens du bel âge
Sur son visage sont épars,
Et de mille feux l'assemblage
Semble naître de ses regards.

Mais peindre toute sa personne ;
C'est trop pour nous autres humains ;
La lumière qui l'environne
Fait tomber le pinceau des mains.

Si cette beauté que saint George
Délivra jadis du dragon,
Eût eu son air, ses bras, sa gorge,
L'histoire nous eût dit son nom.

Des philosophes le plus sage,
Devant ses yeux, tout comme nous,
De la raison perdroit l'usage,
Et se mettroit à deux genoux.

Il s'imagineroit, je gage,
Y voir les rayons de Phébus,
Ou ces feux que pendant l'orage
On voit briller *in nubibus.*

Muse, c'est toi qui l'as nommée,
Avec ton nuage en latin,
Celle de qui la renommée
Vole au-delà des bords du Rhin;

Celle de qui l'esprit, la grâce,
Et dont les agrémens divers
Ne seront jamais dans leur place,
Qu'en régnant sur tout l'univers.

Que des rives de la Tamise
Jusques aux bords de l'Éridan,
Son mérite en vers l'éternise,
En vers dignes du Mantouan.

Chez l'Africain et chez le Gète,
L'Amour parlant de ses appas,
Dira que sa taille est parfaite;
Et l'Amour ne mentira pas.

Il leur dira que la sagesse
De tous ses charmes est l'appui;
Que de son cœur elle est maîtresse;
Mais il le dira malgré lui.

Et lorsqu'au palais de Cythère,
Les Grâces dansant de leur mieux,
Lui feront ôter par sa mère,
Le bandeau qu'il a sur les yeux :

Quoi! leur dira-t-il, sur la terre
Quelqu'un peut-il nous encenser?

C'est la princesse d'Angleterre,
Non pas vous, qu'il faut voir danser.

Que les oiseaux de nos bocages,
Que les échos dans nos forêts,
Que les Nymphes de nos rivages
Célèbrent sans fin ses attraits!

Que la plaintive Philomèle,
Qui charme dans cette saison,
Ses chants divins ne renouvelle
Que pour la gloire de son nom!

Moins belle qu'elle est la campagne,
Des fleurs dans l'aimable saison;
Et moins cette infante en Espagne
Qui nous envoya la toison.

Vous-même, qu'on a tant chantée,
Belle Nanette, en ces déserts,
Que par votre voix enchantée
Son nom fasse vivre mes vers.

Belle B..., charmante Laure,
Chantez son nom dans notre cour;
Et nos vers l'une et l'autre encore
Vous chanteront à votre tour.

Carill, vous dont la muse insigne,
Déployant jadis ses trésors,
Du bon Naboth chanta la vigne,
Pour elle animez vos accords.

Ranimez aussi cette veine
Dont Londres se vit enchanter,
Stafford; le sujet vaut la peine
Que l'on se remette à chanter.

Vous dont les chants ont l'art de plaire
Aux Déités de ce palais,
Chantez pour elle à l'ordinaire,
Laborn, ou ne chantez jamais.

Chantres, de qui la voix plus basse
Va fredonnant à Saint-Germain,
Chantez, chantez, on vous fait grâce
En faveur de ce nom divin.

Vous, à qui le ciel favorable
Donne les charmes de la voix,
Employez ce don agréable,
Nymphes, qui vivez sous ses lois.

Que chez l'aimable d'Albemarle,
Où le bon goût fait son séjour,
On chante son nom, comme on parle
De son mérite nuit et jour.

Chantez aussi, divine Clare,
Des vers faits pour d'autres attraits :
L'aventure paroîtra rare,
Quand on saura qui les a faits.

Mon cœur, que le devoir partage,
Vous rend justice tour à tour :
De mes respects elle a l'hommage,
Et vous celui de mon amour.

Charmante cour de la princesse,
Nymphes dignes de ses appas,
Chantez votre belle maîtresse ;
Chantez, ne vous en lassez pas.

CHANSON

Sur l'air de la Sylvie.

Chantons, mes chers camarades,
Chantons nos jeunes beautés;
Rimons couplets et ballades,
En buvant à leurs santés;
Mais rimer sur l'air de la Sylvie,
Quelle folie!
C'est pour m'enchanter,
Ou pour me tenter,
Que cet air vient se présenter.

Quelque grand clerc qu'on m'estime
Dans le talent d'encenser,
Comment faire aller la rime
Sur un air fait pour danser?
Sur les tons aisés du vaudeville,
Tout est facile;
Et dans un moment,
Naturellement
La rime y vient chercher le chant.

Au chevalier notre maître
Buvons dans tous nos repas;
Quels beaux jours il fera naître
Quelque jour dans ses états!
Revenez à lui, peuple infidèle,
Peuple rebelle!
Quel plus digne choix!
Vivez sous les lois
Du plus aimable de vos rois.

Vous l'avez vu, dans les armes,
Digne d'être votre roi ;
Vous lui verriez d'autres charmes,
Si vous viviez sous sa loi.
Anglois, si vous voulez bien m'en croire,
Voici l'histoire :
Venez dès demain
Rendre à Saint-Germain
Hommage à vôtre souverain.

Rendez aussi votre hommage
A l'astre de notre cour ;
C'est l'ornement de son âge,
De tous les cœurs c'est l'amour :
Ses attraits mettroient fin à la guerre :
En Angleterre,
S'ils étoient connus,
Tous seroient vaincus
Par la déesse *In-nubibus.*

Les agrémens, la jeunesse,
Et les Grâces tour à tour,
Sous les lois de la sagesse,
Chez elle font leur séjour ;
Haussez la voix, filles de mémoire ;
Chantez sa gloire,
Chantez dans vos vers
Et dans vos concerts,
Des yeux dignes de l'univers.

En langage de Castille
Elle assuroit que Dillon,
A son éclat, étoit fille
Ou bien sœur de Cupidon,
Et que Maréchal avoit encore

Bien plus que Flore,
Ces vives couleurs
Des nouvelles fleurs
Qui charment les yeux et les cœurs.

Adieu, nymphes; je vous quitte :
Pégase est las de rimer;
Mais quel nouveau feu m'excite
Et semble me ranimer !
Ah ! c'est vainement que je m'empresse.
Dieu du Permesse,
Ce que j'entreprends
Dans mes foibles chants
Est fait pour vos divins accens.

Des plus beaux airs du Parnasse
Faites retentir ces lieux;
Venez chanter en ma place
Celle que j'aime le mieux;
Prenez votre lyre en main pour Claire;
C'est votre affaire,
Brillant Apollon.
Célébrez son nom
Dans quelque immortelle chanson.

Cette nymphe si farouche
Qui vous fuyoit en tous lieux,
Daphné n'avoit ni sa bouche,
Ni ce charme dans les yeux;
Vous répandez dans votre carrière
Moins de lumière,
Que de sa beauté
L'éclat enchanté
Ne répand ici de clarté.

Mais que me sert votre lyre
Contre ce cœur de rocher,
Si les tons qu'elle m'inspire
N'ont jamais pu la toucher ?
Si l'inhumaine à ma voix plaintive
Est attentive,
Ce n'est seulement
Qu'en faveur du chant ;
Elle est toujours sourde à l'amant.

CHANSON

POUR MADAME DE MATIGNAN.

Sur l'air : Réveillez-vous, etc.

BELLE De Brêne, avec nos larmes,
Recevez les humbles tributs
Du chant lugubre qu'à vos charmes,
En soupirant, offre Phébus.

L'astre de l'hôtel de Noailles
N'éclaire plus cet horizon ;
Pleurez, Saint-Germain et Versailles;
Marly, pleurez, et Trianon.

L'Amour voyant partir De Brêne,
Et ne pouvant suivre ses pas,
S'écrioit à perte d'haleine :
Nymphe ! ne vous en allez pas.

Allez, couplets, allez en Brie,
Y faire redire aux échos
Que, depuis que Brêne est partie,
Nos cœurs n'ont ni paix ni repos.

CHANSON

Faite par HAMILTON à Châtenay, un jour que madame la duchesse du Maine y étoit allée voir M. de Malézieu.

Air : Si quelque jaloux.

VOUS qui buvez à tasse pleine
A la fontaine d'Hippocrène,
Inimitable Malézieux,
C'est trop que d'avoir en partage,
Et les talens du sérieux
Et l'agrément du badinage.

Faut-il railler? faut-il instruire?
Faut-il en vaudeville écrire?
Dès qu'on le dit, vous avez fait.
Le chant d'abord vous met à même,
Et la rime à chaque couplet
Semble se placer d'elle-même.

Quelle déité favorable
Guide votre esprit à la table?
Est-ce Bacchus? Est-ce Apollon?
Le dernier jamais ne m'anime,
Et l'autre m'ôte la raison,
Au lieu de me fournir la rime.

En vain la puissante influence
De tant de beaux yeux en présence
Excite ma stupidité.
Ébloui du trop de lumière,
En vain l'éclat de la beauté
M'ouvre une brillante carrière.

Non, ma muse, tout étrangère,
Ne sait qu'admirer et se taire;
Dans nos climats, Phébus s'endort;
Les Grâces sont mal habillées,
Et les neuf sœurs devers le nord
Ne sont jamais fort éveillées.

POUR LA DUCHESSE DU MAINE.

Sur le même air.

De Sceaux la charmante retraite
Pour votre cour semble être faite;
Elle a plus d'éclat et d'appas
Que n'eut la Grèce et l'Italie;
Mais, quand vous ne l'habitez pas,
Les y chercher seroit folie.

Dans ces lieux où votre présence
Joint les plaisirs à l'innocence,
Les muses forment leurs concerts;
Et je crois qu'Apollon inspire
A vos heureux hôtes les vers
Qu'il accompagne de sa lyre.

Les premiers dignes du Parnasse
Méritent la première place;
Leur auteur (*) sait quelque latin,
Et plus élégant que Voiture,
De Phébus préside au lutrin;
Je reconnois sa tablature.

Les autres dans leur caractère
N'ont point d'une muse étrangère
L'impolitesse ni l'accent.
Dans notre cour sombre et muette (**),

(*) M. de Malézieu.
(**) La cour de St.-Germain.

Hélas ! c'est faute de talent
Que l'on ne chante point Laurette.

Duchesse (*) qui dans cette terre,
Vous joignant au sang d'Angleterre,
En faites si bien les honneurs,
Vous connoissez notre indigence,
Et savez trop que les neuf sœurs
N'ont pas la moindre subsistance.

CHANSON.

En réponse à celle où M. DE COULANGES avoit nommé le château d'Ormesson *la Maison de Palémon.*

Air : Toujours bergère, toujours légère, etc.

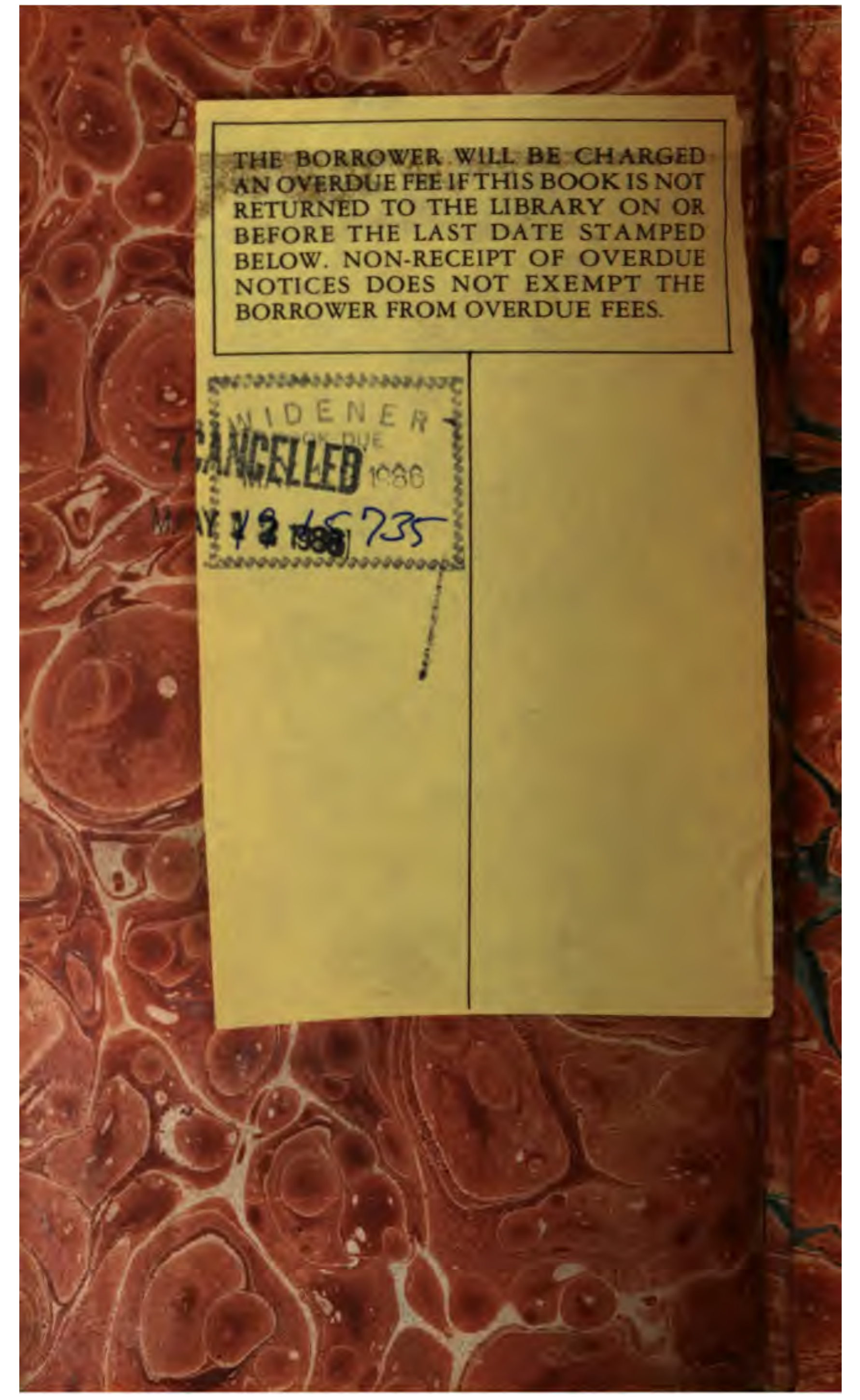
TOUS les lieux depuis Ormesson
Changeant de nom
Jusqu'à Meudon,
Tu nous feras voir tôt ou tard,
Par cas étrange,
Couler le Gange
Dans Vaugirard.
Peins-nous tout au travers des choux
Tes amans fous,
Toujours jaloux,
Aux champs sur le moindre soupçon
Que leur princesse
Peut dans Gonesse
Être en prison;

(*) Madame la duchesse d'Albemarle.

Guerriers en casques et pavois,
Comme autrefois
Courant les bois.
Quel malheur si quelque géant,
Forçant ta troupe,
Prenoit en croupe
Ta Saint-Géran!
Si donc les dames de la cour
Vont quelque jour
Voir ton séjour,
Pour garder ces objets divins,
Outre l'escorte,
Mets à ta porte
Sorciers et nains.

Mais avant de les recevoir
Dans ton manoir,
Fais dès ce soir
Transférer dans un pavillon
A quelques stades
Tous les malades
De Palémon.
Coulanges, tout paroît charmant
Dans ton roman;
Mais noblement
Fais Jupiter de ton taureau,
Afin qu'on sache
Qu'au moins ta vache
S'appelle Io.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.


THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
CANCELLED
1986
735


INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS

